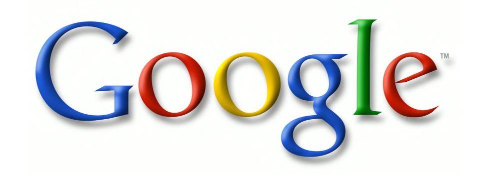
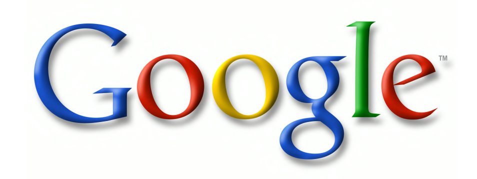




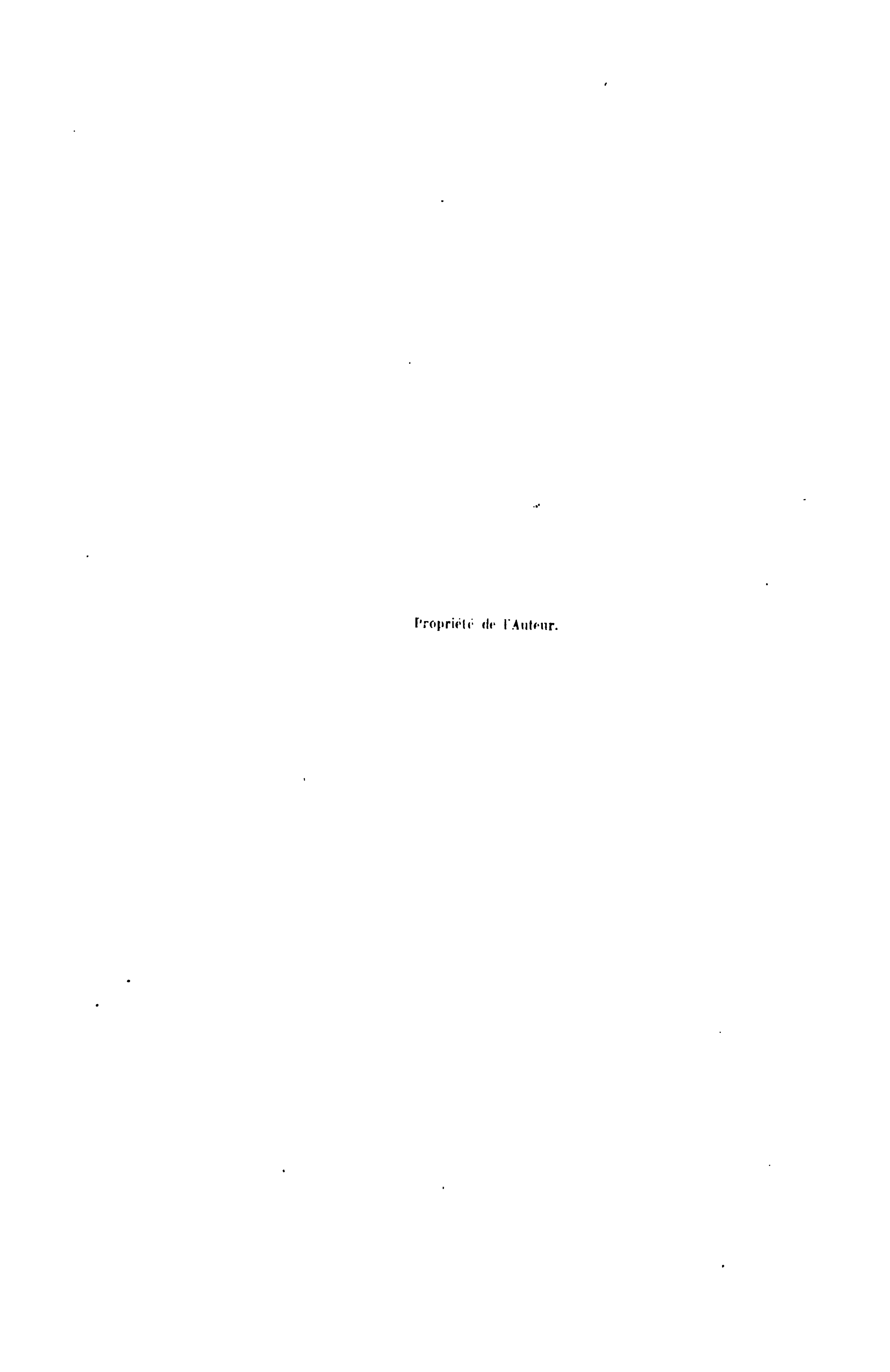


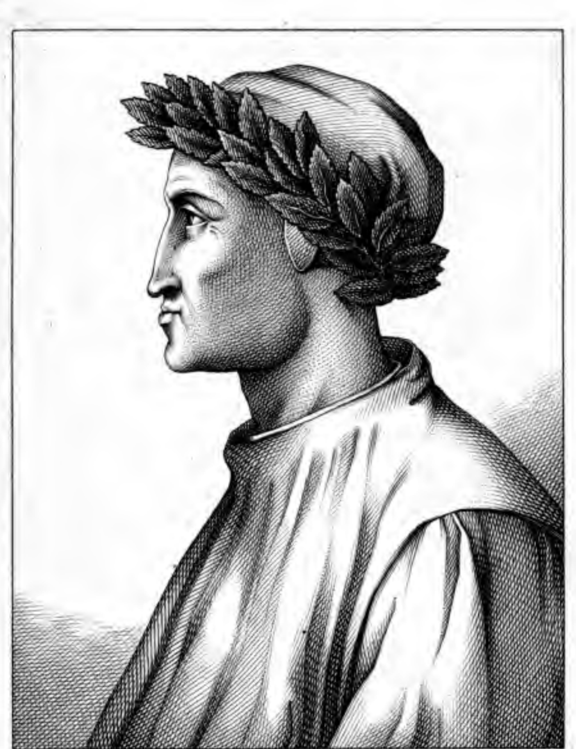
DIVINE COMÉDIE

DE

DANTE ALLIGHIERI.

LE PARADIS.





Elvira Rossi dis. e inc.

[illegible]

[illegible] FRANÇAIS

[illegible]

[illegible] TOPIN

[illegible] AU COLLÉGE ET A L'[illegible] DES ACADÉMIES [illegible] ET DE LA SOCIÉTÉ [illegible]

TOME PREMIER.

PARIS. A. ALLOUARD, LIBRAIRE.
[illegible] SAINT ANDRÉ-DES-ARTS

1862.



LA

DIVINE COMÉDIE

DE

DANTE ALLIGHIERI

LE PARADIS

TRADUCTION NOUVELLE EN VERS FRANÇAIS

(TERCET ET TRIPLE RIME)

Précédée d'une Chronologie de la vie de Dante — D'un Discours préliminaire — Traducteurs modernes anglais, allemands, français — Dante et Klopstock — Dante poète satirique etc. Et suivie de notes:

PAR M.

HIPPOLYTE TOPIN

ANCIEN PROFESSEUR DE LITTÉRATURE AU COLLÈGE ET A L'ÉCOLE NORMALE D'AIX (BOUCHES-DU-RHÔNE) CORRESPONDANT DES ACADÉMIES D'AIX, DE VALDARNO DEL POGGIO (ITALIE) ET DE LA SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE MARSEILLE.

Sit mihi divini tantum vestigia vatis
Posse sequi, summoque volans dum tendit olympo
Sublimem aspicere et longe observare tuendo
Van. præd rust.

TOME PREMIER.

PARIS : A. ALLOUARD, LIBRAIRE.

PAVÉE SAINT ANDRÉ-DES-ARTS.

1862.

Sit mihi divini tantum vestigia vatis
Posse sequi, summoque volans dum tendit olympo
Sublimem aspicere et longe observare tuendo.

VAN. præd. rust.

A MESSIEURS

MARIA ALBERICO LUIGI et ALBERICO CARLO AZZOLINO

M.quis DE MALASPINA.

L'interprétation en langue française du poète favori de l'Italie, Dante, ne peut être mieux offerte qu'aux descendants de l'illustre guerrier qui fut des premiers à recevoir dans ses pénates l'illustre exilé, victime de son amour pour sa patrie, et de la fureur des partis. Il en prépara la gloire en relevant par son accueil son nom, son génie, ses œuvres. Dante a fait depuis cinq cents ans les délices des hommes de lettres; la sympathie des siècles avenir lui est à jamais assurée.

Cette modeste reproduction en français de la troisième cantique, (téméraire peut-être) vous

appartient de droit. Initiés à la langue, à la poésie, à la littérature du poéte, par un savant professeur dantesque à qui ses travaux ont fait chercher la retraite, le choix que vos AUGUSTES PARENTS *ont fait de moi, pour continuer vos études littéraires françaises, est trop flatteur pour ne pas chercher à le justifier par un hommage public.*

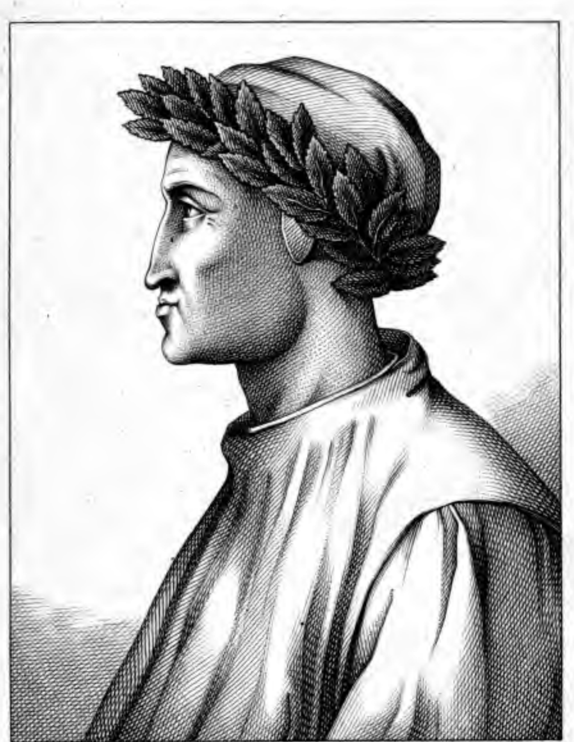
Agréez-le de la part de votre dévoué professeur,

HIPPOLYTE TOPIN.

EXPLICATION DES PLANCHES.

TOME PREMIER.

TOME DEUXIÈME.



Elvira Rossi dis. e inc.

[illegible] COMÉDIE

[illegible]

[illegible]

[illegible]

PAR

HIPPOLYTE TOPIN

[illegible]

TOME PREMIER.

[illegible] LIBRAIRE.

[illegible]

[illegible]

1289. de Bibbiena en un lieu appellé Campaldino. On en vient aux mains, le 11 Juin. Dante combat contre les Arétins dans les premiers rangs de la cavalerie. Après diverses vicissitudes les Arétins sont mis en déroute. Au mois d'Août de la même année les Florentins unis aux Lucquois vont ravager le territoire des Pisans; après vingt-cinq jours d'incursion, ils se retirent, assiégent et prennent Caprona.

1290. Le 9 Juin Béatrix meurt. Dante pour oublier ses peines, ses ennuis, se livre à l'étude de la théologie et de la philosophie pendant deux ans et demi; il écrit la *Vita nuova.*

1292. Il épouse Gemma di Manetto Donati dont il eut avant son exil Pietro, Jacopo, Gabriello, Eliseo, Bernardo et Beatrice. (1)

1297. Dante de noble qu'il était se fait plébéien, et s'inscrit dans l'art des Médecins et Apothicaires en vertu de la loi de 1293, qui excluait les nobles des emplois de la république; il met au jour ses rimes dans l'intervalle de cette année à 1301.

1300. Les chefs des deux familles de Pistoie, les Cancellieri blancs, et les Cancellieri noirs, ennemis mortels, sont appelés à Florence pour mettre un terme à leurs scandales réciproques. Florence, outre sa division en Guelfes et Gibelins, se partage encore en noirs (les Donati), en blancs (les Cerchi).

Le 23 Avril Vieri des Cerchi célèbre un banquet; la femme d'un certain Bernardo Donati s'étant crue insultée en réfère à son mari qui, s'en étant plaint vainement aux Cerchi, assaille l'un d'eux dans le voisinage de son domicile, et le frappe d'un couteau. Sept jours après le jour des calendes de Mai, les deux partis s'attaquent, et il reste un grand nombre de blessés de part et d'autre. Les chefs des Guelfes ont recours au Pape pour qu'il y porte remède. Le Pape leur envoie le Cardinal Mathieu D'Acquasparta. Le 15 Juin Dante est nommé prieur pour deux mois. Acquasparta tente de remettre la paix dans la cité, mais n'en venant point à bout, il l'excommunie et

se retire. On exile aux frontières les chefs des deux partis et autres, parmi lesquels se trouvait Corso Donati. Celui-ci rompt son ban et va à Rome trouver Boniface VIII; on délibère d'envoyer à Florence, pour pacifier l'état, Charles sans Terre, frère du Roi de France. 1300.

Dante va comme ambassadeur auprès du Pape pour s'opposer à sa venue, mais en vain. Charles sans Terre arrive à Sienne, d'où il envoie à Florence Francioso Chierico, et un gentilhomme provençal. Le Conseil général s'assemble; il fut d'avis, sauf le corps des boulangers, qu'on laissât venir Charles, et qu'on le reçut avec tous les honneurs dûs à son rang; il arrive en effet le jour de la Toussaint. 1301.

Les blancs prennent la fuite; le Cardinal Acquasparta retourne, il excommunie de nouveau la cité et repart.

Charles part pour Rome, puis revient à Florence; on exile plus de six cents citoyens, du nombre desquels se trouvait Dante alors ambassadeur auprès du Pape. Charles repasse à Rome pour aller à l'entreprise de la Sicile. — Dante subit deux arrêts de condamnation, l'un le 27 Janvier, l'autre le 10 Mars — il s'éloigne de Rome, va à Sienne, de là à Arezzo, retraite des exilés. — De Guelfe il se fait Gibelin. — Il se lie d'amitié avec Uguccione della Faggiuola. 1302.

Scarpetta des Ordelaffi et les exilés se soulèvent contre Florence; mais ils sont dispersés par Folcieri da Calboli à Puliciano près du bourg St. Laurent. Dante est envoyé à Barthélemi de la Scala Seigneur de Vérone pour réclamer du secours. 1303.

Le Pape Benoit XI envoie le Cardinal Nicolò da Prato, originaire d'Ostie, pour réorganiser Florence. Propositions de paix entre les exilés et ceux de l'intérieur. Représentation des supplices de l'enfer sur l'Arno le jour des calendes de Mai. Son pont se brise, et un grand nombre de spectateurs se noient. Le Cardinal d'Ostie travaille en vain pour la paix. Courroucé 1304.

1304. il retourne vers Benoit XI, qui mande les chefs de Florence. Les exilés tentent de rentrer dans la ville, mais ils sont repoussés et se dispersent.

Le 19 ou le 20 Juin de la même année naissance de Pétrarque à Arezzo. Dante va à Bologne, il y séjourne deux ans; puis il passe à Padoue, il publie le *Convito* de l'an 1304 à 1306, et le livre de *Vulgari eloquio*.

1306. Il trouve un asile dans le palais de Moroello Malaspina. Il termine sa cantique de l'enfer. (2)

1308. Le 15 Septembre Corso Donati meurt. — Dante va au Monastère de *Santa Croce del Corvo*, à l'embouchure du fleuve de *La Magra*. De là il se rend à Paris et, s'il faut en croire Bocace, en Angleterre. Il commence la cantique du *Purgatoire*.

1310. Henri VII au mois d'Octobre descend par le mont Cenis en Italie.

1311. Il prend à Milan la couronne de fer le 6 Janvier. Lettre de Dante à Henri le 6 Avril pour qu'il fasse rentrer dans leur patrie les exilés florentins. Le 17 Avril Henri part de Pavie, s'avance contre Brescia, bataille pendant quatre mois, la prend le 24 Septembre. De Brescia il va à Gènes en Novembre.

1312. Il va à Rome le 7 Mai pour ceindre la couronne impériale; il est couronné le 29 Juin. Divers combats ont lieu — le 20 Juin il se transporte à Tivoli. Vers les premiers jours d'Août il passe en Toscane, prend Montevarchi, San Giovanni, Fighine, met en deroute les Florentins près d'*Incisa*. Le 19 il campe en face de Florence. Il s'y tient trois mois en vain. Le 31 Octobre il se replie sur *San Casciano*.

1313. Le 6 Janvier Henri passe à Poggibonsi, le 6 Mars à Pise. Il va combattre Lucques: le 6 Août il s'avance dans les maremmes Toscanes, jusqu'à Buonconvento, dans le voisinage de Sienne, il y tombe malade et meurt le 21 Août. Dante se

	Ans
trouve à Pise sous la protection d'Uguccione della Faggiuola; il écrit l'ouvrage de la *Monarchie*.	1313.
Il se rend à Lucques vers le mois de Juin, il publie le *Purgatoire*.	1314.
Quatrième condamnation contre Dante	1315.
Dante se retire près de Can Grande Seigneur de Vérone.	1316.
On offre à Dante de le laisser rentrer dans sa patrie, mais à condition qu'il fera amende honorable à St. Jean; il refuse; — il reste exilé.	1317.
Dante à Gubbio.	1318.
Dante à Udine.	1319.
Dante à Ravenne chez Guido da Polenta. Il finit vers ce temps la Cantique du *Paradis*.	1320.
Là il y meurt le 14 Septembre agé de 56 ans.	1321.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

Cinq cents ans se sont écoulés depuis que Florence a revendiqué l'illustre exilé qui sollicita toute sa vie un asile pour ses ossements au sein de sa ville natale. Une terre hospitalière l'avait accueilli, une terre hospitalière jouit du privilège de le posséder, et sa patrie reconnaissante honore aujourd'hui d'un second monument Dante son *Altissimo Poeta.*

La langue italienne, devenue plus populaire en Europe, a aussi popularisé Dante; et les nations modernes plus appréciatrices de l'Allighieri ont à leur tour élevé leur monument littéraire au grand poète qui, comme Shakespear, marche à la tête d'une civilisation et avec lui à la tête des littératures.

Si mettre au jour un livre qu'on a pensé, qu'on a écrit est un rude métier, qu'en sera-t-il si du livre d'autrui on veut faire un livre original, un livre à soi? Tous ne sont pas nés pour être des Dumarsais ou des Lemare, des Boiste ou des Nodier, et le fussent-ils, vocabulistes, grammairiens et traducteurs encore, travaux forcés de l'intelligence humaine! Chénier nous l'a constaté, et il a pour lui la rime et la raison.

Il me faut en plusieurs endroits
Aplanir des sens difficiles,
Tourner et retourner cent fois
Des périodes indociles;
Que je plains l'homme infortuné
Que le sort condamne à traduire!
L'astre sous lequel il est né
Préside sans doute au martyre.

Malgré les épines du métier, les défaveurs, le discrédit qui plana longtemps sur les traducteurs; bien que ce genre d'ouvrage soit le minimum du mérite, il n'en est pas moins le début nécessaire dans l'art d'écrire bien, le péristyle du sanctuaire des lettres, et j'ajouterai presque la condition indispensable de toute réussite en littérature.

Un grand nombre d'écrivains, tant parmi les anciens que parmi les modernes, ont préludé par des traductions à leur apothéose littéraire; d'autres, au contraire, ne s'y sont exercés qu'à l'apogée de leur gloire. Dès longtemps la prose

a revendiqué l'honneur, le droit d'être l'Orphée du langage des Dieux. Cet honneur, ce droit lui sont-ils légitimement dévolus, dûs, acquis, ou arbitrairement abandonnés. *Il me semble,* a dit un auteur judicieux, *qu'il n'est pas plus possible de traduire un poète en prose qu'un historien en vers. La traduction doit changer la langue, et non point la nature de l'ouvrage. La copie doit ressembler à l'original, et la versification ajoutera toujours à la ressemblance* (Rivery, Disc. prél. trad. all.)

Si l'on consulte la littérature comparée, la poésie devra toujours traduire la poésie; nous y voyons en effet surabonder les traductions en vers de poète à poète, et le plus souvent avec succès, et dès lors le problème nous paraît plus d'à-demi résolu, quoi qu'on en ait dit en faveur de la prose.

L'Italie est dans ce genre de productions peut-être plus riche que tout autre pays. Elle idolâtre sa gloire comme son ciel et son sol, et en cela elle a raison; mais elle n'est pas égoïste; elle aime à s'inspirer aux littératures étrangères, à les faire admirer à ses indigènes. Toute la poésie française, allemande, anglaise, espagnole, sans parler des autres, y est vulgarisée et toujours en vers, et souvent le même poète par cinq ou six vulgarisateurs différents, et avec la langue du jour. On peut y citer une foule d'excellentes traductions. A quoi cela tient-il? probablement à ce qu'il n'y a pas de centralisation intellectuelle en Italie; que toutes les villes un peu importantes ayant une Université, des Académies, des bibliothèques, un foyer littéraire, et en quelque sorte une école à soi, il en surgit de partout des artistes, des littérateurs, des improvisateurs, des savants. On semble s'y défier à qui mieux mieux; ce qui fait que la littérature italienne est aussi vaste que son école de peinture; on sait bien par où la commencer et la finir, et à part les quatre coryphées de la poésie on ne sait plus à qui s'arrêter de préférence; ajoutons à cela que le siècle actuel en a encore étendu le domaine. Ginguéné l'a débrouillée admirablement, en la réduisant à sa plus simple expression; mais il y a encore bien au delà. On serait tenté d'appliquer à l'Italie artistique et littéraire, ce qu'Ovide disait des dames romaines, qui venaient aux jours de fêtes faire envier leurs attraits sous le portique de Pompée.

Capia judicium sæpe morata meum

L'Angleterre, comme l'Allemagne, a produit d'excellentes traductions en vers; l'Homère de Pope, le Virgile de Dryden, l'Horace de Voss, et autres sont autant de chefs-d'œuvre. Ce n'est pas qu'en France les traductions des auteurs anciens et des modernes fassent défaut; tout est traduit. Il en est même qu'on ne refera jamais mieux. Mais tout est-il traduit comme il devrait, comme il pourrait l'être, comme l'est le petit nombre? Ici fesons une grande enjambée, et arrêtons-nous à notre époque. Bien des poètes modernes, et même des anciens, n'y sont traduits qu'en prose: c'est une carrière à exploiter que la traduction en vers, intellectuel-

lement j'entends, une carrière pénible à courir, mais qui ne sera pas sans gloire pour le traducteur dévoué, patient, laborieux; ni sans profit pour l'honneur, et l'avancement de sa langue. L'athlète déterminé qui voudra lutter corps-à-corps avec son modèle, ne devra pas oublier qu'il traduit pour faire apprécier les beautés personnelles d'un écrivain, à cette majorité, qui ne peut le lire dans sa langue native; et, de plus, qu'une traduction doit être pour cette minorité, qui entend l'original, le monument de ce que peut et le traducteur et le génie de la langue qu'il parle, ou plutôt qu'il fait parler à son siècle. Quand une traduction est manquée ce n'est jamais le génie de la langue qui a tort: *Le français surtout possède depuis longtemps des expressions pour toutes les idées, des tours pour toutes les constructions (Burnouf, préf. de Tacite).* Chénier (André) n'a-t-il pas montré ce que le français,

Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,

pouvait déployer de fierté, d'énergie, de hardiesse, de fidélité dans la traduction des anciens? Ne l'a-t-il pas vengé suffisamment du reproche banal de timidité par les merveilleux effets de son style, dans lequel respire tout ce qu'a de vitalité le vieux dialecte homérique. Sans compter qu'à diverses époques la langue française a été tamisée, selon l'expression de Victor Hugo; elle a, depuis Chenier, grandi de soixante ans, et a passé par l'étamine des philosophes et des poètes modernes.

Les procédés de l'esprit humain n'ont point changé; aujourd'hui, le mode de penser est tel qu'il fut dans son principe; mais nous avons gagné que l'esprit humain mieux étudié, la métaphysique ou si l'on veut l'analyse de l'entendement nous a montré comment on pense, comment on développe méthodiquement ses pensées; et la philosophie du langage nous a dit comment on peut, on doit entendre un écrivain, et comment on le doit rendre. Mais poursuivons; qu'est-ce que traduire? Traduire, si nous nous en fesons une idée juste, exacte, et rigoureuse, ce n'est pas rendre seulement les pensées d'un écrivain; c'est encore en reproduire le style, les figures, les tours, l'harmonie si c'est un poète, le nombre si c'est un prosateur. Difficulté grande, je n'en disconviens pas. Tacite, Dante, Klopstock, et, en général, tous les écrivains profonds penseurs, asservissent la rapidité de leur style à l'activité de leur imagination; ils abrègent tout, parce qu'ils voient tout; il notent, pour ainsi dire, en courant, fixent en courant la pensée par l'expression qui les domine, et révèle l'âme à l'âme. Il faut les suivre dans le dédale de leurs idées, dans leurs bonds, dans la vaste synthèse des deux extrèmes de leurs conceptions; et pour la rendre cette synthèse, il faut s'incarner en eux, les incarner en soi, voir, sentir avec eux et comme eux, écrire d'inspiration et corriger de calcul. Deux langues peuvent, jusqu'à un certain point, s'interpréter l'une par l'autre, se mouler, pour ainsi dire, l'une sur l'autre, *est*

quoddam prodire tenus, il est un certain jusqu'à, jusqu'où l'on peut aller, ce point existe, on ne saurait le nier; mais c'est à la pensée persévérante à le saisir, c'est à l'expression à l'arrêter au passage.

Le *nec verbum verbo curabis reddere*, consécration de la vénérable antiquité, si déjà sa déchéance n'est prononcée, subira sans doute un jour le sort du *nascuntur poetæ, fiunt oratores*, que la philosophie cartésienne a refoulé dans les erreurs (Romiguière, *leçons de métaph.*). Les traducteurs, à quelque langue qu'ils appartiennent, n'ont qu'à suivre en prose la route des Dussault, des Güeroult, des Burnouf, des Leclerc, des Nisard etc. En vers celle des Chénier, des Wailly, des Pongerville etc. Si c'est un mérite vulgaire que de traduire, c'en est un bien grand que d'avoir traduit comme ces modèles; et quand plus d'une fois l'Institut a couronné des traductions, il a non-seulement reconnu et récompensé le talent, mais encore le service rendu aux langues, et à la littérature comparée.

Il n'entre point en notre pensée, ni dans notre cadre, de rien statuer sur la prééminence des principales langues de l'Europe, ni sur leur génie à reproduire plus ou moins fidèlement les créations extra-nationales, ni même de les caractériser à fond: nous le laissons à de plus experts. Charles-Quint s'amusa jadis à les qualifier dans un de ses moments de belle humeur; inutile de le rapporter ici; pas un collégien qui ne le sache. Les grammairiens nous le donnent à la suite de la classification du langage des animaux. Nul, certes, n'était plus capable de juger des idiomes que l'Empereur-Roi. Il l'a fait, il est vrai, d'une manière très et trop synoptique, mais il ne pouvait en dire plus ne les ayant considérés, que sous le point de vue euphonique ou musical. Si nous les effleurons ici, c'est seulement pour transition. Prenons garde toutefois, en cherchant à les apprécier, de ne pas tomber dans l'erreur de ces princes latins qui, devisant de leurs épouses, voyaient, chacun dans la leur, la plus belle, la plus vertueuse, la plus fidèle, la plus..... enfin tout ce qu'on voit de plus superlatif dans un superlativement aimé et admiré.

L'anglais, avec sa vocabulation anglo-saxonico-normande, sœur hémisphérique du français, et, avec lui, souverain du monde, marche comme lui dans sa force et dans sa liberté.

L'Allemand, oh, l'allemand, depuis que le Roi-mécanicien l'a stygmatisé, il est resté dans l'opinion publique la langue des chevaux. Il l'est en effet, car jamais nos seigneurs les chevaux n'ont parlé plus diplomatiquement que dans l'assemblée de leurs états du temps du poète Gleim. Mais depuis que Voltaire en eut ricané avec la baronne de Thundertentrunk, il asphyxia dans le gosier de ses Francs cette langue à laquelle Charlemagne avait ajouté de nouveaux mots. Aucuns après lui, malicieux penseurs, oreilles sybaritiques, palais à luette délicate, prétendent, par une comparaison toute moderne, que l'Allemand produit sur eux l'effet de la plume métallique entre les mains d'un écrivassier qui, callygraphe avorté, ne sait ni ne peut la faire articuler; ils disent qu'elle rape, râle, gratte, bronche, racle, *froufroute*, crache, s'ébrèche, craque..... Rien de tout cela; et

même bien plus que tout cela si l'on veut. L'Allemand plein, viril, abondant, thyrtéen, pindarique, gronde l'hymne guerrier, ou le cantique saint, tel l'airain des batailles, ou l'ouragan des mers. Doux, limpide, suave, tel il fait soupirer la romance, et gémir l'élégie, et résonner l'idylle. Superbe suzerain des idiomes du nord, noble, profond, philosophique, il leur impose son calme, sa gravité, sa raison : Kant et Klopstock en on fait l'un la prose, l'autre les vers, et Körner en créa l'harmonie.

Le Castillan, descendance de l'Arabe, vit de figures d'éclat, de métaphores hyperboliques, de comparaisons géantes ; fier, ambitieux, sonore, il fut dans sa destinée d'imprimer le caractère de sa grandeur sur le nouveau monde, quand plusieurs siècles auparavant, fourvoyé dans le dialecte romane, et dans le provençal, il avait préparé la renaissance des lettres en Italie, et l'avénement de la langue du *bel sì*, et l'enfantement de la Divine Comédie.

CARACTÈRE DE LA DIVINE COMÉDIE ET DE SON PROTAGONISTE.

Le protagoniste de la grande trilogie, le moi dantesque, ce moi solennel, *magni nominis umbra*, ne serait-il pas dans le cas de ces grands héros de l'histoire que, selon Bossuet, la main de Dieu a fait naître sur la route du temps pour manifester sa providence, et la faire servir à instruire les hommes ?

La Divine Comédie est la consécration du christianisme, un hymne toujours retentissant en son honneur, une excitation continuelle à bien vivre ; elle est la glorification de l'empire, l'apothéose des vertus, le stygmate flétrissant des crimes, des vices sans acception des personnes ; elle est enfin l'âme, l'esprit, la vie de son protagoniste. Toute la science connue jusqu'alors s'y revêt d'un dialecte savant, d'une poésie originale, qui coule comme goutte à goutte de la plume du poète. Son étude faite consciencieusement, de bonne foi, sans prévention, vers par vers, tout ce qu'a de vrai le fond de l'idée sous le voile d'une expression emblématique, étudiée, subtile parfois, révèle une intelligence surhumaine, on dirait même inspirée, prophétique. Dante *pius in Christum, pius in ecclesiam, pius in pastorem* (de Monarchia) est le type conservateur de la tradition sacrée, un véritable croyant, un sujet soumis, l'apologiste éloquent et sincère de l'autorité représentative quelle qu'elle soit, qui se respecte et fait respecter en soi la religion et la justice. Il est le palladium de l'unité, de la liberté, de la régénération de l'Italie ; il est la prosopopée vivante de sa patrie telle que l'avaient fondée grande, vertueuse, ennoblie, telle que l'avaient vue ses pères jusqu'à l'époque de sa décadence d'alors. Resumé de tous les genres de littérature la Divine Comédie est l'oeuvre la plus sublime, la plus courageuse que pouvait concevoir le moi Dantesque convaincu sans orgueil (quoiqu'on en ait dit) de la supériorité de son génie, et que fort de l'invariabilité de ses principes il pût lancer dans la postérité à la face d'un siècle détestable. On nous saura gré sans doute de reproduire ici

l'appréciation qu'a faite de la Divine Comédie, et du génie de Dante, Nodier, un de ces estimables écrivains qu'on est forcé d'aimer en les lisant.

« Le premier génie fantastique de la renaissance par ordre de date, et aussi « par ordre de supériorité, car, dans les chefs-d'œuvre qui le révèlent, le génie « n'est pas progressif, c'est Dante. Il arriva de lui-même, et tout seul, au der- « nier crépuscule d'une société finie, à la première aube d'une société commen- « cée; et quoiqu'il eût ouvert la carrière, il la remplit toute. Il est vrai qu'il plaça « le théâtre de sa terrible fantasmagorie sous la protection des croyances de son « temps; mais il le fit sien par les passions, par les acteurs, et même par les « détails de la scène, qui ne sont ni homériques, ni virgiliens, mais dantesques. « On trouve souvent aujourd'hui des critiques pleins de goût, qui déplorent l'er- « reur de cette magnifique imagination, et là confusion apparente de cette fable « poétique, où le Virgile du moyen âge prend pour introducteur dans l'enfer chré- « tien le Virgile du paganisme. Cette idée est cependant le pivot de sa composi- « tion, et c'est elle qui la rend sublime. L'enfer d'une théogonie particulière au- « roit été trop étroit pour une si large invention. Il falloit que Dante s'y précipitât, « sur le torrent des siècles, sans ménagement pour les formes circonscrites d'une « timide épopée; et ce qu'il a conservé des idées universellement reçues est au « contraire une concession très-ingénieuse et très-légitime au mytisme de son « époque, qui étoit de sa propre nature une des pièces essentielles de *la Divine* « *Comédie*, mais qui ne pouvoit en former l'âme exclusive dans cette conception « de géant. Aussi l'enfer de Dante ne ressemble à aucun des innombrables enfers « que la sombre mélancolie des poëtes a inventés, et qui rappellent plus ou moins « entre eux le *vade in pace* du monachisme et la chambre des tortures de l'in- « quisition. Dans son architecture colossale, il contient tous les enfers, et il est « propre à recevoir pendant les siècles éternels les générations des méchants. Cette « création atrabilaire ne doit pas être mesurée au compas de l'artiste et aux unités « du rhéteur. Sa grandeur est dans sa liberté sans frein, dans le droit conquis « de faire jouer incessamment sur le miroir à mille facettes de l'imagination tous « les aspects de la vie, tous les reflets de la pensée, tous les rayons de l'âme. Il « ne faut lui chercher, je ne dis pas un modèle, mais un objet de comparaison, « que dans l'Apocalypse de saint Jean; il faut moins lui chercher des imitateurs « heureux dans les siècles qui l'ont suivi; car c'est ici l'œuvre spéciale d'une « époque, et l'homme de génie qui l'a conçue étoit à lui seul l'expression d'un « siècle dont on ne peut séparer son individualité sans la mutiler...... La tradition « révérée de *la Divine Comédie* n'a pas produit un ouvrage remarquable du « même genre chez le peuple de la terre qui sait le mieux l'apprécier. Elle est « restée comme un monument inviolable et inaccessible des temps reculés, à la « frontière extrême de la littérature italienne, et le respect qui s'attache au cho- « ses sacrées paroît la défendre à jamais de l'impuissante témérité des copistes. »

TRADUCTEURS MODERNES, ANGLAIS, ALLEMANDS.

Dante n'était plus, mais son livre lui survivait; à sa suite s'élevèrent commentaires, scoliastes, éditeurs, interprètes publics, traducteurs. Batines dans sa *bibliografia dantesca,* a énuméré toutes les éditions publiées jusques à son époque; elles vont en augmentant du XV. au XIX. siècle. Le nombre en est aujourd'hui indéfini, preuve incontestable de la popularité toujours croissante du vieux père Allighieri.

Laissant de côté tout ce qu'on a écrit sur les traductions des siècles antérieurs nous ne nous arrêterons qu'aux principales de ce dernier siècle.

En Angleterre Boyd a publié une traduction en prose à Londres, 3 vol. in 8. 1802. Tarver une autre après lui; elles ont jeté peu d'éclat. Carry en 1806. enchérit sur ceux-ci en présentant la Divine Comédie en vers anglais *sciolti.* Ce genre de poésie, aurait dû lui faciliter les moyens d'être plus littéral, plus vrai, plus voisin de son modèle, et il reste aujourd'hui le moins goûté des traducteurs en vers dans cette langue.

O'Donnel moine irlandais dans les sept ans qu'il est resté à la Vallombreuse de Florence a traduit en prose les trois poèmes, les a dédiés à la jeunesse irlandaise. Traduire littéralement Dante, dit-il, est une chose moralement impossible (jusqu'à un certain point pourtant), paraphraser aurait défiguré l'original, j'ai donc dû tenir un juste milieu.

Sa traduction est assez littérale, élégante mais un peu molle, résultat dû au système qu'il s'était proposé. Cayley a traduit en vers le Purgatoire seulement. Il a adopté la *terzina* de Dante, telle que nous l'avons suivie nous-même sauf dans quelques chants (voir Parad. notes Chant 3.). Le style de Cayley est plus travaillé que celui de Carry, sa poésie plus soignée, et sa littéralité plus exacte, malgré la difficulté de la triple rime.

Le nombre de vers de chaque chant est égal à celui de Dante, sauf que dans le premier chant du Purgatoire il a rendu les 136 vers de l'original par 130, les 133 du second par 139, les 133 du septième par 135; tout le reste est vers pour vers.

CHANT I. DU PURGATOIRE.

TRADUCTION DE CAYLEY.

Now hath my intellectual bark to make
Full sail, on better waters voyaging,
And leaving sea so savage on her wake;

And of that second kingdom I will sing,
In which the soul of man is freed from stain,
And grows deserving unto heaven to spring.

But here let rise dead Poesy again,
O sacred Muses, since I am your own,
And somewhat raise, Calliope, thy strain;

Attending on my vers with such a tone,
As to despond the wretched Picæ made,
Feeling it smite, that mercy could be shown.

Sweet sapphire hues the Orient overlaid,
Accumulating on the still aspèct
Of stainless air, through the first orb; which made

My bosom its delights to recollect,
So soon as I escaped that deathy air,
Which dismally my face and thoughts had fleckt.

The glorious planet, that makes lovers dare,
Had caused to smile the total Orient,
Veiling the Fishes, which her escort were;

When, turning toward the right, I stood intent,
On yonder pole, and saw four stars, unseen
For ever since the primal race were spent.

The heavens appeared joyous of their sheen!
O quarter of the North! a widowed site
Art thou, that barred from viewing such hast been.

When I had looked from their confronting light,
As somewhat toward the other pole I bore,
Where now the Carle his Wain was out of sight;

Fast by my side I saw an old man hoar,
In aspect worthy of such reverence,
That son to father never oweth more.

Long was his beard, envowen white and dense,
And well agreed its color with his hair;
Two curls upon his bosom lapsing thence.

The rays of the four hallowed splendors there
His countenance did with such a lustre crown,
I saw him as the sun before me were.

" Who are ye twain, that up the channels brown
Are fled, avoiding your eternal cell?"
Said he, and moved his honorable down.

" Who guided, or who gave you light so well,
Emerging from the glooms profound that keep
In ever-during black the infernal dell?

Is breach so made in statutes of the deep,
Or change of new decrees in heaven enrolled,
That damnèd you upon my bulwarks peep?"

Thereat my guide upon me laid his hold,
And by his hands, and both by look and word,
My knees and eyes to reverence he controlled.

Then answered, " Of myself I have not stirred;
From heaven came down a lady, at whose prayer
My help to this man's rescue I conferred.

But since it is thy will, we should declare
Of our condition more, its truth to give,
My will to keep it from thee cannot dare,

This man hath never seen the latest eve,
But was so near it by his madness led,
That little space indeed remained to live.

I was commissioned to him, as I said,
To free him, and no other way could see
But this, on which I have put forth my tread.

O deign to take his advent now in gree !
He goes to seek for freedom, freedom dear,
As who lays life down, knoweth it to be.

Thou know'st, who disdt not for it think severe
Thy death in Utica, which there defaced
The weed, which yon great day shall shine so clear.

No laws eternal are by us transgrest;
For he is quick, me doth not Minos hold,
Nay, but yon circle, where the eyelids chaste

Of Marcia dwell, who seemeth as of old
Imploring, sacred heart, thine to remain:
O bend then to us by her love controlled !

Permit us passing through thy sevenfold reign!
I will give thanks unto her for thy sake,
If to be mentioned there below thou deign."

"Mine eyes in Marcia did such pleasure take,"
He answered, "whilst I lived, that I could never so
Of boon, she asked me, one refusal make.

Since now she dwells beyond that evil river,
She can no longer move me, through the laws
That, when I parted, were made fast for ever.

If lady out of heaven thee moves and draws,
As thou hast said, no flattery shall need;
To ask me by her name approves thy cause.

Go, gird the man then with a (Knotless) reed,
And see to lave his face in such a guise,
That from all reeky smirch it may be freed.

For ill beseems with overtaken eyes
In any cloud to venture unto speech
Of yon first Minister from Paradise.

This islet round her basis if you reach
Down yonder, where itself the breaker throws,
Has rushes rooted on her softer beach.

No other plant, which into foliage grows,
Or indurates, can live within that pale,
By reason of not giving place to blows.

Thence by a different road ye shall not fail
To turn; yon rising sun will counsel you
By gentler slopes the mountain side to scale."

Then vanisht he, and I rose up anew
In silence, and mine eyes began to throw
Upon my guide, and close beside him drew.

" My son," he said, " behind my footsteps go,
And backward let us bend, for by this way
The mountain slopeth to her confines low."

Now morn had made the matin-watch decay,
And flee before her, so that on the main,
Far off, I marked the trembling sheen to play.

We plodded through the solitary plain,
As those who shall their long-lost way pursue,
Who, till they find it, seem to toil in vain.

When we had barely come to where the dew
Resists the sunbeams, and, to reach the line
Of umbered shadow, partly glides askew;

Then both his hands this gentle guide of mine
Upon the scattered grasses laid so meek;
And I, who fairly could his drift divine,

Extended him my tear-betrickled cheek,
To which he brought back wholly as before
Its colour hidden by the hellish reek.

Then trode we forth by that deserted shore,
That never on its water saw the wake
Of mortal, who hath since returned more.

There did he gird me for another's sake.
O miracle! for even where he chose
That lowly plant, another, on the brake

From which he took it, suddenly arose.

Pollock a traduit en vers *sciolti* les trois poèmes ; suivre pas à pas le texte, vers par vers, mot par mot, comme il le dit lui-même (Avant-propos. p. 1.), conserver le rigoureux arrangement des paroles autant que le permettra le génie de sa propre langue, sans addition, sans retranchement d'idées individuelles, et respecter les lois de l'hendécasyllabe, telle est la marche à laquelle il s'est astreint à grand effort et avec succès.

Ce système de traduction est bon pour Dante dont le vers sévère, réfléchi, *castigatus ad unguem*, peut le subir avec honneur ; mais il ne saurait l'être, appliqué peut-être à d'autres poètes, par exemple à la Jérusalem délivrée, qui toute poésie brillante, poésie de luxe, poésie de verve exige une imagination qui se laisse entraîner. Voilà pourquoi la dernière traduction du Tasse, octave par octave, enfantement laborieux, mais, du reste, excellent travail littéraire, n'a pu se défendre de la sécheresse qui résulte de l'excès du poli.

Il n'a manqué à cette traduction de Pollock, pour dernier trait de grande ressemblance avec Dante, que la rime. Celle-ci eût sans doute contribué à rendre son œuvre plus parfaite encore, et le traducteur, quoique très-littéral est resté poétiquement au-dessous de Wright, précisément parce qu'il a laissé de côté la difficulté de la rime.

CHANT PREMIER DE L'ENFER.

PAR POLLOCK.

HALF-WAY upon the journey of our life,
I found myself within a gloomy wood,
By reason that the path direct was lost.
Ah ! what a hard thing is it to describe
This savage wood, so tangled and so dread,
The very thinking on it renews fear;
So bitter is it, death were little more:
But of the good to speak which there I found,

I will the rest of what I met with tell.
I cannot how I entered there recal;
I was so full of slumber at the time
At which I had abandoned the true way:
But when I was arrived at the hill's foot,
At that part where the valley terminated,
Which with affright had pierced me to the heart,
Upwards I looked, and I its shoulders saw
Already clad with rays of that bright orb,
Which guides us faithfully on every way,
Then was the terror for a season stilled,
Which in the hollow of my heart had dwelt
Throughout the night which I in such grief passed:
And as a man who with exhausted breath
From forth the ocean to the shore escaped,
Turns round to gaze upon the perilous sea;
So too my spirit, which still fled away,
With backward glances turned to view the track,
Which yet no person ever left alive.

After I had reposed my weary frame,
Over that desert place I took my way,
So that the firm foot ever lower was:
And lo! at the commencement of the slope,
A Leopard of light form and very quick,
And coated with a many-spotted hide:
Before my sight she never ceased to be:
And even on my way so hindered me,
That many times I turned round to go back.
It was the season of the early morn,
The sun was rising in the self-same stars
That were with him what time the Love Divine
First into motion called those shining ones:
And thus there was a ground for me to hope,
In the gay raiment of that animal,
The hour of day, and gracious time of year;
Yet not so but that filled me with affright
The vision of a Lion which appeared:
It seemed as if upon me he advanced
With uplift head, and such a hungry rage
As seemed to terrify the very air.

And then a She-Wolf, that with all desires
Appeared in her lean looking to be filled;
And many she has made live in misery.
She laid upon me such a troublous load
Of terror, which sprung from the sight of her,
That I lost hope of mounting to the heights,
And as a man on acquisition bent,
Meeting a time which strips him of his all,
To grief and tears abandons all his thoughts:
Such one made me that never resting beast
Before me always, so that step by step,
She drove me back to where the sun was mute.

As I was sinking towards the lower place,
Presented to me was before mine eyes
One who appeared as by long silence dumb.
Soon as I saw him in that wilderness:
" Have pity on me," to him I exclaimed,
" Whate'er thou art, or shade, or truly man."
He answered: " Not a man, a man though once;
Lombards my parents were on either side,
And they were both by country Mantuans.
Sub Julio I was born, though it was late,
In good Augustus' reign I lived at Rome,
In time of the deceiving and false gods
I was a Poet, and sang of that just
Son of Anchises, who set forth from Troy,
After proud Ilium was consumed by flames.
But why dost thou back to such troubles turn?
And dost not climb the mountain of delight
The cause, and first beginning of all joys?"

" Art thou then Virgil, and that fountain-head
Which pours forth such an ample stream of speech?"
I answered him with countenance abashed:
" O thou the light and pride of other bards,
Repay me the long study and great love,
Which in thy volume oft have made me search;
Thou my preceptor and my master art,
Thou only he from whom I have derived
The noble style whence I have honour won.

Behold the beast that forces me to turn,
Protect me from her, O illustrious Sage.
For she makes tremble every pulse and vein."

"Needful it is to take another path,"
He answered, when he saw me moved to tears,
"If thou wouldst from this savage place escape.
The creature that now makes thee cry for help,
Will suffer none to pas along her way,
But hinders them, aye, even to their death;
And has a nature so depraved and bad,
That she can never sate her craving will,
But after feeding hungereth the more.
Many the beasts are, with whom she doth wed,
And more there will be yet, until the Greyhound
Shall come, to make her in vexation die:
And he will covet neither lands nor gold,
But only wisdom, virtue, and esteem;
Between the Feltros shall his country lie:
To that low Italy will he bring help
For sake of which the maid Camilla died,
And Turnus, Nisus, and Euryalus:
He will pursue her through the cities all,
Until at last he drives her back to Hell,
From whence in hatred she was first despatched.
Now for thy good revolving, I decide
That thou shouldst follow, and be leader I,
To guide thee hence through an eternal place;
Where thou wilt hear the shriekings of despair,
And see the vexed souls of the former times,
Where all are calling for the second death.
Next thou shalt visit those who are content
To be in fire, because they hope to come,
Whenever it may be, among the blest:
To whom if afterwards thou wish to mount,
A Soul for this there will be worthier,
To whom I shall consign thee when I part:
Seeing that Emperor who rules above,
Because I was rebellious to his laws,
Wills not that I his city should attain.
His empire is through all, and there he reigns;

There is his capital, and lofty throne;
O happy they, elected to that place!"

Then I to him: "O Poet, I entreat
By that God whom it was not thine to know,
That I may this and greater evil fly,
Conduct me to the places thou hast said,
That I may have sight of Saint Peter's gate,
And those whom thou describest as so sad."
Then he advanced, and I behind him held.

Wright, le grand pensionné du collége de la Madeleine d'Oxford, a traduit tercet par tercet, mais à deux rimes seulement; le premier et le treizième vers riment ensemble, et le second du tercet supérieur rime avec le second du tercet inférieur, et ainsi de suite.

Son œuvre fut dediée: l'Enfer à Lord Brougham; le Purgatoire au Docteur Howley Archevêque de Cantorbery, le Paradis à Lord Denman, tous trois grands admirateurs de Dante: Wright, comme traducteur, occupe une place d'élite à côté du Virgile de Dryden, et de l'Homère de Pope.

CHANT XIII DE L'ENFER

Traduit par Wright.

The further bank had Nessus scarcely gained,
When we began our journey through a wood,
Which not a trace of any path contained.
No verdant leaves, but of a dusky hue;
No polished boughs, but knotted, coarse, and rude;
No fruits were there, but thorns with poison grew:
Nor by the beasts that spurn the cultured ground,
Are stocks so rugged, or such tangled trees
Betwixt Cecina and Corneto found.
Here the foul Harpies build their nests, by whom
The Trojans were expelled the Strophades,
With mournful augury of ills to come.
Broad wings, a human neck and face they bear,
Clawed feet, and feathered paunch: with rueful sound,
Perched in the dismal trees, they fill the air.

"Ere further thou proceed," exclaimed my guide,
"Know, we have entered on the second round,
And in it still are destined to abide,
Till we arrive within the sandy plain.
Wherefore observe;—for things will meet thine eye,
Whence confirmation will my words obtain."
Now lamentation from each side resounded,
But none who thus bewailed could I descry;
Whereat I stayed my footsteps, all confounded.
I do believe he fancied that I thought
These numerous cries were from the thicket sent
By some who from our view concealment sought:
Werefore the master said: "Let but a shoot
From any of these trees by thee be rent,
It will at once thy present thoughts confute."
Then, stretching out my hand a little space,
I plucked a branchlet from a thorny tree,
Whose trunk exclaimed, "Why thus my form deface?"
When o'er its leaves the blood began to roll,
Again it cried: "Why lay fierce hands on me?
Dwells not a spark of pity in thy soul?
Once were we men,—now stunted trees behold:
Thy hand to pity well might have inclined,
Did this rough bark the souls of snakes enfold."
Like to a sapling, lighted at one end,
Which at the other hisses with the wind,
And drops of sap doth from the outlet send;
So from the broken twig, both words and blood
Flowed forth;—whereat I dropped it on the ground;
And like a man o'erwhelmed by terror stood.
"Had he been able to believe before,
O injured soul!" exclaimed the sage profound,
"What in my verses he hath seen of yore,
He would not thus thy suffering branch have torn;
But so incredible it seemed, that I
Advised him to the deed which now I mourn.
Now tell me who thou art, and what thy name;
That he, returning to the world on high,
As some amends, may renovate thy fame."
The trunk replied: "So winning sweet thy tongue,
I needs must speak;—nor let it anger thee,
If I should haply my discourse prolong.

Know—I am he, who held the double keys
Of Frederick's heart, at pleasure turned by me,
Or locking or unlocking with such ease,
That no one else his confidence enjoyed:
My office high so well did I sustain,
E'en sleep was banished, life itself destroyed.
The harlot who ne'er turned her wanton eye
From Cæsar's dwelling—that accursed bane,
That vice which courts continually supply,—
Inflamed all hearts against me; and these so
Inflamed Augustus, by foul Envy taught,
That my glad honours were exchanged for woe.
Indignant, and high swelling with disgust,
Escape in death from obloquy I sought;—
Though just to others, to myself unjust.
Now by these fresh and tender roots I swear,
I never broke the faith I owed my lord,
Who merited so well the fame he bare.
And if you e'er regain the light of heaven,
Let honour to my memory be restored,
Still suffering from the blow by envy given."
The poet waited till his speech was o'er,
And then addressed me: "Let not time be lost,
But speak—and if it please thee, ask him more."
Whereat I said, "Entreat him to impart
What thou believ'st will satisfy me most;
I cannot speak:—such pity fills my heart."
He then resumed: "E'en to the utmost may
This man fulfil the object of thy prayer,
Imprisoned soul! as thou be pleased to say
How in these knoths the soul can be detained;
And whether from such limbs as now ye wear
Hath haply any one deliverance gained?"
The trunk, thus questioned, violently blew;
And then to speech like this the breathing changed:
"The words I give in answer shall be few.
When the fierce soul doth from the body bound,
By self inflicted violence estranged,
Minos assigns it to this seventh round.
Within the wood it falls, and taketh root
Wherever chance the hapless soul impel,
And there, like to a grain of spelt, doth shoot.

A sapling grown, its boughs are higher sent,
Till, feeding on its leaves, the harpies fell
Give to the anguish that they cause, a vent.
Like others, we shall seek our mortal clay 103
But none again their bodies may resume;
(Man merits not the boon he throws away):
For we shall drag them to this mournful glade;
Here to be hung around will be our doom—
Each on the thorn of his tormented shade."
Still near the trunk we stood—attention bound, 109
Believing it might wish to speak again,
When we were startled by a sudden sound,—
E'en like to one, who, at his station armed,
Knows the wild boar is near, and hunter train,
By crash of boughs, and sound of beasts alarmed.
Lo! straightway on the left appeared in view 115
Two, torn and naked, who so swiftly fled,
That each opposing bough was broken through.
"Now haste thee, haste thee, Death!" the foremost cried;
The other, who was somewhat lagging, said:
"O Lano, not so hasty was thy stride,
When erst at Toppo's joust thou wert undone." 121
Into a bush then rushed he, as forespent,
So that the bush and he appeared but one.
Behind them in the wood was seen a train
Of black and nimble dogs, on blood intent,
Like greyhounds starting from their loosened chain.
On him, who crouching in the brushwood lay, 127
They fixed their teeth; and having piecemeal rent,
Carried the miserable limbs away.
Me by the hand the faithful leader bore,
And guided to the tree, which vainly sent
Unceasing tears from many a bleeding pore.
"O James of St. Andrèa!" was its cry, 133
Of what avail to make a screen of me?
In thy unhallowed life what part had I?"
My guide exclaimed, when nearer him we stood;
"Say who wast thou, who breathest, as I see,
From out so many pores, words mixed with blood?"
"O spirits, who are come, he answer made; 139
"The shameful desolation to behold
Which strips the leaves that late my form arrayed;

Collect them to the foot of this sad tree.
Mine was that city which exchanged of old
For John the Baptist her first Patron;—he
Will always use his means to work her ill:
And did not Arno's ancient bridge afford
An image of him to the passer still,
Those citizens, who reared her walls again
On ashes left by Attila abhorred,
Their mighty labours had bestowed in vain.—
From mine own roof I swung the fatal cord."

Passons aux traducteurs allemands.

Avant tout, je demande grâce à leurs littérateurs et à la nation allemande, étranger qui n'ai jamais habité leur pays, si j'ose me poser comme censeur ou panégyriste de leurs ouvrages; mais nos longues études sérieuses, commencées dès notre jeunesse sur cette langue pourront peut-être rendre excusable notre témérité.

Parmi les traductions allemandes on rencontre celle de Bachenschwanz imprimée à Leipsick, celle de Ludwig Kannegieser en *terza rima*, et d'autres antérieures assez généralement tenues pour médiocres.

De nos jours se présente celle de Philaléthès. Le vers *sciolto* a donné un grand avantage à l'auteur pour se rapprocher de la littéralité, des tours, des hardiesses du poète. Il fallait tout son courage, son talent, son savoir, sa persévérance pour se mesurer à un géant tel que Dante. On sent quel lourd fardeau on porte, en ne s'occupant même du poète que comme poète, et à plus forte raison quand on cherche à l'approfondir dans ses élémens allégoriques, théologiques, politiques, scientifiques, historiques, littéraires; et tout cela à travers les diverses écoles de philosophie, matériaux accumulés dans une élaboration savante. Le traducteur allemand attaque corps à corps son rival, comme Hercule Cacus; il l'étreint dans les replis de son intelligence, le serre, le presse, le pèse vers par vers, mot par mot, car à defaut de cette tactique, qui est la vraie, le poète glisse, fuit et vous échappe. Philaléthès est resté fidèle à son principe de traduction: aussi se soutient-il à la hauteur de son modèle du premier au dernier chant, à travers de grandes beautés de style, des difficultés toujours vaincues, et d'une littéralité que ne laisse jamais en défaut la justesse ni l'énergie de l'expression. En fait de traducteurs en vers de Dante on n'a rien à opposer à Philaléthès ni à Wright.

Ces deux œuvres font d'autant plus d'honneur à l'Italie, dont elles interprètent le grand poëte avec une rigoureuse vérité, qu'elles sont elles-mêmes, dans ce genre de production, le plus bel ornement des littératures qui les ont vu naître; et nous ajouterons sur Philaléthès que les notes de celles-ci seraient d'un grand secours aux lecteurs étrangers à la langue allemande, si elles étaient traduites en anglais, en italien, en français. Les points historiques et scientifiques y sont discutés, dé-

veloppés, exposés, d'une manière lumineuse, méthodique, claire ; les points douteux ou délicats pesés à la balance de l'équité, du vrai possible ou probable avec une grande indépendance de pensée. Ces travaux importants et tout à fait neufs n'ont point échappé à Balbo, ni à Missirini *(Vita di Dante).*

Si au lieu du vers *sciolto* l'auteur eût suivi en allemand le système de la *terza rima* de Dante, sa traduction n'aurait-elle pas acquis quelque chose de plus sans perdre de sa littéralité, quoique le mérite en soit déjà grand ?

La langue allemande si savante, si poétique, si souple, si sonore n'eût-elle pas ajouté quelque chose de plus progressif à son génie, dejà si développé. Nous devons croire que des considérations philosophiques, que ne peut pas toujours apprécier quiconque n'est pas né et n'a pas été élevé dans une langue, déterminent l'écrivain dont elle est la langue maternelle quand, pour interpréter un poète, il adopte ou rejette la rime, et sur ce l'on ne peut que respecter son opinion. Nous nous permettons de citer ici le Chant 27 du Purgatoire pour donner une idée de la traduction de Philaléthès aux personnes qui entendent l'allemand.

Wie, wann zuerst dorthin sie schiesst die Strahlen,
Wo, der sie schuf, sein Blut vergoss, da unter
Die hohe Wag' Iberus kommt zu liegen,
Und Ganges Wellen von der Nonzeit glühen,
Stand jetzt die Sonn', und scheidend war der Tag schon,
Als heiter uns erschien der Engel Gottes.
Am Strande stand er ausserhalb der Flamme
Und sang mit einer Stimme, weit lebend'ger
Als unsere: „ *Beati mundo corde.* "
D'rauf sprach er: „ Weiter geht's nicht unberühret
„ Vom Feuer heil'ge Seelen, tretet ein d'rum
„ Darin uud seid nicht taub dem Sang' von jenseits ! "
So sagt' er, da wir nah' bei ihm jetzt waren,
Darob ich also ward, als ich's vernommen,
Wie Jener ist, der in das Grab gelegt wird.
Ich streckte mich, verschränkend meine Hände,
Und blickt' auf's Feuer, lebhaft mich erinnernd
Verbrannter einst geseh'ner Menschenkörper.
Da wandten sich nach mir die guten Führer,
Und zu mir sprach Virgil: „ Mein Sohn, es können
„ Wohl Qualen, doch kann Tod hier statt nicht finden.
„ Erinn're dich, erinn're dich, und wenn ich
„ Selbst auf dem Geryon sicher dich geleitet,
„ Was werd' ich jetzt thun, da ich Gott bin näher ?
„ Nimm für gewifs an, dass, wenn tausend Jahre

„ Du auch in dieser Flamme Bauch' verbliebest,
„ Sie kahl doch um kein Haar dich machen könnte,
„ Und wenn vielleicht du glaubst, dass ich dich täusche,
„ Tritt hin zu ihr und schaff' dir Ueberzeugung
„ Mit eig'ner Hand am Saume deines Kleides,
„ Leg' ab anjetzt, leg' ab jedweden Kleinmuth,
„ Kehr' dich hieher und schreite muthig weiter."
Doch ich stand fest, nicht horchend dem Gewissen.
Als er mich immer noch so fest und starr sah,
Sprach er etwas bewegt: „ Mein Sohn, sieh', zwischen
„ B e a t r i x ist und dir nur diese Mauer."
Wie P y r a m u s bei T h i s b e ' s Namen aufschlug
Das Aug' und, nah' dem Tod' schon, auf sie blickte,
Damals, als roth die Maulbeer' ist geworden,
So wandt, als sich erweicht mein harter Wille,
Ich mich zum weisen Hort', den Namen hörend,
Der immerdar im Geiste mir emporquillt.
Das Haupt d'rob schüttelnd, sprach er: „ Wie nun bleiben
„ Wir diesseits? " und zu lächeln d'rauf begann er,
Wie ob des Kindes, das bezwingt der Apfel.
Dann trat er vor mir her hinein in's Feuer,
S t a t i u s ersuchend, hinter mir zu gehen,
Der erst getrennt uns hatt' auf langer Strecke.
Als ich d'rin war, würd' ich in siedend Glas mich
Geworfen haben, un mich abzukühlen;
Also war sonder Mafsen hier die Hitze.
Mein süfser Vater, um mir Trost zu geben,
Nur von B e a t r i x redet' er im Gehen
Und sprach: „ Mich däucht, ich seh' schon ihre Augen ! "
Von jenseits leitet' singend eine Stimm' uns,
Und wir, allein auf sie nur merkend, traten
Heraus dort, wo man in die Höhe steiget.
„ *Venite, benedicti patris mei,*"
Klang's innerhalb hier eines Lichts, das also
Mich überwand, dass ich's nicht anschau'n konnte.
„ Die Sonne sinkt," fuhr's fort, „ es naht der Abend;
„ Bleibt stehen nicht, nein, fördert eu're Schritte,
„ So lang' sich schwarz noch nicht der Himmel färbet."
Der Weg erhob sich durch den Felsen g'rade
Nach solcher Seite, dass vor mir die Strahlen
Der Sonne, die schon müde war, ich deckte.

Viel' Stufen nicht versuchten wir: denn hinter
Uns merkten schon wir durch des Schattens Schwinden
Den Sonnenuntergang, ich und die Weisen,
Und eh' in allen unermess'nen Theilen
Der Horizont den gleichen Anblick zeigte,
Und seine Kammern all' die Nacht noch einnahm,
Wählt eine Stufe Jeglicher von uns sich
Zum Bett', weil die Natur des Berg's zum Steigen
Die Fähigkeit mehr als die Lust uns raubte.
Gleichwie bei'm Wiederkäu'n geduldig liegen
Die Geisen, welche rasch und dreist erst waren
Auf Bergesgipfeln, eh' sie sich gesättigt,
Still in dem Schatten, weil die Sonne glühet,
Bewahrt wom Hirten, der, auf seinen Stecken
Gelehnet, ruht und so gelehnt sie hütet,
Und wie der Schäfer, wenn er auswärts herbergt,
Vor seiner Heerde ruhig übernachtet,
Wach' haltend, dafs kein Raubthier sie zerstreue,
Gleich ihnen waren alle Drei wir jetzo,
Ich gleich der Geis, und Jene gleich dem Hirten,
Und beider Seits hielt uns der Fels umschränket.
Von Dem, was draussen, war hier wenig sichtbar;
Doch durch diefs Wenige sah ich die Sterne
Weit leuchtender und grösser als gewöhnlich,
So d'rüber brütend und nach Jenen schauend,
Ward ich wom Schlaf' erfasst, vom Schlaf', der oftmals
Vor der Begebenheit schon hat die Kunde.
In Jener Stunde, glaub' ich, wo von Osten
Zuerst den Berg bestrahlte Cytherea,
Die stets zu glühen scheint von Liebesflammen,
War mir's, als säh' ich jung und schön im Traume
Ein Weib auf einem Plane sich ergehen,
Das Blumen pflückt' und singend sprach die Worte:
„Wer immer fragt nach meinem Namen, wisse,
„Dass ich bin Lia, so die schönen Hände
„Ringsum bewegt, sich einen Kranz zu Winden.
„Dass ich im Spiegel mir gefalle, schmück' ich
„Mich hier, doch meine Schwester Rahel weichet
„Von ihrem nie und sitzt den ganzen Tag d'ran.
„Ihr ist's Ergötzen. ihre schönen Augen
„Zu seh'n, und mir, mit Händen mich zu schmücken,

108 „Wie sie das Schau'n, befriedigt mich das Handeln."
Und ob der Helle vor des Tages Anbruch',
Die um so wonniger dem Pilgrim' aufgeht,
Je weniger, heimkehrend, fern er herbergt,
Floh schon die Finsterniss von allen Seiten
Und mit ihr auch mein Schlummer, d'rob ich aufstand,
114 Erhoben sehend schon die grofsen Meister.
„Die, süsse Frucht, die auf so vielen Zweigen
„Der Sterblichen Bemühung pflegt zu suchen,
„Wird deinem Hunger Frieden heut' gewähren."
Sothaner Worte gegen mich bediente
Virgil sich, und nie gab's ein Angebinde,
120 Das gleiche Freude je verursacht hätte.
So sehr kam Wollen jetzt mir über Wollen,
Zu sein dort oben, dafs bei jedem Schritt' dann
Ich mir zum Flug' die Federn wachsen fühlte.
Als unter uns ganz die durclauf'ne Stiege
Lag, und wir auf der höchsten Stufe standen,
126 Da heftete Virgil auf mich die Blicke
Und sprach: „Das zeitliche und ew'ge Feuer
„Hast du geseh'n, o Sohn, und dorthin kamst du,
„Wo durch mich selbst ich mehr nichts unterscheide.
„Durch Kunst und Weisheit zog ich bis hierher dich,
„Dein Wohlgefallen nimm anjetzt zum Führer,
123 „Des Steilpfads bist du, bist des Engpfads ledig.
„Sieh' dort die Sonne, dir in's Antlitz leuchtend,
„Sieh' das Gegräs', die Blumen und die Sträuche,
„Die durch sich selbst allein das Land hervorbringt.
„Bis wonnerfüllt die schönen Augen kommen,
„Die weinend mich dir beizusteh'n bewogen,
138 „Kannst sitzen du, kannst wandeln unter Jenen.
„Nicht meines Wort's, noch meines Wink's mehr harre,
„Denn frei gerad' ist und gesund dein wille jetzt,
„Und Fehler wär's nicht, seinem Sinn' zu folgen;
„D'rum über dich verleih' ich Kron' unda Mitra dir."

D'autres traducteurs ou commentateurs allemands ont aussi essayé de photographier Dante dans leur langue; de ce nombre sont le Docteur Hörtwarter, le Conseiller wismayr l'auteur des Éphémérides de la littérature italienne de 1800, à 1805. L'Anthologie russe de 1858 a cité l'épisode d'Ugolin traduit par Streckfuss en tercets. On peut dire hardiment qu'après l'Italie la savante Allemagne s'est faite

l'admiratrice la plus passionnée pour Dante; et, tout récemment, M. Hillerand, ancien étudiant de l'Université de Giessen et de celle de Heidelberg, a soutenu une double thèse en Sorbonne pour le Doctorat, l'une en latin, *de Sacro apud Christianos Carmine, Dante, Milton et Klopstock*. L'autre en français, *Dino Compagni* étude historique et littéraire (Journal des Débats Juillet 1861). La première, magnifique sujet, étude de la vie entière d'un homme, commençant dans l'apologue, la miniature du poème épique, se développant et s'achevant dans l'œuvre la plus élevée, la plus sublime de l'intelligence humaine, l'Épopée! Dans cette même anthologie que nous avons citée, le 22 et le 23.me Chant de l'Enfer se trouvent traduits en langue russe par le poète Minn, absolument dans le même mètre que l'original (*terza rima*), et avec une grande fidélité jointe au plus grand bonheur d'expression, ce que permet aisément la grande richesse, ainsi que l'étonnante flexibilité de la langue russe. Nous devons la communication de cette note à notre ami *M. De Porry* de Marseille qui très-versé dans la langue russe, dont il a traduit quelques poètes, peut juger du mérite des auteurs dont la langue lui est aussi familière que la langue italienne, temoin ses *amours chevaleresques* et son anthologie, les *fleurs de la littérature russe.*

L'Espagne moderne n'a rien mis au jour sur Dante, si ce n'est une traduction ancienne de Villegas peu répandue.

Dans un ouvrage du professeur Camboulìu intitulé *Essai sur l'histoire de la littérature catalane,* il s'y trouve un fragment de Dante traduit en cette langue.

Nous terminerons cette série de traductions par celle de l'abbé Piazza de Vicence, bien supérieure par l'interprétation du texte, et surtout par l'élégance de sa latinité et la solidité de son style, à celle de Charles d'Aquin, de Matteo Ronto, de Cosimo della Scarperia, et de quelques autres moins connus. (4).

Codex et Éditions modernes de Dante.

Le Vatican possède un Codex, en vers latins, de la Divine Comédie, Codex qui est encore inédit. La bibliothèque des benedictins de Catane possède aussi un Codex manuscrit de la Divine Comédie et qui n'est point connu hors du pays. Le père Della Mara a fait là dessus un travail important encore inédit, et dont nous avons une copie. Il y relève les erreurs, les omissions de vers qu'on y rencontre de temps en temps, mais il s'y trouve néanmoins la plupart des bonnes variantes admises dans les éditions les plus correctes. Les pères Tornabene et Caffici ont publié sur ce Codex diverses observations qui ont été inserées dans les actes de l'Académie de Catane. M. l'Abbé Balsano de Livourne nous a montré un Codex in-quarto récemment découvert. L'Enfer et le Purgatoire y sont en entier. Le Paradis n'a qu'un chant. Le manuscrit n'a jamais été terminé, le papier y reste en blanc et rayé. Il parait contenir d'assez bonnes leçons sur certains vers du texte controversés par les commentateurs; sa date un peu oblitérée,

serait néanmoins très-ancienne, si l'on en juge par l'écriture, le contour, la forme des initiales de chaque chant.

On doit distinguer parmi les éditions de Dante en Italie celle que sous la direction de M. Crescenzio Gianini, M. Nistri, libraire à Pise, a publiée avec les commentaires de Francesco Buti, ouvrage d'une belle exécution, et précieux par l'excellence et l'étendue des matières, et la correction typographique.

Les commentaires des vingt-quatre chants du Paradis, attribués à Pétrarque, récemment découverts et édités à Florence par M. Palermo, bibliothécaire du palais Pitti.

En France, la nouvelle édition de Dante, traduction en prose de Pier Angelo Fiorentino, avec des illustrations, publiée par M. Hachette, magnifique publication à laquelle nous nous plaisons à rendre l'éloge qui lui est dù, ainsi qu'à l'éditeur et au traducteur dont nous avons déjà parlé.

DIGRESSION SUR LES TRADUCTIONS EN VERS *SCIOLTI*.

Une grande querelle s'émut en Allemagne, du temps de Rabner, pour décider si l'on devait rejeter ou conserver la rime dans la poésie; la discussion fut vive et soutenue par les plus grands écrivains de l'époque. L'illustre *Satirique* avait même composé, contre les étouffeurs de la rime, une pièce de vers pour faire sentir à ses compatriotes la nécessité de la conserver. Klopstock parut plus tard, et son génie montra que le vers *sciolto* pouvait avoir son droit de cité sur le Parnasse, comme aurait dit Bodmer:

Auch *sciolti* können sich auf den Parnassus schwingen;

mais malgré le génie de Klopstock la rime a été généralement conservée. Une discussion de ce genre eut également lieu en Angleterre du temps de Roscommon. Il était, lui, pour la proscription de la rime, et Milton, en publiant le Paradis perdu, sanctionna le triomphe du *sciolto*. Ce qu'on ne peut nier c'est que ce vers se soutient admirablement en Allemand, en Italien, en Anglais. Il est dans le génie de ces langues comme la rime n'est pas dans celui de la langue grecque, ni de la langue latine, ni de l'hébraïque. Les cantiques de David, Job, Isaïe, Jérémie, et la plupart des autres livres saints, sont-ils autre chose que des vers *sciolti*? On croit, on a cru jusqu'aujourd'hui que le vers blanc, ou *sciolto*, ne pourrait pas se soutenir dans la poésie française, et pourquoi non?

A des époques assez distantes l'une de l'autre on avait tenté en France une réforme dans l'orthographe. Les innovateurs ne purent réussir dans leurs bizarres prétentions: modifier l'orthographe, en écrivant comme l'on parle, dénaturait, bouleversait, et bouleverserait tout le système étymologique. Cette réforme fut et est tenue non-seulement comme absurde, mais encore comme impossible.

Sous Duclos, sous Voltaire on revint encore à la charge dans le sens de la première innovation, mais on ne put y gagner, malgré quelques ouvrages lancés dans le public, qu'un léger bien-être linguistique, oculaire, auriculaire, ou oral.

Jadis, *quand un homme vous* venait *embrasser avec joie,*

Il fallait le payer de la même monnoie.

Ce qui avait fait dire à un barbier du pays latin qui pour enseigne avait pris une oie qui rasait: *mon oie fait tout.*

Les mots devinrent plus tard la monnaie du langage. St. François, au dire de Voltaire, ne devait pas être confondu avec le Français, et l'*A* fut substitué à l'*O* en certains substantifs, ainsi qu'aux imparfaits et aux conditionnels; innovation, à la quelle, pour ces derniers, les typographes modernes ne se conforment pas toujours; et qui pourrait rendre raison de leur caprice!

L'introduction du *sciolto* essayée aussi à cette époque par Voltaire, et autres, ne put pas mieux réussir; c'est que le classique se maintenait dans son éclat, et son vers, osons le dire, dans son *impoétique* monotonie, et nul n'osait ce qu'ont osé plus tard nos poètes modernes, l'affranchir d'une partie de ses entraves, déchirer les langes qui l'étreignaient et l'empêchaient de se *dresser* indépendant, *de toute, et au delà de sa hauteur.* Le néologisme de Louis quinze, et du règne suivant ne le dominait pas encore; c'est que la langue, quoique belle, n'était pas encore assez mûre, et qu'il fallait qu'elle montât encore.

Un homme de génie fait autorité quand il ose; on s'incline devant lui, on respecte son opinion, il devient le modérateur de son siècle, on l'écoute, on l'imite, on l'adopte. Si Chateaubriant, Lamennais, ou tout autre assez influent par son génie et ses écrits, au lieu de traduire mot pour mot l'un Milton, l'autre Dante, eussent essayé le vers *sciolto* en conservant, ce qui est facile, l'énergie, le poétique, et surtout l'harmonie du vers, ils eussent, je n'en doute pas, fait une révolution dans le langage français poétique monté aujourd'hui à une haute transformation. La poésie n'est pas toute dans la rime, elle est dans les pensées, les figures, les tours, le style, le rhythme.

On marche aujourd'hui en France à grands pas vers les *sciolti*, ou vers blancs, et je les préfère encore pour la traduction au vers Eumolpique de Fabre d'Olivet (4).

L'enjambement de l'ancienne poésie redevenu aujourd'hui ce qu'il fut depuis que quelques poètes modernes ont commencé de le reproduire avec succès, quelques uns avec précaution et d'autres avec la fougue de leur génie; ces constructions hardies que Ronsard avait extorquées à la langue latine, ainsi qu'à celle des Hellènes, mais en vain parce qu'il allait trop loin et qu'il manquait de goût; Racine, qui écrivait avec plus d'art, de tact, de délicatesse, a fini par les faire passer, et nos auteurs modernes les ont encore fait progresser. L'hémistiche de rigueur, dédaigné aujourd'hui comme trop monotone, les licences poétiques plus

larges, plus fières; le laisser-aller, l'indifférence, les irrégularités dans les rimes, leur omission, permettent au vers toute son audace, l'abandonnent à sa facile pente, à son harmonie, qui est tout à fait indépendante de la rime, mais qui n'a pas cependant le musical, le charme, la grace du vers rimé. Les uns y voient une langue nouvelle et bizarre, une dégénérescence flagrante, et vocifèrent même contre elle la fameuse clameur de *Haro* de Mézéray le normand. D'autres, et peut-être avec raison, le tiennent pour un perfectionnement, si toutefois on ne pousse pas l'innovation trop loin; si l'on ménage avec art ces métaphores que qualifie d'*empanachées* Victor Hugo, qui nous apparait au milieu de nos poètes comme le *Jupiter Fulgurator* du néologisme. Dans la pièce suivante d'un poète moderne, reproduite avec éloge par quelques journaux français, les vers que sont-ils si non des vers *sciolti*, poétiques et très-poétiques. Au lieu de les écrire comme des vers de dix syllabes et dans les quels l'auteur a déplacé l'hémistiche qui devait être à la quatrième, et qu'il a annulé en fesant deux vers de cinq syllabes, écrivez-les comme des vers de cinq, ce qu'ils sont en effet, qu'aurez-vous sinon des vers *sciolti* soit que vous leur donniez cinq ou dix syllabes.

C'est à toi cher fils,
Toi qui fais revivre
Un nom si cruel
Et si doux pour moi,
A toi que je veux
Dédier ce livre etc. etc.

Écrire désormais en français en vers *sciolti* devient et deviendra possible avec le temps et avec la langue actuelle. Traduire des vers *sciolti* en vers identiques, en composer, qu'on l'essaie, d'accord, bien, on peut y réussir, nous le pensons, surtout si l'on a une autorité, un génie transcendants pour les faire passer. Mais pour un poème rimé, la traduction qui rimera, acquerra toujours quelques beautés de plus et se rapprochera davantage de l'original sous tous les rapports: mais il faut étudier son modèle, en chercher l'interprétation, la méditer, l'élaborer, et quand il s'agit de Dante, c'est dans la vie du poète, c'est dans ses œuvres mêmes qu'il faut chercher Dante, et non dans les cent mille volumes de la bibliothèque dantesque de Ravenne. Et si l'on me passe cette comparaison, ou plutôt ce rapprochement, c'est dans le groupe du Laocoon antique qu'il faut étudier le Laocoon de Virgile, et celui de Virgile dans le Laocoon antique.

TRADUCTEURS FRANÇAIS DE 1800 A 1860.

Parmi les traductions de Dante nées en France dans ce demi-siècle, l'Enfer en vers par Terrasson restera toujours une œuvre bien écrite, semée de grandes

beautés. M. Tissot professeur de littérature en a donné un compte-rendu dans la Minerve de 1818. Que sont devenus aujourd'hui cette critique d'alors sérieuse, sévère même, si l'on veut, mais toujours judicieuse, impartiale, vraie? Ces éloges toujours accordés au mérite, mais au mérite réel? Le temps a fait justice de la traduction d'Artaud de Montor, et surtout de son histoire de Dante Alighieri, regardée en Italie comme *un prolisso centone a mosaico gonfiato di cose estranee* (Note de la traduction du livre de la *Monarchie.*)

Je n'affirme rien par moi-même, je ne fais que rapporter l'opinion des érudits italiens. Antoni Deschamps a traduit en vers une quinzaine de Chants choisis dans les trois poèmes, parmi lesquels le 5.me le 6.me le 15.me et le 17.me du Paradis; encore ne le sont-ils pas en entier; il semble avoir voulu éluder les difficultés. C'est par son livre qu'on a commencé en France à lire et apprécier mieux Dante. A-t-il bien su éviter dans sa traduction cette poésie courtisanesque contre laquelle il dit dans sa préface qu'on doit se tenir en garde?

Pier Angelo Fiorentino, Napolitain, est d'un grand mérite pour l'intelligence du texte. Les illustrateurs de Dante ne sauraient lui être trop reconnaissants de son travail.

Sébastien Rhéal, très-versé d'ailleurs dans les choses de l'Italie, et connu par d'autres ouvrages, a traduit Dante comme on écrit un Roman ; Dante, dont la poésie est toujours grave, majestueuse, sonore, il a voulu en faire un livre agréable à lire.

La traduction de M. Aroux, jugée au point de vue de la poétique, est un mélange de vers désordonnés, tantôt à rimes plates, tantôt à rimes croisées, ou libres; sans compter que l'auteur s'embarrasse quelquefois fort peu de l'intelligence du texte. On regrette de voir tant de science (car M. Aroux en a et beaucoup), mais tant de science perdue à soutenir, dans ses commentaires, un système aussi extravagant que celui qu'il a rêvé, *Quis credet hæc,* vel Nemo, vel Duo, Messieurs Aroux et Rossetti !

O Dante, ta Divine Comédie transformée au 19,me siècle en catéchisme de la Maçonnerie Adhoniramite ! Les Saints du Paradis devenus des Rose-croix, des chevaliers Kadosh, des Noachites ou chevaliers prussiens, descendants de Phaleg petit-fils de Noé, grand architecte de la Tour de Babel; puis viennent les quinze Élus, les grands Élus, le grand Maître et le Paradis lui-même, le temple, le Sanctuaire de l'ordre occulte. O M. Aroux, votre livre prouve trop, comme on l'a déjà dit. Puis brochant sur le tout vient l'héréticité de Dante démontrée, mais démontrée contre l'évidence. Cette accusation d'héréticité étonnera moins quand on réfléchira qu'elle était devenue jadis une accusation banale. St. Jérome a entaché d'héréticité Eusèbe le célèbre et savant évêque de Césarée dont il était l'ennemi déclaré: *Eusebium doctissimum, doctissimum dico, sed non catholicum,* reproche dont on l'a pleinement justifié de nos jours, et quelques siècles plus tard l'encomiaste de la folie ne se raillait-il pas facétieusement de ces bénévoles censeurs qui, n'osant ni le proscrire, ni le brûler, le traitaient de gaieté de cœur de *sémi-hérétique.*

La traduction de Dante de Lamennais, avait fait un certain bruit dans le monde littéraire avant sa publication; on s'attendait à bien. Si comme lecture d'agrément elle est nulle, c'est la faute du système; mais ce mélange de Néologismes, d'Archaïsmes, ces constructions inverses quand le texte ne les porte pas, ces inversions, qui ne sont pas littéralement reproduites, ne font de cet ouvrage qu'une simple étude d'auteur sur un grand poète que le traducteur a défiguré plus d'une fois: livre pourtant utile encore à qui veut apprendre.

L'introduction écrite en style mâle, vigoureux, le style de l'Indifférence en matière de religion, a substitué la félonie à la foi; on y sent le Tertullien moderne à qui une ambition avortée a fait prendre le bonnet phrygien: regardons et passons.

Brizeux a traduit en prose littéralement, et exposé d'une manière claire, lucide les pensées les plus enchevétrées de Dante, mais d'un style un peu froid.

St. Moris, prose fidèle, coulante, poétique, correcte. M. Ménars membre de l'institut, tout en rendant justice au mérite de ceux qui l'ont précédé a dit, dans sa préface, une chose bien vraie: toute version parait incomplète, infidèle, et chacun porte en soi, selon sa manière de sentir, le besoin d'une traduction nouvelle. La sienne d'un style large, facile, harmonieux ne nous parait point inférieure en mérite à la précédente.

M. De Mongis a traduit les trois poèmes en vers, à rimes plates; M. Ratisbonne, dont la traduction a été couronnée et récompensée par l'Académie française, a traduit aussi les trois poèmes en vers en adoptant le tercet français, mais non *la terza rima* de Dante.

Qui dit en Italien *terzina* dit triple rime, tandis que le tercet français n'a, dans notre langue, que deux rimes diversement combinées.

Si l'on nous demande, où trouve-t-on en France les véritables interprètes de la pensée et du génie de Dante? Nous rencontrerons Dante tel qu'il fut dans Sismondi, dans Ginguéné, dans Villemain, dans les leçons de Fauriel (origines de la langue italienne), dans Ozanam, *philosophie catholique du 12.me et 13.me siècle;* dans Ampère, *(Voyage Dantesque)*, dans Labitte du Collége de France, dans Delécluze et dans quelques autres que nous pourrions citer. Mais si l'esprit de Dieu est dans le petit oiseau qui chante et qui voltige, nous ajouterons, en continuant et en paraphrasant cette pensée de Nodier: L'esprit de Dante n'est point dans cet écrivain (*L'auteur de l'ouvrage: Dante au moyen âge*) qui, ayant puisé à des sources apocryphes ou peu limpides, le mutile, le déchire, le tue.

Il concetto della Divina Commedia di Francesco Bernardinelli, Napoli 1859. et d'autres appréciateurs modernes (qu'on les lise) vengent assez l'Allighieri de toutes les absurdités qu'on s'est plu à prendre pour des faits avérés.

ICONOGRAPHIES DE DANTE.

Je ne puis terminer cette énumération de traducteurs sans toucher quelques mots d'une question déjà mise en avant par Balbo, dans la vie de Dante, et qui sera comme le complément de ce qui précède.

« Si l'Italie n'y prend garde, dit-il, elle sera dépassée par les étrangers dans « les travaux sur son grand poète. » Il réclame en conséquence, entr'autres choses, *un commento* dont il détermine les sources, les conditions, le but; *un elenco dei commenti, una Epigrafia di Dante*; puis il ajoute: « S'il se rencontrait dans « le dessin un homme comme *Martins* qui s'éprît de Dante, il pourrait en résulter « un commentaire graphique de la Divine Comédie, ouvrage d'art tout nouveau, « sous le nom d'iconographie dantesque. Si les étrangers avaient un Dante, il « y a long-temps que de tels travaux seraient exécutés. » Il voudrait donc voir ses compatriotes y songer, *sodamente, seriamente, laboriosamente*. Plan magnifique (pour ne nous occuper que de cette dernière partie), ouvrage immense dont les matériaux épars se réuniraient avec le temps et quelque peine, et dont beaucoup d'autres pourraient encore surgir en Europe, des diverses écoles de peinture, attendu qu'aujourd'hui on peut dire de Dante que sa réputation *est totum vulgata per orbem*; ouvrage qu'un gouvernement seul, ou une association de libraires riches, pourrait réaliser avec le concours des artistes qu'on trouve en ce moment en Italie; ouvrage dont l'exécution est possible et qui ferait honneur autant à l'Italie qu'au siècle actuel, si par une souscription générale on l'élevait à la gloire du grand poète comme Musée iconographique Dantesque.

Indépendamment de la nouvelle édition que vient d'annoncer la commission établie pour la construction de la *Loggia dei Lanzi* à Florence, voici, je pense, sur quel plan on pourrait développer l'idée émise par Balbo.

Dans cet ouvrage de luxe figurerait une vie de Dante dégagée de toutes les absurdités et les inepties qui la déparent; un texte correct établi par une réunion d'Académies, et définitivement fixé; un choix de commentaires, des notes littéraires, historiques et scientifiques. Au texte s'adjoindraient:

1. Les portraits de Dante dans les divers âges de sa vie, les médailles anciennes qui le reproduisent, parmi lesquelles celle du cabinet impérial de Vienne, mentionnée par Apostolo Zeno; celle de Putinatti; celles qui ont été publiées par Mazuchelli; dans l'une Dante s'y trouve accompagné de Pétrarque et de Virgile. Le masque de Dante moulé sur sa figure dit-on après sa mort.

Le portrait de Béatrix reconnu comme ouvrage authentique de 400, découvert et publié par Missirini. Le buste exécuté par Baccio Valori en 1587.

Les portraits des personnages qui se lient d'une manière intime à la Divine Comédie; celui d'Ugolin du Cabinet de la Gherardesca; Cangrande, son frère *Bartolomeo*, possédés per le Docteur Torri de Vérone à Pise, qui a bien voulu nous les communiquer, *Ugo della Faggiola*, et d'autres encore.

2. Les sujets des diverses compositions anciennes prises dans la Divine Trilogie. Il est étonnant, dit Missirini, *che quegli argomenti, tanto bene significati e modellati da Dante, non sieno stati da valente Scultore nel marmo eseguiti; perchè non sapremo abbastanza sospingere i valorosi nostri artisti ad ornarsi di questa opera per loro gloria e per vantaggio della morale.*

Ici se rencontrerait le tableau qui se trouve dans la Métropole de Florence représentant Dante dans toute sa taille et son costume, et dont le fond figure la topographie des trois royaumes, la ville de Dité, et le panorama de Florence, ouvrage qu'on a long-temps cru d'Orgagna, mais qu'on sait aujourd'hui être le travail de Domenichino Michelino, disciple du frère *Angelico da Fiesole. (Documents découverts par Gaye. Carteggio di artefici. Vol. 1.).* Les deux fresques du Vatican de Raphaël, l'une le Parnasse, l'autre la Dispute des Docteurs où Dante est mis en scène. Les gravures de Baccio Baldini ciseleur Florentin, exécutées d'après les dessins de *Sandro Botticelli,* ornement de l'édition de 1481, de *Nicolò della Magna,* première édition de Dante à Florence, le second livre qui fut orné de planches sur cuivre; puis celles de *Poccetti;* celles de *Vincenzo Borghini,* qui empruntait à Dante son Lucifer; de *Paolo Farinata degli Uberti* peintre florentin qui peignait à Vérone des fresques dont les sujets sont tirés de l'enfer; les divers sujets traités par *Dall'Acqua, Alessandri,* etc. etc.

Le 23.me chant du Paradis par *Jacopo da Empoli,* la Vierge adorée des quatre grands docteurs de l'Église et environnée d'un chœur d'Anges. Les dessins de Michel-Ange, dont les sujets étaient pris dans la Divine Comédie, sont une perte irréparable pour les arts et pour la science; peut-être un jour quelque génie transcendant pourra nous en donner quelque compensation; en attendant réunissons aujourd'hui tout ce qui pourra rehausser le génie de Dante et nous éclairer pour l'intelligence du poète. M. De Vernon avait, dit-on, commencé un recueil de ce genre, mais son travail est resté inédit; c'est lui qui a reproduit le masque de Dante, lithographié dans plusieurs éditions.

En suivant les progrès de la peinture, on rencontrerait les compositions du seizième siècle qui, par l'histoire sainte, l'histoire profane, ou la mythologie, tiennent à la Divine Comédie, ou qui se rattachent à l'art antique.

La Niobé mourante, par exemple; la Veuve aux pieds de Trajan, bas-reliefs de l'antiquité.

Le tableau de l'Anonciation, de Giotto, fait sur la description de Dante, ou Dante le reproduisant d'après Giotto, car Dante excellait non-seulement à inventer, à esquisser un sujet, et mieux que personne il a identifié la philosophie et la poésie à la peinture graphique des choses, aussi bien que l'ont fait plus tard *Poussin* et *Mengs* à l'aide des couleurs et du pinceau, l'un comme peintre philosophe, l'autre comme peintre littérateur.

Dante eut pour amis Cimabue, Giotto, Oderisi d'Agubbio, et pour admirateurs

tous les grands peintres des diverses écoles, dont un grand nombre s'inspirèrent à ses poésies. En continuant notre énumération nous rencontrons :

Raphaël, en face de Dante, dans la vision d'Ézéchiel ; Rubens dans la mort de Cyrus :

Mostrava la ruina e 'l crudo scempio,
Che fe' Tamiri quando disse a Ciro
Sangue sitisti ed io di sangue t'empio,

fait apocryphe, il est vrai, mais qui n'en a pas moins produit de beaux vers et de belles peintures. Mais qui nous dira pourquoi Dante a préféré suivre Hérodote plutôt que Zénophon et Cicéron, qui font mourir tranquillement Cyrus dans son lit, rappelant à ses enfants l'immortalité de l'âme et leur recommandant de déposer son corps dans la terre. Poursuivons : les géants foudroyés par Jupiter, peints dans l'escalier du palais de Mantoue, sujet traité par Dante d'après la description des métamorphoses d'Ovide.

Vedea colui che fu nobil creato
Più d'altra creatura, giù del cielo
Folgoreggiando scendere da un lato.

Vedea Briareo fitto dal telo
Celestial giacer dall'altra parte
Grave alla terra per lo mortal gelo.

Vedea Timbreo, vedea Pallade e Marte
Armati ancora, intorno al padre loro,
Mirar le membra dei giganti sparte.

Quels extrêmes le seizième siècle réunit, quels génies en présence, Ovide et Dante ont décrit, Jules Romain les traduit par le pinceau, les développe, les explique. On pourrait étendre plus loin ces recherches et ces rapprochements, le Musée Dantesque est bien autrement intéréssant que le Musée de la nouvelle cité de Carthage, le bouclier d'Hercule, d'Achille ou d'Énée.

Là se grouperaient encore les belles compositions de Sadler, et autres gravures anciennes; puis les compositions modernes: Dante ambassadeur à Venise, à Rome auprès de Boniface VIII ; Dante reçu par Giotto dans son atelier de peinture.

Puis celles de la belle édition de la Divine Comédie de Zatta ; les travaux de Zuccari, de Flaxman, reproduits *in quarto* par Lasinio, Flaxman l'interprète de l'Iliade d'une manière toute homérique, Flaxman effrayant dans l'Enfer, suave dans le Purgatoire, séraphique dans le Paradis ; les compositions de Macchiavelli

de l'édition de Bologne; celles de Pinelli romain, grec et dantesque tout à la fois, enfin celles de l'édition de l'*Ancora* par Nenci et Ademollo le tragique. Les gravures d'un ouvrage en font souvent mieux entendre le texte que les traducteurs et les commentateurs. Les peintres modernes fourniraient aussi leur contingent au monument iconographique dantesque. La mort d'Ugolin, et autres sujets de la Divine Comédie sont sortis de plusieurs pinceaux, et formeraient un commencement de peintures dantesques comparées. Deux artistes, dont les travaux sur Dante seraient curieux à connaître, Seymour Kirkup anglais, et Vogel de Vogelstein de Dresde sont cités par Wite dans la préface de la traduction de Piazza comme *elegantissimi Dantisque studiosissimi pictores*. En Italie les divers sujets de Dante traités par Vito d'Ancona peintre de Florence, Rappisardi peintre Sicilien, et la belle table en *scagliola* de M.M. Della Valle de Livourne, Béatrix montrant à Dante le siège vacant d'Henri VII dans le Paradis, surmonté d'une couronne, dans les contours les emblèmes des sciences, et des lettres, les blasons des villes de l'Italie, les sujets de Farinata, de Sordello, de Manfredi etc.

Les belles compositions des peintres français embelliraient aussi cette édition: Delacroix par cette peinture vigoureuse où le rude Caron passe dans la barque Dante et Virgile, au milieu des ombres qui les assiègent. Ingres par sa Francesca de Rimini lisant avec Paul les aventures de Lancelot. Scheffer (Ary) par cette composition si simple, si tendre, qui nous a montré les ombres des deux amants volant ensemble et paraissant si légers aux vents; Scheffer, dont les œuvres ont été recueillies et gravées, et qui a peint quelques unes des scènes les plus sombres et les plus terribles de l'Enfer et du Docteur Faust de Goethe; et c'est dans ce genre, en harmonie avec son caractère, qu'il a surtout excellé, et parmi les modernes Vito d'Ancona peintre florentin qui, depuis peu, a fait admirer au public son beau tableau de la rencontre de Dante et de Béatrix. J'en terminerai avec Scheffer par cette note de Lenormand (Correspondant 25 Juillet 1859) : Dante est un rude jouteur pour Scheffer; il suffit de voir comment il a rendu la tête puissante du florentin. Cette grande forme du génie, tourne sous son crayon à la vieillesse efféminée, mais il comprend Béatrix, il sait aussi répandre un souffle d'amour et d'ineffable tristesse sur ce tourbillon infernal dans lequel Françoise de Rimini passe avec son amant. Ce dernier ouvrage, une de ses compositions les plus remarquables, a étonnamment gagné dans la répétition qu'il a faite de ce sujet. Le mouvement des figures est le même, l'expression n'a rien perdu de sa douleur pénétrante, et les corps qui roulent dans l'ombre ont acquis une réalité qui ajoute à l'effet de la scène: pour la première fois, peut-être, c'est de la chair qui palpite sous le pinceau, presque toujours exclusif, de la pensée.

La peinture, langue universelle, langue qui parle aux yeux autant qu'à l'imagination, et au cœur, la peinture interprète de la poésie de Dante, restera seule l'effigie la plus vraie de la pensée du grand poète, sous le pinceau des artistes de génie. C'est à Michel-Ange, ou à Scheffer seuls qu'il appartenait d'interpréter,

d'expliquer Dante, et de faire revivre à nos yeux les personnages et les scènes de la Divine Comédie.

DANTE ET KLOPSTOCK.

Météores intellectuels, apparus à cinq cents ans de distance l'un de l'autre, Dante et Klopstock forment les deux extrêmes de la pléiade des grands poètes de 1265 à 1804. Malgré sa vétusté réelle Dante n'a pas de décadence commencée, ni prochaine, ni possible; il est pour notre âge bien au-dessus de ce qu'il fut pour ses contemporains; colosse, prodige, miracle de l'intelligence humaine, il rayonne au milieu de nous, *toujours jeune de gloire et d'immortalité.* Son triple poème nous semble un défi jeté aux siècles à venir, un monde abandonné aux investigations, aux disputes de la science.

Klopstock, nouveau-né du siècle d'hier, a revêtu tout-à-coup la simplicité, la grandeur, la magnificence orientale, et la Messiade, comme la Divine Comédie, a manifesté une œuvre de géant à une génération étonnée, vide de haute poésie.

Cependant point de comparaison possible entre ces deux poèmes. L'invention, le plan, les acteurs, l'exécution, rien de l'un ne ressemble à l'autre; et d'ailleurs, la suprématie du Dante est, aujourd'hui, si bien établie que nul ne peut la lui contester; et comme il n'a imité personne, il n'a point eu et n'aura probablement jamais d'imitateur. On ne saurait en dire autant de Klopstock: le génie de Milton l'a précédé, et a guidé ses pas; en outre, ces deux poètes, tous deux le juste orgueil de leur nation, ont vécu, pensé, écrit, dans des milieux tout différents, tout opposés. Les biographes, les critiques ayant épuisé la matière sur ces deux poètes, nous ne ferons que glaner après eux, et nous nous bornerons à quelques rapprochemens saisissables, de prime abord, dans deux vies si pleines, dans deux œuvres de vingt ans d'élaboration.

Dante, génie mystérieux, improvisé, Guelfe de cœur, et que l'indignation transforma plus tard en Gibelin, subit toutes les vicissitudes de la vie la plus agitée. Il fut, tour-à-tour, soldat, ambassadeur, prieur de la République de Florence. Il fut errant, proscrit, persécuté, malheureux de la vie du cœur, car il perdit l'objet de ses chastes affections, et malheureux des misères matérielles de la vie civile. Rejeton d'une famille illustre, il naquit à Florence pendant l'exil de son père; il mourut lui-même dans l'exil, et l'enfer, selon l'expression de Madame de Staël, s'offrait à lui sous les couleurs de l'exil.

Dante que d'obscurs poètes, ou plutôt des poètes nuls, avaient précédé, a fondé la première nationalité de l'Italie du Mont-Cénis au Mont Etna, par la création d'une langue et d'un poème tout à lui comme à elle. Son vers, physionomie de son âme, calme, grave, sévère, énergique, incisif, se plie à tous les caprices, à toutes les exigences de son imagination; harmonieusement simple, noble, il s'abaisse à la familiarité la plus naïve, et s'élève quelquefois au sublime. Il écla-

te, surtout, par l'élan des métaphores, la vivacité des peintures, la hardiesse de ses tours, le synthétisme de sa vaste pensée, de la pensée du Dante.

Vivante encyclopédie de la science des générations mortes, légendaire de toutes les époques, croyant éclairé, profond, vrai, Dante fait retentir sa lyre sous les mâles inspirations de l'austère philosophie devenue *ancilla theologiæ*; et si sa verve caustique, sa vertueuse, je dirai presque sa sainte indignation fronde, flétrit, stygmatise les abus, il respecte sincèrement le principe. Il descend le lecteur dans les gouffres des damnés, dans des régions inabordées qu'il se crée à lui-même, sombres ou enflammées, sanglantes ou fétides, glaciales ou ardentes, sans espoir d'avenir, sans avenir d'espoir, et où l'atrocité des peines contre-pèse toujours l'énormité des fautes. Devant lui grondent et s'ouvrent les portes du royaume des expiations, ces portes rouilleuses que laisse s'user la perversité des cœurs; puis, il nous élève aux sphères radieuses, à la béatitude contemplative des cieux, toujours soutenu dans son vol, toujours créateur, en un mot toujours lui. Son Enfer est un chef-d'œuvre de poésie, le Purgatoire un chef-d'œuvre de sentiment, le Paradis un chef-d'œuvre de philosophie; et nous ajouterons que de tous les poètes épiques, nul n'a réuni, comme lui dans son œuvre, et à un aussi haut dégré, la poésie de l'invention, la poésie du style, la poésie des tours, la poésie de l'expression, la poésie de l'harmonie.

Nous renvoyons aux commentateurs et aux critiques pour l'appréciation des défauts du Dante, car il y en a dans un ouvrage si compliqué et de si longue haleine; mais nous pouvons croire, avec Balbo, que ses obscurités sont plutôt imputables aux altérations des copistes qu'à lui-même, toujours si clair, et si précis, là où il est lui. Ce qui paraît en lui trivial, ou par trop naïf, n'est tel, et prenons y bien garde, que par rapport à nos mœurs, à nos usages, à nos langues, et avait, sans doute, jadis, une physionomie toute autre. Quant aux critiques, si les uns ont, dans leur admiration, atténué, excusé les défauts du Dante, il en est d'autres qui n'ont pas toujours jugé le poète, le philosophe, le citoyen, l'homme d'état, *sine ira et odio*.

Klopstock naquit de parens pauvres, obscurs, mais son génie le révéla bientôt, et l'appelle à vingt ans dans le palais des roi. Là, il s'abandonne à loisir à toutes ses inspirations. Là, sous la splendeur des lambris, environné du silence et de la solitude de la tombe, il évoque devant lui cinq grands siècles éclos après Dante; il interroge les ombres de la renaissance, les ombres modernes, non moins que les morts antiques; il assiste à l'origine, aux progrès, à la décadence des empires, aux luttes politiques et religieuses qui ébranlent, ensanglantent un monde nouveau, et plus tard l'Europe. Il a vu le dogmatisme scholastique vieilli, usé, renversé par Descartes; de nouvelles écoles philosophiques s'élever entre le panthéisme et l'incrédulité; des découvertes inattendues succéder au perfectionnement des sciences dont elles agrandissent l'horizon. De tant d'élémens divers il en nourrit son âme, il s'y inspire, et saisissant la harpe du roi-prophète, il en-

tonne, sous l'influence de la réforme, les chants de la mort et de la résurrection de l'Homme-Dieu.

La langue tudesque, si barbare, si âpre, si rude sous ses prédécesseurs, se retrempe, s'épure, s'ennoblit sous sa verve; elle se poétise et se cadence dans son vers majestueux, tantôt grondant comme l'empire des démons, tantôt mélancolique comme l'Elysée des peines, ou resplendissant comme le Saint des Saints.

Si Dante joint plus de goût à plus de variété; si, plus que tout autre poète, il abonde en pensées philosophiques neuves, profondes; s'il y a plus d'art, plus d'imagination dans la savante contexture de son œuvre, Klopstock revendique pour lui le pindarisme de ses odes, ornement d'un poème tout historique, il est vrai, monotone un peu trop, que des comparaisons peu justes, des longueurs déparent quelquefois, mais pourtant beau, mais riche, mais brillant aussi de détails.

Tous deux théologiens, nos poètes ont abreuvé leur âme à la fontaine biblique, à cette langue riche, abondante, harmonieuse, simple et sublime comme la pensée du monde, à cette langue qui croulant avec sa nationalité léguait à sa descendance le monument impérissable de ses annales, et le modèle d'une littérature surabondante des inspirations du ciel.

L'un et l'autre ont puisé dans la sensibilité exquise de leur cœur. Si la modeste Béatrix, belle d'attraits, belle de la naïveté du jeune âge, captiva l'âme du Dante, en domina la vie entière par le souvenir d'une affection vive, pure; si l'orgueilleuse Fanny rebuta l'homme-poète, le poète roturier, Klopstock! la spirituelle Méta, l'expansive Cidli, Marguerita Moller, lui fut plus sympathique, sentit mieux le génie, comprit mieux le cœur; et Béatrix et Cidli, aimantes, aimées, telles que la Laure de Pétrarque, s'identifiant à leur poète fidèle, l'animèrent de leurs feux; et Béatrix et Cidli respirent et parlent encore dans les vers de leur poète, et partagent avec lui, et par lui, cette immortalité que donnent à l'Éden des humains la vertu, l'amour et le génie.

Le destin rigoureux à Dante le rappelle, dès le premier seuil de son douzième lustre des rives du temps aux rives de l'Éternité qu'il a déjà vues. Les angoisses, les tortures morales, les déceptions ont brisé sa vie plus que ses poétiques veilles. S'il soupire quelques consolations à ses maux il le savait, il le sait, il le sent, il les trouvera dans la survivance de ses fils qui les premiers illustreront ses œuvres, justifieront sa mémoire; il les constate dans ses vers courageux, vers indépendants, verités hardies, accablantes pour ses ennemis, anticipations des tortures de leur éternité quand ils vivent encore, satisfactiou offerte à un amour-propre outragé; en un mot, vengeance, si l'on veut, mais vengeance légitime, là seule que pouvait autoriser la sagesse de sa divine Béatrix, et qui faisait contraster la conviction personnelle et publique de la pureté de ses mœurs avec l'infamie de ses ennemis (5).

Klopstock assiste, pendant soixante et dix-neuf ans, à la plénitude de ses jours, à la plénitude de sa gloire. Si l'envie l'obscurcit un instant: *peintre inimitable de*

la nature, s'écrie le chantre harmonieux de la mort d'Abel, *ce siècle méconnait ton génie, ô honte! il est réservé à une meilleure postérité de t'apprécier!* et l'envie admire. Mais, moins heureux que Dante, Klopstock, malgré son double hymen, ne laissa pour toute descendance que la fille de son imagination, sa poésie, qui devait lui survivre, comme à Dante la sienne, comme sa Mantinée à Épaminondas.

Puisque nous avons mis Klopstock en parallèle avec Dante, nous devons donner quelques détails de plus sur ce célèbre poète allemand. Klopstock sortit des rangs les plus bas du peuple; il vécut dans la misère et la soutint noblement. Le sentiment de son génie le fit, en quelque sorte, renaître de soi-même; il consuma sa jeunesse dans les méditations, les extases, les veilles et les travaux; il se montra de bonne heure ce qu'il était et ce qu'il pourrait devenir; il tenta le dernier effort de l'esprit humain, et apparut avec une création épique sur la scène de la Germanie renaissante; il consolida l'idiome allemand, fonda une école nationale de poètes, d'où devaient éclorre Goethe et Schiller; enfin il ravit l'admiration des savants; il fut traduit dans toutes les langues du Nord, lu dans toutes les universités d'Allemagne et de Quedlimbourg, Chéronée inconnue où il était né en 1724; il monta à Copenhague dans le palais des rois: telles furent, dans vingt ans, les phases de la vie de Klopstock, tel fut l'effet de sa *Messiade.*

La première édition complète de ce poème en vingt chants, parut à Halle en 1760, et la seconde en 1780 à Altona. En 1802, Klopstock fut nommé membre correspondant de l'institut de France, et le 4 mars 1803, il mourut à Altona.

Voici les principales traductions publiées, soit pendant la vie de l'auteur, soit après lui:

Lewezovius, recteur du collége d'Anclam dans la Haute-Saxe, publia en grec les trois premiers chants, in-4.

Louis Neuman, recleur du collége de Horn dans la haute Allemagne, la traduisit en prose latine.

L'auteur a jugé à propos de réduire à neuf les dix premiers chants.

En 1779, Christian Groonweld a publié en vers hollandais, sous le titre d'*Essai,* le premier chant du Messie. Cette traduction, offerte à Klopstock, lue en présence de son ami Giacomo Zigno, savant italien, dont nous parlerons plus bas, fut entièrement approuvée par l'auteur de la *Messiade.*

Le père Sigisfroid Wiser, professeur de philosophie au collége de Levembourg, traduisit en vers latins les dix premiers chants. Tout ce que Klopstock a de grand et de sublime, a été reproduit dans l'idiome latin. Achever les dix autres chants, lui paraissant une entreprise pénible et longue, il s'associa son frère Otton Wiser, également professeur de philosophie à Marbourg dans la Styrie, et à eux deux, ils achevèrent, en prose très-éloquente, la traduction de Klopstock. Elle passe en Allemagne pour le plus beau monument littéraire élevé à la gloire du poète.

Le père Sigisfroid Wiser a donné, en outre, une analyse raisonnée de la *Mes-*

siade, comme Addisson avait fait pour Milton, et on l'a surnommé l'Addisson de Klopstock.

Giacomo Zigno a doté sa patrie d'une traduction en vers italiens, littérale, élégante : mais ce vers hendécasyllabe, tour à tour si énergique, si majestueux, si sombre dans le Dante, si brillant dans le Tasse, parce que dans l'un et dans l'autre il se montre revêtu de la rime, est bien froid, bien pâle chez ce traducteur, où il est *sciolto*. Zigno était l'ami de Klopstock ; il nous a laissé sur ses relations avec lui des particularités très-curieuses. Sa traduction devait bien avoir mérité l'assentiment de Klopstock, puisqu'elle est ajoutée à la suite de l'édition allemande imprimée in-4. à Vienne, et sortie des presses du baron de Trattner.

Collyer a traduit en anglais, et en prose, les seize premiers chants. Quatre éditions successives en ont été faites à Londres. Elle est assez littérale en ce qui ne touche point au dogme, mais elle altère Klopstock quant au fond du poème, n'admettant en J.-C. que la nature humaine, et non la nature divine, conformément à ses principes de socinianisme. Klopstock a toujours désapprouvé cette traduction.

Meek, autre poète anglais, a continué la traduction de ce poème, mais a jugé à propos de ne pas y comprendre le 20.me chant, qui, n'étant composé que de morceaux lyriques ou d'épisodes, semblait n'avoir pas de rapports avec le corps du poème.

Etton, auteur de divers ouvrages, a produit une traduction en vers anglais *sciolti*, qui, fidèle en tout à son modèle, est infiniment supérieure à celle de Collyer.

L'Italie s'est depuis quelques années enrichie de divers travaux sur la *Messiade*. L'Abbé Pensa de Milan a publié, en 1839, une traduction en vers *sciolti*, littérale, il est vrai, et préférable de beaucoup à celle de Zigno, mais peu poétique. Le chevalier Andrea Maffei a fait regretter que les fragments de la *Messiade* qu'on connait de lui, n'aient pas été suivis d'un plus ample travail.

Le savant et laborieux Ceresetto a légué naguère à la littérature italienne son admirable interprétation des vingt chants de la *Messiade* en vers *sciolti*.

Je ne sache pas qu'on ait traduit, ni peut-être même introduit, la *Messiade* en Espagne.

Madame la baronne de Carlowitz, en 1842, a comblé une lacune de notre littérature. Sa traduction est, jusqu'aujourd'hui, ce qu'il y a en France de mieux et de plus complet sur le poème de Klopstock, mais ce n'est pas encore Klopstock.

Si madame la baronne a voulu écrire pour être lue des gens du monde, elle y a réussi : son français est coulant, facile, correct ; mais souvent l'expression y est trop familière, peu poétique. Le style de Klopstock, selon la belle expression de Bertóla, *elevatissimo camina*. Or, je demande si ce ton élevé domine dans la traduction de madame de Carlowitz. Si elle a écrit, ou prétendu écrire, pour faire entendre le texte, pourquoi paraphraser, ajouter ce qui n'est pas, retrancher ce qui est, même quelquefois jusqu'à quinze et vingt vers de suite.

En peinture, comme en littérature, il est facile de saisir le faire, ou l'écrire d'un maître. Les gens de lettres ont toujours une lecture privilégiée, conforme à leurs goûts, à leurs sentiments, à leur cœur. Ce style aimé se glisse dans leurs compositions ; leurs mœurs restent empreintes de la philosophie de l'ouvrage, et les actes de leur vie la reproduisent : douce influence des bonnes lectures! Alexandre tenait à Homère : quelle humeur belligérante ! Louis XII lisait habituellement les offices de Cicéron : quel roi ! Voltaire avait fait son *vade-mecum* des Provinciales de Pascal : aussi l'ironie et le sarcasme dominent chez lui.

Dans ces traducteurs dont nous venons de parler, Dieu, sans doute, y réside bien comme dans Klopstock, mais il n'y respire point de la même manière.

Non, nous n'entendons point de sa bouche profonde
Éclater cette voix créatrice du monde. *(Chénier André).*

De tous ceux qui ont jugé ce poète, Bertóla est celui qui l'a le mieux apprécié : « *Le sue pitture* (dit-il) *non passano all' anima per iscuoterla, ma soggiogarla totalmente* ; *i suoi pensieri sono dei più profondi che abbiano mai sentito il giogo della poesia; il suo stile elevatissimo camina con una graduazione magnifica, con una copia la quale, benchè abbracci sovente troppo ampia sfera di idee, e troppo, gruppi di forme, non manca però impegnare.* »

Bertóla, (*Idea della poesia allemanna*).

Tel est Klopstock.

Madame de Staël, dans son ouvrage sur l'Allemagne, prétend que peu de Français entendent l'allemand : c'était possible de son temps ; que Klopstock est intraduisible : je ne le pense pas. Racine et Corneille, ajoute-t-elle, ne l'auraient pas traduit ! Cette opinion me paraît très-hasardée : ce serait désespérant pour notre langue. Il faudrait renoncer à présenter à notre littérature les beautés d'un poème que l'Allemagne admire, qui, au fond, n'est pas poème épique, comme le *Paradis Perdu*, ou comme la *Jésusalem Délivrée* est poème épique ; mais qui n'en est pas moins l'œuvre d'un grand génie.

FRAGMENT DU DEUXIÈME CHANT DE LA MESSIADE.

Le Messie s'avance vers les tombeaux, et délivre Samma qui était possédé du démon.

Jesus stieg an dem Oelberg nieder.........
.......Und näherte sich den Gräbern der Todten.
Unten am mitternächtlichen Bergen waren dite Gräber
In zuzammengebirgte zerrütete Felsen gehauen.
Dicke, finsterverwachsene Wälder verwahrten den Eingang,
Vor des fliehenden Wanderers Blick. Ein trauriger Morgen

Stieg, wenn der Mittag schon sich über Jerusalem senkte,
Dämmernd noch in die Gräber mit kühlen Schauer hinunter.
Samma, so hiess der besessene Mann, lag neben dem Grabe
Seines jüngsten geliebteren Sohns in kläglicher Ohnmacht.
Satan liess ihm die Ruh; ihn desto ergrimmter zu quälen.
Samma lag bey des Knaben Gebein in modernder Asche;
Neben ihm stand sein anderer Sohn, und weinte zu Gott auf.
Jenen todten, den der Vater beweint' und der Bruder:
Brachte die zärtliche Mutter einst, erweicht durch sein Flehen,
Mit in die Gräber zum Vater hinab, zu dem Vater im Elend,
Den jetzt Satan in grimmiger Wuth bey den Todten herumtrieb.
Ach mein Vater! So rief der kleine geliebte Benoni,
Und entflohe der Mutter Arm, die ängstlich ihm nachlief;
Ach mein Vater, umarme mich doch! und krümmt'um die Hand sich
Drückte sie an sein Herz. Der Vater umfasset ihn, bebet!
Da mit kindlicher Inbrunst nun der Knabe ihn umarmte,
Da er mit sanft liebkosendem Lächeln ihn jugendlich ansah,
Warf ihn der Vater an einen entgegenstehenden Felsen,
Dass sein zartes Gehirn an blutigen Steinen herabrann,
Und mit leisem Röcheln entfloh die Seele voll Unschuld.
Jetzo klagt er ihm trostlos, und fasst das kalte Behältniss
Seiner Gebeine mit sterbendem Arm. Mein Sohn, Benoni!
Ach Benoni, mein Sohn! So sagt er und jammernde Thränen
Stürzen vom auge, das bricht; und langsamstarrend dahinstirbt.
Also lag er beklommen von Angst, da der Mittler hinabkam.
Joel' der andere Sohn, verwandte sein thränendes Antliz
Von dem Vater, und sah den Messias die Gräber herabgehn!
Ach mein Vater, erhub er froh vor Verwundrung die Stimme,
Jesus, der grosse Prophet, kommt in die Gräber hernieder.
Satan hœrt', und sah bestürzt durch die OEffnung des Grabmahls.
So sehn Gottesleugner, der Pöbel, aus dunkeln Gewölben,
Wenn am donnernden Himmel das hohe Gewitter heraufzieht,
Und in den Wolken der Rache gefürchtete Wagen sich wälzen.
Satan hatte bisher aus der Fern nur Samma gepeinigt.
Aus den tiefsten entlegensten Enden des nächtlichen Grabmahls
Stand' er langsame Plagen hervor. Itzt erhub er sich wieder,
Rüstete sich mit des Todes Schrecken, und stürzt' auf Samma.
Samma sprang auf, dann fiel ohnmächtig von neuem er nieder.
Sein erschütteter Geist, (er rang noch kaum mit dem Tode!)
Riss ihn, von dem mödrischen Feind' empöret zum Unsin,
Felsen an. Hier wollt'ihn vor deinen göttlichen Augen,

Richter der Welt, am hangenden Felsen Satan zerschmettern.
Aber du warest schon da, schon trug voreilend die Gnade
Dein verlassnes Geschöpf auf treuen allmächtigen Flügeln,
Dass er nicht sank. Da ergrimmte der Geist des Menschenverderbers,
Und erbebte. Ihn schrekte von fern die kommende Gottheit.
Jetzo richtete Jesus sein helfendes Antlitz auf Samma;
Und belebende göttliche Kraft, mit dem Blicke vereinet,
Ging von ihn aus. Da erkannte der bange verlassene Samma
Seinen Retter. Ins bleiche Gesicht voll Todesgestalten
Kam die Menschheit zurück, er schrie, und weinte gen Himmel;
Wollte reden, allein kaum konnt'er, von Freuden erschüttert,
Bebend stammeln. Doch breitet' er sich mit sehnlichen Armen
Nach dem Göttlichen aus, sah mit getröstetem Auge,
Voll Entzückung, nach ihm von seinem Felsen herunter.

TRADUCTION DU FRAGMENT DU DEUXIÈME CHANT DE LA MESSIADE.

Jésus descendit de la montagne et s'avança vers les tombeaux. Ils étaient situés au nord du mont, taillés à sa base, sans ordre, dans une chaîne de rochers. Un bois épais, où les arbres entrelaçaient et serraient leurs branches touffues, en défendait l'accès aux voyageurs. Un faible jour éclairait à peine ces lieux sombres et humides, lorsque le soleil dans l'éclat du midi dardait ses rayons sur Jérusalem. Samma (c'est le nom de l'infortuné que Satan tourmentait) était étendu assoupi, et sans force, auprès du tombeau, et des membres à demi corrompus du plus jeune, du plus aimé de ses fils. Satan ne laissait sommeiller sa rage que pour se réveiller plus terrible encore. Joël, l'aîné des enfants de Samma, assis à côté de son père, élevait à Dieu ses gémissemens. Ce fils, ce frère, l'objet de leurs pleurs, était venu vers son père désolé, que Satan, dans sa fureur, torturait et promenait au milieu des tombeaux. Sa mère, cédant à ses pressantes sollicitations, l'y avait amené.

O mon père, s'était écrié le jeune Benoni, en se dérobant à sa mère, qui, éperdue, s'attachait à ses pas; ô mon père, embrasse-moi! A ces mots, serrant sa main dans les siennes, il la pressait contre son cœur. Tout-à-coup son père le saisit; il frémit, et dans l'instant où son fils lui souriait avec une grâce enfantine, et l'embrassait avec tendresse, il le lance avec force contre un rocher; ses membres se brisent, ensanglantent le sol, volent en éclats, et son âme innocente s'enfuit en soupirant.

Samma, plaintif, inconsolable, embrassait de ses mains défaillantes le froid monument où reposaient les restes de son fils. « O Benoni, s'écriait-il, ô Benoni, « ô mon fils! » A ces mots, des larmes de douleur coulaient de ses yeux mourants qu'il ouvrait et refermait soudain. Il était immobile de souffrance, lorsque

Joël détournant de son père ses yeux humides de pleurs, aperçut le Messie : « O « mon père, » s'écria-t-il, dans les transports de sa joie, « Jésus, le grand pro- « phète, s'avance vers nous. »

Satan l'entendit : troublé de frayeur, il regarde à travers les fentes des tombeaux. Tels, quand le char redouté de la vengeance roule dans les nues retentissantes, les athées, êtres méprisés, examinent de leurs retraites obscures, si les orages suspendus dans les airs ont cessé de menacer la terre. Satan n'avait encore tourmenté Samma que de loin. Ses coups, lents à atteindre, ne partaient que de l'enfoncement des tombeaux les plus profonds, les plus écartés, les plus obscurs. Tout-à-coup il se lève, s'arme de l'appareil épouvantable de la mort, et se précipite sur Samma.

Samma recule, s'élance, et retombe aussitôt sans force. Tandis qu'égaré, rendu furieux par son cruel ennemi, il lutte péniblement contre la mort, Satan s'acharne sur lui, le transporte sur la cime d'un mont aérien ; et là, à tes yeux, ô Juge du monde, il allait le briser contre un rocher pendant en précipice sous ses pas ; Tu parais et soudain prévenu par ta grâce, dont les ailes invisibles le soutiennent, cet infortuné mortel s'arrête sur les bords de l'abîme.

A l'aspect du Messie qui s'avance, Satan s'irrite, frémit et s'épouvante. Jésus jette sur Samma un regard de compassion qui pénètre son âme et ranime ses forces.

Samma triste et morne reconnait son libérateur : son visage pâle et défiguré reprend sa couleur et ses traits. Il verse des pleurs ; il pousse des cris vers le ciel ; il veut parler, sa langue s'y refuse, son cœur palpite de joie, sa bouche balbutie à peine : dans l'excès de son enthousiasme il tend vers le médiateur ses bras avides ; du haut de son roc escarpé, il laisse tomber sur lui des regards calmes et satisfaits. *(Traduc. inéd. H. T.)*

ÉPISODE D'ABBADONA.

........Satan sprach es. Indem ging von dem Versöhner Entsetzen
Gegen ihm aus. Noch war in den einsamen Gräbern der Gottmensch
Mit dem Laute, womit der Lästerer endigte, rauschte
Vor dem Fuss des Messias ein wehendes Blatt. An dem Blatte
Hing ein sterbendes Würmchen. Der Gottmensch gab ihm das Leben.
Aber mit eben dem Blick sandt' er dir Satan Entsetzen !
Hinter dem Schritt des gesandten Gerichte versank die Hölle,
Und vor ihm ward Satan zur Nacht ! So schreckt' ihn der Gottmensch
Und die Satane sahen ihn, wurden zu Felsengestalten.
Unten am Throne sass einsiedlerisch, finster und traurig
Seraph Abdiel Abbadona. Er dachte die Zukunft,
Und den Vergang voll Seelenangst. Vor seinem Gesichte,
Das in traurendes Dunkel, in schreckliches Schwermuth hüllte
Sah er Qualen gehäuft, auf Qualen zur Ewigkeit eingehn

Ietzo erblickt' er die vorige Zeit; da war er voll Unschuld
Jenes erhabnem Abdiels Freund, so den Tag der Empörung
Eine strahlende That, vor Gottes Auge vollführte.
Denn er verliess die Empörer allein und unüberwindlich
Kam zu Gott. Mit ihm, dem edelmüthigen Seraph,
War schon Abbadona dem Blick der Feinde Jehova's
Fast entgangen: doch Satans beflammter rollender Wagen,
Der, zu Triumphen zurück sie zu führen, schnell um sie herkam,
Und der Trommelnde Kriegszuruf, der sie ungestüm einlud,
Und die Heerschaar, jeder von seiner Götterschaft taumelnd,
Uebermannten sein Herz, und rissen ihn hin zu der Rückkehr
Hier noch wollt' ihn sein Freund mit Blicken drohender Liebe
Fortzueilen bewegen; allein, von künftiger Gottheit
Trunken, erkannt' Abbadona die vormals mächtigen Blicke
Seiner Freundes nicht mehr............ ec.

TRADUCTION.

Satan avait dit : l'influence secrète du Médiateur l'intimide. Le Messie errait encore au milieu des tombeaux. Les derniers blasphèmes de Satan arrivèrent jusqu'à lui. Le souffle impur de sa bouche dessécha les feuilles des arbres, et les abattit à ses pieds. Sur l'une d'elles, Jésus aperçut un insecte près d'expirer: du même clin-d'œil qui le rendit à la vie, il épouvanta Satan, l'environna d'une nuit épaisse, et affaissa la voûte des Enfers. Tous les esprits infernaux, témoins de la frayeur de leur chef, demeurèrent immobiles comme de froids rochers.

Sur les marches les plus basses du trône de Satan était assis le séraphin Abdiel Abbadona, solitaire, triste, rêveur. Dévoré de remords, il se perdait dans l'avenir, et s'enfonçait dans le passé. L'un ne présentait à sa noire mélancolie que des supplices affreux, éternels et sans nombre; l'autre lui rappelait les temps heureux de son innocence, la tendresse qui l'unissait à cet autre Abdiel, son auguste ami, qui, le jour de la révolte des anges, se signala par une action d'éclat, en présence du Tout-Puissant. Inaccessible à la séduction, à la terreur, ferme et inébranlable, seul il abandonna Satan, seul il vint se ranger sous les drapeaux de l'Éternel.

Abbadona, marchant sur les traces du magnanime Abdiel, laissait dans l'éloignement les ennemis de Jéhovah. Tout-à-coup le char de feu, dans lequel Satan avait promis de ramener ses légions triomphantes, roule devant lui dans les nues; le clairon belliqueux sonne les combats; les rebelles, dans l'ivresse de la joie, aveuglés par l'idée de leur future divinité, se présentent à Abbadona, subjuguent son cœur, et arrachent à l'Éternel un guerrier presque perdu pour eux. Abdiel, ému de douleur, lance sur son ami des regards foudroyants, mais encore pleins d'amitié; il l'appelle; vains efforts! Satan a ressaisi sa proie. Abbadona, seduit,

fanatisé par ses chimériques espérances, méconnaît la voix de son ami si puissante autrefois. *(Traduct. inéd. H. T.)*

INCERTITUDE ET CONTRADICTIONS DES CRITIQUES MODERNES
sur la question si l'on doit traduire un poète en prose ou en vers.

« Je ne discuterai point ici la question, s'il faut traduire les poètes en vers « ou en prose : cette guerre entre les versificateurs et les prosateurs ne sera ja- « mais terminée ; peut-être avec la marche de la prose parviendrons-nous plus « sûrement au but de la traduction. »

Telles sont les paroles sacramentelles du prince des traducteurs, Bitaubé (*Introduction à Homère*). On voit par là que nous marchons sur un terrain glissant, et que la question est encore herbacée pour nous servir d'un néologisme. Examinons pourtant si l'on pourra, tôt ou tard, arriver à une solution.

Il y a plusieurs manières de traduire un auteur; la première serait la méthode intralinéaire, ou interlinéaire, car la chose est la même, sauf la disposition que l'on donne à sa matière. Cette méthode, qui consiste à traduire mot pour mot, en suivant les constructions de son auteur, a son utilité, son importance, son mérite. C'est pour l'étude approfondie d'une langue celle qu'on doit préférer; elle n'est pas nouvelle; Dumarsais n'en est pas l'inventeur ; antérieurement à lui nos savants du moyen-âge avaient ainsi interprété la plupart des auteurs grecs et latins; et nos modernes n'ont fait que reproduire ou imiter ce qu'on avait fait avant eux ; ce n'est point d'elle qu'il s'agit ici ; nous la laisserons donc de côté. La prose devra traduire la prose; passons donc aux poètes. Trois sortes de moyens se présentent ici. La prose, le vers blanc, ou le vers que Fabre d'Olivet appelle eumolpique, vers blanc croisé dont l'un est masculin, l'autre féminin; enfin le vers rimé.

On veut qu'à la prose seule appartienne le droit, l'honneur, la possibilité de traduire bien la poésie. — Toute traduction d'un poète par un poète est chose impossible. — Voilà, ce nous semble, une proposition absolue, beaucoup trop absolue, et qui, ce me semble, ne dit, ne prouve, ne signifie autre chose sinon qu'une copie reste toujours une copie. On sait que sur ce point les poètes les plus éminents ont adopté une opinion qui a fait dire, *res judicata pro veritate habetur*. Cependant nous osons croire que le talent des traducteurs aiguillonné, réveillé par l'amour propre, par l'absolutisme de la critique, fera résoudre tôt ou tard ce point de doctrine si controversé, d'abord en faveur du vers blanc, et puis en faveur de la rime contre la prose, et la prose même la plus poétique.

Si une traduction n'est qu'une copie, on conviendra qu'une copie peut être bonne, se reproduire fidèle avec le génie de la langue adoptive, sans préjudice de son modèle, avoir un caractère d'originalité, sans cesser d'être la photographie de son modèle, et être enfin plus qu'une bonne, qu'une excellente copie, plus

qu'une belle imitation, ainsi qu'on s'est plu à qualifier les géorgiques de Virgile, mais une vraie traduction !

Je ne m'arrêterai point à discuter ce qu'a de désespérant, d'avilissant pour une langue, pour une littérature, l'absolutisme de la critique ou du génie élevé qui dedaigne de s'abaisser à la traduction. Il suffit, pour le décréditer, d'être assez patient, laborieux, pour réunir et mettre face à face des textes tout ce que nos poètes les plus anciens jusques aux plus modernes ont traduit des passages remarquables des auteurs grecs, latins ou modernes, pour démontrer que la langue dont ils se sont servis dans les diverses époques où ils écrivaient n'a pu être poussée au delà, et qu'il serait même impossible de les reproduire mieux qu'ils n'ont fait. Nous avons l'embarras du choix ; je prends ces vers si connus :

.... pecudumque reclusis
Pectoribus inhians spirantia consulit exta. (VIRG. EN. 4.)

Ici, d'abord, le poète latin pour conserver tout ce qu'a de vrai, d'harmonieux, le magnifique tableau de sa pensée, a profité de la licence de la césure.

Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, *et, d'un œil curieux,*
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux! (RAC. IPHIG.)

Et c'est après ces vers de Racine, et mille autres autorités, que nous pourrions citer, qu'on viendra nous dire que la poésie française est impuissante à traduire les poètes. Je soutiens et je soutiendrai toujours le contraire. Qu'on donne à son ouvrage le temps nécessaire, et si l'on connait bien le génie de sa langue, on verra ce qu'elle pourra faire unie au talent d'un traducteur qui sentira bien son modèle. Je pèse le poids de ces vers et je dis que tout est ici traduit, mots, harmonie, peinture, philosophie de la pensée.

Inhians, me dira-t-on peut-être, n'est pas représenté par *un œil curieux;* on se trompe. *Inhians* veut dire *bouche béante*, oui, mais dans l'extase de l'admiration, la bouche béante emporte implicitement en soi l'idée des yeux largement ouverts, *spalancati*, comme diraient les Italiens, et, réciproquement, l'œil curieux, avide de voir, de lire intérieurement, enferme en soi, implicitement, l'idée de *Inhians ;* voilà, si je ne me trompe, ce qu'a dû sentir, penser Racine : c'est peut-être hardi, présomptueux de notre part, mais du moins je le crois philosophiquement vrai. Et bien, ce que la langue pourra faire pour un certain nombre de vers on le fera pour cent, pour mille, pour tout un poème. Continuons notre examen :

E su quel lor sepolcro in mezzo ai voti
Vittime pria farò dei sacerdoti. (TASSO. GERUS. CANT. I.)

A mon aveugle amour tout sera légitime,
Le prêtre deviendra ma première victime. (RAC. IPHIG.)

Est-ce le hasard, une identité de pensée qui a produit ce vers? est-ce une traduction volontaire de Racine? quoi qu'il en soit, le vers ne pouvait être plus légitimement calqué sur le vers; la langue française peut tout traduire.

Et le fameux principe d'Horace,

« .... et quæ
« Desperat tractata nitescere posse relinquit. »

appliqué à la traduction est un paradoxe, une absurdité, et tout auteur qui s'y fiera ne produira qu'un ouvrage manchot.

Je m'étonne que Roscommon ait pu l'adopter.

Expliquer clairement le vrai sens d'un auteur,
Est le premier devoir d'un sage traducteur.
L'altérer c'est commettre un attentat impie,
Que la beauté des vers n'excuse ni n'expie.
Si contre votre auteur vous ne pouvez joûter,
Omettre dans ce cas vaut mieux que d'ajouter.
Art de traduire. Trad. de Charbonnières.

On pourra bien trouver de loin en loin quelques impossibilités; mais on doit chercher à les rendre de la manière la plus approchante du texte, en se conformant au double génie des deux langues. L'expression pourra, peut-être, faute de mieux, se présenter pâle, affadie un peu; mais d'un autre côté, pour une expression accidentellement inférieure que de beautés résulteront de l'ensemble d'une traduction en vers. En thèse générale on doit traduire les poètes en vers, selon Joseph Chénier. *(Cours de littérat. p. 167.)* — Mr. De St.-Ange, dont le talent spécial est de traduire, a su rendre en vers français tous les détails de l'immense ouvrage des métamorphoses d'Ovide, et presque toujours avec une scrupuleuse fidélité que la prose pourrait à peine égaler. — Voilà donc la prose subordonnée à la poésie, et reconnue inférieure et impuissante, en quelque sorte, à reproduire les vers. Que diront les partisans de la prose à l'encontre de Chénier: son opinion a quelque poids. Roscommon que nous avons déjà cité, proscrivait, il est vrai, la rime, mais il voulait que la poésie rendît la poésie. *(Rosc. Art de traduire.)*

Notre vers plus fidèle est plus audacieux,
Il peut plus fortement, il nous retrace mieux
La vigueur, le bon sens et le goût pur d'Horace.
Quant à la vile prose elle en masque la grâce;

Si de l'étoffe encore elle montre une part,
De l'habile ouvrier elle nous cache l'art;
Et pour moi dont vingt ans Horace fut le maître,
Sous ce déguisement j'ai peine à le connaître.

Et quoi, ce que la langue anglaise, italienne, espagnole, allemande ont fait avec succès pourquoi refuserait-on à la langue française de le pouvoir faire. *Venimus ad summum fortunæ,* vous accordez, et c'est une réalité, que la prose française est la plus limpide, la plus harmonieuse, la plus juste, la plus apte à exprimer toutes les idées, toutes leurs nuances, et au plus haut point de sa maturité, et vous la déclarez impuissante dans la poésie à reproduire un auteur! Vous reculez devant la rigueur des conséquences, comme si le perfectionnement de la poésie, rimée ou non rimée, n'était pas une suite nécessaire du perfectionnement de la prose. J'en appelle à Chénier (André), à Delille, à Victor Hugo, à Alfred de Musset, à Pongerville et autres encore, autorités irrécusables.

Dans un article de Cuvillier-Fleuri *(Débats 26 mai 1861)* nous lisons : « Il « était impossible que le progrès des idées ne nous conduisît pas insensiblement « à l'emploi exclusif de la prose dans la traduction des poëtes. » Il examine, il pèse ensuite les difficultés que l'on rencontre dans la traduction en vers, puis il ajoute : « S'il n'y a pas eu de progrès de la poésie dans les genres où ce siècle a atteint la perfection, il y a eu développement du fond poétique et enrichissement de la langue des vers par l'invention ou des reprises intelligentes sur le passé. L'art d'écrire en vers s'est renouvelé; la rime s'est enrichie comme on le voulait au dix-septième siècle par la richesse du sens; la phrase poétique a repris son ancienne liberté en y ajoutant. Le mot propre a été substitué à la périphrase, et le poëme est allé le prendre hors de cette élite jalouse de mots auxquels un goût de cour, timide et circonspect comme l'etiquette, avait reconnu exclusivement la qualité de noble. Mais ce renouvellement de l'art d'écrire en vers n'aurait que la valeur d'un travail ingénieux sur les mots, si la poésie en elle-même ne s'était renouvelée. La poésie de Lamartine s'épanche en des vers d'une harmonie que Racine même n'a pas connue. En lisant ces vers on ne s'avise plus d'accuser notre langue de dureté; tous les angles s'émoussent, les syllabes les plus rudes se polissent en se touchant, et de ces mots si rebelles aux mains les plus habiles se forme une langue musicale comme celle de l'antiquité. »

Sauf le respect que nous devons à l'autorité d'un écrivain, d'un critique si éminent, il nous semble que la conclusion de son article doit être que si la langue poétique moderne a toutes les qualités qu'il y reconnait, elle doit, elle peut traduire en vers hardiment, fidèlement, harmonieusement un poète quelconque. Le même *journal des Débats (18 Juillet 1861)* nous dit dans son article littéraire du jour, signé Ratisbonne : — le vers pour être traduit réclame le vers. On dira que j'ai mes raisons pour le penser ainsi. — Puis il termine en ajoutant *tra-*

ductions en vers, traductions en prose, la verité c'est que la meilleure, sans exception, ne vaut rien.

Si cela était on condamnerait une littérature à l'immobilité ; ce serait paralyser le génie des écrivains. Je ne crois pas que l'auteur de l'article admette sérieusement les conséquences de sa proposition absolue. L'opinion de Mr. Bignan (*Conseils à un jeune hommes ur la traduction en vers. Débats* 19 *Fevrier* 1854) est bien autrement encourageante pour les traducteurs. D'abord il ne rejette point la possibilité de la réussite. Il en signale ensuite les difficultés ; puis il ajoute: le triomphe de l'art serait de combiner l'élégance et la simplicité dans une juste mesure. Traducteurs éclectiques, essayez cette fusion des deux manières, ce sera pour vous un mérite et pour nous un avantage ; *plus vous serrerez votre texte plus il en jaillira de poésie.* Il a raison là-dessus, et Dante qui paraît si difficile à traduire, quand une fois il est bien compris, ne présente le plus souvent, dans la contexture de ses sublimes pages, qu'une construction directe qui, par la justesse, la simplicité de l'expression, l'éclat de la métaphore et de la triple rime, s'élève à la poésie la plus haute, la plus harmonieuse ; il ne faut que le suivre pas à pas et en *serrer de près le texte.*

S'il nous était permis de nous servir du vers blanc nous nous trouverions heureux de les employer à la traduction des poètes, a dit encore Bitaubé (*Introduction à Homère*). Et pourquoi ne la prendrait-on pas cette permission? Tout, aujourd'hui, comme nous l'avons dit précédemment, tend au vers blanc dans la poésie. Espérons qu'on sera désormais plus heureux dans ce genre de composition ; car qu'est-il arrivé à ce vers jadis mal compris, vers sans coin, sans alloi, qu'on a démonétisé en voulant le *démonotoniser*. Écoutons là-dessus Fabre d'Olivet, le plus intrépide défenseur du vers blanc, et qui les a faits avec quelque succès : — ceux qui ont essayé des vers blancs, comme on les a faits jusqu'ici, en ont parlé justement avec le plus grand mépris ; ces vers misérables pour le fond, dénués de flamme poétique, écrits comme la plus plate prose, sans mouvement, et sans grâce, avaient, outre cela, l'insupportable défaut de méconnaître le génie de la langue française en faisant heurter à chaque instant les finales du même genre, et en ne distinguant pas ce qui appelle la rime de ce qui la repousse. — Fabre d'Olivet, évitant les défauts qu'il signale, a cru devoir conserver et observer dans ses vers eumolpiques, les désinences masculines et féminines en les croisant. A s'imposer cette gêne, tant valait-il laisser la rime. Les désinences arbitraires masculines ou féminines si elles ne riment pas ne nuisent ne nuiront point à l'effet du vers, si l'on sait les ménager. Quant à moi, à tenir pour le vers blanc, je le veux libre, libre de l'entrave, de l'hémistiche, libre dans ses désinences. Seulement je n'y veux point d'*hiatus*. Voyons ce qu'a fait d'Olivet, et ce qu'on pourrait essayer de faire après lui.

ΤΑ ΤΩΝ ΠΥΘΑΓΟΡΕΙΩΝ ΕΠΗ ΤΑ ΧΡΥΣΑ.

ΠΑΡΑΣΚΕΥΗ.

ΑΘΑΝΑΤΟΥΣ μὲν πρῶτα Θεοὺς, νόμῳ ὡς διάκειντας,
Τίμα· καὶ σέβου ὅρκον· ἔπειθ' Ἥρωας ἀγαυούς.
Τούς τε κατα χθονίους σέβου Δαίμονας, ἔννομα ῥέζων.

ΚΑΘΑΡΣΙΣ.

Τούς τε γονεῖς τίμα,, τούς τ' ἄγχιστ' ἐκγεγαῶτας.
Τῶν δ' ἄλλων ἀρετῇ ποιεῦ φίλον ὅστις ἄριστος.
Πραέσι δ' εἶκε λόγοις, ἔργοισί τ' ἐπωφελίμοισί.
Μὴ δ' ἔχθαιρε φίλον σὸν ἁμαρτάδος εἵνεκα μικρῆς,
Ὄφρα δύνῃ· δύναμις γὰρ ἀνάγκης ἐγγύθι ναίει.
Ταῦτα μὲν οὕτως ἴσθι, κρατεῖν δέ ἐθίζεο τῶν δε·
Γαστρὸς μὲν πρώπιστα, καὶ ὕπνου, λαγνείης τε,
Καὶ θυμοῦ. Πρήξεις δ' αισχρόν ποτε μήτε μετ' ἄλλου,
Μήτ' ἰδίῃ. Πάντων δὲ μάλιστα αἰσχύνεο σαυτόν.·

Εἶτα δικαιοσύνην ἀσκεῖν ἔργῳ τε, λόγῳ τε.
Μή δ' ἀλογίστως σαυτὸν ἔχειν περὶ μηδὲν ἔθιζε·
Ἀλλὰ γνῶθι μὲν ὡς θανέειν πέπρωται ἅπασι.
Χρήματα δ' ἄλλοτε μὲν κτᾶσθαι φιλεῖ, ἄλλοτ' ὀλέσθαι
Ο'σσα τε δαιμονίῃσι τύχαις βροτοὶ αλγέ ἔχουσιν,
Ω'ν ἂν μοῖραν ἔχῃς πράως φέρε, μηδ' αγανακτει.
Ἰασθαι δέ πρέπει καθόσον δύνῃ· ὧδε δέ φράζευ.
Οὐ πάνυ τοῖς ἀγαθοῖς τουτῶν πολύ μοῖρα δίδωσι.

Πολλὸι δ' ἀνθρώποισι λόγοι δειλοί τε, καὶ εσθλοὶ
Προσπιπτους', ὧν μήτ' ἐκπλήσσεο, μήτ' ἄρ ἐάσῃς
Εἴργεσθαι σαυτόν. Ψεῦδος δ' ἤν πέρ τι λέγηταί,
Πράος ἰσχ'. Ο᾽ δέ τοι ἐρέω, επί παντὶ τελεσθω.
Μηδείς μήτε λόγῳ σε παρείπῃ μήτε τι ἔργῳ
Πρῆξαι, μηδ' ειπεῖν, ὅ, τι τοι μὴ βέλτερόν εστι.
Βουλεύου δέ πρὸ ἔργου, ὅπως, μὴ μωρὰ πεληταί.
Δειλοῦ τοι πρήσσειν τε, λέγειν τ' ἀνοήτα πρὸς ἀνδρός.
Ἀλλὰ τάδ' ἐκτελέειν, ἅ σε μὴ μετέπειτ' ἀνιήσῃ. etc.

VERS DORÉS DES PYTHAGORICIENS.

PRÉPARATION.

Rends aux Dieux immortels le culte consacré :
Garde ensuite ta foi : révère la mémoire
Des Héros bienfaiteurs, des Esprits demi-Dieux.

PURIFICATION.

Sois bon fils, frère juste, époux tendre et bon père ;
Choisis pour ton ami, l'ami de la vertu ;
Cède à ses doux conseils, instruis-toi par sa voix,
Et pour un tort léger ne le quitte jamais ;
Si tu le peux du moins : car une loi sévère
Attache la Puissance à la Nécessité.
Il t'est donné pourtant de combattre et de vaincre
Tes folles passions : apprends à les dompter
Sois sobre, actif et chaste ; évite la colère.
En public, en secret ne te permets jamais
Rien de mal ; et surtout respecte-toi toi-même.

Ne parle et n'agis point sans avoir réfléchi.
Sois juste. Souviens-toi qu'un pouvoir invincible
Ordonne de mourir ; que les biens, les honneurs
Facilement acquis, sont faciles à perdre ;
Et quant aux maux qu'entraîne avec soi le Destin,
Juge-les ce qu'ils sont : supporte-les, et tâche,
Autant que tu pourras, d'en adoucir les traits :
Les Dieux, aux plus cruels, n'ont pas livré les sages.

Comme la Vérité, l'Erreur a ses amants :
Le philosophe approuve, ou blâme avec prudence,
Et si l'Erreur triomphe, il s'éloigne ; il attend.
Écoute, et grave bien en ton cœur mes paroles :
Ferme l'œil et l'oreille à la prévention ;
Crains l'exemple d'autrui ; pense d'après toi-même :
Consulte, délibère, et choisis librement.
Laisse les fous agir et sans but et sans cause.
Tu dois dans le présent, contempler l'avenir. *(Fabre d'Olivet.)*

CANTO SECONDO.

Lo giorno se n' andava, e l' aer bruno
Toglieva gli animali, che sono in terra,
Dalle fatiche loro; ed io sol' uno
M' apparecchiava a sostener la guerra
Sì del cammino, e sì della pietate,
Che ritrarrà la mente che non erra.
O Muse, o alto ingegno, or m' ajutate;
O mente, che scrivesti ciò ch' i' vidi;
Qui si parrà la tua nobilitate.
Io cominciai: Poeta, che mi guidi,
Guarda la mia virtù, s' ell' è possente,
Prima ch' all' alto passo tu mi fidi.
Tu dici, che di Silvio lo parente,
Corruttibile ancora ad immortale
Secolo andò, e fu sensibilmente.
Però se l' Avversario d' ogni male
Cortese fu, pensando l' alto effetto
Ch' uscir dovea di lui, e 'l chi, e 'l quale,
Non pare indegno ad uomo d' intelletto;
Ch' ei fu dell' alma Roma, e di suo imperc
Nell' empireo ciel per padre eletto:
La quale, e 'l quale (a voler dir lo vero)
Fur stabiliti per lo loco santo,
U' siede il successor del maggior Piero.
Per questa andata, onde gli dài tu vanto,
Intese cose che furon cagione
Di sua vittoria, e del papale ammanto.
Andovvi poi lo Vas d' elezione,
Per recarne conforto a quella fede,
Ch' è principio alla via di salvazione

ESSAI DE TRADUCTION

DU SECOND CHANT DE L'ENFER EN VERS BLANCS.

Le jour allait fuyant et l'air devenu sombre 1
Dispensait les humains qui vivent sur la terre
Des travaux usuels du jour, et moi, seul, seul,
Je me fortifiais à soutenir la guerre 2
Et contre le voyage et contre la pitié,
Guerre que redira l'esprit qui n'erre point.
Muses, intelligence élevée, aidez-moi. 3
Esprit qui régistras en toi ce que je vis
Ici tu brilleras de toute ta noblesse.
Je débutai; poète à moi bienveillant guide 4
Oh, sonde ma vertu, la crois-tu suffisante
Avant de me risquer à ce rude voyage?
Tu m'as dit dans tes vers de Sylvius le père 5
Encore corruptible, au royaume éternel
Parvint, y pénétra sous des formes sensibles.
Si du mal quel qu'il soit le terrible adversaire, 6
Fut pour lui bénévole en songeant à l'effet
Qui de lui devait naître, et quel chef quel état !
D'un être intelligent ceci parait bien digne, 7
Car de la grande Rome et de son vaste empire,
Il fut dans les hauts cieux élu le fondateur:
Cité grande, héros illustre, je l'avoue, 8
L'un et l'autre établis sur la terre sacrée
Où siège l'héritier du grand apôtre Pierre.
Dans ce voyage objet pour lui de tant d'éloges 9
Il connut des effets qui devinrent la cause
De son triomphe et puis de la pourpre papale.
Plus tard y pénétra le grand Vase d'élite 10
Afin d'en ramener cette divine foi,
Principe de la route au chemin du salut.

Ma io perchè venirvi? o chi 'l concede?
Io non Enea, io non Paolo sono:
Me degno a ciò, nè io, nè altri crede.
Perchè se del venire i' m' abbandono,
Temo che la venuta non sia folle:
Se' savio, e intendi me' ch' io non ragiono.
E quale è quei, che disvuol ciò ch' e' volle,
E per nuovi pensier cangia proposta,
Sì che dal cominciar tutto si tolle,
Tal mi fec' io in quella oscura costa:
Per che pensando, consumai l' impresa,
Che fu nel cominciar cotanto tosta.
Se io ho ben la tua parola intesa,
Rispose del magnanimo quell' ombra,
L' anima tua è da viltate offesa:
La qual molte fiate l' uomo ingombra,
Sì che da onrata impresa lo rivolve,
Come falso veder, bestia quand' ombra.
Da questa tema acciocchè tu ti solve
Dirotti, perch' io venni, e quel ch' io intesi
Nel primo punto che di te mi dolve.
Io era intra color, che son sospesi,
E donna mi chiamò beata e bella,
Tal che di comandare i' la richiesi.
Lucevan gli occhi suoi più che la stella:
E cominciommi a dir, soave e piana,
Con angelica voce in sua favella:
O anima cortese Mantovana,
Di cui la fama ancor nel mondo dura,
E durerà quanto 'l mondo lontana:
L' amico mio, e non della ventura,
Nella deserta piaggia è impedito
Sì nel cammin, che volto è per paura:
E temo, che non sia già sì smarrito,
Ch' io mi sia tardi al soccorso levata,
Per quel ch' io ho di lui nel cielo udito.
Or muovi, e con la tua parola ornata,
E con ciò, ch' è mestieri al suo campare,
L' ajuta sì, ch' io ne sia consolata.
I' son Beatrice, che ti faccio andare:
Vengo di loco, ove tornar disio:
Amor mi mosse che mi fa parlare.

Mais descendre en ces lieux, moi, pourquoi, qui l'ordonne. 11
Énée ou Paul, moi, non, non je ne le suis point
J'en décline l'honneur et nul ne m'en croit digne

Car si ma volonté consent à ce voyage 12
Je crains que mon vouloir ne soit une folie.
Toi sage, tu sais mieux, mieux que je ne raisonne.

Tel celui qui ne veut plus ce qu'il a voulu, 13
Et qui pour des pensers nouveaux change d'avis,
Si bien qu'à son début il revient sur ses pas,

Tel ai-je fait dès lors sur cette côte sombre, 14
Car en réfléchissant je tuai le projet,
Qui fut dans mon esprit si promptement conçu.

» Si j'ai pénétré bien le sens de tes paroles, » 15
M'a répondu soudain l'ombre du grand poète,
« Une vile frayeur a dégradé ton ame.

« La frayeur qui parfois offusque les esprits, 16
« Jusqu'à les détourner d'une belle entreprise,
« Comme un voir faux égare une bête ombrageuse.

« Pour te débarrasser de cette crainte-ci 17
« Apprends ce que j'ai su, ce qui m'a fait venir
« Dès le premier moment où ton sort m'a touché.

« J'étais au rang de ceux qui restent indécis, 18
« Une femme m'appelle, et souriante et belle
« Au point que je voulus en recevoir les ordres.

« Ses yeux étincelaient plus que ne luit l'étoile; 19
« Elle débute et dit suavement suave
« De sa voix angélique en son propre langage :

« Esprit, courtois esprit, citoyen de Mantoue, 20
« Toi dont le nom fameux vit encor dans le monde
« Et longtemps y vivra contemporain des âges :

« Mon ami qui n'est point l'aimé de la fortune 21
« Dans ce désert sauvage a trouvé tant d'obstacles.
« Qu'en son chemin l'effroi vous l'a fait rebrousser.

« Je crains qu'il ne se soit déjà si fourvoyé 22
« Que je ne sois trop tard volée à son secours,
« Si j'en crois ce qu'au ciel j'ai sur son compte appris.

« Vole et par ta parole éloquente et fleurie 23
« Et par tous les moyens propre à son salut
« Soutiens-le, mais si bien que j'en sois consolée.

« C'est moi, c'est Béatrix qui choisis l'émissaire. 24
« Je descends d'un séjour où je veux retourner.
« L'amour qui m'a conduite, est qui me fait parler.

Quando sarò dinanzi al Signor mio,
Di te mi loderò sovente a lui.
Tacette allora, e poi comincia' io:
O donna di virtù, sola per cui
L' umana specie eccede ogni contento
Da quel ciel, ch' ha minor li cerchi sui:
Tanto m' aggrada il tuo comandamento,
Che l' ubbidir, se già fosse, m' è tardi:
Più non t' è uopo aprirmi 'l tuo talento.
Ma dimmi la cagion, che non ti guardi
Dello scender quaggiuso, in questo centro,
Dall' ampio loco, ove tornar tu ardi.
Da che tu vuoi saper cotanto addentro,
Dirotti brevemente, mi rispose,
Perch' i' non temo di venir qua entro.
Temer si dee di sole quelle cose,
Ch' hanno potenza di fare altrui male:
Dell' altre no, che non son paurose.
Io son fatta da Dio, sua mercè, tale,
Che la vostra miseria non mi tange,
Nè fiamma d' esto incendio non m' assale.
Donna è gentil nel ciel, che si compiange
Di questo impedimento, ov' io ti mando,
Sì che duro giudicio lassù frange.
Questa chiese Lucia in suo dimando,
E disse: ora abbisogna il tuo fedele
Di te, ed io a te lo raccomando.
Lucia, nimica di ciascun crudele,
Si mosse, e venne al loco dov' i' era,
Che mi sedea con l' antica Rachele.
Disse: Beatrice, loda di Dio vera,
Chè non soccorri quei, che t' amò tanto,
Ch' uscì per te della volgare schiera?
Non odi tu la pietà del suo pianto,
Non vedi tu la morte, che 'l combatte
Su la fiumana, ove 'l mar non ha vanto?
Al mondo non fur mai persone ratte
A far lor pro, ed a fuggir lor danno,
Com' io, dopo cotai parole fatte
Venni quaggiù dal mio beato scanno,
Fidandomi del tuo parlare onesto,
Ch' onora te e quei ch' udito l' hanno.

« Quand je serai là-haut devant mon Souverain 25
« Je me louerai de toi souvent en sa présence. »
Elle se tut alors; et je débutai, moi :
« Donna de vertu grande, ô la seule par qui 26
« L'humanité s'élève et bien haut, sur tout être
« Contenu dans le ciel orbe étroit plus que tous,
« Je trouve tant d'attraits en ton commandement 27
« Qu'obéir sur-le-champ serait encor trop tard :
« Cesse, il n'importe plus d'entendre ton désir.
« Mais dis-moi le motif de cette hardiesse 28
« Qui te fait pénétrer ici-bas, en ce centre,
« Loin du vaste séjour où tu veux retourner.
« Puisque ta volonté veut pénétrer plus loin 29
« Je te dirai, m'a-t-elle alors dit brièvement,
« Pourquoi je ne crains point de descendre ici-bas.
« Nous devons redouter ces choses-là qui seules 30
« Ont de la force assez pour exercer le mal;
« Mais les autres non, non, elles ne font pas peur.
« Telle Dieu me forma dans sa miséricorde 31
« Que nul mal ne m'atteint, et les lames de feu
« De cet embrasement ne peuvent m'assaillir.
« Une femme courtoise est au ciel et que touchent 32
« Les actuels hasards auxquels je te confie,
« Et qui brise là-haut le plus sévère arrêt.
« Celle-ci de Lucie invoqua la faveur 33
« Et lui dit : ton fidèle a de toi grand besoin
« Aujourd'hui, quant à moi je te le recommande.
« Lucie hostile à ceux qui manquent de pitié 34
« Se mut, et vint aux lieux ou je fais ma demeure.
« Résidant à coté de l'antique Rachel.
« Et me dit : Béatrix, juste gloire de Dieu 35
« Quoi ! tu ne secours point celui qui t'aime tant,
« Et qui pour toi sortit de la foule vulgaire ?
« Et quoi ! n'entends-tu pas l'angoisse de ses pleurs, 36
« Ne vois-tu pas la mort contre la quelle il lutte,
« Sur ce fleuve orageux plus encor que la mer » ?
Nulle part on ne vit des personnes plus promptes, 37
Travailler à leur bien, s'éloigner du danger
Ainsi que je le fus en entendant ces mots.
« De mon séjour heureux je suis ici venu 38
« Comptant sur ton discours franc, honnête, sincère
« Qui t'honore autant toi, que quiconque l'ouït. »

Poscia che m' ebbe ragionato questo, .
Gli occhi lucenti, lagrimando, volse:
Perchè mi fece del venir più presto.
E venni a te così, com' ella volse:
Dinanzi a quella fiera ti levai,
Che del bel monte il corto andar ti tolse.
Dunque che è? perchè, perchè ristai?
Perchè tanta viltà nel cuore allette?
Perchè ardire e franchezza non hai?
Poscia che tai tre donne benedette
Curan di te nella corte del cielo,
E 'l mio parlar tanto ben t' impromette?
Quale i fioretti, dal notturno gelo
Chinati e chiusi, poi che 'l sol gl' imbianca,
Si drizzan tutti aperti in loro stelo,
Tal mi fec' io di mia virtude stanca,
E tanto buono ardire al cor mi corse,
Ch' io cominciai, come persona franca:
O pietosa colei, che mi soccorse,
E tu cortese, ch' ubbidisti tosto
Alle vere parole che ti porse!
Tu m' hai con desiderio il cor disposto
Sì al venir, con le parole tue,
Ch' io son tornato nel primo proposto.
Or va', ch' un sol volere è d'ambedue:
Tu duca, tu signore, e tu maestro.
Così gli dissi; e poichè mosso fue,
Entrai per lo cammino alto e silvestro.

ORLANDO FURIOSO.

OTTAVA 34. CANTO I.

Qual pargoletta damma, o capriola,
Che tra le frondi del natio boschetto
Alla madre veduta abbia la gola
Stringer dal pardo, o aprirle 'l fianco, o 'l petto,
Di selva in selva dal crudel s' invola,
E di paura trema, e di sospetto:
Ad ogni sterpo, che passando tocca
Esser si crede all' empia fera in bocca.

« Quand elle eut achevé d'articuler ces mots, 39
« Pleurante, elle a vers moi tourné ses yeux brillants ;
« Voilà ce qui m'a fait hâter mes pas vers toi.
« Je suis venu vers toi comme elle a désiré. 40
« Je t'ai débarrassé de la bête féroce
« Qui, sur le beau sommet, épouvantait tes pas.
« Qu'est-il donc survenu, pourquoi, pourquoi tarder ? 41
« Pourquoi nourir en toi des craintes condamnables,
« Étouffer en ton cœur hardiesse et franchise ?
« Quand la céleste cour a trois femmes bénies 42
« Qui sur toi, de là-haut, veillent et te protègent,
« Et que ma voix te fait de si belles promesses ?
Telles de jeunes fleurs que le verglas des nuits 43
Incline, clot, puis, quand le soleil les colore,
On les voit s'élever, sur leur axe s'ouvrir:
Tel il advint en moi de mon cœur abattu. 44
Une telle énergie a pénétré mon âme,
Que je débute alors avec toute assurance :
Que ta pitié me plait, femme qui m'as aidé, 45
Et toi courtois assez pour obéir soudain,
A la voix qui s'offrit pleine de vérité.
« Ta voix a réveillé dans mon cœur le désir 46
« D'accomplir sans retard ce hasardeux voyage,
« Et tel que je retourne à mon premier projet.
« Va donc, nous n'avons plus qu'une volonté seule, 47
« Sois mon chef, mon seigneur, et mon maître absolu, »
J'avais dit, il se meut, et soudain sur ses pas
J'entrai dans le chemin mystérieux, sauvage. 48

ROLAND FURIEUX.

CHANT I. STROPHE 34.

Tel un chevreuil, un daim au début de ses ans, (7).
A vu le léopard presser entre ses dents,
Déchirer dans le bois où grandit sa jeunesse
Une mère, l'objet de sa douce tendresse ;
Le plus léger soupçon éveille sa terreur;
Fait couler de son corps une froide sueur.
Qu'une épine l'effleure, il tremble, il s'épouvante,
Il se sent palpiter sous sa dent dévorante.

GERUSALEMME LIBERATA

CANTO I. OTTAVA 86.

Veggio, dicea, della letizia nova
Veraci segni in questa turba infida:
Il danno universal solo a lei giova;
Sol nel pianto comun par ch' ella rida;
E forse insidie e tradimenti or cova,
Rivolgendo fra se come m' uccida,
O come al mio nemico, suo consorte,
Popolo occultamente apra le porte.
Ma nol farà: preverrò questi empi
Disegni loro, e sfogherommi appieno.
Gli ucciderò, faronne acerbi scempj;
Svenerò i figli alle lor madri in seno;
Arderò loro alberghi, e insieme i tempj:
Questi i debiti roghi ai morti fieno;
E su quel lor sepolcro, in mezzo ai voti,
Vittime pria farò dei Sacerdoti.

SONETTO DEL PETRARCA.

Era il giorno ch' al Sol si scoloraro,
Per la pietà del suo Fattore, i rai;
Quand' i' fui preso, e non me ne guardai,
Che i be' vostri occhi, Donna, mi legaro.
Tempo non mi parea da far riparo
Contra colpi d'Amor: però n' andai
Secur senza sospetto: onde i miei guai
Nel comune dolor s' incominciaro.
Trovommi Amor del tutto disarmato,
Ed aperta la via per gli occhi al core,
Che di lagrime son fatti uscio e varco.
Però, al mio parer, non gli fu onore
Ferir me di saetta in quello stato,
E a voi armata non mostrar pur l' arco.

TRADUCTION.

DISCOURS D'ALADIN.

Votre contentement, infidèles sujets,
Je le vois, a-t-il dit, éclate sur vos traits
Le péril de nous tous a pour vous seuls des charmes;
Vous seuls vous souriez quand nous versons des larmes.
Peut-être couvez-vous ruses et trahison ;
Peut-être songez-vous assassinats, poison ;
Ou même aux ennemis, que vous nommez vos frères,
Vous voulez de nos murs leur ouvrir les barrières.
Mais, non ! j'arrêterai ces odieux complots,
Et de tout votre sang je répandrai les flots ;
Je tuerai tout. Mon bras servira ma colère ;
J'éventrerai l'enfant dans le sein de sa mère.
Édifices, palais, et temples ravagés
Serviront de bûcher aux traîtres égorgés ;
Et sur le saint tombeau, pour expier son crime,
Le prêtre deviendra ma première victime.

SONNET DE PÉTRARQUE.

C'était le jour funeste où le soleil sur nous
Pâlit, de son auteur partageant la souffrance ;
Je me sentis blessé, sans nulle défiance ;
Et le vainqueur ? - Vos traits, Donna, vos regards, vous.
Le temps contre l'Amour, le temps contre ses coups
Me semblait être vain. J'allais dans ma constance
Tranquille et confiant, trop douce indifférence,
Principe de mes maux dans la douleur de tous.
Amour me vit sans arme, il me crut vulnérable,
Et jusques en mon cœur se glissa par mes yeux,
Source et ruisseau de pleurs qui surabondent d'eux.
Me frapper désarmé ne put m'être honorable ;
Il le fut moins pour vous qui sûtes, à la fois,
Frapper étant armée, et cacher le carquois.

Satan sous la figure du Père d'Ischariot montre en songe à ce disciple, du haut d'une montagne, l'héritage destiné aux apôtres. (Traduction de l'Allemand de Klopstock). *Messiade ch.* 3.me *Inéd. par H. T.*

Steige mir nach ! wanke nicht ! komm, ermanne dich, Judas !
Siehest du dort vor uns das unendliche breite Gebirge,
Welches ins fruchtbare Thal verlängte Schatten hinabstreckt ?
Hier wird unaufhörlich, wie aus dem schimmernden Ophir,
Gold gegraben ; hier trieft das Thal, durch selige Jahre,
Reich und unerschöpflich, vom Ueberflusse des Segens.
Diess ist seines erwählten Johannes gesegnetes Erbe.
Jene Hügel, belastet von dichten schattenden Reben,
Diese von wallendem Korn weit überfliessenden Auen
Sind dem geliebteren Petrus von seinem Messias gegeben.
Siehst du die ganze Fülle des Landes ? Wie hier sich die Städte,
Gleich der Königstochter, Jerusalem, unter der Sonne
Glänzend und hoch, voll unzählbarer Menschen im Thale verbreiten!
Wie sich neue Jordane dort, die Städte zu wässern ,
Unter jener Umwölbung der hohen Mauren dahinziehn !
Garten, gleich dem befruchteten Eden, beschatten den Goldsand
Ihrer Gestade. Diess sind die Königreiche der Jünger.
Aber erblickst du, Ischariot, auch in jener Entfernung
Dort das kleine gebirgichte Land ? Da liegt es verödet,
Wild, unbewohnt, und steinicht, mit dürrem Gehölz durchwachsen.
Ueber ihm ruhet die Nacht in der kalten weinenden Wolke,
Unter ihr Eis und nordischer Schnee in unfruchtbaren Tiefen,
Wo verdammt zu der Klage, zur Oed' und deiner Gesellschaft,
Nächtliche Vögel die donnergesplitterten Wälder durchirren.
Ach dein Erbe! Wie werden vor dir, verachteter Jünger,
Bald die übrigen Eilfe, mit triumphirender Stirne,
Stolz vorübergehn, und kaum in dem Staube dich merken !
Judas, du weinest vor Gram, und edelmüthigem Zorne !
Sohn, du weinest umsonst, fliesst umsonst jede der Thränen,
Die in deiner Verzweiflung dir fliesst, wenn du selbst dir nicht beystehst!
Höre mich an, ich schliesse dir ganz mein väterlich Herz auf: etc.

TRADUCTION.

. . . .
« Viens, monte, allons, courage, et ne chancelle pas!
« Vois-tu ce mont sans fin, dans cet Éden fertile,
« Dérouler ses créneaux et son ombre immobile;
« Étincelant Ophir, dans ses flancs spacieux
« L'or naît, renaît toujours, et des faveurs des cieux
« Surabonde en tout temps cette féconde plaine :
« De son bien-aimé Jean c'est ici le domaine.
« Ces vignes, ces côteaux, ces champs, cette moisson
« Qui, vacillante mer, s'enfuit sous l'horizon,
« A Pierre, à son ami, c'est un don du Messie.
« Vois cette immensité, ton œil l'a-t-il saisie?
« Que de trésors, ici; vingt cités, tu le vois,
« Sœurs de Jérusalem, fille de tant de rois,
« Sous les feux du soleil montent resplendissantes;
« Dans ces riants vallons s'étendent florissantes;
« Des Jourdains exhaussés dans l'air, scintillants, purs,
« Serpentent d'arcs en arcs jusqu'au sein de leurs murs,
« Y divisent les flots de leurs ondes captives,
« Dont mille Édens riants embellissent les rives.
« Là, ses heureux élus trôneront, fastueux.
« Distingue, en ce lointain, ce champ sec, montueux,
« Étroit, inhabité, rocailleux, sans verdure;
« Sur son front la nuit pèse, épandant la froidure,
« Instillant ses vapeurs; les neiges, les glaçons
« Dorment en ses ravins abîmes inféconds;
« De nocturnes oiseaux condamnés au veuvage,
« Aux soupirs, à l'exil, en ce séjour sauvage,
« Seuls tes hôtes futurs, vaguent, lents, indécis,
« Dans ces bois que la foudre a brisés, a noircis.
« Voilà ton legs? Bientôt ils auront l'insolence
« D'étaler, devant toi, leur royale opulence
« Les onze grands Élus, et tu verras leur œil
« Effleurer, fuir ton front où s'empreinte le deuil.
« Mais que vois-je, ô mon fils, des larmes, oui des larmes!
« Désespoir ou douleur, faibles et vaines armes :
« Cherches-en en toi-même et vole à ton secours;
« Écoute, à toi, mon cœur va s'ouvrir sans détours. etc. etc.

ENFER. CHANT II.

Traduction de l'Abbé Piazza de Vicence.

Inclinata dies cedebat, et umbrifer aër
Mole operum in terris animalia cuncta levabat :
Atque ego tantum unus veniebam, ferre paratus,
Quid via, quid pietas mihi belli triste cieret,
Quod mens aggreditur non errans pingere versu.
O Musae, o vis ingenii sublimis, adeste,
Nunc opus auxilio. O mens, quæ visa notasti,
Hic tua nobilitas, hic jam manifesta patescet.
Tum prior, o vates, dixi, o dux, quid mea possit
Virtus, explora, num sit par ipsa, priusquam
Tantum iter ingrediar, cui me committere tendis.
Tu narras, ut adhuc mortali corpore onustus
Ille parens Silvi sæclum immortale petivit,
Idque fuit sensu. Sed si tamen omnigenarum
Nequitiarum osor fuit indulgentior isti
Altum animo effectum meditans, qui exsurgeret inde,
Et quis vir qualisve foret prognatus ab ipso,
Hæc homini sano res haud indigna videtur.
Namque almæ Romæ, imperium quæ terminet astris,
Legerat hunc patrem domus omnipotentis Olympi,
Quæ urbs, quæ regna urbis fuerunt, ut vera loquamur,
Pro sancto stabilita loco, qua sede sederet
Majoris Petri successor. Propter eundem,
Quem numeris celebras, initum multa auribus hausit,
Unde illi est posthac victoria parta, simulque
Pontificale decus. Post multo se intulit illuc
Vas lectum, sancti repletum flaminis igne,
Vir, per quem illa Fides dux prima et vera salutis
In mediis curarum undis solamen haberet.
Ast ego cur veniam? Quis dat? Non Troius heros,
Non ego sum Paulus, neque ego hoc me munere dignum,
Nec quisquam credit. Quare si audacia certa est
Ire, nimis vereor, ne sit dementis ; acuto
Tu vir es ingenio, et prævertis dicta loquentis.
Et qualis, qui post renuit, si qua ante volebat,
Propositisque novis permutat prima, retroque
Tota mente abiens absistit : sic ego in illo

Restiteram obscurus saltu, atque hic multa volutans
Consilia inceptu tam festinata reliqui,
Magnanimi tunc illa viri sic umbra locusta est :
Si bene te audivi, excordi mens laesa timore
Est tua, sæpe hominem qui ludit imagine inani
Sic, ut honorato trepidum deflectat ab auso,
Ceu fallax cum visus equum formidine terret.
Hac animum ut solvas cura, nunc dicere aperte,
Quæ sit caussa viæ, incipiam, quæque auribus ipse
Audierim, tua cum miserans discrimina novi.
Stabam suspensos inter. mulierque beata
Pulcraque me accivit verbis, talique ferebat
Se vultu, ut sponte hortarer sua promere jussa.
Fulgebant oculi majore ardentius astro,
Angelicoque sua clare dedit ore loquelas,
Suave sonans : O tu, quo gaudet MANTUA mater
Corde, anima, humano, tu, cujus fama per omnes
Durat adhuc terras, perduratura, diurnas
Nocturnasque vices dum dividet orbita solis :
Quem mihi junxit amor, mea non fortuna, locorum
Deserta impediunt sic, ut formidine victus
Terga det. Ac timeo, ne hunc haud vitabilis error
Depulerit cursu, ac sero post temporis horam
Mota loco properem, auxilium latura labanti,
Ut modo ego audivi in cœlo. Quare ocius illuc
Nunc perge, eloquioque tuo, quaque arte salutis
Huic poteris monstrare vias, hac utere, opemque
Affer, ut in tantis capiam solamina curis.
En, quæ te mitto, sum isthuc delapsa BEATRIX ;
Ipsa loco exivi, quo est ardor ferre regressum :
Cor mihi movit amor, qui talia verba ministrat.
Coram rege meo, cum sit data copia, de te
Plurima sæpe loquar laudans. — At ubi ora repressit,
Sic cœpi : O mulier præstans, o unica, dixi,
Per quam progenies hominum supereminet omne,
Quidquid habet cœlum, minimo quod vertitur axe,
Tam jucunda meis tua sunt jussa auribus, ut si
Ista exhausissem, tarde parere viderer ;
Nec labor ulterius tibi sit aperire, quod optas.
Verum age dic, quare haud refugis descendere in istud
Centrum urbe ex ampla, quam tu ardes rursus inire.
Respondit : Dicam breviter, cur absque timore

Huc intus veniam, rerum cognoscere caussas
Si tibi tantus amor. Solum sunt illa timenda,
Queis natura subest mala, visque parata nocere;
Cætera non, in eis quia nulla est caussa pavoris.
Gratia summa Deo, qui me tam pectore forti
Fecerit, ut nullo vestrorum angore malorum
Tangar, nec lacus hic flammarum lædere possit.
Stat super astra poli, ingenio veneranda benigno,
Femina, quæ miserata vicem dolet indupediti,
Ad quem te mitto, Superum, ut durissima frangat
Judicia; atque hæc Luciam adit, sat multa rogando,
Atque ait: Ille tibi fidissimus indigus errat
Nunc opis auxiliique tui, quem supplice voce
En tibi commendo. At tristis, genus omne perosa
Lucia sævitiæ, mota est, atque intima venit
In loca, ubi antiquæ Rachaeli juncta sedebam,
Et sic est affata: Dei laus vera, Beatrix,
Cur non ipsa juvas tanto hunc tibi amore propinquum,
Nobilis ut per te incedat vulgaria spernens?
Non te hominis miseret sua tristia fata dolentis?
Nonne vides medio luctantem in turbine mortis
Juxta amnem Oceani spernentem jura superba?
Nemo unquam sua lucra sequi, aut vitare paratus
Sic fuit in terris manifesti incommoda damni,
Sicut ego, has postquam percepi pectore voces.
Atque huc descendi, cœlesti sede relicta,
Eloquio confisa tuo, quo splendida fama
Parta tibi atque his, qui cupide tua dicta biberunt.
Hæc ubi fata fuit, lacrimans fulgentia vertit
Lumina, ut incensus studio properantius irem,
Teque, jubente illa, petii docuique cruentam
Declinare feram, jucundi quæ breve montis
Contendebat iter tibi. Quæ ergo caussa morandi?
Quid stas? cur tantum servas sub corde timorem?
Quo tibi nunc animus, quo nunc vis libera cessit?
Dum tres hoc splendore pares meritisque beatæ
Matronæ tibi prospiciant ex æthere summo?
Cum tibi promittant tantum mea dicta bonorum?
Ceu flos, qui gelido per noctem humore gravatum
Demisit caput occlusus, ubi candidus illum
Sol pingit jubare, erigitur totusque patescit:
Sic ego convalui, virtus ubi lassa refecta est,

Atque ea tunc animum tenuit fiducia nostrum,
Liber ut has traherem pacato corde loquelas:
O pia, quæ auxilio mihi venit, tuque, benigne
MINCIADE, quid haud indocilis parere fuisti,
Tecum veridico simul hæc est ore locuta:
Tu desiderio veniendi pectora tanto
Nostra cies fando hæc, ut prima incepta reposcam.
Nunc perge, amborum namque una et certa voluntas;
Tu dux, tu dominus, tu doctor. Sic ego dixi,
Utque ille incessit, silvestria et alta petivi.

COUP D'OEIL SUR L'ENFER ET LE PURGATOIRE.

Le vendredi saint de l'année 1300, Dante suppose que, se trouvant égaré au point du jour dans une forêt obscure, il fut assailli par trois bêtes fauves, une louve, une panthère, une lionne qui interceptent son chemin; il recule plein d'effroi. Quelqu'un.... il se nomme, c'est Virgile; il offre à Dante de lé ramener à la lumière en lui faisant traverser le séjour des ténèbres, l'élysée des peines, le ciel des bienheureux. Dante rassuré sur ses craintes consent enfin. Nos deux poètes se mettent en route pour visiter les cercles de l'enfer, les divisions et subdivisions de ces cercles, où sont punis les vices et les crimes depuis la mort de l'homme.

Au sortir de l'enfer, dont la figure est un cône renversé, le poète, toujours conduit par Virgile, parcourt le purgatoire, séjour où s'épurent les âmes, construction d'une forme opposée à celle de l'enfer. Virgile disparait après avoir rendu à Dante toute sa liberté d'action. Mathilde lui succède, à Mathilde Béatrix qui, descendue du ciel, guidera son poète dans le paradis.

INFERNO

CANTO PRIMO.

Nel mezzo del cammin di nostra vita 1
Mi ritrovai per una selva oscura,
Chè la diritta via era smarrita.
Ahi quanto a dir qual' era, è cosa dura, 2
Questa selva selvaggia ed aspra e forte,
Che nel pensier rinnova la paura.
Tanto è amara, che poco è più morte: 3
Ma per trattar del ben ch' io vi trovai,
Dirò dell' altre cose, ch' i' v' ho scorte.
I' non so ben ridir, com' io v' entrai, 4
Tant' era pien di sonno in su quel punto,
Che la verace via abbandonai.
Ma poi ch' io fui appiè d' un colle giunto, 5
Là ove terminava quella valle,
Che m' avea di paura il cuor compunto,
Guardai in alto, e vidi le sue spalle 6
Vestite già de' raggi del pianeta,
Che mena dritto altrui per ogni calle.
Allor fu la paura un poco queta, 7
Che nel lago del cuor m' era durata
La notte, ch' io passai con tanta pièta.
E come quei, che con lena affannata, 8
Uscito fuor del pelago alla riva,
Si volge all' acqua perigliosa, e guata;
Così l' animo mio, ch' ancor fuggiva, 9
Si volse indietro a rimirar lo passo,
Che non lasciò giammai persona viva.
Poi, riposato un poco il corpo lasso, 10
Ripresi via per la piaggia diserta,
Sì che 'l piè fermo sempre era 'l più basso.
Ed ecco, quasi al cominciar dell' erta, 11
Una lonza leggiera e presta molto,
Che di pel maculato era coperta.
E non mi si partìa dinanzi al volto; 12
Anzi impediva tanto 'l mio cammino,
Ch' io fui per ritornar più volte volto.
Temp' era dal principio del mattino, 13
E 'l sol montava 'n su con quelle stelle
Ch' eran con lui, quando l' amor divino

ENFER.

CHANT PREMIER.

Au milieu du chemin des jours de notre vie 1
Je me surpris au sein d'une obscure forêt,
Où j'avais dévié de la route suivie.
Eh, telle qu'elle était, quel cœur la redirait 2
Cette forêt sauvage, épaisse, herissée,
Réveillant en mes sens l'effroi qui m'égarait.
La mort seule un peu moins affaisse la pensée ; 3
Mais pour traiter du bien que m'offrait son horreur,
J'en redirai l'image en moi-même tracée.
Mystère est mon accès en ce lieu de terreur, 4
Tant le sommeil alors pesait sur ma paupière,
Quand hors du vrai sentier je marchai dans l'erreur.
A peine au pied d'un mont immobile barrière 5
Précisément au point où ce val se fermait,
Lui qui voilait mon cœur d'une tristesse amère,
J'élève en haut mon œil, et j'en vis le sommet 6
Vêtu des matineux rayons de la planète
Qui droit, et toujours droit, dans tout chemin vous met.
Lente, alors, se calma cette terreur secrète 7
Dont le lac de mon cœur fut si fort agité
La nuit pour moi si longue et détresse complète :
Et semblable au mortel d'un asthme tourmenté, 8
Qui, surgi de la mer au salut de la rive,
Se tourne vers le flot douteuse sureté ,
Le fixe, ainsi mon âme encore fugitive 9
Se tourne, plonge au loin, remesurant le pas
D'où ne vint en deçà jamais être qui vive.
Après que j'eus un peu reposé mon corps las , 10
Je repris mon chemin sur la déserte plage,
Le pied ferme toujours se portant le plus bas.
Mais au début du mont, escarpement sauvage, 11
Une panthère agile et svelte, là survient :
Son dos était couvert d'un moucheté pélage ;
Impassible elle pose et devant moi se tient, 12
Entravant le chemin qu'elle a voulu me clorre.
Mon pied plus d'une fois et rebrousse et revient.
C'était l'instant du jour où commençait l'aurore, 13
Et le soleil montait escorté de ces feux
Autour de lui groupés quand l'amour qu'on adore

Mosse da prima quelle cose belle; 14
Sì ch' a bene sperar m' era cagione
Di quella fera alla gajetta pelle,
L' ora del tempo, e la dolce stagione: 15
Ma non sì, che paura non mi desse
La vista, che m' apparve d' un leone.
Questi parea, che contra me venesse 16
Con la test' alta, e con rabbiosa fame,
Sì che parea, che l' aer ne temesse:
Ed una lupa, che di tutte brame 17
Sembiava carca nella sua magrezza,
E molte genti fe' già viver grame.
Questa mi porse tanto di gravezza 18
Con la paura, ch' uscia di sua vista,
Ch' io perdei la speranza dell' altezza.
E quale è quei, che volentieri acquista, 19
E giugne 'l tempo, che perder lo face,
Che 'n tutti i suoi pensier piange e s' attrista;
Tal mi fece la bestia senza pace, 20
Che venendomi incontro, a poco a poco,
Mi ripingeva là dove 'l sol tace.
Mentre ch' io rovinava in basso loco, 21
Dinanzi agli occhi mi si fu offerto
Chi per lungo silenzio parea fioco.
Quand' i' vidi costui nel gran diserto: 22
Miserere di me, gridai a lui,
Qual che tu sii, od ombra, od uomo certo.
Risposemi: Non uomo; uomo già fui, 23
E li parenti miei furon lombardi,
E mantovani per patria ambedui.
Nacqui sub Julio, *ancorchè fosse tardi,* 24
E vissi a Roma sotto 'l buono Augusto
Al tempo degli Dei falsi e bugiardi.
Poeta fui, e cantai di quel giusto 25
Figliuol d' Anchise, che venne da Troja,
Poi che il superbo Ilion fu combusto.
Ma tu, perchè ritorni a tanta noja? 26
Perchè non sali il dilettoso monte,
Ch' è principio, e cagion di tutta gioja?
Or se' tu quel Virgilio, e quella fonte, 27
Che spande di parlar sì largo fiume?
Risposi lui con vergognosa fronte.

Mut au commencement tant de corps lumineux ; 14
Si bien qu'alors m'étaient une douce espérance
La riante toison de l'animal haineux,
L'heure, la saison douce en son adolescence; 15
Mais non sans éprouver un froid saisissement
A l'aspect d'un lion de terrible apparence,
Qui contre moi semblait s'avancer hardiment. 16
Haut le front il m'ouvrait une gueule enflammée,
Et l'on eut dit dans l'air un sourd frémissement.
Puis une louve et qui de désirs consumée, 17
Semblait les couver tous en sa sèche maigreur,
Et dont à bien des gens la pitié fut fermée.
Elle frappa mes sens d'une telle stupeur, 18
Par l'effroi qui sortait à travers sa prunelle,
Que je perdis l'espoir d'atteindre la hauteur.
Tel, souriant au gain où son bonheur l'appelle, 19
Quand l'instant des revers vient et le compromet,
Ses pensers, sa tristesse en ses pleurs se révèle :
Tel me rendit aussi l'animal inquiet, 20
Qui sur moi menaçant, et pas à pas s'avance,
Me refoulant aux lieux où le soleil se tait. (8)
Tandis que je croulais au bas de l'éminence, 21
Inespéré bonheur, à mes regards, soudain
Quelqu'un.... On l'aurait dit maigri d'un long silence.
A peine l'eus-je vu dans ce désert sans fin, 22
J'élève à lui mes cris de pitié sous ce dôme :
« Pitié, qui que tu sois, ombre, ou bien homme, enfin.
« Homme, non, — répond-il, — mais jadis je fus homme; (9) 23
« Mes aïeuls des Lombards tous les deux sont sortis ;
« Leur pays fut Mantoue, ainsi qu'on vous le nomme.
« Sous Jules, un peu tard, il est vrai, je nacquis. 24
« A Rome, sous Auguste, en paix coula ma vie,
« Du temps de tous ces Dieux imposture et mépris.
« Poète, je chantai l'exilé de Phrygie 25
« Fils d'Anchise, jouet et de l'onde et du vent,
« Quand la fière Ilion brûla, des Dieux punie.
« Et toi, de tant d'ennuis, oh, fuis donc l'élément; 26
« Hâte-toi de gravir cette douce colline,
« Principe et cause en soi de tout contentement. »
« Quoi, Virgile, est-ce toi, toi la source divine 27
« D'où s'épand ta parole en fleuve impétueux ?
« Dis-je, avec la rougeur dont mon front s'enlumine.

O degli altri poeti onore e lume; 28
Vagliami 'l lungo studio, e 'l grande amore,
Che m' han fatto cercar lo tuo volume.
Tu se' lo mio maestro, e lo mio autore: 29
Tu se' solo colui, da cu' io tolsi
Lo bello stile, che m' ha fatto onore.
Vedi la bestia, per cu' io mi volsi: 30
Ajutami da lei, famoso saggio,
Ch' ella mi fa tremar le vene e i polsi.
A te convien tenere altro viaggio, 31
Rispose, poi che lacrimar mi vide,
Se vuoi campar d' esto luogo selvaggio:
Chè questa bestia, per la qual tu gride, 32
Non lascia altrui passar per la sua via,
Ma tanto lo impedisce, che l' uccide:
Ed ha natura sì malvagia e ria, 33
Che mai non empie la bramosa voglia,
E dopo 'l pasto ha più fame che pria.
Molti son gli animali, a cui s' ammoglia, 34
E più saranno ancora, infin che 'l veltro
Verrà, che la farà morir di doglia.
Questi non ciberà terra, nè peltro, 35
Ma sapïenza, ed amore, e virtute,
E sua nazion sarà tra Feltro e Feltro.
Di quell' umile Italia fia salute, 36
Per cui morìo la vergine Cammilla,
Eurialo e Niso e Turno di ferute.
Questi la caccerà per ogni villa, 37
Fin che l' avrà rimessa nell' Inferno,
Là onde invidia prima dipartilla.
Ond' io per lo tuo me' penso e discerno, 38
Che tu mi segui, ed io sarò tua guida,
E trarrotti di qui per luogo eterno;
Ov' udirai le disperate strida 39
Di quegli antichi spiriti dolenti,
Che la seconda morte ciascun grida.
E vederai color, che son contenti 40
Nel fuoco, perchè speran di venire,
Quando che sia, alle beate genti:
Alle qua' poi se tu vorrai salire, 41
Anima fia a ciò di me più degna:
Con lei ti lascerò nel mio partire;

« Des poètes, de tous, ô flambeau glorieux ! 28
« Compte-moi cet amour immense, ce long zèle
« Qui m'a fait méditer ton livre aimé des cieux.
« Tu restes à jamais mon maître et mon modèle; 29
« C'est à toi que je dois, toi seul m'as pu donner (10)
« Ce style qui m'a fait une gloire si belle.
« La louve, qui me fait sur mes pas retourner, 30
« Tu la vois, sauve-m'en, ô très-illustre sage,
« Veine, artères, en moi je les sens frissonner.
« Il te faudra tenir un tout autre voyage, 31
« Répondit-il, témoin de mes pleurs, mes hélas, —
« Si tu veux t'esquiver de ce séjour sauvage,
« Car l'animal ici, qui provoque tes glas, 32
« Delà les sentiers siens ne laisse aller personne;
« Il tue après avoir embarrassé vos pas.
« D'un naturel pervers jamais il ne pardonne ; 33
« Son affamé désir ne sait point sommeiller;
« Et plus il se repaît plus sa faim l'aiguillonne.
« A nombreux animaux on le voit s'accoupler; 34
« Bien d'autres s'y joindront, jusqu'au jour de vengeance,
« Où des douleurs de mort viendra vous l'accabler.
« Un levrier hardi que l'or ni la puissance, 35
« Mais vertu, mais sagesse, amour saura nourrir.
« Entre les deux Feltro là sera sa naissance ;
« L'humble Italie en lui se verra refleurir, 36
« Elle pour qui Camille a prodigué sa vie,
« Euryale, Nisus, Turnus ont su mourir.
« Cette louve partout restera poursuivie 37
« Tant qu'il ne l'aura point refoulée en enfer,
« Tristes bords d'où jadis la détourna l'envie
« Ainsi ton intérêt veut et doit t'exhorter ; 38
« Hâte-toi, suis mes pas, tout te sera licite ;
« Par des lieux éternels je te ferai monter.
« Là, frapperont tes sens le remords qui s'irrite, 39
« Là, les mânes anciens dont la longue douleur
« A la deuxième mort crie et la sollicite ;
« Là tu trouveras ceux qui de gaîté de cœur 40
« Brûlent, vivant bercés dans la douce espérance
« D'aller, n'importe quand, au séjour du bonheur,
« Séjour, où, si tu veux y pénétrer d'avance, 41
« Un plus digne que moi t'en fera tout l'honneur,
« Et qui, moi m'éloignant, aura ma confiance :

Chè quell' Imperador, che lassù regna, 42
Perch' io fui ribellante alla sua legge,
Non vuol, che 'n sua città per me si vegna.
In tutte parti impera, e quivi regge: 43
Quivi è la sua cittade, e l' alto seggio:
O felice colui, cu' ivi elegge!
Ed io a lui: Poeta, i' ti richieggio, 44
Per quello Iddio, che tu non conoscesti,
Acciocch' io fugga questo male, e peggio,
Che tu mi meni là dov' or dicesti, 45
Sì ch' io vegga la porta di San Pietro,
E color che tu fai cotanto mesti.
Allor si mosse; ed io gli tenni dietro. 46

CANTO XIII.

Non era ancor di là Nesso arrivato, 1
Quando noi ci mettemmo per un bosco,
Che da nessun sentiero era segnato:
Non frondi verdi, ma di color fosco, 2
Non rami schietti, ma nodosi e involti,
Non pomi v' eran, ma stecchi con tosco.
Non han sì aspri sterpi, nè sì folti 3
Quelle fiere selvagge, che in odio hanno
Tra Cecina e Corneto i luoghi colti.
Quivi le brutte Arpie lor nido fanno, 4
Che cacciâr delle Strofade i Trojani,
Con tristo annunzio di futuro danno.
Ale hanno late, e colli e visi umani, 5
Piè con artigli, e pennuto 'l gran ventre;
Fanno lamenti in su gli alberi strani.
E 'l buon Maestro: Prima che più entre 6
Sappi, che se' nel secondo girone,
Mi cominciò a dire, e sarai, mentre
Che tu verrai nell' orribil sabbione; 7
Però riguarda bene, e sì vedrai
Cose, che daran fede al mio sermone.
Io sentìa d' ogni parte tragger guai, 8
E non vedea persona, che 'l facesse:
Perch' io tutto smarrito m' arrestai.
I' credo, ch' ei credette, ch' io credesse, 9
Che tante voci uscisser tra que' bronchi
Da gente, che per noi si nascondesse.

« Car celui qui là-haut règne en dominateur, 42
« Attendu qu'à sa loi je fus un réfractaire,
« Me défend que d'aucun j'y sois l'introducteur.
« Son empire est partout, mais là son sanctuaire, 43
« Son trône, sa cité, dans les plus hauts parvis:
« Heureux qui vient reçu dans sa divine sphère. »
« Au nom de ce Dieu grand que tu n'as point compris, 44
« Poète, répondis-je, écoute qui désire;
« Pour m'éviter ce mal, et peut-être encor pis,
« Conduis-moi dans ces lieux dont tu viens de me dire; 45
« Fais-moi voir cette porte où Saint Pierre est assis,
« En passant par l'asile où l'on pleure et soupire. »
Lors il se mit en marche, et moi je le suivis. 46

CHANT XIII.

Nessus vers l'autre bord poursuivait son trajet, 1
Quand nous posons nos pas au seuil d'une forêt,
Où nul sentier battu n'appelait l'œil avide.
Au lieu d'un verd feuillage un feuillage livide, 2
Au lieu d'unis rameaux, des torsions, des nœuds,
Au lieu de fruits naissaient des piquants vénéneux. (11)
Moins drus, noirs, les halliers où l'animal sauvage, 3
Qui déteste le jour et le riant ombrage,
Du Cécine au Cornet y rumine, y languit.
La hideuse harpie en ces lieux fait son lit, 4
Souffle impur qui chassa les Troyens des Strophades,
De désastres futurs fatidiques Ménades.
Larges ailes, cou, front aux humains conformé, 5
Des griffes à ses pieds, un grand ventre emplumé,
Du haut du chêne informe elle hurle et tempête.
Et mon officieux guide m'a dit: « arrête! 6
« Avant tout instruis-toi, sache bien où tu vas:
« C'est le second giron, tu t'y reconnaîtras
« Tant que tu fouleras ces gravois effroyables: 7
« Mais bon œil, tu verras prodiges incroyables,
« Évidence des faits que ma muse a décrits. »
Déja de tous côtés j'entendais de longs cris; 8
Je cherche: autour de nous pas une face humaine.
J' hésite et tremble en moi, réfléchir me ramène.
Il croyait que je crusse, ainsi que je le crois, 9
Que de ces troncs émus s'exhalassent ces voix,
Mânes effarouchés fuyant notre présence.

Però disse 'l Maestro : Se tu tronchi 10
Qualche fraschetta d'una d'este piante,
Li pensier ch'hai si faran tutti monchi.
Allor porsi la mano un poco avante, 11
E colsi un ramicello da un gran pruno;
E 'l tronco suo gridò: Perchè mi schiante?
Da che fatto fu poi di sangue bruno, 12
Ricominciò a gridar: Perchè mi scerpi?
Non hai tu spirto di pietade alcuno?
Uomini fummo, ed or sem fatti sterpi: 13
Ben dovrebb' esser la tua man più pia,
Se stati fossim' anime di serpi.
Come d' un tizzo verde, che arso sia 14
Dall' un de' capi, che dall' altro geme,
E cigola per vento che va via;
Così di quella scheggia usciva insieme 15
Parole e sangue: ond' io lasciai la cima
Cadere, e stetti come l' uom che teme.
S' egli avesse potuto creder prima, 16
Rispose 'l Savio mio, anima lesa,
Ciò c' ha veduto pur con la mia rima,
Non averebbe in te la man distesa; 17
Ma la cosa incredibile mi fece
Indurlo ad ovra, ch' a me stesso pesa.
Ma dilli chi tu fosti, sì che in vece 18
D' alcuna ammenda, tua fama rinfreschi
Nel mondo su, dove tornar gli lece.
E 'l tronco: Sì col dolce dir m' adeschi, 19
Ch' i' non posso tacere; e voi non gravi
Perch' io un poco a ragionar m' inveschi.
I' son colui, che tenni ambo le chiavi 20
Del cuor di Federigo, e che le volsi,
Serrando e disserrando, sì soavi,
Che dal segreto suo quasi ogni uom tolsi. 21
Fede portai al glorïoso ufizio,
Tanto, ch' io ne perdei le vene e i polsi.
La meretrice, che mai dall' ospizio 22
Di Cesare non torse gli occhi putti,
Morte comune, e delle corti vizio,
Infiammò contra me gli animi tutti, 23
E gl' infiammati infiammàr sì Augusto,
Che i lieti onor tornaro in tristi lutti.

Et mon maître m'a dit: « vas à l'expérience, 10
« Ose, arrache d'un tronc quelqu'un de ses rameaux,
« Et tes pensers présents t'apparaîtront manchots. » (12)
J'avance alors ma main qui, brusquement hardie, 11
Désempare un scion d'un grand nerprun en vie.
Et le tronc s'écria : « Pourquoi m'écarteler » ?
Et, quand son sang fait noir cessa de ruisseler, 12
Il reprit: « Pourquoi donc m'écharper de la sorte ?
« A la pitié ton cœur a donc clos toute porte.
« Humains chez les humains, troncs d'arbres aujourd'hui, 13
« Sois donc, tu le devrais, moins cruel pour autrui,
« Quand nous eussions chacun d'un reptile été l'âme ».
Tel un rondin séveux qui d'un de ses bouts brame, 14
Quand il brûle, et de l'autre en *hihi* qui se suit,
Siffle aigu quand le vent de ses pores s'enfuit:
Telle du tronc blessé sortait simultanée 15
La parole à du sang tristement combinée.
Je me sens fuir la branche, et je reste interdit.
« S'il avait cru d'abord ce qu'en mes vers j'ai dit, 16
« Et ce qu'il avait lu, (lui répondit mon sage)
« Non sans doute il n'eut point, pauvre âme qu'on outrage,
« Insulté de ses mains le tronc qui te revêt. 17
« Mais la chose incroyable en soi-même m'a fait
« L'engager en un pas que vraiment je regrette.
Mais dis-lui qui tu fus : il accepte sa dette, 18
« Relavera ton nom pour te rémunérer,
« Dans le monde d'en haut où libre il peut rentrer.
Le tronc: « Tes doux propos m'entraînent dans ta nasse, 19
« Provoquent mes accents, mais point qu'il ne vous lasse,
« Si toutefois un peu je m'englue en parlant.
« Je suis celui qui tins actif et vigilant 20
« Les doubles clefs du cœur de Frédéric; l'adresse
« Les y tournait, ouvrait, fermait, je le confesse.
« D'amis secrets? pas un! de peur qu'on ne m'eût nui; 21
« Ma loyauté s'assit en charge auprès de lui,
« Telle que j'en perdis le sommeil et l'haleine.
L'adultère effrontée, impudente Sirène, 22
Poison-peste des cours, qui veilla l'œil hagard
Et toujours et toujours au palais de Cesar,
Enhardit contre moi le pervers et le juste; 23
Et les cœurs enflammés enflammèrent Auguste,
Et la joie et l'honneur le cédèrent au deuil.

L' animo mio per disdegnoso gusto 24
Credendo col morir fuggir disdegno ,
Ingiusto fece me contra me giusto.

Per le nuove radici d' esto legno 25
Vi giuro, che giammai non ruppi fede
Al mio signor , che fu d' onor sì degno :

E se di voi alcun nel mondo riede, 26
Conforti la memoria mia, che giace
Ancor del colpo , che invidia le diede.

Un poco attese; e poi: Da ch' ei si tace, 27
Disse il Poeta a me, non perder l' ora,
Ma parla, e chiedi a lui, se più ti piace.

Ond' io a lui: Dimandal tu ancora 28
Di quel che credi, ch' a me satisfaccia ;
Ch' i' non potrei, tanta pietà m' accora.

Però ricominciò : Se l' uom ti faccia 29
Liberalmente ciò che 'l tuo dir prega ,
Spirito incarcerato , ancor ti piaccia

Di dirne come l' anima si lega 30
In questi nocchi : e dinne, se tu puoi,
S' alcuna mai da tai membra si spiega.

Allor soffiò lo tronco forte, e poi 31
Si convertì quel vento in cotal voce :
Brevemente sarà risposto a voi.

Quando si parte l' anima feroce 32
Dal corpo , ond' ella stessa s' è disvelta,
Minòs la manda alla settima foce.

Cade in la selva, e non l' è parte scelta ; 33
Ma là dove fortuna la balestra,
Quivi germoglia come gran di spelta.

Surge in vermena, ed in pianta silvestra : 34
L' Arpie pascendo poi delle sue foglie,
Fanno dolore, ed al dolor finestra.

Come l' altre verrem per nostre spoglie, 35
Ma non però ch' alcuna sen rivesta :
Chè non è giusto aver ciò ch' uom si toglie :

Qui le trascineremo, e per la mesta 36
Selva saranno i nostri corpi appesi,
Ciascuno al prun dell' ombra sua molesta.

Noi eravamo ancora al tronco attesi, 37
Credendo ch' altro ne volesse dire,
Quando noi fummo d' un romor sorpresi,

Mon âme qu'enivrait le dépit et l'orgueil 24
Crut s'ouvrir dans la mort une voie honorable,
De juste je me fis un injuste coupable.
Organes nouveaux-nés de ces troncs non semés 25
Répondez ? Me vit-on me parjurer jamais ?
Non, ma foi pour mon prince est restée immuable ?
Si l'un de vous là-haut va revoir son semblable, 26
Qu'il relève mon nom languissant, abattu,
Sous les coups dont l'envie a flétri ma vertu.
Il se tait un instant : « puisqu'il est en demeure, 27
« A repris mon poète, oh, profite de l'heure.
« Parle, demande-lui ce que tu peux vouloir ».
« — Non, dis-lui, plutôt, toi, de te faire savoir 28
« Ce que tu crois encor m'intéresser, me plaire,
« Car je ne le pourrais tant la pitié m'atterre.
Puis il a dit : « S'il veut, lui, généreusement 29
« Ce désir dont ton cœur le supplie instamment,
« Esprit, captif esprit, dis et point ne m'abuse.
« Comment est qu'en ces troncs vieillis l'âme s'infuse, 30
« Et puis explique-moi, toutefois si tu peux,
« Si jamais l'âme un jour sortira de leurs creux ».
Le tronc redouble alors, renforce son haleine ; 31
Puis son vent s'est fait voix claire, sonore, pleine :
« La réponse en mots brefs on va te l'octroyer.
« Quand l'âme violemment s'enfuit de son foyer, 32
« Se dérobe à son corps par un attentat lâche,
« Dans la septième fosse, en bas, Minos l' ensache.
« Tombant dans la forêt elle n'a plus de choix, 33
« Au point où le destin du dard de son carquois
« L'a clouée elle y vit, tel un grain de fourrage,
« Herbacée elle y croit et devient plant sauvage ; 34
« Quand sa feuille a verdi, harpie, en y happant
« Reveille la douleur qui hurle en s'échappant.
« Nous pour nos corps aussi nous entrerons en quête ; 35
« Ce n'est pas que de nous aucune s'en revête ;
« Abjurer, puis reprendre, est un injuste arrêt :
« Mais nous les trainerons dans l'atroce forêt 36
« Pour les laisser y pendre à la stipe maudite
« Où se torture l'âme éternelle proscrite.
Nous étions à ce tronc tout oreille et tout œil 37
Pensant qu'autres discours charmeraient notre accueil,
Quand d'un pas imprévu nous sentons la saccade :

Similemente a colui che venire 38
Sente 'l porco, e la caccia alla sua posta,
Ch' ode le bestie, e le frasche stormire.
Ed ecco duo dalla sinistra costa 39
Nudi e graffiati, fuggendo sì forte,
Che della selva rompieno ogni rosta.
E quel dinanzi: Accorri, accorri, Morte; 40
E l' altro, a cui pareva tardar troppo,
Gridava: Lano, sì non furo accorte
Le gambe tue alle giostre del Toppo: 41
E poi che forse gli fallìa la lena,
Di sè e d' un cespuglio fece un groppo.
Diretro a loro era la selva piena 42
Di nere cagne bramose e correnti,
Come veltri, ch' uscisser di catena.
In quel che s' appiattò, miser li denti, 43
E quel dilaceraro a brano a brano,
Poi sen portàr quelle membra dolenti.
Presemi allor la mia Scorta per mano, 44
E menommi al cespuglio, che piangea,
Per le rotture sanguinenti, invano:
O Jacopo, dicea, da sant' Andrea, 45
Che t' è giovato di me fare schermo?
Che colpa ho io della tua vita rea?
Quando 'l Maestro fu sovr' esso fermo, 46
Disse: Chi fosti, che per tante punte
Soffi col sangue doloroso sermo?
E quegli a noi: O anime, che giunte 47
Siete a veder lo strazio disonesto,
C' ha le mie frondi sì da me disgiunte,
Raccoglietele al piè del tristo cesto. 48
Io fui della città, che nel Battista
Cangiò 'l primo padrone, ond' ei per questo
Sempre con l' arte sua la farà trista: 49
E se non fosse che in sul passo d' Arno
Rimane ancor di lui alcuna vista,
Quei cittadin, che poi la rifondarno 50
Sovra 'l cener, che d' Attila rimase,
Avrebber fatto lavorare indarno:
Io fei gibetto a me delle mie case. 51

Tel l'entend le chasseur qui veille en embuscade, 38
Quand il entend vers lui le sanglier accourir,
La meute le presser, les broussailles frémir.
De gauche deux esprits s'avancèrent ensuite, 39
Tous deux nus, déchirés, précipitant leur fuite.
Sous leurs pas dans le bois tout se rompt ou se tord.
Et le premier criait : « Accours, accours, ô mort ! » 40
L'autre, qui plus que lui le présumait agile,
« Lano, lui disait-il, ton pied fut moins habile
« Aux tournois de Troppo, tu dois t'en souvenir ; » 41
Et peut-être sentant son haleine faillir,
De buisson en fagot sa touffe s'est serrée.
Derrière eux la forêt était pleine fourrée 42
De lices à poil noir que la soif altérait,
Courant tels des levriers qu'on désenchainerait
L'ombre qui se cachait de leurs dents fut saisie, 43
Déchirée én lambeaux où palpitait la vie,
Emportés puis au loin en débris douloureux.
Mon maître me saisit d'un poignet vigoureux, 44
Me conduit au buisson qui vainemeut larmoie,
Où dans des flots de sang tout son être se noie,
« Oh, sur toi, Saint-André, mille perditions! 45
« Que t'a fait de chercher l'abri de mes scions?
« Fut-elle mon forfait ta vie abominable » ?
Quand près de lui mon guide eut rendu son pas stable ; 46
« Quel es-tu toi, pércé de tant tant de poinçons,
« D'où tu souffles le sang-et de douloureux sons? »
« Vous, esprits, nous dit-il, vous qu'un pélérinage 47
« Ici-bas rend témoins de l'infame ravage,
« Qui désunit en moi les feuilles de mon front,
« Ah, réunissez-les au pied du maudit tronc. 48
« Je fus de la cité qui préféra Baptiste
« A son premier patron, voilà pourquoi l'attriste,
« L'attristera toujours son art, art destructeur ; 48
« Et sans ce vieux débris, antique protecteur,
« Dieu debout sur l'Arno, bloc de nos jours stérile,
« Ces citoyens zélés qui refirent leur ville 50
« Sur ces monceaux poudreux méprisés d'Attila,
« Eussent bien vainement tenté ce travail-là.
« Je me fis un gibet, moi, de mon domicile ». 51

PURGATORIO.

CANTO PRIMO.

Per correr miglior acqua alza le vele 1
Omai la navicella del mio ingegno,
Che lascia dietro a sè mar sì crudele:
E canterò di quel secondo regno, 2
Ove l' umano spirito si purga,
E di salire al ciel diventa degno.
Ma qui la morta poesia risurga, 3
O sante Muse, poi che vostro sono,
E qui Callïopea 'lquanto surga,
Seguitando 'l mio canto con quel suono, 4
Di cui le Piche misere sentiro
Lo colpo tal, che disperar perdono.
Dolce color d' orïental zaffiro, 5
Che s' accoglieva nel sereno aspetto
Dell' aer puro infino al primo giro,
Agli occhi miei ricominciò diletto, 6
Tosto ch' io usci' fuor dell' aura morta,
Che m' avea contristati gli occhi e 'l petto.
Lo bel pianeta, ch' ad amar conforta, 7
Faceva tutto rider l' Orïente,
Velando i Pesci, ch' erano in sua scorta.
I' mi volsi a man destra, e posi mente 8
All' altro polo, e vidi quattro stelle
Non viste mai, fuor ch' alla prima gente.
Goder pareva 'l ciel di lor fiammelle. 9
O settentrional vedovo sito,
Poichè privato se' di mirar quelle!
Com' io dal loro sguardo fui partito, 10
Un poco me volgendo all' altro polo,
Là onde 'l Carro già era sparito:
Vidi presso di me un veglio solo, 11
Degno di tanta réverenza in vista,
Che più non dee a padre alcun figliuolo.
Lunga la barba, e di pel bianco mista, 12
Portava a' suoi capegli simigliante,
De' quai cadeva al petto doppia lista.

PURGATOIRE.

CHANT PREMIER.

Pour voguer sur des flots moins amers, ma nacelle 1
Ici déploie au vent les replis de son aile,
Laissant dans le lointain l'océan des douleurs.
Et je dirai ces lieux, séjour de moins de pleurs, 2
D'où l'âme humaine, enfin, montant régénérée,
Pure et digne du ciel en mérite l'entrée.
Du poète de mort ressuscitez la voix, 3
Saintes divinités qui m'imposez vos lois.
Toi, Calliope, ici réveille ton génie.
Unis à mes accents cette mâle harmonie 4
Des filles de Pierius accords victorieux,
Présageant à leurs cœurs la vengeance des Dieux.
Le saphir d'orient, dilaté dans l'espace, 5
Du limpide hémisphère embellissait la face,
Et jusqu'au premier globe en silence monté
Déploya son azur à mon œil enchanté, 6
A peine eus-je franchi cette atmosphère impure,
Et de l'âme et des yeux douloureuse parure,
L'astre qui dans nos cœurs alimente l'amour, 7
Rendait tout l'orient joyeux de son retour,
Éclipsant les *poissons* voisins de son orbite.
Je tourne à droite, et vois au sud, vers sa limite, 8
Quatre orbes scintillants, astres mystérieux,
Que nul n'a vu sinon nos antiques aïeux.
Le ciel semblait sourire à leurs vives lumières. 9
O hyperboréens, ô deplorables terres,
Puisqu'un destin jaloux vous a caché leurs feux.
A peine à leurs clartés eus-je soustrait mes yeux, 10
J'oblique lentement vers le pôle de l'ourse,
Au moment où le char, précipitant sa course,
Fuyait sous l'horizon. Soudain, à mon côté, 11
Je vois un vieillard seul; son air, sa majesté
Commandait le respect et l'humble obéissance.
Ses longs cheveux, sa barbe avaient double nuance; 12
Des deux flancs de son front une tresse pendait,
Et jusque sur son sein raidement descendait.

Li raggi delle quattro luci sante 13
Fregiavan sì la sua faccia di lume ,
Ch' io 'l vedea , come 'l sol fosse davante.

Chi siete voi , che, contra 'l cieco fiume , 14
Fuggito avete la prigione eterna ?
Diss' ei , movendo quell' oneste piume.

Chi v' ha guidati ? o chi vi fu lucerna , 15
Uscendo fuor della profonda notte ,
Che sempre nera fa la valle inferna ?

Son le leggi d' abisso così rotte ? 16
O è mutato in ciel nuovo consiglio ,
Che dannati venite alle mie grotte ?

Lo duca mio allor mi diè di piglio , 17
E con parole , e con mani , e con cenni ,
Reverenti mi fe' le gambe e 'l ciglio.

Poscia rispose lui : Da me non venni : 18
Donna scese dal ciel , per li cui preghi
Della mia compagnia costui sovvenni.

Ma da ch' è tuo voler , che più si spieghi 19
Di nostra condizion , com' ell' è vera ,
Esser non puote 'l mio, ch' a te si nieghi.

Questi non vide mai l' ultima sera , 20
Ma per la sua follìa le fu sì presso ,
Che molto poco tempo a volger era.

Sì com' i' dissi , fu' mandato ad esso, 21
Per lui campare , e non c' era altra via
Che questa, per la quale i' mi son messo.

Mostrat' ho lui tutta la gente ria , 22
Ed ora intendo mostrar quegli spirti ,
Che purgan se sotto la tua balìa.

Com' i' l' ho tratto , sarìa lungo a dirti. 23
Dall' alto scende virtù , che m' aiuta
Conducerlo a vederti , e a udirti.

Or ti piaccia gradir la sua venuta : 24
Libertà va cercando , ch' è sì cara ,
Come sa chi per lei vita rifiuta.

Tu 'l sai , che non ti fu per lei amara 25
In Utica la morte , ove lasciasti
La veste , ch' al gran dì sarà sì chiara.

Non son gli editti eterni per noi guasti : 26
Chè questi vive , e Minos me non lega :
Ma son del cerchio , ove son gli occhi casti

Les brillantes clartés des quatre lampes saintes 13
Rayonnaient sur ses traits profondément empreintes :
On eut dit un soleil en face m'éclairant.
« Vos noms, vous, en dépit du livide torrent, 14
« Transfuges échappés du gouffre redoutable ? »
Dit-il, en agitant sa barbe vénérable.
« Quel guide, ou quel falot a précédé vos pas, 15
« Quand vous êtes montés de la nuit du trépas,
« Qui des vallons d'enfer brunit les atmosphères ?
« Quoi, l'abîme, ses lois, seraient donc des chimères, 16
« Et les decrets du ciel ne dureraient qu'un jour!
« Quoi, vous, damnés, osez aborder mon séjour! »
De sa vertu mon guide, alors, me fortifie, 17
Et d'un mot, et du geste, et de l'œil me convie
A courber les genoux et le front humblement.
Puis il a dit : « Je viens, mais non spontanément. 18
« Une femme, du ciel suppliante émissaire,
« M'a de ce compagnon, fait le dépositaire,
« Mais, quand sur notre état, ta haute volonté 19
« M'ordonne d'expliquer toute la vérité,
« Je ne dois à tes voeux aucune résistance.
« Lui, de son dernier soir n'a point vu l'échéance. 20
« Sa folie, il est vrai, tous les jours le hâtait ;
« Quelques heures de plus son souffle s'arrêtait.
« Vers lui, comme j'ai dit, un ordre exprès m'envoie ; 21
« Pour l'affranchir du sort ; il n'était d'autre voie,
« Si ce n'est celle ou j'ai précipité mes pas.
« Il a vu par mes soins les coupables trépas, 22
« Tous.... et veux, aujourd'hui, lui montrer les abîmes,
« Où l'âme, sous tes lois, se lave de ses crimes.
« Du fait, taisons l'histoire et la difficulté ; 23
« Elle émane d'en haut la virtualité
« Qui me fait le conduire à ta voix, à ta vue.
« En ces lieux, je t'en prie, accueille sa venue . 24
« Il court la liberté, le plus doux de nos biens.
« Quand pour elle du corps on brisa les liens,
« On le sait ; tu le sais, toi, qui mourant pour elle 25
« Dans Utique abdiquas la dépouille mortelle,
« Que le grand jour verra renaître et resplendir.
« Le ciel à ses décrets pour nous n'a-su mentir. 26
« Celui-ci vit, sur moi Minos n'a pas d'empire ;
« Mais j'habite la sphère où rayonne, où respire

Di Marzia tua, che 'n vista ancor ti prega, 27
O santo petto, che per tua la tegni :
Per lo suo amore adunque a noi ti piega.
Lasciane andar per li tuo' sette regni : 28
Grazie riporterò di te a lei,
Se d' esser mentovato laggiù degni.
Marzia piacque tanto agli occhi miei, 29
Mentre ch' i' fui di là, diss' egli allora,
Che quante grazie volle da me, fei.
Or, che di là dal mal fiume dimora, 30
Più muover non mi può per quella legge,
Che fatta fu, quando io me n' usci' fuora.
Ma se donna del ciel ti muove e regge, 31
Come tu di', non c' è mestier lusinga :
Bastiti ben, che per lei mi richiegge.
Va' dunque, e fa, che tu costui ricinga 32
D' un giunco schietto, e che gli lavi 'l viso,
Sì ch' ogni sucidume quindi stinga :
Che non si converrìa l' occhio sorpriso 33
D' alcuna nebbia andar davanti al primo
Ministro, ch' è di quei di Paradiso.
Questa isoletta 'ntorno ad imo ad imo 34
Laggiù colà, dove la batte l' onda,
Porta de' giunchi sovra 'l molle limo.
Null' altra pianta, che facesse fronda, 35
O indurasse, vi puote aver vita ;
Perocchè alle percosse non seconda.
Poscia non sia di qua vostra reddita : 36
Lo sol vi mostrerà, che surge omai :
Prendete 'l monte a più lieve salita.
Così sparì : ed io su mi levai, 37
Senza parlare, e tutto mi ritrassi
Al duca mio, e gli occhi a lui drizzai.
Ei cominciò : Figliuol, segui i miei passi : 38
Volgiamci indietro, chè di qua dichina
Questa pianura a' suo' termini bassi.
L' alba vinceva l' ora mattutina, 39
Che fuggia 'nnanzi, sì che di lontano,
Conobbi il tremolar della marina.
Noi andavam per lo solingo piano, 40
Com' uom, che torna alla smarrita strada,
Che 'nfino ad essa li pare ire invano.

« Marcia, crois la voir qui te prie en son nom, 27
« Qu'elle reste à jamais l'épouse de Caton ;
« Soumets à son amour ton grand cœur qui fut homme ;
« Laisse-nous traverser ton septuple royaume, 28
« Je l'en remercîrai, là-bas, dans son séjour,
« Messager, s'il te plait, de tes ordres d'amour ».
« Marcia, répond-il, à mes yeux fut si chère, 29
« Quand j'étais avec elle au terrestre hémisphère,
« Qu'à ses vœux absolus je laisse un plein pouvoir.
« Captive, maintenant, delà le fleuve noir 30
« Elle ne m'est plus rien, cette loi me l'ordonne,
« Qui m'a fait la quitter libre de ma personne.
« Sur ta foi, si du ciel une femme te meut, 31
« Te guide, sans flatter tu peux ce qu'elle veut :
« Il suffit qu'en son nom tu m'offres ta supplique.
« Va, fais ton compagnon se ceindre la tunique 32
« D'un jonc lisse et pliant ; qu'un flot limpide et frais
« Éponge la souillure empreinte sur ses traits.
« Indignité pour toi, d'une impure paupière 33
« D'aborder aux parvis du sacré sanctuaire
« Un ministre splendeur de haute éternité.
« Vois, là-bas, de ce mont le bord inhabité, 34
« Le flot heurte le flot sur sa rive orageuse.
« Là, croit le jonc au sein d'une mare fangeuse ;
« Nulle herbe de feuillage aimant à se vêtir, 35
« Nul végétal ligneux ne saurait y grandir,
« Au choc des flots émus ne courbant point sa tête :
Puis par ici du mont ne cherchez plus le faîte ; 36
« Consultez le soleil qui nait en ce moment,
« Il saura vous montrer un doux escarpement. »
Il disparait soudain : je me lève en silence, 37
Et vers mon guide, alors, indécis je m'avance ;
J'interroge ses yeux, me confie à leur foi.
« Viens, mon fils, me dit-il, viens, courage, suis-moi, 38
« Revenons sur nos pas. De là, par cette pente,
« A l'horizon direct la plaine a sa descente. »
L'aurore éliminait les heures du matin, 39
Elles fuyaient, alors au lumineux lointain
Je vis distinctement scintiller l'onde amère.
Nous descendions du mont la pente solitaire, 40
Tel va le voyageur hors du sentier perdu,
Marchant, marchant toujours qu'il ne s'y soit rendu.

Quando noi fummo dove la rugiada 41
Pugna col sole, e per essere in parte,
Ove adorezza, poco si dirada;
Ambo le mani in su l' erbetta sparte 42
Soavemente 'l mio maestro pose:
Ond' io che fui accorto di su' arte,
Porsi ver lui le guance lagrimose: 43
Quivi mi fece tutto discoverto
Quel color, che l' inferno mi nascose.
Venimmo poi in sul lito diserto, 44
Che mai non vide navigar sue acque
Uom, che di ritornar sia poscia esperto.
Quivi mi cinse, sì com' altrui piacque: 45
O maraviglia! che qual' egli scelse
L' umile pianta, cotal si rinacque
Subitamente là, onde la svelse. 46

CANTO DECIMO.

Poi fummo dentro al soglio della porta, 1
Che 'l mal' umor dell' anime disusa,
Perchè fa parer dritta la via torta,
Sonando la senti' esser richiusa: 2
E s' i' avessi gli occhi volti ad essa,
Qual fora stata al fallo degna scusa?
Noi salivam per una pietra fessa, 3
Che si muoveva d' una, e d' altra parte,
Sì come l' onda, che fugge, e s' appressa.
Qui si convien usare un poco d' arte, 4
Cominciò 'l duca mio, in accostarsi
Or quinci or quindi al lato, che si parte.
E ciò fece li nostri passi scarsi 5
Tanto, che pria lo stremo della luna
Rigiunse al letto suo, per ricorcarsi,
Che noi fossimo fuor di quella cruna. 6
Ma quando fummo liberi e aperti
Su, dove 'l monte indietro si rauna,
Io stancato, e amendue incerti 7
Di nostra via, ristemmo su 'n un piano
Solingo più, che strade per diserti.
Dalla sua sponda, ove confina il vano, 8
Appiè dell' altra ripa, che pur sale,
Misurrebbe in tre volte un corpo umano:

Arrivés à la zone où la froide rosée 41
Le dispute au soleil, et dans l'ombre opposée,
Sous les airs attiédis cède et fond lentement,
Au dessus du gazon, mon maître doucement 42
Impose alors ses mains, éloquence muette
Qui me fait de son art devenir l'interprète :
A lui j'offre ma joue, où mon œil ruisselait, 43
Il fait fuir la pâleur dont l'enfer me voilait,
Et d'un vif incarnat colore mon visage.
Nous atteignons, enfin, le littoral sauvage, 44
Où vieux témoin jamais ne vogua sur ses eaux,
Un nautonnier expert à rebrousser les flots.
Il me ceignit d'un jonc, acte d'obéissance, 45
Mais tel il l'arracha, tel, magique puissance !
Un rejeton modeste et renaît, et revit
Spontanément, là même, où sa main le ravit. 46

CHANT DIXIÈME.

Nous franchissons la porte et le seuil menaçants, 1
Que le vice des cœurs fait s'user languissants,
Car on croit aller droit quand on suit la courbure.
La porte a retenti disant sa fermeture, 2
Et si mon œil glissait vers elle reporté,
Comment en excuser la culpabilité ?
Nous grimpions dans le flanc d'une roche béante, 3
Où s'ouvrait en spirale une route montante,
Comme on voit reculer et revenir les flots.
« Quelque peu d'art ici n'est pas hors d'à-propos, » 4
M'a dit mon guide alors. « Que chacun se rapproche
« D'ici, de là, du flanc qui rentre dans la roche. »
Ceci fait notre pas et plus long et plus lent, 5
Et le croissant des nuits, dans le ciel oscillant,
Gagna le lit des mers, endormit sa lumière,
Que nous errions encor dans la haute gouttière. 6
Rendus libres, enfin, à l'air, à la clarté.
Sur ce haut mont conique en arrière jeté,
Moi las, lui, moi douteux de notre itinéraire, 7
Nous foulons d'un rond-point l'horizon solitaire,
Solitaire encor plus qu'un sentier des déserts.
De son bord limité par le vague des airs, 8
Jusqu'au pied du grand bloc qui monte dans la nue,
Trois longueurs d'un corps d'homme en toisaient l'étendue.

E quanto l' occhio mio potea trar d' ale, 9
Or dal sinistro, e or dal destro fianco,
Questa cornice mi parea cotale.

Lassù non eran mossi i piè nostri anco, 10
Quand' io conobbi quella ripa intorno,
Che dritto di salita aveva manco,

Esser di marmo candido, e adorno 11
D' intagli sì, che non pur Policleto,
Ma la natura gli averebbe scorno.

L' Angel, che venne in terra col decreto 12
Della molt' anni lagrimata pace,
Ch' aperse 'l ciel dal suo lungo divieto,

Dinanzi a noi pareva sì verace, 13
Quivi intagliato in un atto soave,
Che non sembiava immagine che tace.

Giurato si saria, ch' ei dicesse Ave: 14
Perchè quivi era immaginata quella,
Ch' ad aprir l' alto amor volse la chiave.

Ed avea in atto impressa esta favella, 15
Ecce Ancilla Dei sì propriamente,
Come figura in cera si suggella.

Non tener pure ad un luogo la mente, 16
Disse 'l dolce maestro, che m' avea
Da quella parte, onde 'l cuore ha la gente:

Perch' io mi mossi col viso, e vedea 17
Diretro da Maria per quella costa,
Onde m'era colui che mi movea,

Un' altra storia nella roccia imposta: 18
Perch' io varcai Virgilio, e femmi presso,
Acciocchè fosse agli occhi miei disposta.

Era intagliato sì nel marmo stesso 18
Lo carro e i buoi, traendo l' arca santa,
Perchè si teme ufficio non commesso.

Dinanzi parea gente, e tutta quanta 19
Partita in sette cori, a' duo miei sensi
Facea dicer l' un No, l' altro Sì canta.

Similemente al fummo degl' incensi, 20
Che v' era imaginato, e gli occhi e 'l naso,
Ed al sì, ed al no discordi fensi.

Lì precedeva al benedetto vaso, 21
Trescando alzato l' umile Salmista,
E più e men che Re era 'n quel caso.

Autant que j'en pouvais juger à vol d'oiseau, 9
D'un bout à l'autre bout de l'isolé plateau,
Telle cette corniche espaçait sa surface.
Nos pas foulaient encor en haut la même trace, 10
Quand je vis que ce bloc, arrondi monument,
Abrupte, escarpé, droit inaccessiblement,
Était d'un marbre pur, d'un travail de sculpture, 11
Mais tel, que Polyclète, et même la nature,
Auraient rougi tous deux de l'œuvre de leurs mains.
L'Ange qui du Très-Haut descendit aux humains 12
La paix si longuement dans les pleurs soupirée,
Déliant l'interdit qui fermait l'empyrée,
Sur ce bloc, à nos yeux, y présentait des traits, 13
Un suave maintien si naturels, si vrais,
Qu'on ne le croyait point un muet personnage.
Ave, nous murmurait, sur ma foi, son langage. 14
Là figurait aussi cette virginité,
Ouvrant, donnant au ciel son hospitalité.
Ecce ancilla Dei, disait son attitude, 15
Et ces mots, et son port avaient l'exactitude
Que reproduit le sceau sur la cire empreinté.
« Accorde à chaque objet un temps plus limité. » 16
Mon doux guide, en ces mots, à me hâter m'invite;
Il m'avait du côté qu'en nous le cœur habite.
J'obéis, et déjà mon œil apercevait, 17
Au dessous de Marie, à droite, où s'élevait
Celui de qui la voix et me meut, et m'anime,
Une page nouvelle écrite sur l'abîme. 18
Je déborde Virgile, animé du désir
De permettre à mes yeux leur aise et leur loisir.
L'artiste y cisela sur la roche vivante 18
Le char, les bœufs courbés sous l'arche vacillante,
L'arche si redoutable aux soins usurpateurs.
Une foule confuse, étagée en sept chœurs, 19
Précédait : de mes sens, deux, émus d'évidence,
Me disaient : l'un, on chante, et l'autre, on fait silence.
On y voyait les flots des vapeurs de l'encens 20
Vers l'œil et l'odorat s'élever blanchissants.
L'un disait oui, quand l'autre opposait le contraire.
Devant l'arche sacrée, ouvrant l'itinéraire, 21
Le psalmiste, contrit, et ceint fort haut, dansait,
Et plus et moins que roi tel il apparaissait.

Di contra effigiata, ad una vista 22
D' un gran palazzo, Micol ammirava,
Sì come donna dispettosa e trista.
I' mossi i piè del luogo, dov' io stava, 23
Per avvisar da presso un' altra storia,
Che diretro a Micol mi biancheggiava.
Quiv' era storiata l' alta gloria 24
Del roman Prince, lo cui gran valore
Mosse Gregorio alla sua vittoria:
Io dico di Traiano Imperatore: 25
Ed una vedovella gli era al freno,
Di lagrime atteggiata e di dolore.
Dintorno a lui parea calcato e pieno 26
Di cavalieri, e l' aguglie nell' oro
Sovr' esso in vista al vento si movieno.
La miserella infra tutti costoro 27
Parea dicer: Signor, fammi vendetta
Del mio figliuol, ch' è morto, ond' io m' accoro.
Ed egli a lei rispondere: Ora aspetta 28
Tanto ch' i' torni; ed ella: Signor mio,
Come persona, in cui dolor m' affretta,
Se tu non torni? ed ei: Chi fia, dov' io, 29
La ti farà; ed ella: L' altrui bene
A te che fia, se 'l tuo metti in obblio?
Ond' elli: Or ti conforta, chè conviene, 30
Ch' i' solva il mio dovere, anzi ch' i' muova:
Giustizia vuole, e pietà mi ritiene.
Colui, che mai non vide cosa nuova, 31
Produsse esto visibile parlare,
Novello a noi, perchè qui non si truova.
Mentr' io mi dilettava di guardare 32
L' immagini di tante umilitadi,
E per lo fabbro loro a veder care;
Ecco di qua, ma fanno i passi radi, 33
Mormorava 'l poeta, molte genti:
Questi ne 'nvieranno agli alti gradi.
Gli occhi miei, ch' a mirar erano intenti, 34
Per veder novitadi, onde son vaghi,
Volgendosi ver lui non furon lenti.
Non vo' però, Lettor, che tu ti smaghi 35
Di buon proponimento, per udire,
Come Dio vuol che 'l debito si paghi.

En face, un grand palais, Micol à la croisée 22
Cachant peu le dépit d'une épouse offensée
Contemplait, donnant cours à son triste dédain.
Du sol que je foulais je m'éloigne soudain. 23
Mon œil court s'abreuver d'une scène nouvelle
Qui, non loin de Micol, blanchissante, m'appelle.
Ici, l'art y traçait le règne de splendeur 24
Du héros, du Romain dont la noble grandeur
Prépara le triomphe aux vertus de Grégoire :
C'est Trajan dont je veux rappeler la mémoire. 25
Une veuve au maintien triste, à l'air éploré,
Du prince à son coursier pressait le frein doré ;
De cavaliers brillants une noble couronne 26
L'entourait ; l'aigle d'or, appanage du trone,
Flottante au gré des vents ombrageait son cimier.
L'humble veuve mêlée à ce peuple guerrier 27
Semblait dire : « Seigneur, vengeance, je t'en prie,
« A mon fils mort, sa mort décourage ma vie ».
« — Attends que dans ces lieux je reporte mes pas. 28
« — Mais, Seigneur, si ces lieux ne te revoyaient pas ?
(A dit de sa douleur la pressante éloquence)
« — L'héritier de mes droits soutiendra ta vengeance. 29
« — Eh, qu'importe qu'un autre écoute son devoir
« Quand tu braves le tien ? — « Courage, bon espoir,
« Je ne partirai point sans adoucir ta peine ; 30
« La justice commande et la piété m'enchaîne. » (13).
Celui-là pour qui rien n'est nouveau sous les cieux,
Inventa ce langage entendu seul des yeux, 31
Langage tout nouveau, car la terre l'ignore.
Tandis que mon esprit en soi-même élabore,
Pèse, admire ces traits de haute humilité, 32
Où l'on aimait l'artiste et son habileté :
« Voici venir à nous une foule nombreuse,
M'a murmuré Virgile. « Elle vient paresseuse, 33
« Aux cercles des hauts lieux ils nous feront monter. »
Mon œil de toutes parts instruit à fureter,
Courant la nouveauté qui lui plait, qui l'allaite, 34
Vers mon guide soudain glisse, sur lui s'arrête.
Ne laisse point, lecteur, en toi se refroidir,
Je le désire peu, l'ardeur d'approfondir 35
A la dette comment Dieu donne sa remise,
Qu'importe le martyre et telle forme admise,

Non attender la forma del martire : 36
Pensa la succession ; pensa, ch' a peggio,
Oltre la gran sentenzia non può ire.
I' cominciai : Maestro, quel ch' i' veggio 37
Muover ver noi, non mi sembran persone,
E non so che ; sì nel veder vaneggio.
Ed egli a me : La grave condizione 38
Di lor tormento a terra gli rannicchia,
Sì, che i miei occhi pria n' ebber tenzione.
Ma guarda fiso là, e disviticchia 39
Col viso quel, che vien sotto a quei sassi :
Già scorger puoi, come ciascun si picchia.
O superbi Cristian, miseri, lassi, 40
Che della vista della mente infermi,
Fidanza avete ne' ritrosi passi ;
Non v' accorgete voi, che noi siam vermi, 41
Nati a formar l' angelica farfalla,
Che vola alla giustizia senza schermi?
Di che l' anima vostra in alto galla? 42
Voi siete quasi entoma ta in difetto,
Sì come verme, in cui formazion falla.
Come, per sostentar solaio o tetto, 43
Per mensola talvolta una figura
Si vede giunger le ginocchia al petto,
La qual fa del non ver vera rancura 44
Nascere, a chi la vede ; così fatti
Vid' io color, quando posi ben cura
Ver' è, che più e meno eran contratti, 45
Secondo ch' avean più e meno addosso ;
E qual più pazienza avea negli atti,
Piangendo parea dicer, più non posso.

CANTO DODICESIMO.

Di pari, come buoi che vanno al giogo, 1
M' andava io con quell' anima carca,
Fin che 'l sofferse il dolce pedagogo.
Ma quando disse : Lascia lui, e varca, 2
Che qui è buon, con la vela e co' remi,
Quantunque può ciascun, pinger sua barca :
Dritto, sì com' andar vuolsi, rifemi 3
Con la persona, avvegna che i pensieri
Mi rimanessero e chinati e scemi.

Vois l'avenir, et crois, à tout considérer, 36
Qu'après le grand décret il ne saurait durer.
« Maître, lui dis-je alors, ces mobiles fantômes
« Que je vois là venir, ne me sont pas des hommes. 37
« J'ignore ce qu'ils sont si point je ne me mens. »
« C'est, me répondit-il, le poids de leurs tourments,
« Qui, vers la terre ainsi les courbant, les entasse, 38
« Tels qu'à peine mon œil a soupçonné leur race.
« Fixe là tes regards, devine si tu peux,
« Tels qui passent arqués sous ces blocs douloureux. 39
« Vois comme tout ce peuple et se voûte et s'affaisse ».
« Misérables chrétiens, orgueilleuse bassesse,
« Infirme intelligence, esprits étroits et lourds, 40
« Qui vous montrez si fiers de marcher à rebours,
« Nous sommes, sachez bien, cet humble vers mystique
« Créé pour devenir papillon angélique, 41
« Et monter devant Dieu pour s'y justifier
« Seul, sans appui, pourquoi tant vous glorifier ?
« Insectes avortés, fautive créature, (14) 42
« Vers à demi formés, voilà votre nature ! »
Comme pour étayer une voûte, un fronton,
La figure souvent remplace l'étançon, 43
Joint au sein ses genoux quand sa tête forjette,
Feinte douleur d'où nait une douleur secrète,
Vraie en qui voit; ainsi je les vis, quand de près 44
Je pus distinctement étudier leurs traits.
A mon sens ils avaient plus ou moins de voussure,
Si la charge sur eux pesait plus ou moins mûre; 45
Et tel plus patient, laborieux, perclus
Pleurait, et semblait dire : « Hélas ! je n'en puis plus ».

CHANT DOUZIÈME.

Tels deux bœufs sous le joug vont la tête baissée, 1
Tel j'allais à côté de cette âme affaissée,
Tant que mon doux Mentor à mes vœux se rendit.
« Rebute-le, partons, viens », m'a-t-il enfin dit » 2
« Que nos bras, que la rame, et la voile ondulante,
« Secondent à chacun sa nacelle indolente ».
Sur moi même, soudain, je relève mon moi, 3
Fixe, droit, tel qu'on marche, abandonnant à soi
Mes pensers abattus que mon front grave incline.

I' m' ero mosso ; e seguia volentieri 4
Del mio maestro i passi, e amendue
Già mostravam, com' eravam leggieri,
Quando mi disse : Volgi gli occhi in giue : 5
Buon ti sarà, per alleggiar la via,
Veder lo letto delle piante tue.
Come, perchè di lor memoria sia, 6
Sovr' a' sepolti le tombe terragne
Portan segnato quel ch' egli era pria :
Onde lì molte volte se ne piagne, 7
Per la puntura della rimembranza,
Che solo a' pii dà delle calcagne :
Sì vid' io lì, ma di miglior sembianza, 8
Secondo l' artificio, figurato,
Quanto per via di fuor dal monte avanza.
Vedea colui, che fu nobil creato 9
Più d' altra creatura, giù dal cielo
Folgoreggiando scendere da un lato.
Vedeva Briareo fitto dal telo 10
Celestial giacer dall' altra parte,
Grave alla terra per lo mortal gelo.
Vedea Timbreo, vedea Pallade, e Marte 11
Armati ancora, intorno al padre loro ,
Mirar le membra de' Giganti sparte.
Vedea Nembrotte appiè del gran lavoro 12
Quasi smarrito, e riguardar le genti,
Che 'n Sennaar , con lui , superbi foro.
O Niobe , con che occhi dolenti 13
Vedev' io te, segnata su la strada ,
Tra sette e sette tuoi figliuoli spenti !
O Saul , come 'n su la propria spada , 14
Quivi parevi morto in Gelboe ,
Che poi non sentì pioggia , nè rugiada !
O folle Aragne , sì vedea io te , 15
Già mezza ragna, trista, in su gli stracci
Dell' opera, che mal per te si fe'.
O Roboam, già non par che minacci 16
Quivi il tuo segno : ma pien di spavento,
Nel porta un carro prima ch' altri 'l cacci.
Mostrava ancor lo duro pavimento , 17
Come Almeone a sua madre fe' caro
Parer lo sventurato adornamento.

Je me meus, et je suis la voix qui me domine. 4
Mon maître précédait, et, pleins de nouveaux feux,
Nous nous sentions dans l'air emportés tous les deux.
« Abaisse », m'a-t-il dit « ta paupière volage, 5
« Allège utilement les longueurs du voyage,
« Vois le sol, lis la couche où tu poses tes pas ».
Comme pour que les morts survivent au trépas, 6
L'horizon de la tombe éloquente sculpture,
Atteste ce qu'on fut avant la sépulture,
Et là, plus d'une fois, s'y révèlent des pleurs, 7
Filles de l'aiguillon des plus vives douleurs,
Réchauffant la piété, lui redonnant des ailes;
Ainsi je vis, là, mais sous des traits plus fidèles 8
Des bas-reliefs divers, ouvrage surhumain,
Taillés, autour du roc, sur un saillant chemin.
Là, des esprits créés, j'y vis le plus sublime 9
Se détacher du ciel, et tomber dans l'abîme,
Serpentant dans l'espace en sillons radieux.
Plus loin, je découvrais sous la foudre des Dieux 10
Briarée abattu sur l'ardente poussière,
Des glaces de la mort fardeau lourd à la terre.
Là, Pallas, Apollon, et le Dieu des combats, 11
Égide de leur père, armés, levaient les bras,
Des lambeaux des géants contemplant l'envergure;
Nembrod debout au pied de sa haute structure, 12
Morne, au front menaçant, et mesurant de l'œil
Les peuples en Sennâr imitant son orgueil.
On lisait dans tes yeux ta douleur déchirante, 13
Niobé, sur le sol où tu vivais souffrante,
Parmi quatorze fils, chœur pâle, inanimé.
Sur son glaive Saül expirait abîmé, 14
Sur ton mont, Gelboé, terre stérilisée,
Et veuve désormais de pluie et de rosée.
L'insensée Arachné, jalouse du fuseau, 15
Transformée à demi gisait sur son réseau,
Oeuvre où l'on distinguait sa douleur et sa honte.
Ton drapeau n'avait plus ce prestige qui dompte, 16
Roboam, mais un char t'enlève, et t'affranchit
D'un trône qui s'écroule et que l'on te ravit.
On distinguait encor sur la dalle sévère 17
Alcméon compensant à sa perfide mère
Le funeste ornement de sa déloyauté.

Mostrava come i figli si gittaro 18
Sovra Sennacherib dentro dal tempio,
E come, morto lui, quivi 'l lasciaro.
Mostrava la ruina, e 'l crudo scempio 19
Che fe' Tamiri, quando disse a Ciro,
Sangue sitisti, ed io di sangue t'empio.
Mostrava, come in rotta si fuggiro 20
Gli Assiri, poi che fu morto Oloferne,
E anche le reliquie del martiro.
Vedeva Troia in cenere e in caverne: 21
O Iliön, come te basso e vile
Mostrava 'l segno, che lì si discerne!
Qual di pennel fu maestro, e di stile, 22
Che ritraesse l' ombre, e i tratti, ch' ivi
Mirar farieno uno 'ngegno sottile?
Morti li morti, e i vivi paren vivi: 23
Non vide me' di me, chi vide 'l vero,
Quant' io calcai, fin che chinato givi.
Or superbite, e via, col viso altiero, 24
Figliuoli d' Eva, e non chinate 'l volto,
Sì che veggiate il vostro mal sentiero.
Più era già per noi del monte volto, 25
E del cammin del Sole assai più speso,
Che non stimava l' animo non sciolto;
Quando colui, che sempre innanzi atteso 26
Andava, cominciò: Drizza la testa:
Non è più tempo da gir sì sospeso.
Vedi colà un Angel, che s' appresta, 27
Per venir verso noi: vedi, che torna
Dal servigio del dì l' ancella sesta.
Di riverenza gli atti e 'l viso adorna, 28
Sì ch' ei diletti lo 'nviarci 'n suso:
Pensa che questo dì mai non raggiorna.
I' era ben del suo ammonir uso, 29
Pur di non perder tempo, sì che 'n quella
Materia non potea parlarmi chiuso.
A noi venia la creatura bella, 30
Bianco vestita, e nella faccia, quale
Par, tremolando, mattutina stella.
Le braccia aperse, e indi aperse l' ale: 31
Disse: Venite: qui son presso i gradi,
E agevolmente omai si sale.

O de Sennachérib dure postérité, 18
Je vous vis, fils ingrats, assassiner un père,
Et l'oublier, sans vie, au sein du sanctuaire.
Thamyris, à ta voix partout la mort volait, 19
Quand ta rage à Cyrus en ces mots s'exhalait :
« Le sang te plut, tiens, bois, la coupe en est rasante ».
On y lisait encor la déroute effrayante 20
Du fier Assyrien, Holopherne expiré,
Et le meurtre en lambeaux dans les champs avéré.
J'y voyais la Troade en huttes funéraires, 21
O Troie, il disait bien ta honte et tes misères,
L'art qui traça tes maux sur ce pavé d'airain.
Quel maître du pinceau, quel maître du burin 22
Reproduirait les traits, les ombres, l'harmonie,
Chefs-d'œuvre de ces lieux, désespoir du génie.
Là, la vie et la mort étaient réalité, 23
Telle qu'on dut la voir j'y vis la vérité ;
Tant que mon pied foula, que mon œil lut la pierre.
Enorgueillissez-vous, marchez la tête altière, 24
Postérité d'Adam, ne baissez point les yeux,
Afin de ne point voir vos sentiers vicieux.
Nous avions sur ce mont fait notre itinéraire 25
Plus long, et du soleil consumé la carrière,
Bien plus que n'avait cru notre esprit enchaîné,
Quand celui qui, toujours à mon bien obstiné, 26
Me précédait toujours, me dit : « Lève la tête,
« Viens, bannis dès l'instant ta rêverie abstraite ;
« Vois cet ange, mon loin, disposant ses attraits, 27
« C'est vers nous qu'il viendra ; close dans son palais,
« Du jour la sixième heure a fourni son message.
« Embellis de respect ton maintien, ton visage ; 28
« Il voudra des hauts lieux nous montrer le chemin :
« Ce jour, songes-y bien, ne luira plus demain. »
De mon maître toujours je suivais la sagesse, 29
Et du temps qui nous fuit j'arrêtais la vitesse :
Sur ce point ses leçons étaient toujours clarté.
Elle approchait de nous, l'angélique beauté : 30
Sa robe éblouissait, et sa face éclatante
Imitait du matin l'étoile scintillante.
L'ange élargit ses bras, et ses ailes après : 31
« Venez, dit-il, tout proche, ici sont les degrés,
« La pente désormais s'adoucit plus aisée. »

A questo annunzio vegnon molto radi: 32
O gente umana, per volar su nata,
Perchè a poco vento così cadi?
Menocci ove la roccia era tagliata: 33
Quivi mi batteo l' ale per la fronte,
Poi mi promise sicura l' andata.
Come a man destra, per salire al monte, 34
Dove siede la Chiesa, che soggioga
La ben guidata sopra Rubaconte,
Si rompe del montar l' ardita foga, 35
Per le scalee, che si fero ad etade,
Ch' era sicuro 'l quaderno e la doga.
Così s' allenta la ripa, che cade 36
Quivi ben ratta dall' altro girone:
Ma quinci, e quindi l' alta pietra rade.
Noi volgend' ivi le nostre persone, 37
Beati pauperes spiritu, *voci*
Cantaron sì, che nol diria sermone.
Ahi quanto son diverse quelle foci 38
Dall' Infernali! che quivi per canti
S' entra, e laggiù per lamenti feroci.
Già montavam su per li scaglion santi, 39
Ed esser mi parea troppo più lieve,
Che per lo pian non mi parea davanti:
Ond' io: Maestro, di', qual cosa greve 40
Levata s' è da me, che nulla quasi
Per me fatica andando si riceve?
Rispose: Quando i P, che son rimasi 41
Ancor nel volto tuo presso che stinti,
Saranno, come l' un, del tutto rasi,
Fien li tuo' piè dal buon voler sì vinti, 42
Che non pur non fatica sentiranno,
Ma fia diletto loro esser su pinti.
Allor fec' io come color, che vanno 43
Con cosa in capo, non da lor saputa,
Se non che i cenni altrui sospicciar fanno:
Perchè la mano ad accertar s' aiuta, 44
E cerca, e truova, e quell' ufficio adempie
Che non si può fornir per la veduta:
E con le dita della destra scempie 45
Trovai pur sei le lettere, che 'ncise
Quel dalle chiavi a me sovra le tempie:
A che guardando il mio duca sorrise. 46

Combien peu cette voix rend la foule empressée ; 32
Humains, nés sur la terre, oui, le ciel est pour vous ;
Eh, qui vous fait fléchir, même au vent le plus doux ?
Il nous guide à l'endroit où s'ouvrait un passage ; 33
Là, du bout de son aile il me frappe au visage ;
Puis il me garantit sûre célérité.
Tel pour monter à droite au sommet écarté, 34
Où la maison de Dieu se présente au fidèle,
Dominant Rubaconte et la cité modèle,
On a rompu du mont l'escarpement scabreux, 35
Par degrés et degrés, œuvre des temps heureux,
Où l'on ne faussait point l'écrit ni la mesure ;
Tel ainsi se brisait, dans la sombre anfracture, 36
Le sentier qui d'en haut droit se précipitait,
Et dont un double flanc en parapet montait.
Nous portons là nos pas où plus d'un chœur s'écrie: 37
« *Beati pauperes spiritu* », mélodie
Que nulle humaine voix ne saurait enfanter.
Des gouffres de ces lieux, hélas ! quel contraster 38
Aux gouffres infernaux ! ici, c'est l'allegresse
Dès le seuil, et là-bas, la féroce détresse.
Déjà du palier saint la rude aspérité 39
Cède, et je sens en moi bien plus d'agilité,
Que quand nos pas pesants jadis foulaient la plaine.
« Maître, » lui dis-je alors, « de quelle lourde gêne 40
« Ne me trouvé-je pas tout d'un coup allégé ?
« Je vais, sans me sentir de moi-même chargé ».
« Quand les P. » m'a-t-il dit, « presque épuisés de vie, 41
« Stygmatisant encor ta physionomie,
« Seront, comme l'un deux, en plein oblitérés,
« Tes pieds s'animeront, d'un tel feu pénétrés, 42
« Que bien loin de sentir nos fatigues mortelles
« Ils voudront de plaisir s'élancer de leurs ailes ».
Alors j'imitai ceux qui négligemment vont, 43
Oublieux du fardeau qui pèse sur leur front,
Si le geste d'autrui ne fait qu'on le soupçonne.
La main, pour s'en convaincre, erre, hésite, tatonne, 44
Elle cherche, elle trouve, et remplit un devoir
Impossible à notre œil qui n'est apte qu'à voir.
Lors espaçant les doigts de ma droite que j'ouvre, 45
De sept lettres ma main six encore en découvre,
Que le gardien des clefs sur mon front inscrivit :
Mon guide à cet aspect mystiquement sourit. 46

CANTO VIGESIMOSETTIMO.

Sì come quando i primi raggi vibra 1
Là, dove 'l suo Fattore il sangue sparse,
Cadendo Ibero sotto l' alta Libra,
E l' onde in Gange da nona riarse, 2
Si stava il Sole; onde 'l giorno sen giva,
Quando l' Angel di Dio lieto ci apparse.
Fuor della fiamma stava in su la riva, 3
E cantava: Beati mundo corde*:*
In voce, assai più che la nostra, viva:
Poscia: Più non si va, se pria non morde, 4
Anime sante, il fuoco: entrate in esso,
Ed al cantar di là non siate sorde.
Sì disse, come noi gli fummo presso: 5
Per ch' io divenni tal, quando lo 'ntesi,
Quale è colui, che nella fossa è messo.
In su le man commesse mi protesi, 6
Guardando 'l fuoco, e immaginando forte
Umani corpi già veduti accesi.
Volsersi verso me le buone scorte; 7
E Virgilio mi disse: Figliuol mio,
Qui puote esser tormento, ma non morte.
Ricordati, ricordati...; e se io 8
Sovr' esso Gerïon ti guidai salvo,
Che farò or, che son più presso a Dio?
Credi per certo, che se dentro all' alvo 9
Di questa fiamma stessi ben mill' anni,
Non ti potrebbe far d' un capel calvo.
E se tu credi forse, ch' io t' inganni, 10
Fatti ver lei, e fatti far credenza
Con le tue mani al lembo de' tuoi panni.
Pon giù omai, pon giù ogni temenza: 11
Volgiti 'n qua, e vieni oltre sicuro:
Ed io pur fermo, e contro coscïenza.
Quando mi vide star pur fermo e duro, 12
Turbato un poco disse: Or vedi, figlio,
Tra Beatrice e te è questo muro.
Come al nome di Tisbe aperse il ciglio 13
Piramo in su la morte e riguardolla,
Allor che 'l gelso diventò vermiglio;

CHANT VINGT-SEPTIÈME.

Le soleil renaissant marquait ses premiers pas 1
Sur les monts que rougit l'auteur de la nature;
La balance sous l'Ebre équilibrait ses bras :
Le Gange bouillonnait haute température, 2
Et dans notre horizon la lumière expirait,
Quand d'un ange de Dieu rayonne la figure.
Sur la rive, et sorti du feu qui le cintrait, 3
Beati mundo corde était son chant suave,
Accents que nulle voix jamais n'égalerait.
Puis : « On n'avance plus, à moins qu'on ne se lave, 4
« Esprits saints, dans ce feu, volez vous y fourbir,
« Et du chant d'au-delà faites-vous l'humble esclave. »
Il dit, quand près de nous il put se faire ouïr. 5
Pâle et froid j'ai senti mes forces abattues,
Semblable au condamné qu'un arrêt doit enfouir.
Je me lève, joignant mes mains au ciel tendues, 6
Envisageant la flamme et peut-être rêveur
De ces auto-da-fé, terreurs que j'avais vues.
Mes guides m'ont fixé, guides chers à mon cœur, 7
Et Virgile m'a dit : « O tendre descendance,
« Peut-être on souffre ici, mais y mourir erreur.
« Rentre en toi, rentre en toi, si ma haute-puissance 8
« T'a pu, sur Gérion, sauver, fais-m'en l'aveu,
« Que ne puis-je plus près de la sublime essence?
« Crois, et sois-en certain, qu'en ce ventre de feu 9
« Si tu restais mille ans surchargés de replique,
« Tu n'y deviendrais pas chauve d'un seul cheveu.
« Et si tu crois qu'ici ma parole est oblique, 10
« Va, demande à ce feu serment de sureté,
« En offrant de tes mains le pan de ta tunique.
« Loin de toi désormais peur ou timidité : 11
« Tourne d'ici, viens, viens, courage et confiance. »
Et moi contre ma foi j'arme ma duréte.
Quand toutefois il vit ma rebelle constance, 12
Il se trouble : « ce mur, ce mur seul, m'a-t-il dit,
Mon fils, de Béatrix te voile la présence. »
Tel au nom de Thisbé, quand Pyrame l'ouït, 13
Son œil s'ouvre, se ferme et sa tête s'affaisse
Quand le pâle mûrier de vermeil se vêtit.

Così la mia durezza fatta solla, 14
Mi volsi al savio duca udendo il nome,
Che nella mente sempre mi rampolla.
Ond' ei crollò la testa, e disse: Come! 15
Volemci star di qua? indi sorrise,
Come al fanciul si fa, che è vinto al pome:
Poi dentro al fuoco innanzi mi si mise, 16
Pregando Stazio, che venisse retro,
Che pria per lunga strada ci divise.
Come fui dentro, in un bogliente vetro 17
Gittato mi sarei per rinfrescarmi,
Tanto er' ivi l' incendio senza metro.
Lo dolce padre mio per confortarmi, 18
Pur di Beatrice ragionando andava
Dicendo: Gli occhi suoi già veder parmi.
Guidavaci una voce, che cantava 19
Di là; e noi attenti pure a lei
Venimmo fuor, là ove si montava.
Venite, benedicti Patris mei, 20
Sonò dentro ad un lume che lì era,
Tal, che mi vinse, e guardar nol potei. 21
Lo Sol sen' va, soggiunse, e vien la sera,
Non v' arrestate, ma studiate 'l passo
Mentre che l' occidente non s' annera. 22
Dritta salia la via per entro 'l sasso
Verso tal parte, ch' io toglieva i raggi
Dinanzi a me del Sol, ch' era già basso. 23
E di pochi scaglion levammo i saggi,
Che 'l Sol corcar, per l' ombra che si spense,
Sentimmo dietro ed io e gli miei saggi. 24
E pria che in tutte le sue parti immense
Fosse orizzonte fatto d'un aspetto,
E notte avesse tutte sue dispense. 25
Ciascun di noi d' un grado fece letto,
Chè la natura del monte ci affranse
La possa del salir, più che 'l diletto. 26
Quali si fanno ruminando manse
Le capre, state rapide e proterve
Sopra le cime, innanzi che sien pranse, 27
Tacite all' ombra, mentre che 'l Sol ferve,
Guardate dal pastor, che 'n su la verga
Poggiato s' è, e lor poggiato serve,

Telle ma dureté se transforme en faiblesse; 14
Je fais front vers mon guide, à ce nom stimulant,
Ce nom qui dans mon cœur y reverdit sans cesse.
Et lui, hochant la tête, a dit : « Eh, indolent 15
« Veut-on dormir ici, » puis je l'ai vu sourire
Comme à l'enfant vaincu par un fruit succulent.
Il entre dans le feu, puis à Stace de dire : 16
« Viens, je t'en prie, approche et suis ma mission. »
Stace après moi toujours, ici, prime et m'attire.
Entré, j'eusse affronté du verre en fusion, 17
Pour raffraîchir mes os dans sa lave bouillante,
Tant l'incendie ardait haute combustion.
Mon père ranimant ma vertu languissante, 18
Me disait Béatrix, la louait, la vantait ;
« Oui, j'en crois déjà voir la beauté ravissante. »
Nous marchions : notre guide? une voix qui chantait; 19
Et nous, nous recueillions l'hymne de la prière.
Nous sortons, là, tout juste, où la route montait.
« Accourez, bienheureuse élite de mon père ; » 20
Je me trouve soudain au centre d'un soleil,
Dont la flamme indomptable a vaincu ma paupière.
« Phœbus fuit, dit la voix, la nuit est sur le seuil, 21
« Ne vous arrêtez point, doublez ce pas qui râle,
« Avant que l'occident ne se voile de deuil.
La route entre le roc tournait raide spirale 22
Au point où du soleil j'arrêtais le rayon,
Qui devant moi baissant déjà s'était fait pâle.
Pas à pas frappant un, puis un autre échelon, 23
Nous dîmes en voyant notre ombre disparue :
« Phœbus derrière nous a fui sous l'horizon. »
Et quand dans l'azur vif de la vaste étendue 24
Il n'y regnait encor nulle uniformité,
Voile épais de la nuit dans l'infini perdue,
Chacun s'est pour son lit un gradin affecté, 25
Car il tuait en nous, ce mont, route pendante,
La force de monter mais non la volupté.
Telle se radoucit la chèvre petulante, 26
Elle qu'on voyait prompte, alerte, folâtrant,
Quand elle ruminait sur la rapide pente,
Puis, morne à l'ombre, abri d'un midi dévorant, 27
Et sous l'œil du pasteur penché sur sa houlette,
Et qui penché l'observe et s'en fait le garant.

E quale il mandrïan che fuori alberga, 28
Lungo 'l peculio suo queto pernotta,
Guardando perchè fiera non lo sperga;

Tali eravamo tutt' e tre allotta, 29
Io come capra, ed e' come pastori,
Fasciati quinci e quindi dalla grotta.

Poco potea parer lì del di fuori: 30
Ma per quel poco vedev' io le stelle
Di lor solere e più chiare e maggiori.

Sì ruminando, e sì mirando in quelle, 31
Mi prese 'l sonno, il sonno che sovente,
Anzi che 'l fatto sia, sa le novelle.

Nell' ora, credo, che dall' orïente 32
Prima raggiò nel monte Citerea,
Che di fuoco d'amor par sempre ardente,

Giovane e bella in sogno mi parea 33
Donna veder andar per una landa,
Cogliendo fiori, e cantando dicea:

Sappia qualunque 'l mio nome dimanda, 34
Ch' io mi son Lia, e vo movendo intorno
Le belle mani a farmi una ghirlanda.

Per piacermi allo specchio qui m' adorno, 35
Ma mia suora Rachel mai non si smaga
Dal suo miraglio e siede tutto giorno.

Ell' è de' suoi begli occhi veder vaga, 36
Com' io dell' adornarmi con le mani:
Lei lo vedere, e me l' ovrare appaga.

E già per gli splendori antelucani, 37
Che tanto ai peregrin surgon più grati,
Quanto, tornando, albergan men lontani,

Le tenebre fuggian da tutti i lati, 38
E 'l sonno mio con esse: ond' io levàmi,
Veggendo i gran maestri già levati.

Quel dolce pomo, che per tanti rami 39
Cercando va la cura de' mortali,
Oggi porrà in pace le tue fami:

Virgilio inverso me queste cotali 40
Parole usò; e mai non furo strenne,
Che fosser di piacere a queste eguali.

Tanto voler sovra voler mi venne 41
Dell' esser su, che ad ogni passo poi
Al volo mi sentìa crescer le penne.

Tel, parqué dans les champs, le berger en vedette 28
Veille près des moutons inertes, sans soucis,
Redoutant les assauts que la fauve projette;
Tel notre rôle à trois, dans cette grotte assis, 29
Moi chèvre, eux du berger fesant le personnage,
Des langes du rocher en tous sens circonscrits
Peu, très-peu du dehors me montrait son image; 30
D'un pertuis exigu quelque astre apparaissait,
Mais plus grand, et plus net, qu'il ne brille d'usage.
Méditatif, ému de leur riant effet, 31
Je m'endors au sommeil, lui force transcendante,
Souvent anticipant sur l'avenir qu'il sait.
A l'est l'heure, je crois, s'ouvrait jeune-naissante; 32
Sur la cime du mont Venus y reluisait,
Elle, des feux d'amour toujours resplendissante.
Jeune et belle, une femme en mon songe posait. 33
Légère en une lande elle va, s'abandonne,
Associant son chant à ses fleurs, et disait :
« O toi, qui par mon nom veux savoir ma personne, 34
« Entends, je suis Lia, je vais, je viens errer,
« Mouvant ces belles mains qui tressent ma couronne
« Mes doigts à mon miroir aiment à me parer, 35
« Ma sœur Rachel au sien est constamment assise,
« Et tout le long du jour se plaît à s'y mirer.
« Le ris brille en ses yeux dont elle s'est éprise, 36
« Comme en moi m'embellir y produit mon bonheur :
« Contempler est sa joie, opérer ma devise. »
Et de l'aube déjà la précoce lueur, 37
L'aube, du pèlerin avant-courrière amie,
Car rentrant chez les siens plus près loge son cœur,
Dissipait la nuit lente et sa monotonie, 38
Et mon songe avec elle, et me voilà debout,
Car mes guides déjà levés veillaient ma vie.
« Ce fruit délicieux que va cherchant partout, 39
« Sur cent rameaux divers l'incertitude humaine,
« Aujourd'hui de tes faims en apaisera l'aôut. »
Virgile me regarde et me fait cette étrenne, 40
Mots doux, car des plaisirs qui purent m'émouvoir,
Nul plaisir n'égala celui de cette aubaine.
Désir sur vif désir croît en moi le vouloir 41
De monter; et tout pas vers le haut de l'échelle
Redouble en moi l'élan qui me faisait mouvoir.

Come la scala tutta sotto noi 42
Fu corsa, e fummo su 'l grado superno,
In me ficcò Virgilio gli occhi suoi,
E disse: Il temporal fuoco e l' eterno 43
Veduto hai, figlio, e se' venuto in parte,
Ov' io per me più oltre non discerno.
Tratto t' ho qui con ingegno e con arte: 44
Lo tuo piacere omai prendi per duce:
Fuor se' dell' erte vie, fuor se' dell' arte.
Vedi il Sol, che in la fronte ti riluce: 45
Vedi l' erbetta, i fiori e gli arboscelli,
Che quella terra sol da se produce.
Mentre che vegnon lieti gli occhi belli, 45
Che lagrimando a te venir mi fenno,
Seder ti puoi, e puoi andar tra elli.
Non aspettar mio dir più, nè mio cenno: 47
Libero, dritto, sano è lo tuo arbitrio,
E fallo fora non fare a suo senno:
Per ch' io te sopra te corono e mitrio. 48

CANTO VIGESIMOTTAVO.

Vago già di cercar dentro e dintorno 1
La divina foresta spessa e viva,
Ch' agli occhi temperava il nuovo giorno,
Senza più aspettar lasciai la riva, 2
Prendendo la campagna lento, lento,
Su per lo suol, che d' ogni parte oliva.
Un' aura dolce, senza mutamento 3
Avere in se, mi ferìa per la fronte,
Non di più colpo, che soave vento;
Per cui le fronde, tremolando pronte, 4
Tutte quante piegavano alla parte,
U' la prim' ombra gitta il santo monte;
Non però dal lor' esser dritto sparte 5
Tanto, che gli augelletti per le cime
Lasciasser d' operare ogni lor arte;
Ma con piena letizia l' ore prime, 6
Cantando, riceveano intra le foglie,
Che tenevan bordone alle sue rime,
Tal, qual di ramo in ramo si raccoglie 7
Per la pineta in sul lito di Chiassi,
Quand' Eolo Scirocco fuor discioglie.

Quand toute, et loin de nous, eut couru l'escabelle, 42
Et que nos pieds foulaient la haute sommité,
Virgile sur mon front a cloué sa prunelle :
« Les feux, dit-il, du temps et de l'éternité 43
« Tu les as vus, mon fils, tu marches sur une aire,
« Où tout n'est au-delà pour moi qu'obscurité.
« Jusqu'ici t'a conduit génie et savoir faire ; 44
« Ton guide désormais c'est toi, c'est ton plaisir ;
« Plus de viols tors, scabreux, ni perpendiculaire.
« Vois les feux du soleil sur ton front resplendir, 45
« Vois ces gazons, ces fleurs, ces fruits, douces prémices,
« Enfantement d'un sol toujours prêt à s'ouvrir.
« En attendant ici ces yeux, chères délices, 46
« Dont les pleurs éloquents vers toi m'ont fait venir,
« Tu peux errer, t'asseoir au gré de tes caprices.
« Non, rien, plus rien de moi, geste, mot ni soupir. 47
« Indépendant, droit, sain, tu te reste à toi-même :
« Tu serais criminel de te désobéir ;
« Ceins, de par moi, couronne et triple diadème. 48

CHANT VINGT-HUITIÈME. (15)

Impatient déjà d'interroger les lieux, 1
Où vit le bois sacré, touffu, mystérieux,
Voilant à l'œil l'éclat du jour qui se ravive, (16)
Soudain sans hésiter j'abandonne la rive, 2
Je saisis la campagne à pas calmes, pesants,
A travers des sentiers tout fleurs et tout encens.
Une brise à longs flots, moelleuse, inaltérable, 3
Soutenue, et toujours, heurtait mon front, semblable
Aux paisibles assauts d'un suave zéphyr.
Elle agitait la feuille et la faisait frémir ; 4
Et la branche inclinait son mobile feuillage,
Où du matin ce mont projetait son ombrage,
Déviant assez peu de verticalité, 5
Que les jeunes oiseaux en hospitalité,
Dussent taire leurs jeux et leur douce harmonie ;
Mais joyeux saluant l'aurore rajeunie, 6
Ils chantaient à l'envi sur les rameaux penchants,
Dont le bourdonnement accompagnait leurs chants.
Tel dans le Chiassi le pin sombre murmure, 7
Quand frolant leurs sommets à travers la verdure,
Gronde le Sirocco qu'Éole a déchaîné.

Già m' avean trasportato i lenti passi
Dentro all' antica selva tanto, ch' io
Non potea rivedere, ov' io m' entrassi:
Ed ecco più andar mi tolse un rio
Che 'nver sinistra con sue picciole onde
Piegava l' erba, che 'n sua riva uscio,
Tutte l' acque, che son di qua più monde,
Parrieno avere in se mistura alcuna
Verso di quella, che nulla nasconde;
Avvegna che si muova bruna bruna
Sotto l' ombra perpetua, che mai
Raggiar non lascia Sole ivi, nè Luna,
Co' piè ristetti, e con gli occhi passai
Di là dal fiumicello per mirare
La gran variazion de' freschi mai,
E là m' apparve, sì com' egli appare
Subitamente cosa, che disvia
Per maraviglia tutt' altro pensare,
Una donna soletta, che si gìa
Cantando ed iscegliendo fior da fiore,
Ond' era pinta tutta la sua via.
Deh, bella donna, ch' a' raggi d' amore
Ti scaldi, s' i' vo' credere a' sembianti,
Che soglion esser testimon del core,
Vegnati voglia di trarreti avanti,
Diss' io a lei, verso questa riviera,
Tanto, ch' i' possa intender, che tu canti.
Tu mi fai rimembrar dove, e qual' era
Proserpina nel tempo, che perdette
La madre lei, ed ella primavera.
Come si volge con le piante strette
A terra, ed intra sè donna, che balli,
E piede innanzi piede appena mette,
Volsesi in su' vermigli ed in su' gialli
Fioretti verso me, non altrimenti,
Che vergine, che gli occhi onesti avvalli;
E fece i preghi miei esser contenti
Sì appressando se, che 'l dolce suono
Veniva a me co' suoi intendimenti.
Tosto che fu là, dove l' erbe sono
Bagnate già dall' onde del bel fiume,
Di levar gli occhi suoi mi fece dono.

Mes pas m'avaient déjà lentement entraîné, 8
Mais si loin dans le bois, que ma vaine science
N'y pouvait, n'ysavait s'expliquer ma présence.
Soudain par un ruisseau mes pas sont arrêtés; 9
Sous ses flots vagabonds vers la gauche emportés,
Sur les bords de son lit pliait l'herbe naissante.
De toute l'eau d'ici, l'eau la plus transparente 10
Révèlerait aux yeux plus d'une impureté,
Auprès de celle-ci, vive limpidité.
Son onde s'écoulait, il est vrai, sombre, sombre, 11
Sous la feuille immobile, et perpétuant l'ombre,
Où lune ni soleil jamais ne resplendit.
Mon pied se tait, mes yeux marchent delà le lit 12
Du doux fleuve, ils voulaient admirer la parure
De ces multiples Mais honneur de la nature. (17)
Là m'apparut, (ainsi que parfois apparaît . 13
A nos régards émus un merveilleux attrait,
Qui veut que notre esprit à nul autre ne pense)
Seule une jeune femme, et qui vers moi s'avance, 14
Chantant; sa main cueillait et puis encor cueillait
Les fleurs dont sous ses pas le sol étincelait.
« Oh, Dame de beauté, qu'amour céleste enflamme, (18) 15
« Si j'en crois à ces traits qui me disent ton âme,
« Car les traits sont du cœur l'habituel témoin,
« Eh, que ne te plaît-il de n'être plus si loin, 16
« Lui dis-je, viens aux bords de cette douce rive,
« Assez, j'y saisirai ta voix trop fugitive. ·
« Ton aspect me redit Proserpine et le lieu 17
« Où sa mère, aspirant son éternel adieu,
« Perd sa fille qui perd sa moisson printanière. »
Telle se meut sans art la jeune bayadère, 18
Rase le sol d'un pied qu'elle ramène en soi,
Posant à peine l'un devant l'autre; vers mòi
Telle elle vint, foulant et fleur jaune et vermeille, 19
A travers les sentiers tout parfumés, pareille
A la beauté pudique humiliant ses yeux,
Contenta mes souhaits d'un air tout gracieux, 20
Me joignit, et si près, que de sa voix aisée,
Arrivait jusqu'à moi le mot et la pensée. (19)
A peine sur le bord, où le gazon naissant 21
Boit à l'envi les flots du limpide torrent,
D'un regard de ses yeux elle me fit la grâce.

Non credo, che splendesse tanto lume 22
Sotto le ciglia a Venere trafitta
Dal figlio fuor di tutto suo costume.
Ella ridea dall' altra riva dritta, 23
Traendo più color con le sue mani,
Che l' alta terra senza seme gitta.
Tre passi ci facea 'l fiume lontani 24
Ma Ellesponto, là 've passò Xerse,
Ancora freno a tutti orgogli umani,
Più odio da Leandro non sofferse, 25
Per mareggiare intra Sesto e Abido,
Che quel da me, perchè allor non s' aperse.
Voi siete nuovi : e forse perch' io rido, 26
Cominciò ella, in questo luogo eletto
All' umana natura per suo nido,
Maravigliando tienvi alcun sospetto : 27
Ma luce rende il salmo Delectasti,
Che puote disnebbiar vostro 'ntelletto.
E tu che se' dinanzi, e mi pregasti, 28
Dì s' altro vuoi udir : ch' io venni presta
Ad ogni tua question, tanto che basti.
L' acqua, diss' io, e 'l suon della foresta 29
Impugnan dentro a me novella fede
Di cosa, ch' io udi' contraria a questa.
Ond' ella : I' dicerò, come procede 30
Per sua cagion, ciò ch' ammirar ti face,
E purgherò la nebbia, che ti fiede.
Lo sommo Bene, che solo a sè piace, 31
Fece l' uom buono a bene, e questo loco
Diede per arra a lui d' eterna pace.
Per sua diffalta quì dimorò poco : 32
Per sua diffalta in pianto ed in affanno
Cambiò l' onesto riso e 'l dolce giuoco ;
Perchè 'l turbar, che sotto da se fanno 33
L' esalazion dell' acqua e della terra,
Che quanto posson dietro al calor vanno,
All' uomo non facesse alcuna guerra ; 34
Questo monte salìo ver lo Ciel tanto
E libero è da indi, ove si serra.
Or perchè in circuito tutto quanto 35
L' aer si volge con la prima volta
Se non gli è rotto 'l cerchio d' alcun canto :

Jamais plus beau rayon, de ceux que rien n'efface, 22
Ne brilla sous les cils de la belle Cypris,
Frappée étourdîment des flèches de son fils.
Sur la rive opposée, au gré de ses caprices, 23
Riante elle effeuillait les diaprés calyces,
Que ce tertre produit sans des germes y nés.
Ce torrent nous tenait de trois pas éloignés, 24
Mais d'Hellé que Xercès se rendit navigable,
Barrière à tout orgueil encore insurmontable,
Léandre maudit moins les tumultueux flots, 25
Pour aborder de Seste aux rives d'Abydos,
Que moi ce ruisselet qui barrait mon passage.
« Nouveaux-venus, peut-être, un souriant visage, 26
« Dit-elle, en ce séjour de prédilection,
« Aux enfants des humains berceau d'élection,
« En vous émerveillant tient votre âme inquiète, 27
« Mais le *delectasti* du lyrique prophète,
« Luit d'un éclat qui peut illuminer le cœur.
« Et toi, qui m'es devant, toi, mon solliciteur, 28
« Dis si tu veux ouïr plus, car me voilà prête
« A rendre sur tout point ton ame satisfaite.
« La voix de la forêt, dis-je, son onde, en moi 29
« Combattent en mon cœur le germe de ma foi,
« Car de ce que j'ai su je sens tout le contraire. »
Elle : « sur cette cause il faut que je t'éclaire, 30
« T'explique le secret de ton étonnement,
« Et chasse les brouillards de ton entendement.
« Le premier bien qui seul se complait en soi-même 31
« Engendra l'homme bon pour son bonheur suprême;
« D'une éternelle paix cet Éden fut l'enjeu;
« La faute en fut à lui s'il y séjourna peu. 32
« La faute en fut à lui si douleurs et tristesse
« Supplantèrent les ris et la douce liesse.
« Pour calmer au dessous le conflit permanent 33
« Des vapeurs de la terre et de l'onde émanant,
« Qui sur le pas du feu vont autant que possible,
« Et faire qu'aux mortels il ne fut point nuisible, 34
« Ce mont se prolongea vers le ciel assez haut,
« Restant libre du point où sa croupe se clôt.
« Comme en cercle sans fin, éternel dans sa route, 35
« Tourne l'air emporté par sa première voûte,
« Si sa sphéricité d'aucun point ne se rompt,

In questa altezza, che tutta è disciolta 36
Nell' aer vivo, tal moto percuote,
E fa sonar la selva, perch' è folta:

E la percossa pianta tanto puote, 37
Che della sua virtute l' aura impregna,
E quella poi girando intorno scuote:

E l' altra terra, secondo ch' è degna 38
Per sè o per suo Ciel, concepe e figlia
Di diverse virtù diverse legna.

Non parrebbe di là poi maraviglia 39
Udito questo, quando alcuna pianta
Senza seme palese vi s' appiglia,

E saper dèi, che la campagna santa, 40
Ove tu se', d'ogni semenza è piena
E frutto ha in sè, che di là non si schianta.

L' acqua che vedi, non surge di vena, 41
Che ristori vapor, che giel converta
Come fiume, ch' acquista, o perde lena;

Ma esce di fontana salda e certa, 42
Che tanto del voler di Dio riprende,
Quant' ella versa da duo parti aperta.

Da questa parte con virtù discende, 43
Che toglie altrui memoria del peccato;
Dall' altra d' ogni ben fatto la rende.

Quinci Lete, così dall' altro lato 44
Eunoè si chiama; e non adopra
Se quinci e quindi pria non è gustato.

A tutt' altri sapori esso è disopra: 45
Ed avvegna ch' assai possa esser sazia
La sete tua, perch' io più non ti scuopra,

Darotti un corollario ancor per grazia, 46
Nè credo, che 'l mio dir ti sia men caro,
Se oltre promission teco si spazia.

Quelli, ch' anticamente poetaro 47
L' età dell' oro, e suo stato felice,
Forse in Parnaso esto loco sognaro.

Quì fu innocente l' umana radice: 48
Quì primavera sempre, ed ogni frutto:
Nettare è questo, di che ciascun dice.

Io mi rivolsi addietro allora tutto 49
A' miei poeti, e vidi, che con riso
Udito avevan l' ultimo costrutto:

Poi alla bella donna tornai il viso. 50

« Un mouvement pareil heurte aussi ce haut mont, 36
« Dans un Éther subtil, indépendant espace,
« Et fait gronder le bois résistant par sa masse ;
« Et l'arbre a tel pouvoir, quand les vents l'ont battu, 37
« Qu'il imprègne les airs de sa toute-vertu,
« Puis l'air, en tournoyant, la propage à la ronde,
« Tandis que l'autre terre, ou plus, ou moins féconde, 38
« De son ciel ou de soi donne en postérité
« De diverses vertus, bois de diversité.
« Ceci dit ce n'est donc qu'un effet ordinaire, 39
« Si la plante paraît, au terrestre hémisphère,
« Y naître et s'élever sans germe préparé.
« Connais, et tu le dois, cet asyle sacré, 40
« Où ton pied pose, il est en soi la pépinière
« Des germes et des fruits refusés à la terre.
« L'onde, qu'ici tu vois fugitive bondir, 41
« N'est point de ces vapeurs que le froid sait unir,
« Tel qu'un fleuve qui perd ou reprend son haleine ;
« Mais jaillit d'une source immuable, certaine, 42
« Qui retrouve en Dieu seul et dans sa volonté,
« Autant d'eau qu'en épand sa liberalité.
« D'une part elle va forte de la puissance 43
« Qui des péchés passés ravit la souvenance,
« De l'autre en nous le bien par elle est rappelé ;
« Elle est d'ici Léthé, de la gauche Eunoé. 44
« Sa vertu toutefois reste non avenue
« Si d'ici, si de là, son onde n'est point bue.
« Nulle eau parmi les eaux ne l'égale en saveur ; 45
« Et bien qu'elle ait en toi satisfait cette ardeur,
« Qui réveillait ta soif, pour que j'aie à me taire,
« Je veux par grâce encor t'offrir un corollaire, 46
« Et mon dire je crois ne te déplaira pas,
« Plus avant avec toi s'il promène ses pas.
« Tels qui jadis de l'or ont poétisé l'âge, 47
« Peut-être en le créant en leur divin langage,
« Sur le Pinde ont rêvé de sa félicité.
« Ici fut innocent le type-humanité, 48
« Ici printemps toujours, pas de fruit qui n'y naisse :
« Cette onde est le Nectar dont chacun dit sans cesse. »
Vers mes bardes alors je fais front, de tous deux 49
J'en consulte les traits, j'y vois un ris douteux,
Qui de ces derniers mots suivait l'échaffaudage ;
Puis vers ma déité j'ai tourné le visage. 50

DANTE POÈTE SATIRIQUE.

S'il est un poète qui ait exercé la dictature absolue du génie sur les vertus et les travers de l'humanité, ou si l'on veut, pour parler sans détours, la magistrature, le sacerdoce de la satire, — car c'en est un, — ce poète c'est Dante.

Je n'ignore pas que la qualification de satirique jette souvent, et mal à propos, de la défiance, de la défaveur, un vernis sombre sur le caractère d'un écrivain : *hic niger est*; mais avant de le taxer de haine, de vengeance, de mauvaise foi, d'exagération, d'impudeur, connaissons bien et l'homme, et son œuvre, et les temps antérieurs à lui, et l'histoire de sa vie, et la vie de son siècle. (20)

Nous n'avons point à traiter ici de la satire au moyen-âge, moins encore en Italie exclusivement; mais si l'on avait à l'apprécier depuis St.-Jérome, le plus sérieux, comme le plus mordant des pères de l'Église, jusqu'à Érasme qui, sur ce point, ne lui cède en rien, la course serait longue à fournir et la matière vaste, curieuse, piquante. Notre intention est de considérer ici Dante lancé sur la scène politique où la fortune l'élève, d'où plus tard elle le précipite, abimant son avenir; et de le montrer lui, mais toujours lui dans ses écrits, et par ses propres écrits. En suivant pas à pas l'écrivain satirique, je veux dire le philophe moral que l'énergie de sa vertu entraîne à la répréhension et au blâme, non par perversité, mais par amour du bien; en l'étudiant sincèrement et sans prévention aucune, nous le voyons, comme un St.-Louis à Taillebourg, soutenu de la ferveur de sa foi, de la pureté de son âme, de l'énergie de sa constance, seul paladin d'un parti tout entier, repousser, retorquer par son propre génie les traits de ses ennemis, hostile lui-même non dans le sens dont on s'est servi contre lui, mais hostile, comme il l'entend lui-même, à chaque loup qui lui lance son dard, c'est-à-dire toujours magnanime, généreux, juste, sans cesser d'être sévère, et toujours le défenseur de la raison et du bon-sens.

Salut, salut à toi, citoyen illustre qui, dédaignant l'aristocratie des grandeurs, de la naissance, des richesses, voulus par un choix libre devenir plébéïen, *unus e multis*; voilà le premier dard que la noblesse de tes sentiments jette à la face de ton siècle; voilà le premier exemple des leçons de ton cher Brunetto Latini : tu garderas de te salir au contact des mœurs de tes contemporains; il te l'a dit lui-même : *dei lor costumi fa che tu ti forbi*; tu lui as obéi comme il le désirait; il ajouta : souviens-toi de mon livre, je te le recommande: c'était de dire : sois fidèle à la philosophie; tu l'as été : — elle t'a fait meilleur que ton siècle, elle t'a élevé au-dessus de tous les siècles.

Un ouvrage remarquable sous tous les rapports, et par son style et par sa critique judicieuse, intitulé la *Satire en France au moyen-âge*, a été recemment publié par Mr Lenient, professeur de rhétorique au collége Napoléon. Si l'on se pénètre bien de la lecture de ce livre, en rapprochant par la pensée le moyen-âge en France, et le moyen-âge en Italie, on y reconnaîtra les mêmes tendances

politiques, les mêmes mœurs, mœurs relâchées, un peu trop peut-être ; le même entraînement vers l'indépendance, le même esprit de réforme des abus; et si vous changez le nom des écrivains, et des compositions littéraires, partout des assauts satiriques contre tous les pouvoirs absolus. On ne peut même s'empêcher d'avouer que les écrivains français du moyen-âge, dans leurs invectives contre les hommes du plus haut comme du plus bas étage, ont porté la hardiesse encore plus loin que ne l'ont fait divers poètes italiens antérieurs à Dante, moines, la plupart, ou autres ; et ne craignons pas de le dire, leurs ouvrages sont là : ceux-ci dans leurs sonnets, leurs ballades et leurs chansons, ont persifflé, raillé, berné les institutions et les hommes quels qu'ils fussent, ou plutôt tels qu'ils étaient, par des vers bien autrement sanglants que ceux qu'on reproche à notre poète, et qui sont, en quelque sorte, l'excuse succursale de sa justification. Qu'est-ce que celà prouve? Qu'il y avait encore des vertus au milieu de tant d'excès, et que l'indépendance de la pensée s'était refugiée dans la généreuse indignation de l'indépendance du poète.

Tel qui, né de soi-même, s'improvise pour régenter le genre-humain, — n'importe sous quel titre il s'annonce, pourvu qu'il ne le prostitue ni à l'adulation, ni à la licence, — philosophe, orateur, historien ou poète, il doit, en présence de la postérité, et sous l'œil des plus austères aristarques, être le sanctuaire de toutes les vertus, et porter, selon l'expression du vulgaire, sa conscience et son cœur sur sa main; il se constitue le champion de la morale publique; on le veut sans peur et sans reproche. Certes si un poète satirique de la trempe de Dante, — je ne parle pas de ceux qui ne lui ressemblent point, — sentait qu'on pourrait retorquer l'argument contre lui, et lui dire : *Vous qui parlez de vertu, vous y connaissez-vous ? ah, le voilà qui fait le rigoriste ! il ne voit pas la poutre de son œil*: que deviendrait alors dans l'esprit de ses auditeurs la vérité de cette parole toute-puissante, démentie dans son for intérieur. Ou si le sarcasme, toujours prêt à intercepter l'imprudent bout d'oreille, en dépit des efforts de la dissimulation, tournait autour de ces vieux adages, qui, malgré leur trivialité, frappent droit et sûr à leur but, bien mieux, ou tout aussi bien qu'un argument rayé, nouveau genre d'argument *ad hominem*: *C'est gros Jean qui prèche son curé ; tel me doit qui me demande,* et mille autres plus redoutables encore; le satirique persisterait-il à se poser en réformateur de son siècle, à se montrer le releveur des torts, le vengeur de l'oppression? Non, non! à moins qu'on ne suppose, ce qui serait une des absurdités les plus insoutenables, que le livre de Dante, que son auteur lui-même, n'est qu'hypocrisie ; que sa vie n'a été que mensonge, qu'il n'est lui-même qu'un prêcheur de vertu du nombre de ceux qui se feignaient des *Curius*, on restera convaincu que sous l'armure et avec le glaive de la satire, glaive de feu, il a combattu l'adversaire du bien, le démon du mal, légalement, loyalement, courageusement quelque part qu'il fût, sous la pourpre comme sous la bure, sous le casque comme sous le froc, sous la tiare, comme sous le bandeau royal. Et ici, pour aller au-devant de l'opinion publique, vient à

propos une note que nous empruntons à l'ouvrage de Mr. Lenient, note qui résume tout ce qu'ont dit les commentateurs italiens qui ont jugé sainement la satire de Dante.

« Nous citerons, à ce propos, les reflexions très-judicieuses de deux pères Jé-« suites, MMr. Martin et Cahier, auteurs d'un somptueux travail sur les vitraux de « Bourges : « Les sociétés chrétiennes sont extrêmement éloignées de confondre le « ministère avec l'homme qui en est revêtu.... La notion même de ministère « emporte celle de commission, reçue avec responsabilité personnelle, sans pré-« judice des fautes du ministre pour le pouvoir qu'il représente, ni même pour « les fonctions qu'il accepte, parce que l'autorité *de ce ministre ne lui est que* « *prêtée* et réside réellement plus haut que lui. » Il est inutile de nous étendre sur la superiorité de Dante dans la satire; cependant nous devons en dire quelque chose. La satire n'était ni neuve pour lui, ni une invention de lui, il en avait étudié, dans les poètes de l'antiquité, les formes, les procédés, les allures; il les imite, il les traduit, mais d'une manière qui n'appartient qu'à lui; ils sont en lui, il est en eux, et il n'est aucun d'eux; il les résume, il les éclipse. Les siècles modernes n'ont même rien à lui opposer. Contentons-nous de citer les plus connus: Rabelais, le docte curé de Meudon, s'élève bien haut dans la satire tant qu'il marche dans le bon goût; mais tombe bien bas quand il s'en éloigne, et malgré tout son génie, il n'est jamais que Rabelais. Swift est fin, spirituel, vif, élégant, animé, mais n'a rien d'élevé. Rabner est philosophe, philosophe sensé, mais lourd et pesant. La satire Ménippée, fleur d'esprit, malgré son haut mérite n'est pas l'œuvre d'un seul. Butler, l'auteur d'Hudibras, se déchaîne contre le presbytérianisme, qu'il veut renverser en le ridiculisant par des traits qui n'ont ni la verve, ni le sublime, ni l'éloquence de Dante. On pourrait pousser plus loin ces comparaisons, mais entendons retentir les chaires d'Italie: « Jamais, a dit le professeur *Judice* au sujet de Dante, on ne vit la satire des mœurs, quelque piquante qu'on puisse l'idéaliser, sanctifiée par le caractère religieux de la poésie monter si haut, et comme elle n'a pas de type parmi les productions connues de l'art, elle a saisi d'étonnement les critiques les plus impartiaux, les a forcés au silence, laissant à l'ineptie, à la sottise la maladresse d'y chercher ces règles que l'industrie humaine invente quand le génie empreint sur le monde sa trace lumineuse et disparaît. (21) » Si la satire, cette Némésis de toutes les littératures, de tous les genres de littérature, et de tous les siècles, est, comme on l'a dit, une puissance négative qui détruit sans créer, ne peut-on pas croire qu'elle féconde tacitement, en forçant à son aspect le vice à se rejeter sur soi-même, à rebrousser en soi, à s'y renfermer *in petto*, et peut-être à oser moins; car la plupart de ces foudres tombées sur les sommités, ces traits à double dard, ces coups d'aiguillons fourchus sententieusement poignants, et surtout ceux de Dante, restent et resteront, comme un épouvantail à quiconque voudrait forfaire à l'honneur et au devoir.

En vain, tels et tels qui purent, ou peuvent encore, y lire un portrait tracé d'après eux-mêmes, ont-ils cherché à noircir, éteindre, anéantir l'ouvrage ; mais

l'ouvrage, tel que le flot en ébullition monte, monta toujours à la surface. En vain a-t-on proscrit le poète ; les siècles ont passé, le poète a survécu, et par un retour heureux on l'aime, on l'aimera, on l'admirera toujours.

Né observateur, mais observateur patient, minutieux, profond, Dante, d'un œil rapide, d'un œil d'aigle a mésuré les siècles, en a toisé les héros ; son intelligence pénètre dans les replis du cœur humain, en sonde, en decouvre les motifs secrets, rien ne lui échappe, actes, mouvements, inspirations, il saisit tout, et son expression, stygmate indélébile, sceau de sa pensée, tour à tour douce, brûlante, sombre, laconique, audacieuse, immortalise la vertu, et l'infamie.

Il est puissant, l'envie de tous côtés l'assaille : « Ce peuple ingrat et pervers, « qui descendit anciennement de Fiésole, et qui tient encore de la montagne et « du rocher deviendra ton ennemi pour prix de ta vertu. » Enfer, 15. v. 64.

. . . . . *Quello ingrato popolo maligno*
Che discese di Fiesole ab antiquo,
E tiene ancor del monte e del macigno,
Ti si farà per tuo ben far nimico.

Il est déchu : c'est le sarcasme du bouffon, la morsure du tigre ; la ruade du cheval, les aboyements des *latrator Anubis*, les foudres juridiques : *quis tam ferreus ut teneat se*; et qui pourrait se taire? La satire, dont on lui fait un crime, est la conséquence de sa conviction religieuse, de la gravité de son caractère, de son rigorisme moral, de l'indignation que fesaient naître en lui les debordements de son siècle, le déchaînement des passions les plus insensées, les aberrations politiques des divers partis qui déchiraient l'Italie, l'audace des hérésies. La satire était pour lui un droit de légitime défense. Il est l'orateur officiel et officieux de la société de son siècle, minée dans ses croyances, sapée dans ses libertés, outragée par l'irruption des abus, abus en tout genre; tout est sorti de l'ornière du bien! Ce qui domine en Dante c'est surtout une âme forte en qui brûle, avec un spiritualisme pur, l'amour de la liberté, l'amour de la patrie, en un mot l'amour de toutes les vertus; et cette multiplicité d'amour se résume en lui en une philosophie mâle, austère, roide, peut-être, mais qui n'a rien d'outré, rien des subtilités d'un Caton, rien d'étranger à la verité; c'est une aversion invincible, tenace, mais honorable pour lui ; c'est un parti pris contre tout ce qui heurte le dogme catholique, l'altère, le dégrade, le contredit, le fausse; c'est une horreur raisonnée de toutes les tyrannies, de tous les égarements, de tous les écarts; et dès lors s'etonnera-t-on si le poète gronde, éclate, foudroie à son tour?

...*Le terre d'Italia tutte piene son di tiranni* (purg.)
I regi che son molti, e i buon son rari. (par. 13. 108.)

Il vit au milieu des convulsions religieuses et politiques; il est témoin des vio-

lences des passions, qui allument, agitent les esprits. Là, il puise toute sa verve, son feu, sa véhémence, et c'est surtout l'amour du bien qui l'anime, qui le meut, qui vivifie le sarcasme, aiguise le dard acéré qu'il décoche. D'ennemis, Dante en a beaucoup, mais il n'en connaît point; il ne connaît que des prévaricateurs. De vengeances, il n'en exerce point: le livre c'est l'homme, et l'homme c'est son livre.

Heureux les cœurs exempts de colère haineuse.
Mais contre tes voisins point de ressentiments.

....................*Beati*
Pacifici che son senza ira mala (PURG.).
Non vo' però ch' a' tuoi vicini invidie (Par. 17. 99.)

Et Fanelli et Perticari, du nombre de ceux qui ont le mieux étudié, compris, apprécié la noblesse de caractère du poète, constatent par mille preuves de son livre que son inflexibilité, qui ne pardonnait à personne, déguisait, sous un voile sombre, les sincères affections qui l'attachaient à la foi de ses pères, à sa patrie, à ses principes politiques.

Cette opinion paraîtra sans doute un paradoxe, mais c'est un paradoxe qui dégénère en certitude si l'on recherche l'homme essentiellement catholique-apostolique-romain dans le poète philosophe, c'est-à-dire la satire compatible avec l'esprit religieux.

C'est là une thèse délicate sur laquelle il semble qu'on ait hésité de s'arrêter, dans la crainte d'être honni en cherchant à justifier le poète citoyen qui, depuis son funeste priorat, subit tant de tribulations, de haines, de censures, et dont la vertu tonnait toujours, et toujours au milieu de l'ouragan. Tout persécuté qu'il est on croit l'entendre dire: « Vous me condamnez, vous m'exilez, vous me « brûlez; je ne puis me justifier, mais la postérité me justifiera; mais le grand « vengeur dira la verité qui provoque l'orage. Voilà la loi, les prophètes, voilà « ce que furent vos pères, voilà mes principes, voilà ma vie! Voyons quel est le « siècle, ce que vous êtes, ce que vous valez ». Le mort appartient à Dieu, mais le vivant appartient à l'histoire; il ressort de son tribunal redoutable; elle a le droit de le condamner, ou de l'absoudre selon ses œuvres. Dante n'est point un misanthrope farouche, sombre, inquiet, qui colorant la noirceur de son fiel sous les dehors d'un zèle spécieux, se déchaîne indistinctement contre tout ce qui l'offusque, et frappe d'estoc et de taille en homme aveugle, emporté, passionné. Sa satire est raisonnée, basée sur l'impartialité historique: en tout, il voit, saisit, bat en brèche le coté faible; il ne voit point tout en noir, mais il voit tout juste; et l'on doit hautement avouer que jamais la passion ne lui fit exagérer la verité ou la sacrifier; il l'avoue lui-même, et sur ce point nul ne l'a contredit.

Il a bien pu adopter comme vérité quelques faits entachés aujourd'hui de fausseté, et que la croyance populaire tenait pour vrais; mais il n'a point erré maligne-

ment comme on a cherché à l'insinuer; son courage repousse cette indigne manœuvre oratoire. Il heurte de front quand il est dans son droit; il ne mâche pas ce qu'il a sur le cœur, et la crudité de l'expression se fait vérité sous sa plume. Il n'a pas voulu confondre un pape avec un empereur, quand il a mis un Anastase en enfer avec les hérétiques, bien que le poète y ait placé d'autres papes et des empereurs et des rois. Cet Anastase, comme on l'a démontré, n'est point ici le pontife romain, mais Anastase Deux, empereur d'Orient, qui fut entraîné par Photin et qui s'arrogeait le titre de *Papa*, titre que l'on confirma ensuite aux empereurs d'Orient. Cet Anastase fut un des premiers fauteurs de la séparation de l'église grecque d'avec la latine, et il est ici justement tourné en ridicule par Dante qui, dans une prosopopée hardie, fait ironiquement proclamer par sa tombe : *Je garde le pape Anastase.* Mais s'il a mis dans l'enfer des papes, des rois, pêle-mêle associés à des citoyens diffamés, à l'immondice de son siècle, ce n'est pas la justice de Dante qui parle, c'est l'indiscrétion de l'histoire, c'est la voix du peuple. Dante est toujours et partout le poète de la rectitude, et de la raison; toujours impartial, toujours sévère sans cesser d'être juste; véhément sans être declamateur; s'il raille ou s'il rit quelquefois, c'est d'un rire effrayant :

Tu ne pensais peut-être pas que j'étais logicien, fait-il dire au chérubin noir auquel l'âme de St.-François disputait la possession d'un damné. (*Montefeltro, le soldat-moine*).

. . . . *Forse*
Tu non pensavi ch' io fossi loico. (Enf. 27. 123).

La satire sous forme d'éloge a quelque chose de terrible sous sa plume : ici vient une reflexion qui trouvera sa place. L'éloge se glisse quelquefois subrepticement dans le dernier asile de la paix, l'asile des morts; mais il n'est qu'une contre-vérité pour ceux qui savent. Anathème à la faiblesse puissante qui permet qu'on mente effrontément à la postérité. S'il existe, s'il a existé de nos jours des hommes que le qu'en dira-t-on, ce dernier frein de la vertu, ne retient ou n'a pas retenu, pardonnons à l'aveuglement des uns, à l'obstination invétérée, injuste des autres. Verité, il en est qui t'entendent; il en est qui ne t'entendent pas, il en est qui ne veulent pas t'entendre !

Reprenant le fil un moment interrompu de ma thèse, on pourrait objecter à Dante : *Mais de tout l'univers votre livre médit ;* mais à son tour ne pourrait-il pas répondre, avec toute la sérénité de sa conscience:

C'est que tout l'univers mérite qu'on le fronde.

Son vers, impitoyablement incisif, sans fard, sans périphrase, ironique, plus souvent qu'hyperbolique, quelquefois sec et court, tue d'un seul mot; il tue, il faut en convenir, mais il tue moralement, pour qu'on ressuscite moralement à une vie plus pure.

La satire n'est point pour lui un jeu de la malignité humaine; c'est le frémissement de la faim, la nécessité, le besoin de relever la dignité morale de l'homme, la soutenir, la fortifier, et ne point la laisser succomber sous l'oppression, quelle qu'elle soit. S'il attaque tour-à-tour les grandes cités, Florence, Fésules son ayeule, Pise, Lucques, Gênes, Pistoie, Sienne etc.; puis les papes, les empereurs, les rois, les cardinaux, les évêques, les moines, la noblesse dégénérée, le parvenu, le bourgeois, la dissolution du sexe; si rien, en un mot, n'échappe à sa verve en travail, c'est l'humanité qui s'est dégradée, avilie; c'est toujours *in rimprovero del secolo perverso,* de ce siècle, ce treizième siècle, hydre de crimes et d'impiétés. Mais il n'enveloppe pas tellement tout dans sa proscription sylléenne que rien ne trouve grâce devant lui; s'il provoque l'univers à s'indigner avec lui, il appelle aussi l'admiration sur le véritable héroïsme, la véritable vertu, la sincère et profonde piété. Cherchons hors de son siècle, ou dans son siècle, ces exceptions, ces types, sur lesquels dût se former son cœur, son caractère, sa philosophie, son âme. De quel éclat n'y brillent point les Lin, les Clet, les Agapet; ces grandes lumières de la primitive église, ces vertueux successeurs et de Pierre et de Paul? Qu'il est beau ce Moroello Malaspina, cet hôte généreux qui consacrait à sa patrie sa fortune et son bras. Qu'il est grand ce Scaliger de Vérone; qu'il est sublime ce Bellincion Berti *vestito di cuojo e d'osso*; quel cortége d'illustres citoyens forme son entourage. Quelle noblesse, quels charmes dans ces Pénélopes, ces Nausicaa, ces Cornélies, ces Arria, réalités antiques au sein de la république de Florence, occupées de leurs fuseaux et de leurs rouets, et revenant de leurs miroirs sans fard et sans joyaux; héroïnes qui, la plupart, combattirent en 1312 pour leur nationalité sur les créneaux de Florence, ou sur la brêche ouverte, et qui donnaient à pressentir ce que pouvait dans le cœur d'une femme héroïque l'amour de la patrie, l'amour pour son époux!

Dante ne touche que ceux dont le monde a su la renommée, parce que plus on est élevé moins on doit se permettre; où donc est le tort, si ce n'est à qui s'est rendu corvéable ou taillable? Et s'il n'est jamais plus éloquent que dans ses explosions satiriques, c'est qu'il se sent en soi-même, *concutit seipsum*; c'est qu'il y est vrai; c'est qu'il y est lui. Dante a toujours aimé, célébré son pays; il l'aime, il l'aimera toujours quel qu'il soit à son égard; il n'a point oublié *Campos ubi Troja fuit*, ni cette region hyperboréenne *informem cœlo, asperam cultu,* amour exclusif de celui dont elle est la patrie. Mais sa Florence s'est pervertie: *Le souvenir de mon pays m'a serré le cœur;* mais s'il la maudit il ne la maudit point pour la flétrir par une tache indélébile, comme Hésiode la sienne. Elle reste dans son souvenir — *La patria nobile — la gran villa sul bel fiume d'Arno. — Il bell' ovile*; cette Florence du salut de laquelle il ne désespère point, et qu'il reverra un jour; ô heureuse ignorance de l'avenir! Si Dante loue, il le fait dignement, sobrement, rarement avec excès, si ce n'est Béatrix son idole, et puis ses bienfaiteurs.

Son respect pour le St.-Siège, pour la foi n'a rien de douteux; il le té–

moigne à chaque pas de son livre c'est dans le Paradis, surtout là où il tonne de toute l'autorité de la satire, que le poète s'attache à faire ressortir la haute sagesse de Salomon, de David et des rois qui leur ressemblent, ainsi que les sublimes vérités de la théologie; il les professe, il les croit, il les proclame; en vain veut-on le mettre en contradiction avec lui-même; en vain veut-on en faire un hérétique, un sectaire, un socialiste, et que sais-je encore ? Sa doctrine parle d'elle-même, et ce serait absurdité, folie, que de se refuser à l'évidence. On a surtout invectivé contre lui à cause de l'amertume de ses expressions envers Boniface VIII. Le caractère de ce pontife, habile théologien, grand politique, animé d'un véritable amour pour la paix et pour la prospérité des nations, pour la pacification des discordes civiles de l'Italie, le promoteur de la canonisation de St. Louis, a été vengé et mis au grand jour par la biographie de Jorry, et par Ozanam. « Si, dit ce dernier, Boniface huit poussait trop loin la dureté des « mesures, rendues peut-être excusables par les circonstances d'alors. dans ses dé- « mêlés avec Philippe, la justice était certainement de son côté, ainsi que le droit « de censurer hautement, au nom de la morale catholique, un despotisme ambi- « tieux et déloyal. Mais il avoue, aussi, qu'une longue étude du droit canonique « avait donné, peut-être, à cette haute intelligence des habitudes trop sévères, « plus convenables à un juge qu'à un pasteur; et peut-être cette volonté ferme « manquait de cette modération qui eut dû se trouver dans le Vicaire du Dieu « qui est patient parce qu'il est éternel. » Et l'on pourrait ajouter avec un des grands écrivains de l'église...... « Dieu permet quelquefois que ses saints fas- « sent des fautes, afin qu'elles servent à l'édification des fidèles. »

On accuse encore Dante d'avoir changé de parti; oui, jeune encore, il condamne les excès des guelfes et des gibelins, et il se glorifie:

D' aversi fatta parte da se stesso.

Mais on accordera aussi qu'il n'a jamais changé de principes : eut-il osé mentir à la face de son siècle, non !

Ben dico chi cercasse a foglio a foglio (Par. 12. 121.)
Nostro volume ancor troveria carta
U' leggerebbe : io mi son quel ch' io soglio.

Peut-on parler avec plus de certitude de soi-même? Et de cette pensée calme, persévérante, de l'unité, de l'uniformité grave du style du poète, de cette constance à poursuivre son œuvre à travers tant de vicissitudes, ne peut-on pas en conclure l'unité de son humeur, l'identité de sa manière de sentir dans toutes les douleurs de sa vie ? Peut-on lui faire un crime de s'être tenu dans le droit de légitime défense? Il a, comme César, écrit avec le même courage qu'il a combattu; *tant que ma conscience est tranquille je suis résigné à mon sort.* (Enf. 15. 16.)

Laissons-lui donc sa liberté d'action, de pensée, et de parole, et rendons-lui en grâce. Dante est, de tous les poètes, celui dont la satire a servi et sert encore le plus utilement l'humanité toute entière.

Il s'est posé cubiquement pour résister à la fortune telle qu'elle lui sera donnée; c'est le sage de l'antiquité ; non, c'est plus que lui : le sage de l'antiquité n'est que le fantôme des vertus incomplètes et factices du paganisme. Dante oppose à la rigueur du sort, à ses ennemis, la résignation du vieux Tobie, la patience du saint homme Job, le courage de sa situation, l'intrépidité du martyr ! Ce n'est pas seulement une fête patriotique qu'il faut à Dante, comme on l'a proposé en Italie pour 1866; il mérite que la postérité reconnaissante ajoute au laurier du poète l'auréole de feu ou la couronne d'étoiles ; et si l'on ose risquer une dernière pensée: Dante vivra dans les âges lointains comme un père de l'église du moyen-âge, et Bossuet un père de l'église moderne.

ANALYSE DU PARADIS.

L'architecture du Paradis de Dante s'élève sur l'axe de l'univers de Ptolémée, rêveries oubliées des modernes si des inspirations neuves, séduisantes, originales, n'en eussent fait éclore la troisième cantique de la Divine Comédie, complément du Purgatoire et de l'Enfer dantesques. Laissant de côté des allégories plus ou moins probables, je ne m'attacherai qu'au poète dans sa littéralité.

Ici plus de tristesse, plus d'angoisses, plus de terreurs; tout s'y change en admiration, en éclat d'amour et de félicité sans bornes, magnificence exondée de l'imagination du poète sur le plus beau des ouvrages de Dieu, le Paradis! Tout se transforme ici en resplendissement ; tout y devient lueur, faisceaux d'étincelles, gerbes éblouissantes, explosions lumineuses, soleils errants dans l'espace.

Le poète y marche avec son guide à travers des routes enflammées, des couronnes, des guirlandes de sphères isolées, combinées, entrelacées, roulant en sens contraire, ou bien à l'unisson, se fuyant, se rapprochant, montant, descendant, s'enchassant les unes dans les autres.

Plus haut ce sont des groupes constellés, la croix, l'étendard du christianisme, où rayonne le Christ au sein des étoiles, l'aigle impériale, le symbole de la monarchie universelle ; plus haut encore l'échelle mystérieuse, des orbes isolés ou concentriques, mondes lumineux voilant ou renforçant leur éclat, agrandissant ou resserrant leurs aires, ralentissant, ou précipitant leur marche, s'improvisant ou s'éclipsant, et manifestant tour-à-tour les pensées, les passions, les sentiments des esprits-lueurs qui les peuplent, les animent, et parlent du centre de leurs foyers: féerie pyrotechnique inaperçue des commentateurs, anticipation sur les découvertes à venir ; féerie admirable que l'enthousiasme du poète crée dans le ciel, revêt d'expressions audacieuses, d'un vers suave, d'une étonnante profusion d'images, magnifiques peintures d'une imagination inépuisable.

Ici tout sera chœur, harpes célestes, lyres éoliennes, voix ineffables, harmo-

nies séraphiques, hymnes incessants, joie, amour, béatitude: les hiérarchies célestes se manifesteront au poëte; les portes du Saint des Saints s'ouvriront à lui.

Le Paradis est le complément de la foi religieuse de Dante, et la sanction de sa foi politique: *Unus Dominus, una fides.*

Ici le poète, emporté par son imagination qu'il maîtrise, qu'il tempère toutefois par le calme, la gravité du didactisme théologique toujours orthodoxe, toujours séduisant, toujours poétique, s'est dit: *Procul este profani:*

L'Esprit saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler. *J. B. Rouss.*

Ici tout prend un corps, un esprit, un visage,
Mais un corps, un esprit, un visage de feu.

Dante revenu de l'Eunoé, comme une plante renouvellée par son feuillage, pur et prêt à monter aux étoiles, se trouve transporté avec Béatrix dans une région de feu. Il est dans le premier Ciel; et sous la conduite de son guide il visitera successivement tous les globes contemporains de la création, la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, la sphère des étoiles fixes, le premier mobile, l'empyrée que son génie continue à symboliser.

Mais quels seront donc les interlocuteurs de ce vaste drame à cent actes divers, véritable type de cette littérature fantastique qu'on dit création de nos jours?

Là apparaîtront les grands flambeaux, réalités du monde matériel; c'est Béatrix; c'est Dante lui-même; Piccarda sœur de Forèse, Constance fille de Roger, Justinien, Charles-Martel, Cunizza, Foulques le troubadour etc. etc.

Dans le soleil nous rencontrerons St. Thomas d'Aquin, St. François, St. Dominique; nous entendrons la belle prosopopée de l'aigle un peu longue, peut-être, mais qu'on regretterait de voir plus courte; Cacciaguida, le grand aïeul de Dante, lui prédisant son exil, ses malheurs, déplorant l'aveuglement de ses concitoyens, et opposant à la peinture des mœurs antiques de Florence, la décadence de leurs vertus. Puis St. Pierre Damien, St. Bénoit, l'apparition du triomphe du Christ, St. Pierre, St. Jacques, St. Jean l'évangeliste, St. Bernard. Mais, dira-t-on, quels rapports entre les personnages de l'antiquité payenne, ceux du moyen-âge, avec les saints de l'ancien et du nouveau testament?

A cela les commentateurs répondent, que Dante prend son bien où il le trouve, qu'il puise ensuite dans son génie ces ressources puissantes, ces transitions inattendues qui lui font coordonner un tout conformément à son plan, et à sa thèse qui est, tout à la fois, sacrée, théologique, morale, historique et politique.

Mais le lieu de la scène, les chœurs, les interlocuteurs étant connus, quel sera le sujet de leurs hauts entretiens, sur quoi roulera leur doctrine?

Montons: dans le cercle de la lune les tâches de cet astre attirent l'attention

du poète, il en demande l'explication à Béatrix : passons sur cette vieille astronomie, clinquant scientifique, obscur, et assez apocalyptique, seul passage peu digne de Dante, peut-être, s'il n'était soutenu par une poésie admirable et pleine de tours de génie.

A mesure que nous avançons, nous rencontrons la solution des questions les plus élevées de la théologie, l'inviolabilité des vœux, la liberté mixte ou absolue, le mérite de la rédemption ; puis, sous la forme d'épisode, l'exposé de l'histoire de l'aigle, le représentant de l'empire Romain; puis l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps, les facultés innées, la sagesse de Salomon, les jugements téméraires, la prédestination, le salut éternel des payens; enfin les vertus théologiques. Ce n'est point ici, comme on semble le croire, un sec examen de conscience que les trois grands paladins de la foi font subir à Dante. Il y confirme sa croyance religieuse et introduit avec intention ces trois chants pour les opposer aux hérésies qui déjà de son temps, ne dominaient que trop, et renverser l'accusation d'héréticité que ses ennemis lui opposaient; il saisit encore l'occasion de se déchaîner contre les abus. S'il le fait avec tant de véhémence, toutes les fois qu'il s'arme de la satire dans le Paradis, satire épique, majestueuse plus que virulente, c'est qu'il croit qu'en les présentant avec tout ce qu'ils ont d'odieux, et dans toute la crudité de l'expression, on sera plus porté à rentrer dans la bonne voie. *J'en dirais plus encore si la majesté des clefs ne me commandait le respect*; en effet il ne va que jusqu'où l'on peut aller ; au-delà ce serait haine, passion, irrévérence ! St. Pierre, comparant ici avec la foi antique, celle des temps modernes éclate en vers éloquents contre les relâchements du siècle; Béatrix continue ce que St. Pierre avait touché, et termine, avec énergie, le tableau parlant de cette époque en accusant de tous les maux actuels la mauvaise éducation donnée à la jeunesse, et le manque d'un pilote à la tête des affaires de l'Italie.

Par une heureuse transition, le poète aborde la question du péché d'Adam; puis il est emporté dans l'Empyrée; Béatrix a disparu; St. Bernard lui succède. La cour du ciel se montre à ses regards sous la forme d'une rose éclatante où préside la Vierge entourée de la milice du Christ, et des Saints de l'ancien et du nouveau testament. Dans cette rose, Béatrix y occupe la place que ses mérites lui ont value. St. Bernard indique au poète les bienheureux dans leur rang particulier; il implore ensuite la Vierge par une éloquente et pathétique prière, telle ce *Memorare*, que les siècles fervents n'ont cessé de lui adresser, afin que Dante puisse, par l'intercession maternelle, jouir de la contemplation de l'essence divine, fixité d'idée de sa flottante et malheureuse existence.

Dans le vaste incendie du ciel, au centre de l'indéfini, réside le point-lueur que lui a montré St. Bernard, point vers lequel il est monté toujours. Mais au moment où son œil a saisi l'étincelle lointaine, l'esprit extatique du poète est emporté dans un tourbillon rapide, mû par l'amour qui meut le ciel et les étoiles.

Quelques mots maintenant sur la forme matérielle du poème, et la statistique des beautés progressives de la dernière cantique.

La somme de 14230 vers, total numérique de la Divine Comédie, est répartie entre l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, avec une exactitude si étudiée que le premier n'a que trente vers de moins que le second, le second n'en a pas plus de six que le troisième. Les chants sont au nombre de trois fois trente-trois; l'Enfer seul en a un de plus pour arrondir le nombre et le porter à cent. Chaque chant s'étend de cent-vingt-cinq à cent-cinquante vers, sauf deux de l'Enfer, le 6me. et le 12me. qui n'en ont que cent-quinze, et un petit nombre qui dans le cours du poème arrivent de cent-cinquante à cent-soixante.

Le poète a adopté la tercine italienne, ou triple rime, pour les trois poèmes. Dans le Paradis, chant 30me. vers 95, il fait rimer *Vidi* trois fois à lui-même, rime qui déplait au commentateur Venturi, et qu'il voudrait qu'on eût corrigée. Le moi dantesque, ce moi solennel a voulu, sans doute, imprimer ici plus d'autorité à sa vision par le retour périodique de son affirmatif *Vidi*. Dès le début il avait dit:

Nel ciel che della sua luce prende
Fu' io, e vidi cose che ridire
Nè sa nè può qual di lassù discende

Dans le 12me. le 14me. le 19me. le 30me. chants du Paradis *Cristo* n'y rime pas trois fois à lui-même qu'avec une intention respectueuse et méditée. Le dernier vers de chaque cantique y finit par le mot *Stelle*, conséquence du système d'allégorisme qui préoccupe Dante. Puérilité du poète, a dit Balbo, (inadvertence sans doute échappée à la plume de cet écrivain judicieux). Puérilité, et pourquoi? cette mystérieuse idée de *Stelle*, reproduite trois fois à des distances périodiques, (indépendamment des *Canzoni* anciennes dont les couplets finissaient par le même mot, et dont il a imité la forme) ne s'identifiait-elle pas peut-être, dans l'imagination du poète, à l'idée de ce Dieu *trinus et unus*, figuré par le triangle à trois côtés égaux (le tercet, la triple rime, trois cantiques d'égale longueur, trois fois trente-trois chants, plus un, ne formant qu'un tout), au centre duquel est inscrit l'œil de l'intelligence infinie, ou le monogramme ineffable יהוה (Jhôah) entouré de rayons, idée de Dieu qui remplit toute la pensée du poète et pendant toute sa vie.

Tout est allégorie dans cette œuvre transcendante, mais allégorie religieuse, politique, morale, du premier au dernier mot: la forêt, le *Veltro*, Virgile, Caton, Stace, Mathilde, Béatrix, St. Bernard, la conception du poème, sa forme, son langage, le poète lui seul en a la véritable clef. S'il lance une expression, une syllabe, il sait pourquoi: le deviner n'est pas toujours ni facile, ni possible.]

Si le Paradis est le poème le plus difficile des trois, il est aussi celui qui réunit le plus de beautés, et des beautés du premier ordre. C'est l'avis des plus studieux admirateurs de Dante en Italie. Dans les cinquante à cinquante-deux tercines des trente-trois chants qui composent chaque cantique, il y a toujours au

moins trente à trente-cinq tercets de première force, et quelquefois plus; et comme l'intérêt y va croissant de scène en scène jusqu'au dénoûment, la poésie monte avec lui. Voici comment Tommaseo en a jugé les principaux chants.

Le 1er. est une poésie majestueuse.

Le 3me. Un canto d'*argenteo nitore*.

Dans le 4me. La tirade sur le doute vaut, à elle seule, autant que deux chants.

Le 6me. est tout poésie, et a quelque chose qui tient de la grandeur romaine.

Le 9me. est beau par-dessus tout.

Dans le 11me. De la pauvreté noblement soutenue le poète en a tiré les plus hautes beautés.

Dans le 15me. La simplicité du style, dans la peinture des mœurs de Florence, y contraste admirablement avec la sévérité du poète et la satire s'y élève jusqu'au tragique.

Le 16me. est un mélange de dignité épique et d'enthousiasme lyrique.

Le 17me. imitation du sixième livre de Virgile, est une poésie plus profonde et plus vraie.

Le 18me. un des plus beaux de la troisième cantique.

Le 21me. plein d'élévation mystique et de verve.

Le 22me. une poésie vive et animée.

Le 23me. un chant d'*eterea bellezza*; poésie simple et majestueuse, qui n'a que la bible au-dessus d'elle.

Le 25me. une harmonie religieuse.

Le 27me. un chant de poésie sublime.

Le 30me. un des plus élevés de tout le poëme.

Le 31me. nulle poésie humaine n'est montée à une telle hauteur.

Le 32me. et le 33me. ne lui cèdent en rien.

« Le calme resplendissant de cette troisième cantique, dit Delécluze, ce calme « qui n'est interrompu que par des hymnes, ou des discussions théologiques les « plus ardues, soutenues par une élévation et une puissance merveilleuses de lan- « gage, étonne l'âme et donne le vertige à l'esprit. »

En présence de cette pensée profonde, qu'on n'aperçoit souvent que comme une lueur dans une pénombre, ou comme un rayon de lumière à travers des vitraux éteints ou coloriés ; en présence de tant de difficultés à vaincre, naissant des contradictions, des subtilités d'un texte qui n'a rien d'authentique, de la hardiesse des figures, de l'équivoque des constructions, ou de la double entente des mots, mais toujours et toujours de l'exactitude, de la justesse, de la simplicité d'une expression souvent *indomptable*, en face, dis-je, de ces difficultés que nous ne nous sommes point déguisées, et devant lesquelles nous n'avons point reculé, (sans croire toutefois avoir réussi à les vaincre, ces difficultés, nous le laissons à de plus habiles,) ne serons-nous pas taxé de témérité, d'avoir osé publier nos veilles sur Dante, et surtout après tant de traducteurs français, soit en prose soit en vers, qui nous ont précédé dans la même carrière, et dont la réputation et le talent

sont si bien établis? Si nous l'avons fait, ce n'est point pour entrer en lice avec eux, *non in comparatione curæ vel ingenii*, mais pour payer notre tribut d'admiration à un poète qui fit toujours nos plus chères délices, et nous trouverons notre excuse dans le courage de notre persévérance, et dans vingt ans de méditations sur une grande œuvre. (23)

NOTES

DE LA CHRONOLOGIE DE LA VIE DE DANTE.

(1) La mort de Béatrix, arrivée en 1291, à l'âge de 25 ans, engagea Dante à se marier. Il épousa Gemma des Donati dont le caractère opiniâtre et emporté empoisonnait sa vie domestique. Il n'a jamais parlé d'elle dans ses ouvrages, quoi qu'il y fit entrer tout l'univers; et c'est même, sans doute, par égard pour elle, et pour sa famille, qu'il ne parle pas davantage de Corso Donati chef du parti opposé au sien, et son plus dangereux ennemi. On regrette de voir un historien aussi judicieux que Sismondi donner dans cette opinion. Le silence de Dante sur ses enfants, et sur sa femme Gemma a fait débiter aux commentateurs bien des absurdités que *Scolari* a refutées pièces en main. Le poète *Giovanni del Virgilio*, contemporain et ami de Dante, s'exprime ainsi qu'il suit dans l'églogue qu'il lui adresse en réponse à sa lettre :

O, si quando sacros iterum flavescere canos
Fronte tuo videas, et *ab ipsa Phillide pexos*,
Quam visendo tuas tegetes miraberis ulvas!

Oh! se il giorno verrà, che a te ridoni
Nel tuo fronte veder la tua canuta
E sacra chioma biondeggiar di nuovo,
Dalla tua stessa Fille in ordin posta
Quanto stupor di tue capanne algose
Li prenderà!.... ....

Mentre Giovanni (*continue Scolari dont nous laissons les propres paroles en son style et en sa langue)* fa ragione a Dante intorno al prevalente suo desiderio di aver la corona poetica in patria, gli tocca ben giustamente le circostanze più affettuose che gli sarebbero di consolazione in quel caso. Quindi è, che a dritto dobbiamo intendere significata nel nome di Fillide la moglie stessa di Dante: quella moglie che il divino poeta ha tanto circondata del suo rispetto, che, sebbene gli sia stata causa innocente di entrare in impegni di famiglia e di parte (d'onde lo colse l' infelicità dell' esilio, che lo strappò dal suo fianco, e dal seno dei cari figli); ciò nientemeno non ne parlò giammai in alcuna delle sue opere,

ben persuaso e sicuro, che nella continua espressione dell' unico desiderio di ritornare in patria, egli diceva già tutto per la sua stessa famiglia. E come mai Giovanni gli avrebbe parlato d' altra donna, che gli racconciasse la chioma, quando ben sapeva, che la sola Gemma Donati teneva cura in Firenze dei figli e delle sostanze dell' esule illustre? Quanto affettuoso e tenero invece non è egli questo tocco maestro, che rappresenta una moglie amata, intesa a rassettare il crine del suo famoso e diletto consorte! Ed, oh beati quei tempi, nei quali non altro che la cura giornaliera della consorte apparecchiava il marito prima che uscisse di casa; nè un figlio se ne partiva senza la benedizione del padre! Questo medesimo cenno poi di Giovanni, che rappresenta al suo grande amico la consolazione che avrebbe avuto in Firenze, quando la sua sacra chioma gli fosse stata racconciata dalla stessa mano della sua Gemma (Fillide), virtuosa moglie, madre affettuosa di tanti figli, che, restando in patria, bastò a tener unita ed in piedi la sua famiglia, alternando col grand' esule le cure incessanti per la buona educazione de figli; (certo è che nel 1305 Dante conduceva all' università di Bologna il suo figlio primogenito Pietro) questo affettuosissimo cenno, ripeto, convalida ancora più le belle e savie argomentazioni di Balbo, di Missirini intorno al silenzio religioso usato da Dante nel suo poema, rispetto alla moglie sua, a' suoi figli, ed a quella famiglia Donati, l'essersi unito per matrimonio alla quale, gli valse tanto amaro frutto di politica persecuzione e travaglio.

Se Dante, infatti, non avesse portato amor tenerissimo a sua consorte, e se Giovanni del Virgilio non ne fosse stato sicuro, si sarebbe ben egli guardato dal cenno di conjugale premura, che ingemma per verità il suo concetto.

Or non diremo un vero e sconcio romanzo di certi biografi, quello di scrivere nella vita di Dante che: *Gemma è stata femmina riottosa e caparbia, che le dogliose cure dell' animo fece a Dante più gravi; e che il filosofo dopo aver opposto la virtù sua per alcuni anni all' indole di costei, veggendo, poi disperata la concordia, si partì da lei, e come che più figliuoli ne avesse avuti, non volle più rivederla!!!!*

Dov' è che Dante abbia lasciato la moglie prima che la patria, e l' una e l'altra prima dell' andarsene nel 1300 ambasciatore al Pontefice? Dov' è che non abbia voluto più rivederla, se sino a che visse sospirò anzi di tornar a vivere dove ella era? In verità le son cose da farne ridere i morti, anche cinque secoli dopo! *(Scolari, trad. di Giovanni del Virgilio.)*

Quoi! le poète qui a célébré Francesca de Rimini, le père qui s'identifiait, en quelque sorte, aux douleurs d'Ugolin, l'époux qui mit dans la bouche de Forése les vers suivants, expression, peut-être, de ses sentiments, n'aurait pas aimé sa femme!

Tant' è a Dio più cara e più diletta
La vedovella mia, che tanto amai,
Quanto in bene operare è più soletta.

Ces vers ne sont-ils pas peut-être une allusion directe, une arrière-pensée, pour sa Gemma : on a souvent admis des présomptions bien moins claires que celle-ci. Dante ne s'est nommé qu'une fois dans son poème ; *Dante, ne pleure point,* lui dit Béatrix, *parce que Virgile t'a quitté, Purg.* Partout il ne se désigne que par des périphrases; mais dans mille endroits de son livre, ses vers sont des allusions à soi-même, dont il laisse l'application à la sagacité de ses lecteurs.

(2) L'accueil bienveillant que Moroello Malaspina fit à Dante a inspiré à *Monti* des vers sublimes qui trouveront ici leur place. Il s'agit en ces vers du Château de Fosdinuovo, dans la *Lunigiana,* propriété des Malaspina, où l'on voit encore l'appartement qu'occupa Dante.

Del gran padre Alighier ti risovvenga,
Quando ramingo dalla patria, e caldo
D' ira e di bile ghibellina il petto,
Per l' itale vagò guaste contrade,
Fuggendo il vincitor guelfo crudele,
Simile ad uom, che va, di porta in porta,
Accattando la vita. Il fato avverso
Stette contro il gran Vate, e contro il fato
Morello Malaspina. Egli all' illustre
Esul fu scudo : liberal l' accolse
L' amistà su le soglie, e il venerando
Ghibellino pareo Giove nascoso
Nella casa di Pelope. Venute
Le fanciulle di Pindo eran con esso,
L' Itala poesia bambina ancora
Seco traëndo, che gigante e diva
Si fe' di tanto precettore al fianco :
Poichè un Nume gli avea fra le tempeste
Fatto quest' ozio. Risonò il castello
Dei cantici divini, e il nome ancora
Del sublime Cantor serba la torre.
Fama è ch' ivi talor melodioso
Errar s' oda uno spirto, ed empia tutto
Di riverenza e d'orror sacro il loco.
Del Vate è quella la magnanim' ombra,
Che tratta dal desio del nido antico,
Viene i silenzi a visitarne, e grata
Dell' ospite pietoso alla memoria,
De' nipoti nel cor dolce e segreto
L' amor tramanda delle sante muse. etc.

(3) Les principaux ouvrages que Dante a laissés sont :

La Vita nuova, titre qui veut dire, selon Fraticelli, *Vita giovanile*, ou vie des jeunes années. Cet ouvrage est, en quelque sorte, l'analyse de ses pensées et des sentiments les plus délicats de son cœur.

Le *Convito* est un commentaire en prose sur ses chansons. Ce livre est tout à la fois un traité de haute philosophie morale et religieuse, appuyé sur la connaissance des choses physiques.

Le livre de la *Monarchie*, livre qui valut à Dante l'honneur d'être inscrit parmi les plus célèbres jurisconsultes de son temps ; livre qui, mal compris de certains esprits, fut condamné, brûlé, mis à l'index ; livre mieux compris aujourd'hui et sur lequel s'est longuement étendu le jurisconsulte Carmignani de Pise, et dont il a rélevé toute la science et la profondeur, en montrant que les doctrines de Dante avaient préparé et dévancé Bodin et Montesquieu.

La première traduction de cet ouvrage est due à Marcile Ficin.

Le livre *De vulgari Eloquio*, où il voulut enseigner la manière de faire des vers. On y voit qu'il s'était proposé d'écrire cinq livres, et qu'il ne les a pas tous écrits, soit qu'il ait été surpris par la mort, ou qu'on les ait perdus. Ajoutez à celà un recueil de poésies, chansons, sonnets et ballades ; sept lettres ; des *Paraphrases* en vers du credo, du pater, des pseaumes de la pénitence, et des églogues latines. Enfin sa Comédie, qui fut plus tard qualifiée de Divine, et dont la clef se trouve en quelque sorte dans les ouvrages précédents.

NOTES

DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE

(4) Pour compléter nos citations, nous donnons ici encore quelques fragments des traducteurs de Dante.

ÉPISODE DE FRANCESCA DE RIMINI
Traduction Espagnole par Villegas.

Imprimiose esta muy prouechosa y notable obra
en la muy noble y mas leal cibdad de Burgos
por Fadrique aleman de Basilea acabose Lunes
a dos dias de Abril del año de nuestra redempcion
de mill y quinientos y quinze años.

Comienço a desir al poeta de grado
querria yo fablar alos dos de consuno
que entrambos ligeros se vienen en vno
ançados del ayre feruiente turbado

aguarda pues dixo quando ayan llegado
afer nos propincos yestonces los ruega
por su grande amor que en vno los llega
seras satisfecho como has deseado

Y como del viento a nos son traydos
o animas dixe maguer que cansadas
venis por el ayre noturno afanadas
sy al nolo vieda prestad nos oydos
y como palomas que van alos nidos
cansadas con gana de ally reposar
llegaron se ansi fazia el nuestro logar
dexando suspensos sus grandes gemidos

Asy se firmaron al ayre malino
tan presto que ouieron mi voz entendido
dexando la gente con quien yba dido
por junto a nos otros turbada y sin tino
o animal dulce diziendo y venino
que vas visitando este siglo peruerso
sy el rey nos oyese del grande vniuerso
tu paz deseamos y sano camino

Pues heres mouido de tal piedad
de nuestra miseria queriendo saber
nos prestos estamos ate responder
en tanto que espera la grand tempestad
consangre teñimos la nuestra maldad
nasci yo en la tierra que esta ala marina
do el po : se deriba juntando se ayna
con otros sequaces que han su amistad

Amor que se aprende al gentil coraçon
a este prendio de mi bella persona
amor que al amado de amar no perdona
ami traxo presa ala misma presion
amor nos conduxo avna mesma pasion
en vno juntados y atados tan fuerte
donde ambos en vno pasamos tal muerte
quel modo me ofende de su relacion

Baxe la mi cara confusa abatida
por tales personas de ver tan ofensas

fasta que rixo el poeta que piensas
aca es do se escota la negra comida
o quanto yo dixe mi alma afligida
mi esprito turbado se siente y tan lasso
quan dulces deseos truxeron el passo
donde estos amantes perdieron la vida

Uoluiendo conellos despues a fablar
le dixe francisca tu grande tormento
por siempre fara mi veuir descontento
la triste manzilla me fuerça allorar
mas dime si puedes el tiempo y logar
y como otorgaste el ylicito amor
dudosos deseos del tal amador
porque tu buen seso pudieron cegar

Ninguno ser puede mas graue dolor
me dixo al que es puesto en estrema lazeria
que estonce acordarse en aquella miseria
del tiempo felice en que estubo mejor
Y si los principios del misero amor
tu quieres saber y de tal desuentura
llorando y contando oyras la tristura
que alla padescimos y aca es lo peor

Entrambos estando en logar apartado
de aquel lançarote leyendo su historia
el fuego de amor avn en nuestra memoria
por actos extrinsecos no demostrado
materia nos dio el lasciuo tratado
de aquellos amantes abiendo leydo
suspensos los ojos cegado el sentido
beso la mi boca tremiendo y turbado

Ausy galeoto les fue medianero
segund que a nos otros el libro tan vano
en cuya lectura es trabajo liuiano
syn buena doctrina al veuir verdadero
mientra ella dezia el su compañero
contino lloraba con tanto gemido
que su compasion amato mi sentido
y a tierra me lança el dolor lastimero.

ÉPISODE DE FRANCESCA DE RIMINI.

Extrait du manuscrit de Vienne No. 43, 10201 *)
traduction française du 16me. siècle.

Aprez que ieu entendu les histoires
Des cavaliers, et des dames notoires
Pitié me prit, et presque mescartay :
Puis au poête ainsy ie marrestay :
Je parlerois volentiers à ce couple
Qui a ce vent saccoumode si souple.
Tu les priras mais quils soient aprochez
Par cest amour qui les tient attachez.
Si tost qua nous le vent les heut poussees,
I'haussay ma voix : O ames travaillees
Parlez à moy sil ne vous est dedit.
Coume l'on voit fermés pousser au nit
Les doux pigeons emportez sur les aelles :
Ces chauds desirs de leurs flames iumelles :
Alors ainsy de la bande sortis
Vindrent vers nous ces asfligez espris :
Si forte fut ma priere amoureuse.
Douce personne, et vers nous gratieuse,
Qui va ainsy par l'aer pers visitant
Nous, qui baignons te monde en nostre sang:
A dieu nos crys sils avoient efficace,
Nous pririons quil le donnast sa grace,
Puis que tu as de nostre mal pitié :
Or que le vent est un peu arresté,
Nous parlerons, et te pourrons aprendre
Ce que tu veux de nos discours entendre.
Sur la marine, où le grand Po descent
Pour avoir paix avecques son suivant,
La tierre sied, ou je pris ma naiscence :
Amour, qui vers un gentil cueur sadvance
Prit volentiers a ce rare subiet
Quon me ravit par un moien abiet:
Luy qui daimer aux aimez ne pardonne
Si fort me prit de sa belle personue,
Coume tu voys quil ne me quitte encor,
En fin amour nous conduit a la mor :
Caine attend qui nous osta la vie :
Pareil propos parvint a nostre ouie.
Quand ientendiz ce esprits offensez

Je clos les yeux, et les tins tant bessez,
Que le poete enquiert de ma pensée :
Je respons lors qoelle estoit ocupée
Aux beaux desirs, et aux pensers plaisans
Qui ont à mort tiré ces chers amans.
Puis me tournant vers eux, ainsy coumance :
Ton doux martir ma Francoyse madvance
A larmoier dennuy, et charité :
Mais a louvrir de si belle amitié
A quoi coument amour donna il prise
Pour adviser sa douteuse entreprise.
Lors elle a moy, la plus grande douleur
Est de penser alors de son malheur
Au temps heureux : tũ le scais bien grand Maistre.
Mais si tu as tant desir de cognoistre
De nos amours, le premier fondemant
Tu moiras coume un qui parle en pleuraut.
Nous lisions quelque jour par delice
De Lancelot qui heut lamour propice,
Nous etions seuls, et sans aucun soubscon :
Par plusieurs fois loeil de nostre lecon
Fut retiré qui pallit mon visage.
Nais un seul point tira le premier gage
Quand nous lisons le sousris doucereux
Quelle donna au baiser amoureux,
Cestuy de moy qui jamais ne sapsente
Me baise alors dune bouche tremblente.
Galeot fut le livre, et lescrivant,
Pour ce jour la ne leusmes plus avant.
Pendant que lun de ces espris divise,
Lautre pleuroit tant, que mon ame esprise
De douleur presque arrive au dernier sort
Et ie tumbay coume un corps desia mort.

ÉPISODE DE FRANCESCA DE RIMINI.

Traduction (terza rima) extraite d'un manuscrit de Turin.

Je comencay alors : poete volontiers
Parleroye a ceulx deux qui ensemble sen vont
Et semblent estre au vent tant victes et legiers.

Il me dit : quant verras que plus pres nous seront.
Par lamour qui les maine il fault que lon les prie
Venir deca vers nous, et ie croy quilz viendront
Si tost comme le vent vers nous les guide et plie,
Je moeux la voix disant : o ames tourmentees
Venez a nous parler, si aultruy ne lenye.
Comme columbes vont du desir reclamees
Volland aleur doulx nid de ferme et grand courage,
Ainsi les viz par laer dardant desir portees
Saillir hors de la trouppe ou dido de cartage
Royne estoit, en venan a nous par laer maligne
Lors daffectueulx cry dit lune en son langaige :
O creature tant gracieuse et benigne,
Qui voullant laer perdu visiter, viens deuers
Nous qui lemonde auons taint de couleur sanguine.
Si nous feussions amys du roy de luniuers
Pour ta paix le piririons cognoissant quil te prise
Et que as pitie de veoir notre mal tant peruers.
Doyr et de parler a nous maiz quil te plaise,
Volontiers parlerons et orrons voz propos
Ce pendant que le vent, si comme il fait, se taise.
La terre ou ie nacqui a son siege et repos
Sur la fin de la mer la ou lepo descend
Pour avoir paix avéc ses suiuans et suppôtz.
Amour, qui au gentil courage tost sapprent.
Print ung iour cestui cy de la belle personne
Quon me ousta, et la guise encores men offent.
Amour, qui a nully ayme pardonne,
Lors me prit de cestui plaisir tant et si fort
Quainsi comme tu voys encor ne mabandonne.
Amour nous a conduys ensemble a vne mort.
Chayne attent celuy par qui fut auancee.
Ces motz deulz furent diz, dont ie fayz le rapport.
De puis lors quentendu ieuz celle ame offensee,
Je cliney le mien viz et en tant le tins bas
Que virgille me dit quesse quas a penser.
Quant ie luy respondi ie commencay : Helas,
Combien de doulx suppris et quants desir conduire
Ont faict ces deux amans a si doloreux pas !
Puis a eulx me tourney, et me prins lors a dire :
Francoyse, larmoyer me font tes desplaisirs
Et trisfe et piteux suis de veoir ton gref martyre.

Dy moy quant premier fut le temps de doulx soupirs
A quoy et comme amour octroya que cognoistre
Puissiez dentre voz deux les doubtables desirs ?
Et elle a moy : nesung plus grant douleur peult estre
Que le temps bienheureux recorder en misere,
Et cela treshien scait le tien docteur et maistre ;
Mais si de notre amour la racine premiere
Tu desires scauoir, hors la narration
Ten feray. Et plorant me dit en tel maniere :
Vng Jour pour passe temps et delectacion
Lisions de Lancelot comme amour vint lestraindre ;
Seuls estions sans avoir de rien suspition
Par maintes foys les yeulx de lun a lautre empaindre
Celle lecture fit et pallir nos deux viz,
Maiz vng seul point causa notre amour a lors joindre,
Quant nous vimmes a lire vng tant desire riz
Estre baise dun tel grand et noble amoureux,
Cestui qui ne sera iamaiz de moy diviz
La bouche me baisa tout tremblant paoureux.
Galeot en fut cause et cil qui lescripuit ;
Ce jour ne leusmes plus au liure avantureux.
Pendent que vng des espritz ce narre poursuiuit,
Laultre plouroit moult fort, dont pitie ien prins telle
Que ie mesuanouy tellement quon me vit
Cheoir plat comme vng corps mort, quon mect dans la berell

ÉPISODE D'UGOLIN

Traduction en langue catalane par André Febrer.

La boqua sosleva d'aquell fer past
Lo pecador, torquant se la *(del sang vermell)?*
Als pels del cap qu'havia per darrer gast.

Puys comença : Tu vols qu'io renovell
Desperada dolor, qui'im prem lo cor,
Ja pur pensant abans que parle d'ell.

Mas s'il parlar meu deu esser labor
Qu'infamia fruyt al traydor ch'io rou,
Veuras parlar enssems mesclat ab plor.

Io no sé qui tu es, ni per quin mou
Es tu vengut ça jus : mas Florenti
Ressembles bé veramen a qui t'ou.

Tu deus saber qu'io fuy compte Ugoli,
E aquest es l'arcevesca En Roger :
Ara't diré perqué son tal vehi.

Que per l'afecte del seu mal saber,
Fiant me d'ell, cert io fuy axi pres,
E pux fuy mort, ja dir no es mester.

Pero ceil que no pots haver entés,
Ço es, en com la mia mort fo cruda,
Ohiras et sabras si m'ha ofés.

Un breu pertus de dintra de la muda,
Hon de la fam per mi titol s'es dat,
E hon convé qu'encara altri s'encluda,

Me demostra per un seu poch forat
Pus llumens ja, quant io fiu lo mal son
Que del futur lo vel m'ha declarat.

Aquest paria a mi mestre e don
Cassant un llop ab llobetons al mont
Per qui Lucha als de Pisa s'escon.

. . . .
. . . .

Quant fuy desper primer en lendema
Plorar senti entr'el son mos fillols
Qu'eran ab mi, e demanar del pa.

Ah! éts cruel certes si ja not dols
Pençant aço quel meu cor se pençava ;
E si no ploras, de que donchs plorar sols ?

Ja eram desperts e l'ora s'acostava
Quel menjar nos solia esser adot ;
E per lo seu somni cascu duptava.

E io clavar sent'il portal dessot
A l'orrible torre, hon io guardé
En la cara mos fills sença dir mot.

Io no plorava axi dins m'empedré;
Ploravan ells, e Ancelmucio meu
Dix : pare, qu'has qu'axins guardes ? Perqué ?

Per ço re no ploré, ne respos eu
En tot cell Jorn, ne en la nit après,
Fins quen lo mon altre sol claror feu.

E com un poch del seu raig se fo mès
Al doloros carcer, e io sculli,
Per quatre visatges lo meu messés.

Ambduy les mans per dolor me mordi,
Hon ells pensant qu'eu fés per voler pa,
O per manjar, tantost llevarensi,

Dien : pare, molt menys dolor sera
Que tu manjes à nos, car tu'ns donist
Este mesquines carns : despulléns ja.

Calle llavores per no ferlos pus trist.
Cell dia e l'altre estiguéren tots muts.
Ay, dura terra, ay perqué no t'obrist !

Mas pusqué fom al quart dia venguts
Gaddo se gita a mi estés als peus,
Dient : pare, ques que tu no m'ajuts !

Aqui mori ; e axi com tu m'veus
Viu io morir los tres de u en u
Entre'l quint e'l sex dia, hon cech e leus

Iom pris a grapponar sobre cascu ;
Dos jorns los cridé pus que foren morts :
Pus mes pogué quel dolor lo deju.

ENFER, CHANT III.

Traduction en vers portugais par Vicente De-Simoni.

Por mim se vai na cidade gemente,
Por mim se vai na sempiterna dôr,
Por mim se vai entre a perdida gente.
  Moveu justiça ao meu alto feitor:
Fizerão-me a divina potestade,
A summa sapiencia, o primo Amor.
  Antes de mim, se não da eternidade,
Cousa se não creou, e eterna eu duro:
Toda esperança vós que entrais deixade.
  Palavras taes de um colorido escuro
Escriptas vi no alto de uma porta,
E disse: Mestre, o seu sentido é duro:
  Como sagaz pessoa este me exhorta:
Todo temor ha de aqui ser proscripto,
Toda a vileza aqui deve estar morta.
  Chegamos ao lugar em que te hei dito
Que tu verás as almas dolorosas,
Que perdêrão o bem, que da alma é fito.
  E quando elle, com faces jubilosas,
Me deu a mão, com meu conforto e gosto,
Me introduzio nas plagas tenebrosas.
  Ahi suspiros, pranto, alto desgosto
Resoavão pela aura sem estrellas,
E tive logo as lagrimas no rosto. etc.

›is. Page 41.) Fabre d'Olivet, dans son ouvrage intitulé: *Vers dorés de Py- expliqués et traduits en vers eumolpiques*, établit en principe qu'en ce qui :umolpée et de l'Épopée, c'est-à-dire, pour ce qui régarde la poésie intel- et rationnelle, pure ou réunie à l'enthousiasme des passions, les vers ques ou hymniques, émanés de la divinité, ou destinés à s'élever jusqu'à vers philosophiques adaptés à la nature des choses, et développant les ystèmes de morale et de physique; les vers épiques réunissant au génie jue le talent, et liant ensemble le monde intelligible au monde sensible; leur est contraire. Il substitue aux vers rimés le vers blanc, alternative- n masculin, l'autre féminin, et c'est ce qu'il appelle, à cause des sujets il les applique, vers eumolpiques. Si ce vers convient à certains gen- ittérature pourquoi ne conviendrait-il pas aux autres? A conserver la la désinence il n'en coûte pas plus de conserver la rime: ou tout ou rien, t pour tous les genres.

INFERNO, CANTO III.

Per me si va nella città dolente: 1
Per me si va nell' eterno dolore:
Per me si va tra la perduta gente.
Giustizia mosse 'l mio alto Fattore: 2
Fecemi la divina Potestate,
La somma Sapïenza, e 'l primo Amore.
Dinanzi a me non fur cose create, 3
Se non eterne, ed io eterno duro:
Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.
Queste parole di colore oscuro 4
Vid' io scritte al sommo d' una porta:
Perch' io: Maestro, il senso lor m' è duro.
Ed egli a me, come persona accorta: 5
Qui si convien lasciare ogni sospetto;
Ogni viltà convien, che qui sia morta.
Noi sem venuti al luogo, ov' io t' ho detto, 6
Che vederai le genti dolorose,
Ch' hanno perduto 'l ben dell' intelletto.
E poi che la sua mano alla mia pose, 7
Con lieto volto, ond' io mi confortai,
Mi mise dentro alle segrete cose.
Quivi sospiri, pianti, ed alti guai 8
Risonavan per l' aer senza stelle,
Per ch' io al cominciar ne lacrimai.
Diverse lingue, orribili favelle,
Parole di dolore, accenti d' ira,
Voci alte e fioche, e suon di man con elle,
Facevano un tumulto, il qual s' aggira 10
Sempre in quell' aria senza tempo tinta,
Come la rena quando 'l turbo spira.
Ed io, ch' avea d' error la testa cinta, 11
Dissi: Maestro, che è quel ch' i' odo?
E che gent' è che par nel duol sì vinta?
Ed egli a me: Questo misero modo 12
Tengon l' anime triste di coloro,
Che visser senza infamia e senza lodo.
Mischiate sono a quel cattivo coro 13
Degli angeli, che non furon ribelli,
Nè fur fedeli a Dio, ma per se foro.

ENFER. CHANT III.

« Je suis, j'ouvre la voie aux remparts éplorés ; 1
« Je suis, j'ouvre la voie au douloureux abime ;
« Je suis, j'ouvre la voie aux champs des torturés.
« La justice inspira mon artiste sublime ; 2
« Je dus mon existence à sa haute valeur,
« A sa haute sagesse, à l'amour qui l'anime.
« Rien ne me précéda si ce n'est mon auteur ; 3
« Et moi-même je dure éternelle existence :
« Hôtes d'Enfer, adieu l'espérance du cœur. »
Ces mots d'un coloris à terne transparence 4
Au fronton d'une porte inscrits, je les y lus.
« Maître » lui dis-je alors, « O marâtre sentence. »
Et lui sage avisé, tel que je le connus, 5
M'a dit : « Eh, dans ton cœur que tout soupçon expire;
« Ici de lacheté, de crainte, oh non, plus, plus.
« Nous touchons, tu le vois, et j'ai su te le dire, 6
« Nous touchons à ces bords, séjour du triste humain,
« Perdu pour le grand bien où l'intellect aspire. »
Et quand il eut posé dans ma droite sa main, 7
Avec un air riant qui refit mon courage,
Aux gouffres des secrets, il m'introduit soudain.
Là plaintes et soupirs et hurlements de rage, 8
Grondants, retentissaient dans un air sans flambeaux,
Et de précoces pleurs ont baigné mon visage.
Idiomes divers, effroyables propos, 9
Paroles de douleur, de colère exécrable,
Voix rauques, cris aigus, claquements de mains hauts,
Enfantement affreux, vortex épouvantable, 10
Tourbillon dissonnant dans un vague brumeux,
Tel l'air où l'ouragan amoncelle le sable.
Moi, que ceignait d'erreurs un monde ténébreux, 11
« Maître, ai-je dit, qu'est donc ce bruit qui s'exagère ?
« Sous ce joug de douleurs quels sont ces malheureux ?
Il m'a dit : « Ces douleurs, châtiment exemplaire, 12
« Torturent ces esprits qui, dédaigneux vivants,
« Aux vices, aux vertus eurent l'âme étrangère.
« On les voit confondus en des chœurs mécréants, 13
« Non qu'ils fussent à Dieu, non qu'ils se révoltassent,
« Mais ils tinrent pour eux Anges indifférents.

Cacciarli i Ciel, per non esser men belli: 14
Nè lo profondo inferno gli riceve,
Ch' alcuna gloria i rei avrebber d' elli.
Ed io: Maestro, che è tanto greve 15
A lor, che lamentar gli fa sì forte?
Rispose: Dicerolti molto breve.
Questi non hanno speranza di morte; 16
E la lor cieca vita è tanto bassa,
Che invidiosi son d' ogni altra sorte.
Fama di loro il mondo esser non lassa: 17
Misericordia e Giustizia gli sdegna;
Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.
Ed io, che riguardai, vidi una insegna, 18
Che, girando, correva tanto ratta,
Che d' ogni posa mi pareva indegna:
E dietro le venia sì lunga tratta 19
Di gente, ch' io non avrei mai creduto,
Che morte tanta n' avesse disfatta.
Poscia ch' io v' ebbi alcun riconosciuto, 20
Guardai, e vidi l' ombra di colui,
Che fece, per viltate, il gran rifiuto.
Incontanente intesi, e certo fui, 21
Che quest' era la setta de' cattivi,
A Dio spiacenti ed a' nemici sui.
Questi sciaurati, che mai non fur vivi, 22
Erano ignudi, e stimolati molto
Da mosconi e da vespe, ch' eran ivi.
Elle rigavan lor di sangue il volto, 23
Che mischiato di lagrime a' lor piedi
Da fastidiosi vermi era ricolto.
E poi ch' a riguardare oltre mi diedi, 24
Vidi gente alla riva d' un gran fiume;
Per ch' io dissi: Maestro, or mi concedi,
Ch' io sappia, quali sono, e qual costume 25
Le fa parer di trapassar sì pronte,
Com' io discerno per lo fioco lume.
Ed egli a me: Le cose ti fien conte, 26
Quando noi fermerem li nostri passi
Su la trista riviera d' Acheronte.
Allor con gli occhi vergognosi e bassi, 27
Temendo, che 'l mio dir gli fusse grave,
In fino al fiume di parlar mi trassi.

« Le ciel les renia de peur qu'ils le souillassent, 14
« Des gouffres infernaux l'enfer les tient proscrits,
« Craignant que les démons ne s'en glorifiassent. »
« Maître, quelle torture en provoque les cris? » 15
Ai-je dit: « quel forfait ici les supplicie?
« Tes doutes en deux mots te seront éclaircis:
« Ils attendent la mort, la mort les répudie. 16
« Leur triste vie est telle, en ces gouffres profonds,
« Qu'un sort quelconque irrite en eux leur jalousie.
« Le monde ignora d'eux et leur vie et leurs noms; 17
« Pour eux pitié, justice est un devoir stérile:
« N'en discourons donc plus, mais regarde et passons. »
Je regarde et je vois un étendard agile, 18
Tournoyant et courant si précipitamment,
Qu'il semblait ne devoir jamais être immobile.
Derrière s'avançait un long rassemblement, 19
Foule compacte, morne: eût-on jamais pu croire,
Que la mort en eût fait tel désarçonnement?
Plus d'un de ces esprits revient en ma mémoire; 20
Je poursuis, et mon œil curieux ajustait
L'auteur du grand refus, grand'honte dans l'histoire.
Soudain j'appris, et plus, plus il ne m'en doutait: 21
Je voyais devant moi ces gens, école impie,
Haïs de Dieu, haïs de qui le détestait.
Malheureux qui jamais n'eurent un grain de vie, 22
Nus, guèpes et frelons-monstres les torturaient;
Horde affreuse, importune en ces lieux réunie.
En longs tracés de sang leurs dards les déchiraient; 23
Sang et pleurs de leurs traits ruisselaient jusqu'à terre,
Mets que des vers hideux à leurs pieds savouraient.
Et quand, pour voir ailleurs, j'eus distrait ma paupière, 24
Je vis vers un grand fleuve autres gens accourir,
Et moi: « Maître, ai-je dit, contente ma prière,
« Quels sont tous ces esprits, leur sort, leur avenir? 25
« Force, amour, qui les presse à franchir la rivière,
« Tel qu'en ce clair-obscur je crois le decouvrir?
« Devant toi tombera le voile du mystère, 26
« Quand nous arrêterons notre marche tous deux,
« Aux rives d'Achéron odieuse barrière ».
Je baisse alors mon œil humilié, honteux, 27
Craignant que mon discours par trop ne le harcèle,
Et jusqu'au fleuve noir je concentrai mes vœux.

Ed ecco verso noi venir per nave 28
Un vecchio bianco per antico pelo,
Gridando : guai a voi, anime prave :
Non isperate mai veder lo cielo : 29
I' vegno per menarvi all' altra riva
Nelle tenebre eterne in caldo e in gielo.
E tu, che se' costì, anima viva, 30
Partiti da cotesti, che son morti.
Ma poi ch' e' vide, ch' io non mi partiva,
Disse : per altre vie, per altri porti 31
Verrai a piaggia, non qui, per passare :
Più lieve legno convien che ti porti.
E 'l duca a lui : Caron, non ti crucciare: 32
Vuolsi così colà, dove si puote
Ciò che si vuole, e più non dimandare.
Quinci fur quete le lanose gote 33
Al nocchier della livida palude,
Che intorno agli occhi avea di fiamme ruote.
Ma quell' anime ch' eran lasse e nude, 34
Cangiâr colore, e dibattero i denti,
Tosto che inteser le parole crude.
Bestemmiavano Iddio, e i lor parenti, 35
L' umana spezie, il luogo, il tempo e 'l seme
Di lor semenza, e di lor nascimenti.
Poi si ritrasser tutte quante insieme, 36
Forte piangendo, alla riva malvagia,
Ch' attende ciascun uom, che Dio non teme.
Caron dimonio, con occhio di bragia, 37
Loro accennando, tutte le raccoglie :
Batte col remo qualunque s'adagia.
Come d' Autunno si levan le foglie, 38
L' una appresso dell' altra, infin che 'l ramo
Rende alla terra tutte le sue spoglie ;
Similemente il mal seme d' Adamo : 39
Gittansi di quel lito ad una ad una,
Per cenni, com' augel per suo richiamo.
Così sen vanno su per l' onda bruna, 40
Ed avanti che sien di là discese,
Anche di qua nuova schiera s' aduna.
Figliuol mio, disse il Maestro cortese, 41
Quelli che muojon nell' ira di Dio,
Tutti convegnon qui d' ogni paese :

Soudain vogue vers nous travaillant sa nacelle, 28
Un vieillard dont le temps a blanchi les cheveux,
Il criait haut : « Malheur à l'âme criminelle !
« Ames, n'espérez plus de voir jamais les cieux ; 29
« Je viens vous exiler là-bas sur l'autre rive,
« Dans l'éternelle horreur des glaces et des feux.
» Et toi, debout ici, toi, vie encore active : 30
« Ce sont ici des morts, il faut t'en détacher. »
Quand il voit qu'insistait ma volonté rétive,
« Autre chemin, dit-il, un tout autre nocher, 31
« Mais non point par ici te mettra sur la grève ;
« Un plus léger esquif t'y fera relacher. »
Et mon guide : « Caron, paix, paix et plus n'endève ; 32
« Tel on le veut là-haut où l'on a le pouvoir
« De vouloir tout ; or donc à tes instances trêve.
Il clot sa lèvre, et plus il n'ose la mouvoir, 33
L'hispide nautonnier du lac à sombre face,
Dont un orbe de feu circonscrivait l'œil noir.
En ces esprits las, nus, et que la terreur glace, 34
Les dents claquent, pâleur de mort s'étend sur eux,
A ces mots brusques-nés, crue et dure menace.
Ils blasphémaient, c'était l'Éternel, leurs ayeux, 35
L'humanité, le lieu, le temps de la semence
De leurs semis, le jour où s'onvrirent leurs yeux ;
Puis cette foule en pleurs, compactement immense, 36
Se pressait vers la rive, air infect, noir brouillard,
Exil futur de qui brava la providence.
Caron à l'œil charbon-rougi, démon vieillard, 37
De son geste ordonnait à cette tourbe impure,
Et de sa rame en main flagellait le traînard.
Telle en automne on voit des chênes la parure, 38
Feuille à feuille tomber du rameau décrépit,
Jonchant l'inerte sol de sa pâle verdure.
Tel s'élançait d'Adam le rejeton maudit 39
Au geste impérieux, l'un puis l'autre au rivage,
Tel l'oiseau sur la voix de l'appel obéit.
Ainsi fendant le flot noir la nacelle nage ; 40
Et quand des morts le lest vogue lent vers son port,
D'autres du port qu'on fuit réclament leur passage.
Et mon courtois docteur, m'a dit : « Quiconque est mort, 41
» Mon fils, de Dieu, sur soi provoquant la colère,
« Tout ici de partout vient y trouver son sort.

E pronti sono al trapassar del rio, 42
Chè la divina giustizia gli sprona,
Sì che la tema si volge in disio.
Quinci non passa mai anima buona, 43
E però se Caron di te si lagna,
Ben puoi saper omai, che 'l suo dir suona.
Finito questo, la buja campagna 44
Tremò sì forte, che dello spavento
La mente di sudore ancor mi bagna.
La terra lagrimosa diede vento, 45
Che balenò una luce vermiglia:
La qual mi vinse ciascun sentimento;
E caddi, come l' uom cui sonno piglia. 46

LA MAMMOLA.

FAVOLA.

O bella Mammola tutta modesta,
Il primo zeffiro d' April ti desta:
Vivi rinchiusa, ma in lontananza
La tua t' accusa dolce fragranza:
O bella Mammola, Mammola bella,
Sii tu l' immagine d'ogni donzella.
Chi brama coglierti, se avanza il piede,
Già sta per premerti, nè ancor ti vede;
Pure e gentili le tue fogliette
Tra l' erbe vili giaccion neglette.
O bella Mammola, Mammola bella
Sii tu l'immagine d' ogni donzella.
Quando col crescere di primavera
Dei fior più nobili cresce la schiera,
Ch' apron più vaga, più altera foglia,
Ti stai tu paga che niun ti coglia.
O bella Mammola, Mammola bella,
Sii tu l'immagine d'ogni donzella.
Madre consolati, se la tua figlia
A bella Mammola tutta somiglia:
Nè mai lagnarti, se d' arti è senza;
Che far dell' arti dov' è innocenza?

(BERTÒLA.)

« Ils viennent, haletant, de franchir la rivière ; 42
« La justice de Dieu les point, en eux agit,
« Et leur crainte devient désir qui les altère.
« Ame bonne, passer par ces lieux, interdit ! 43
« Et si Caron jaloux fronde ton arrivée
« Tu sauras désormais ce que son dire dit. »
Il se tait, et soudain d'ombres enveloppée, 44
La campagne trembla, trembla rappel affreux,
Qui trempe encor mes os d'une sueur glacée.
Du sol plaintif il souffle un vent impétueux; 45
L' air s'en illumina d'une lueur sanguine,
Qui maîtrisa mes sens, et dominant sur eux
Je tombai tel celui que le sommeil domine. 46

LA VIOLETTE.

FABLE.

O Violette belle, ô toute modestie,
Doux zéphyre d'Avril te rappelle à la vie ;
Tu vis captive, hélas, mais dans l'air spacieux,
Ton suave parfum t'accuse, et te révèle.
O belle Violette, ô Violette belle,
De la jeune beauté sois l'emblême à nos yeux.
Celui qui vient ravir tes doux trésors à Flore
Tout près de te blesser ne te voit point encore ;
Ton aimable feuillage, au contour gracieux,
Croît, oublié sous l'herbette nouvelle ;
O belle Violette, ô Violette belle,
De la jeune beauté sois l'emblême à nos yeux.
Quand au nouveau printemps, sous les feux de l'aurore,
Mille brillantes fleurs qui se hâtent d'éclore,
Prodiguent les attraits d'un calice orgueilleux,
Tu fuis avec plaisir une main criminelle.
O belle Violette, ô Violette belle
De la jeune beauté sois l'emblême à nos yeux.
Console-toi, sensible mère,
Si sur la Violette, aimable et douce fleur,
Ta fille a modelé son cœur,
Et son docile caractère.
Oh, calme tes regrets, elle est sans art, dis-tu :
Eh, que fait l'art où règne la vertu ?

(Traduite de Bertòla.)

(5) L' istoria ne prende quella vendetta (dei potenti ingiusti) che agli oppressi sola resta dei malvagi oppressori, che non mai colti dalla giustizia in vita, è necessario tramandarli ai posteri curvati sotto il pondo dell' obbrobrio, onde almeno dopo la morte sieno gli ottimi divisi dai tristi. (*Savelli*, Istoria esterna ed interna di Dante.)

(6).(Page 53) Madame la Baronne de Carlowitz, en 1842, a comblé une lacune de notre littérature par sa traduction de la Messiade. En 1769, d'Anthelmy, professeur de mathématiques à l'Ecole-Royale-Militaire, avait publié les dix premiers chants; mais il n'a pas été au delà: c'est la copie fade et incolore d'un tableau étincelant de couleurs. Étrangère à la France, et au génie de notre langue, Mad. de Kourzroch, de l'Académie des Arcades de Rome, a publié, en 1701, une traduction hérissée de constructions barbares ; trois ans plus tard, Petit-Pierre, pasteur à Neufchâtel, n'a guère mieux fait.

Le Baron d'Horrer, dont l'ouvrage a surgi en 1825, paraphrase, délaie, défigure l'original : étranger excusable de ne pouvoir mieux écrire en français, il eût pourtant mieux fait de n'écrire pas. Si jadis Boileau faisait la grimace en se voyant mal gravé, ô royal et malheureux Klopstock, tu avais bien raison de répandre des larmes en te voyant si grotesquement habillé par tes traducteurs.

(7) A la suite de ce chant en vers *sciolti* nous avons joint divers fragments en vers, comme terme de comparaison; convaincu que nous sommes que le vers blanc traduira mieux que la prose, et le vers rimé, malgré sa difficulté, traduira aussi bien que l'un et l'autre.

(8) Une telle métaphore pourra peut-être surprendre quelques classiques, la langue en admet aujourd'hui d'autres bien plus hardies! L'expression italienne vient de Virgile :

Et jam argira phalanx instructis navibus ibat
A tenedo tacitæ per amica silentia lunæ.

Cette imitation n'a pas échappé aux commentateurs, mais ils n'ont ni saisi, ni mentionné le fait psycologique qui a produit l'originalité de la pensée: le poëte dans l'effervescence de son imagination, et la hardiesse de son style, a, par une heureuse transformation de l'abstrait en concret, synthétisé les deux extrêmes du vers. Nous ferons observer, à ce sujet, que parmi les travaux philologiques modernes qu'on a publiés sur Dante, *Il Florilegio e Dizionario dantesco di Mauro Granata Casinese da Messina, stampato a Napoli* 1855, n'est point une de ces compilations usées, mais un de ces ouvrages judicieusement conçus, exécutés, qu'on peut consulter avec le plus grand fruit ; tout y est choisi, tout y est bon, presque tout y est neuf, et surtout exposé avec beaucoup de clarté et de goût.

(9) Souvent les deux langues se rencontrent, mais souvent elles luttent en vain.

Il m'a dit : homme, non, mais jadis homme, oui.

(10) Dante a mis à la torture l'esprit de ses illustrateurs; il est un problème pour les savants; son œuvre n'a pas de manuscrit authentique; son éducation nous est peu connue: l'homme a passé, *tradidit mundum disputationibus eorum;* son livre a survécu: *vaticinamini ex ossibus istis.* Plusieurs commentateurs ont vu l'idée primitive de son poème dans les légendes, d'autres dans Virgile, se fondant sur le vers ci-dessus.

Uberti Giordani, dans une lettre à Evasio Leone, établit un point de ressemblance curieux entre le livre de Job et le triple poème; sa lettre se trouve reproduite en tête de la traduction en vers de Job par Rezzano, dans le 2me. volume de la bible de Martini.

Dante est plein des anciens; mais encore plus des livres saints: c'est Moïse, c'est David, c'est Job, ce sont les prophètes, les Evangélistes, l'Apocalypse, les SS. Pères; sa poésie est surabondante des inspirations du ciel; il est le précurseur, le hérault du *Génie du christianisme.* Salomon est pour lui la haute lumière qui n'eut pas de second: on dirait que c'est dans ses écrits qu'il a pris son point de départ: *il saggio indagherà la sapienza di tutti gli antichi, farà studii nei Profeti:* Sapientiam antiquorum exquiret sapiens et in prophetiis vacabit. (Eccl. ch. 39. v. 1.) Ezechiel lui a fourni le début sublime d'un des plus beaux chants du Purgatoire.

(11) Il serait impossible de rendre autrement ces trois vers; tout s'y trouve reproduit, malgré la difficulté de la rime. Dante resiste souvent à la traduction; il faut la chercher et la bien chercher: c'est un métier de patience: mais après quelque travail on peut arriver à un résultat satisfaisant; ce qui vient à l'appui de notre système en faveur de la traduction en vers.

(12) Si cette expression métaphorique, neuve dans le français, parait trop forte on peut y substituer cette variante:

Tu sauras ce qu'en toi tes pensers ont de faux !

(13) Salvini, Venturi et autres, ont vu dans *entomata* une erreur de Dante, et son ignorance de la langue grecque. Ce vers pourrait être, ce nous semble, sauf meilleur avis, lu et entendu autrement qu'ils ne l'ont fait; il pourrait l'être même de deux manières:

Voi siete quasi entoma, ta *in difetto.*

Voi siete quasi entoma, te *in difetto.*

Dans le premier cas il y aurait une ellipse, un tour qui se rencontre dans les auteurs grecs.

Voi siete quasi entoma, ta *entoma in difetto.*

Dans le second cas *te* serait une conjonction dont *et* est l'anagramme,

Voi siete quasi entoma, te *entoma in difetto.*

C'est ainsi qu'en français La Bruyère a dit: Depuis qu'il est des hommes et qui pensent etc. etc. On pourrait donc traduire: Vous êtes comme des insectes et

des insectes avortés. Si l'on étudiait bien la plupart des constructions que Dante a introduites dans le langage qu'il s'est créé, il en résulterait sans doute un Dante helleniste, de même que dans l'Iliade et l'Odyssée on a trouvé un Homère hébraïsant.

(14) (Page 107) *La justice commande et la piété m'enchaine.* Les vers précédents: *Quivi era storiata ec.* font allusion à la victoire remportée par St. Grégoire sur le démon. Dante a suivi ici une vieille légende qui avait cours : que Grégoire le grand, ému des vertus de Trajan en lisant ce fait dans sa vie, aurait prié Dieu de faire revenir au monde l'âme de ce prince et l'aurait sauvée. Saint Thomas d'Aquin, qui ne révoque pas en doute cette légende, en a donné une explication théologique.

(15) Dans ce chant, comparable à tout ce que l'antiquité a produit de plus suave dans le genre élégiaque et idyllique, le poète se revêt des plus vives couleurs et des plus riches ornements. Son vers y est doux, simple, frais, limpide, mélodieux. Si la doctrine physique, doctrine de l'époque, n'y est pas très-juste, elle y est du moins très-poétique.

(16) Ce vers présente un double sens. Si la langue italienne est plus riche dans sa vocabulation, plus savante dans ses constructions, plus forte dans son harmonie que la plupart des langues modernes, ce qu'elle doit à son propre génie, à la puissance de la plénitude des sons, à la netteté de son accent prosodique, d'un autre côté le manque de variation dans ses désinences rend parfois la pensée louche, équivoque ou obscure.

Con altra voce omai, con altro vello
Ritornerò poeta. Parad. Cant. 25, vers. 7.

Voici encore un double sens : celui-ci nait des idées, et non du rapport des mots ; il est même si remarquable que, sans doute, le poète, qui toujours est maître de son vers, l'a glissé à dessein pour ne point compromettre sa modestie, laissant au lecteur à deviner sa pensée.

(17) Les deux dernières expressions de ce vers sont encore dans la langue et les mœurs provençales. *Lou mai* est ordinairement un sapin ou mélèze sec des plus élevés qu'on puisse trouver; on l'orne de bandelettes de diverses couleurs; il est surmonté d'une touffe de laurier ou d'olivier ; on le plante le premier Mai ou tout autre jour de fête devant la porte de la personne qu'on veut honorer, ou sur la place publique du hameau, ou du village, la veille de la fête du lieu, et l'on vient y danser autour au son du *Galoubet* (le fiffre) et du Tambourin provençal.

(18) La plupart des interprètes ont vu dans *la bella Donna*, que le poète ne nomme pas encore, mais qu'il fera connaître plus bas, Mathilde, qui toute dévouée à l'Église représente ici l'amour de l'Église qui dispose Dante à en voir le triomphe dans cette forêt.

Mathilde de Canosse, Comtesse, Duchesse, était fille et unique héritière de Bo-

niface Duc et Marquis de Montferrat, et de Béatrix sœur de Henri trois, Empereur d'Allemagne, veuve de Godefroi le bossu duc de Lorraine; elle avait épousé Welf duc de Bavière et s'en était séparée par un divorce. Elle possedait de son chef une grande partie de la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, Vérone, presque tout ce qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de Saint Pierre, de Viterbe jusqu'à Orviette, une partie de l'Ombrie, de Spolète, de la Marche d'Ancone. Son attachement à la religion et à Grégoire VII alla au point qu'elle fit une donation de toutes ses terres au Pape; et si par ses dons elle a consolidé la puissance temporelle qu'avaient fondée Pepin et Charlemagne, elle fut aussi la cause première des guerres interminables entre le Sacerdoce et l'Empire. (Les Guelphes et les Gibelins).

(19) C'est peut-être le vers le plus suave, le plus philosophiquement poétique qui jamais ait été fait. *Entendement* dans Montaigne est employé comme ici dans le sens de *pensiero*.

(20) (Page 130) *Dei lor costumi fa che tu ti forbi.* Chi fa Dante sacrilego non l'intende; chi fa Dante sacrilego è invidioso o stolto; ma più folle è colui che lo danna per ciò che egli ha scritto nella commedia, senza leggere le sue prose, le quali spesso servono a dichiarare i concetti *(Fanelli.)*. Che ti pare che voglia insegnar Dante nel suo poema? — La morale e le virtù cristiane. (Gozzi, *Difesa di Dante*).

(21) Dante est concis comme Tacite, véhément comme Juvenal, profond comme Pascal, tendre comme Pétrarque; tantot gracieux et poétique comme Virgile; tantot terrible comme Shakespear; plus grand qu'Homère et que Platon de toute la distance qui sépare le christianisme de l'antiquité. (*Dante non hérétique* par Ferjus Boissard). On peut, dit Ozanam, regarder la Divine Comédie comme la Somme littéraire et philosophique du moyen âge, et son auteur comme le St. Thomas de la poésie.

(22) (Page 137) *D'aversi fatta parte da se stesso.* Dante, sempre consonò a se medesimo quanto puro nella sua fede, fu bensì ghibellino quanto e come gli poteva convenire d'esserlo, salva la fede, per tornar alla cara patria, da dove lo si era iniquamente cacciato; ma per essa fede non cessò mai d'esser Guelfo, anche riprovando l'avarizia sporca e la somma corruzione dei guelfi (*Scolari*).

(23) O Alighieri, o gigante d'ingegno! il vizio invano si nascose a' tuoi sguardi: tu lo afferrasti, e lo traesti al cospetto delle genti. La virtù odiata, combattuta, sospinta, avvilita, conculcata, tu rialzasti, cingendola di una aureola di gloria. Tu considerasti gli umani eventi e le imprese; ti aggirasti fra l' uragano delle passioni, poi prendesti il volo dell' aquila, e poggiando a vie solitarie ti equilibrasti in un cielo deserto. Tu dicesti: lo creerò una poesia; e la creasti: e quella poesia fu una scossa galvanica propagata dall' Italia a tutte le menti di Europa. Salve, o signore dell' altissimo canto! Salve, o generoso, che prendendo battaglia con la fortuna non discendesti mai dalla sublime altezza, ove l' ingegno, la sciagura, e l' onore ti collocarono. Il tempo ti disse: cammina con me; e tu, sdegnoso del prepotente comando, lo precedesti, e ti slanciasti alle lontane ed ec-

celse cime della ispirazione e della ragione. E il tempo ti guardò bieco, e giurò sua vendetta; e seguendo a ruotare in giro la falce ruinosa disperse i nomi dei troni e delle generazioni, e trovato il tuo cadavere volle colpirlo: e il tuo cadavere sembrò rianimarsi al tocco della falce, e la falce spezzossi. La gloria di molti, che ti seguirono, è floca luce presso ad estinguersi: la tua per lungo splendore si avviva, e somiglia: *al ministro maggior della natura*, che per lunga usanza non perde del suo ministero, e riscalda, e feconda il creato, sempre in lui rifondendo la gioventù della vita.

Salve, io dico di nuovo, *o luce, o gloria dell' Italica gente. O voi che i passi del peregrin fino all' estrema scena seguiste;* o voi, tra i figli d'Italia, che vivete una vita di memorie, e dispregiando la conturbata età, cercate i segni di virtù ne' secoli remoti, venite meco alla tomba dell' Allighieri. Miratelo, egli sorge dal sepolcro tenendo in mano il suo libro: egli vi accenna le pagine, in cui stanno scritte verità funeste, verità che strappano lacrime e rimordono una pigra vita; e v' incita: svegliate la neghittosa che posa la testa fra i geli dell' Alpi e stende il piede ai fuochi dell' Etna; inspiratele l' odio del vizio, l' amore della virtù, la brama di gloria; ditele che sarebbe alfin tempo di rassicurare il suo Dio nei suoi tabernacoli, e di espiare le colpe di un tempo mal sano. Chi di voi si sente agitato da interna fiamma; chi forte l' ingegno, chi fermo il volere? Tu?... Come la Sacerdotessa si assideva sul tripode delfico, assiditi su quella tomba, essa t'inspirerà *un canto che non morrà*. Ma il tuo canto non sia venduto: l'ingegno deve esser sacro alla verità. E se il silenzio è migliore della menzogna, nondimeno anche il silenzio è delitto. Cotesta tomba è un altare. Maledizione sul capo di chi lo profana! guai! Altra volta il fuoco del cielo distrusse i profanatori dell'Arca. (*Vita di Dante,* di Fanelli.)

ADDITION AUX TRADUCTEURS DE DANTE.

ENFER, CHANT II.

Traduction de V. de St. Mauris.

Le jour déclinait, et l'air plus obscur arrachait à leurs fatigues les êtres qui sont sur la terre. Moi seul, je me préparais à soutenir la double épreuve du voyage et de la pitié, épreuve que retracera fidèlement cette faculté de l'esprit qui n'est pas sujette à l'erreur. O muses ! ô sublime intelligence ! aidez-moi! O mémoire, qui as écrit ce que j'ai vu, manifeste ta haute origine !

Je parlai en ces mots : « Poète qui me guides, vois, avant de tenter le passage redoutable, si mon courage y peut suffire. Tu as dit que le père de Silvius, bien que corruptible, pénétra sous l'enveloppe des sens dans les âges immortels. Mais, si l'ennemi du mal lui fut propice, c'est qu'il pensait aux grandes destinées promises à la race troyenne : tout homme doué d'intelligence ne sera point surpris que ce héros ait été choisi dans les régions célestes pour être le père de la splendide Rome et de son vaste empire, lesquels, à dire la vérité, furent établis l'une et l'autre dans la vue du lieu saint où siège le successeur du plus grand des Pierre. Dans ce pèlerinage que tes chants ont rendu fameux, Énée entendit des choses qui furent cause de son triomphe, et par suite de la pourpre papale. Plus tard, le vase d'élection monta vivant jusqu' au ciel pour rendre témoignage à cette foi qui est le fondement de la voie du salut. Mais moi, qu'y viens-je faire ? je ne suis ni Énée, ni Paul. Ni moi, ni personne ne me juge digne d'une telle grâce. Donc, si je m'y hasarde, je crains que ma venue ne soit insensée : tu es sage, tu me comprends mieux que je ne m'exprime. »

Tel celui qui ne veut plus ce qu'il voulait d'abord; qui, changeant ses résolutions pour de nouvelles, abandonne ce qu'il avait commencé ; tel je devins sur cette colline obscure, lorsque ma pensée plus réfléchie désavoua l'entreprise qu'elle avait été si prompte à consentir. « Si je t'ai bien compris, répondit l'ombre magnanime, ton âme est vaincue par cette lâcheté qui souvent énerve l'homme, et le détourne du chemin de l'honneur, de même qu'un animal timide s'arrête devant une ombre sans réalité. Afin de retremper ton courage, je t'apprendrai pourquoi je suis venu, et ce que j'ai entendu dans le premier moment où j'ai eu pitié de toi. J'étais parmi les âmes encore suspendues entre la crainte et l'espoir: une dame m'appela, si belle et si rayonnante que je la suppliai de comman-

der. Ses yeux brillaient plus que les étoiles. Elle me dit d'une voix angélique, et dans un langage suave et harmonieux : — « O âme gracieuse de Mantoue, « dont la renommée subsiste encore dans le monde, et y subsistera non moins « longtemps que le mouvement des sphères divines, mon ami, et non l'ami de la « Fortune, est arrêté dans la plaine déserte, et la peur l'a fait retourner sur ses « pas. Peut-être s'est-il tout à fait égaré, et d'après ce que j'ai ouï dire de lui « dans le ciel, je crains de m'être levée trop tard pour le secourir. Hâte-toi donc, « aide-le de ta parole puissante, mets en œuvre tout ce qui sera nécessaire à son « salut. Béatrix est celle qui t'envoie, je viens d'un lieu où je dois retourner; le « même amour qui me fait parler m'a conduite ici. Revenue près de mon Sei- « gneur, je me louerai de toi dans sa présence. » — Elle se tut, et je repris en ces mots : « O vous, dame de vertu, par qui seule l'espèce humaine l'emporte sur tout ce que renferme le ciel qui occupe le moins de place dans l'espace, votre commandement m'apporte tant de satisfaction que mon obéissance, fût-elle accomplie déjà, me semblerait encore tardive : il n'est pas besoin que votre volonté insiste davantage. Mais daignez m'apprendre comment, des vastes hauteurs où vous brûlez de retourner, vous n'appréhendez pas de descendre dans ce centre ? » — « Puisque tu le désires, reprit-elle, je te dirai brièvement pourquoi « je ne crains pas de venir en ces lieux. On doit craindre seulement les choses « qui ont le pouvoir de nuire à autrui, et non les autres qui ne sont pas redou- « tables par elles-mêmes. Grâce à la bonté de Dieu, je suis devenue telle que « votre misère ne saurait m'atteindre, et que la flamme de cet incendie ne me « menace pas. Il est dans le ciel une sainte protectrice qui se tourmente des obs- « tacles vers lesquels je t'envoie, et dont l'intercession tempère la sévérité du « souverain juge. Dans sa prière, elle appela Lucie, et lui dit : — « *Ton fidèle « défenseur a maintenant besoin de ton aide, et je te le recommande.* » — Lu- « cie, ennemie des cœurs sans pitié, partit aussitôt, et vint aux lieux où j'étais « assise avec l'antique Rachel. Elle dit : — « *Béatrix, vraie louange de Dieu, que « ne secours-tu celui qui t'a tant aimée, et qui est sorti par toi de la route « du vulgaire? Ta pitié serait-elle sourde à ses plaintes? Ne vois-tu pas la mort « qu'il combat sur le fleuve dont aucune mer n'égale les orages?* » — A ces pa- « roles, plus prompte que le fut jamais personne au monde à voler vers son bien- « être ou à fuir sa perte, je descendis vers toi de mon siége bienheureux, me con- « fiant dans l'honnêteté de langage qui t'honore, toi et ceux qui ont su le goûter. —

« Quand elle eut cessé de parler, Béatrix tourna sur moi ses yeux brillants de larmes, rendant ainsi ma course plus rapide. Je suis venu comme elle le désirait; je t'ai débarrassé du monstre qui te fermait le chemin le plus court sur la belle colline. Qu'est-ce donc maintenant? Pourquoi, pourquoi t'arrêtes-tu? Pourquoi caresser dans ton cœur une si grande faiblesse? Pourquoi manques-tu de courage et de résolution lorsque trois bienheureuses s'inquiètent de toi dans la cour du ciel, et que mes paroles te promettent la plus noble récompense? Telles de tendres fleurs couchées et fermées par la gelée de la nuit se rouvrent

aux rayons du soleil et se relèvent sur leurs tiges : tel se ranima mon courage épuisé, et, l'âme affranchie de crainte, je m'écriai dans une noble confiance : « Oh! qu'elle est compatissante celle qui m'a secouru, et que tu es généreux, toi qui as obéi avec tant de diligence à des paroles si dignes de foi ! Ton langage a rallumé le désir dans mon cœur, et ma pensée revient, plus inébranlable, à ce qu'elle avait d'abord résolu. Marchons donc ! Qu'il n'y ait plus entre nous qu'une seule volonté ! Tu es mon guide, tu es mon seigneur, tu es mon maître. » Alors Virgile s'étant mis en mouvement, j'entrai sur ses pas dans un chemin escarpé et sauvage.

ENFER. CHANT III.

Traduction de M. Mesnard.

« Par moi l'on entre dans la cité des douleurs; par moi, dans la plainte éternelle ; par moi, au milieu des races perdues. La justice inspira mon sublime fondateur ; je suis l'œuvre de la divine volonté, de la souveraine sagesse et du premier amour. Avant moi rien n'était, si non ce qui est éternel, et moi aussi je dure éternellement. Laissez toute espérance, vous qui entrez. »

Ces paroles, je les lisais, écrites en caractères sombres, au sommet d'une porte. « Qu'est-ce à dire, ô mon maître, et que le sens de ces mots est cruel ! »

Comme un sage, il me répondit : « Ici tu dois laisser la crainte ; il faut ici que toute lâcheté s'arrête. Nous sommes en ce lieu où tu verras, je te l'ai dit, les races désolées qui ont perdu la grâce divine. »

Il posa sa main sur la mienne, et, m'encourageant d'un visage serein, il me conduisit au milieu des choses mystérieuses.

Des soupirs, des plaintes et de profonds gémissements résonnaient sous cette voûte sans étoiles, et je me pris à pleurer.

Idiomes divers, horribles langages, paroles de douleur, accents de colère, voix profondes et rauques, froissements de mains qui s'entrechoquent : tel était le tumulte tourbillonnant dans cet espace éternellement sombre : on eût dit le sable ardent tournoyant dans une trombe sans fin.

Moi, qui avais la tête encore pleine d'erreurs, je lui dis : « Maître, qu'entends-je ? et qui sont les malheureux navrés de cette atroce douleur ? » Et lui : « Ce misérable châtiment afflige les âmes incomplètes de ceux qui vécurent, tout à la fois, sans honneur et sans infamie. Elles sont confondues avec la foule des mauvais anges qui, sans être ni fidèles ni rebelles à Dieu, ne furent que pour eux. Chassés du ciel (ils en eussent terni la beauté), l'enfer n'en a pas voulu dans ses profondeurs : en les voyant près d'eux, les grands coupables se seraient peut-être glorifiés.

« Maître, dis-je à mon tour, quelle est donc l'espèce de tourments qui leur fait jeter ces cris affreux ? »

Et lui : « Je vais te le dire en peu de mots : ces malheureux n'ont plus l'espérance de la seconde mort, et leur condition présente est si abjecte, que tout autre sort leur paraît préférable. Le monde n'a pas voulu garder leur mémoire, la miséricorde et la justice divines les dédaignent. N'en parlons plus : regarde seulement, et passons. »

Et comme je regardais, je vis un étendard tournoyant avec tant de rapidité, qu'on eût dit qu'il ne pouvait s'arrêter nulle part ; à sa suite couraient des bandes innombrables ; certes je n'aurais jamais pensé que la mort en eût autant défait. Au milieu de ces âmes (j'en reconnus quelques-unes), je découvris l'ombre de celui qui, par lâcheté, avait formulé le grand refus. Aussitôt je compris et je fus certain que c'était la secte des méchants qui déplaisent également à Dieu et à ses ennemis.

Ces infortunés, qui ne furent jamais vivants, étaient tout nus et harassés de la piqûre des guèpes et de hideux moucherons. Le sang ruisselait sur leur figure et, se mêlant à leurs larmes, tombait à leurs pieds où s'en repaissaient des vers immondes.

Et comme je regardais plus au loin, je découvris une foule sur la rive d'un grand fleuve. « Maître, de grâce, apprends-moi quelles sont ces âmes et quel ordre les pousse à gagner l'autre rive, autant du moins que j'en puis voir à travers cette lueur blafarde. »

« Ces choses, je te les dirai lorsque nous arrêterons nos pas sur les bords de l'Achéron, la sombre rivière. »

Il dit ; et moi, confus, les yeux baissés, de peur que mes paroles ne lui devinssent importunes, j'attendis que nous fussions au bord du fleuve et je ne dis plus un mot.

Et sur les eaux je vis, venant à nous, une barque, et sur cette barque un vieillard blanchi depuis bien des années. « Malheur à vous, âmes perverses! criait le vieillard ; ne l'espérez pas, vous ne verrez jamais le ciel. Je viens pour vous jeter à l'autre rive, dans les ténèbres éternelles de la chaleur et de la glace. Éloigne-toi, âme vivante, de ceux qui sont morts ! »

Et, comme je ne m'éloignais pas, il ajouta : « C'est par un autre chemin et par d'autres flots que tu passeras sur la rive opposée. Par ici la traversée est impossible. Il faut pour te porter une barque qui flotte mieux. »

Mon guide, à ces mots : « Caron, lui dit-il, cesse de te tourmenter ; ceci est la volonté de celui qui peut tout ce qu'il veut. Que cela te suffise. »

Aussitôt s'adoucit la face laineuse du vieux nocher de ce marais livide ; autour de ses yeux tournoyaient des cercles flamboyants.

Dès qu'elles entendirent ces paroles cruelles, les âmes, qui étaient fatiguées et nues, pâlirent encore, et, dans un grincement horrible, elles blasphémaient maudissant leur père et leur mère ; maudissant la race humaine ; maudissant

jour et le lieu de leur naissance ; maudissant les enfants de leurs enfants. Toutes gémissantes elles se retirèrent sur la rive fatale où doit venir tout homme qui n'est pas craignant Dieu.

D'un geste impérieux, l'infernal Caron, aux yeux embrasés, pousse en troupeau ces âmes errantes, et frappe à coups de rame celles qui ne se hâtent pas.

Au souffle du vent d'automne, les feuilles s'envolent une à une, jusqu'à ce que chaque rameau ait rendu toutes ses dépouilles à la terre ; de même se précipite du rivage la perverse postérité d'Adam, chaque âme obéissant au signe du nocher comme l'oiseau qui se rend à l'appeau.

Ainsi s'en vont les âmes à travers l'onde noire et à peine se sont-elles éloignées du rivage, qu'une nouvelle foule s'y rassemble déjà.

« Mon fils, me dit le maître avec bonté, tous ceux qui meurent dans la colère de Dieu accourent ici de tous le côtés de l'univers. L'aiguillon de la justice divine les pousse à traverser le fleuve, et leur terreur se change en hâte. Ici ne passa jamais une âme innocente, et si Caron t'a repoussé, tu comprends maintenant pourquoi. »

Ces paroles dites, la formidable campagne fut secouée jusqu'en ses fondements (à ce souvenir terrible, la sueur inonde encore mon visage), et de cette terre des lamentations surgit un grand vent qui, dardant une lueur rouge, me frappa de stupeur ; je tombai semblable à un homme accablé de sommeil.

ADDITION

AUX ICONOGRAPHIES DE LA DIVINE COMÉDIE.

Nous devons mettre au rang des belles éditions modernes de la *Divine Comédie*, et peut-être *la première pour les compositions artistiques*, *l'Enfer de Dante, in folio*, publié recemment par le libraire *Hachette*, et dont les gravures sont l'œuvre de *Doré* : elles sont au nombre de soixante et quinze ; nous en donnons ici l'énumération, extraite telle et quelle de la *Tavola delle Figure*, de l' ouvrage même.

1. La Selva. — 2. La Lonza. — 3. Il Leone. — 4. Virgilio e Dante. — 5. Gli stessi. — 6. Gli stessi. — 7. Beatrice e Virgilio. — 8. La porta d' Inferno. — 9. Acheronte. Caron. — 10 Sbarco dell' anime. — 11. Limbo. Anime innocenti. — 12. Limbo. Poeti ed Eroi. — 13. Minos. — 14. I Carnali. — 15. Francesca e Paolo. — 16. Gli stessi. — 17. Gli stessi. — 18. Gli stessi. — 19. Cerbero. — 20. Golosi. Ciacco. — 21. Pluto e Virgilio. — 22. Avari e Prodighi. — 23. Stige. Collerici. — 24. Stige. Flegias. — 25. Stige. Filippo Argenti. — 26. Porta di Dite. — 27. Le Furie. — 28. Un Messo celeste. — 29. Le tombe ardenti. Eretici. — 30. Farinata degli Uberti. — 31. Tombe d' Anastagio. — 32. Il Minotauro. — 33. Centauri. Nesso. — 34. Chiron. I Tiranni. — 35. Selva delle Arpie. — 36. Suicidi.

Pier delle Vigne. — 37. Violenti contro se stessi. — 38. Violenti contro Dio Capaneo. — 39. Brunetto Latini. — 40. Il Mostro della Frode. — 41. Scesa alle Malebolge. — 42. Demoni e Ingannatori di femmine. — 43. Ruffiani, adulteri. — 44. La Taide (di Terenzio). — 45. Simoniaci. Niccola III. — 46. Barattieri. Demoni. — 47. Gli stessi, Virgilio. — 48. Barattieri. Ciampolo, Alichino. — 49. Alichino e Calcabrina. — 50. Fuga precipitosa. — 51. Ipocriti. Frati godenti. — 52. Ipocriti. Farisei crocifissi. — 53. Ladri e serpenti. — 54. Trasformazioni. — 55. Fraudolenti consiglieri. Ulisse. — 56. Scismatici. Maometto. — 57. Seminatori di discordie. — 58. Bertram del Bornio. — 59. Geri del Bello. — 60. Bolgia dei falsatori. — 61. I Falsatori. — 62. Altri Falsatori. — 63. Mirra. — 64. Nembrotto. — 65. Efialte. — 66. Anteo. — 67. Cocito. I Traditori. — 68. Traditori. Bocca degli Arati. — Ugolino e Ruggieri. — 70. Ugolino. — 71. Ugolino. Gaddo. — 72. Ugolino. — 73. La Giudecca. Dite. — 74. Salita. — 75. Dante e Virgilio.

Une nouvelle Galerie dantesque, qui court en ce moment les théâtres d'Europe, nous a étalé un ensemble de vingt-sept peintures de deux artistes de Rome. Le plus grand nombre sont des scènes antérieurement traitées ; il y a dans ces compositions, au dire des connaisseurs, plus d'effet théâtral que de ressemblance avec le poëte. *Avremmo desiderato* (dit un journal italien), *che maggior numero di canti del Paradiso venisse illustrato, e non ci si fosse ristretto a tre soli quadri, giacchè nessuno vorrà negare alla terza cantica tale efficacia poetica da prestarsi maravigliosamente all' opera della pittura, quanto l' Inferno e il Purgatorio.*

ARGUMENTS

DES CHANTS DE L'ENFER ET DU PURGATOIRE

Cités dans le discours préliminaire et dans les notes.

ENFER. CHANT I. — Dante se trouve au milieu d'une épaisse forêt. — Obstacle. — Apparition de Virgile. — Exposition du sujet. — Départ.

CHANT II. — Nos deux poëtes se mettent en marche au déclin du jour. — Invocation. — Entretien de Dante et de Virgile. — Motif de sa venue. — Dante reprend courage et poursuit sa route.

CHANT III. — Porte de l'Enfer. — Dante s'éffraie des paroles qu'il a lues. — Virgile le rassure. — Ils entrent. — Séjour des damnés qui ont vécu sans vices e sans vertus. — Arrivée au bord de l'Achéron. — Refus de Caron à traverse deux vivants. — Virgile lui en explique le motif. — Un ouragan s'élève. — Dant tombe étourdi, et pendant son étourdissement l'Ange des tempêtes a transport les deux poëtes sur la rive opposée.

CHANT XIII — Seconde enceinte du septième cercle. — Bois sombre habité par les harpies.— Suicides transformés en arbres sensibles et tourmentés par elles.— Dante arrache un rameau sur l'ordre de Virgile. — Ce tronc a parlé: c'est Pierre des Vignes, Ministre de Frédéric II. — Son histoire. — Ames poursuivies par des chiennes noires. — Prodigues qui se tuèrent de désespoir.

PURGATOIRE. CHANT I. — Exposition. — Invocation. — Le poète entre en matière. — Rencontre de l'ombre de Caton. — Son apostrophe aux deux voyageurs inconnus. — Réponse de Virgile. — Il supplie Caton de lui permettre l'accès dans l'enceinte dont il est le gardien. — Celui-ci le lui accorde, à condition qu'il lavera le visage de Dante, et ceindra de joncs ses flancs; il accomplit sur lui les ordres de Caton.

CHANT X. — Porte du Purgatoire. — Ascension de Dante et de Virgile au premier cercle. — Sculptures qui s'y trouvent. — La salutation angélique. — L'Arche Sainte. — David. — Trajan et la veuve. — Les deux poètes voient ensuite diverses âmes s'avancer courbées sous des poids énormes.

CHANT XII. — Virgile engage Dante à s'éloigner d'Odérigi. — Les deux poètes continuent leur route autour de la montagne. — Sculptures du sol. — Briarée, Nembrod, Niobé, Saül, Arachné, Roboam, Alcméon, Sennachérib, Thamyris, déroute des Assyriens, ruines d'Ilion. — Rencontre d'un Ange. — Ascension des deux poètes au second cercle.

CHANT XXVII. — Coucher du soleil. — Apparition d'un Ange. — Purification par le feu. — Virgile, Dante, et Stace traversent les flammes. — Dernière ascension. — Nuit passée dans une grotte. — Vision de Dante. — Point du jour. — Dernières paroles de Virgile à Dante. — Il annonce l'arrivée prochaine de Béatrix, et le rend à son libre arbitre: *ti corono e mitrio.*

CHANT XXVIII. — Dante cherche à se reconnaître dans la forêt où il se trouve. — Une jeune femme ceuillant des fleurs se présente: (c'est Mathilde, figure de l'Église). — Apostrophea ux trois poètes. — Puis elle s'adresse directement à Dante. — Veut-il savoir d'autres détails sur ces lieux? elle est prête à les lui donner. — Sur sa réponse affirmative, description du Paradis terrestre. — Le Lethé, l'Eunoé. — Effet de leurs eaux.

FIN DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE ET DES NOTES.



Elvira Rossi dis. e inc. *Rappisardi pinxit* *et Publ. p. Tip. Mte.*

IL PARADISO.

LE PARADIS.

IL PARADISO.

—

CANTO PRIMO.

—

La gloria di Colui, che tutto muove. 1
Per l'universo penetra, e risplende
In una parte più, e meno altrove.
Nel ciel, che più della sua luce prende, 2
Fu' io, e vidi cose, che ridire
Nè sa, nè può qual di lassù discende;
Perchè appressando sè al suo disire, 3
Nostro intelletto si profonda tanto,
Che la memoria retro non può ire.
Veramente quant'io del regno santo 4
Nella mia mente potei far tesoro,
Sarà ora materia del mio canto.
O buono Apollo, all'ultimo lavoro 5
Fammi del tuo valor sì fatto vaso,
Come dimandi a dar l'amato alloro.
Insino a qui l'un giogo di Parnaso 6
Assai mi fu; ma or con ambodue
M'è d'uopo entrar nell'arringo rimaso.

LE PARADIS.

CHANT PREMIER.

La gloire de ce Dieu par qui tout sent, grandit, 1
Se meut, dans l'univers pénètre, resplendit,
Mais d'une et d'autre part ou plus ou moins intense.
Dans ce ciel où son feu s'y réfléchit immense, 2
J'ai pénétré, j'ai vu ; mais des prodiges tels
Que nul ne sait, ne peut les redire aux mortels,
Soit-il venu d'en haut, car notre intelligence 3
Montant à Dieu se perd si loin dans son essence,
Que l'âme ne peut plus redescendre au passé.
Tout l'or que j'ai moi-même en moi-même amassé 4
Du royaume des cieux, de ses saintes merveilles,
Deviendra le sujet de mes nouvelles veilles.
A mon dernier tribut, bienfaisant Apollon ! 5
Consacre en moi ton temple et grand comme le don
Du laurier désiré que j'attends de ta grâce.
Jusqu'ici la vertu d'un sommet du Parnasse 6
Suffisait à mes chants, je ne puis désormais
Marcher sans tous les Dieux, hôtes des deux sommets.

Entra nel petto mio, e spira tue, 7
Sì come quando Marsia traesti
Della vagina delle membra sue.
O divina virtù, se mi ti presti 8
Tanto, che l' ombra del beato regno
Segnata nel mio capo io manifesti,
Venir vedrami al tuo diletto legno, 9
E coronarmi allor di quelle foglie,
Chè la materia e tu mi farai degno.
Sì rade volte, Padre, se ne coglie, 10
Per trionfare o Cesare o Poeta,
(Colpa e vergogna dell' umane voglie),
Che partorir letizia in su la lieta 11
Delfica Deità dovria la fronda
Peneia, quando alcun di sè asseta.
Poca favilla gran fiamma seconda: 12
Forse diretro a me con miglior voci
Si pregherà, perchè Cirra risponda.
Surge a' mortali per diverse foci 13
La lucerna del mondo: ma da quella,
Che quattro cerchi giugne con tre croci,
Con miglior corso, e con migliore stella 14
Esce congiunta, e la mondana cera
Più a suo modo tempera e suggella.
Fatto avea di là mane, e di qua sera 15
Tal foce quasi, e tutto era là bianco
Quello emisperio, e l' altra parte nera,
Quando Beatrice in sul sinistro fianco 16
Vidi rivolta, e riguardar nel Sole:
Aquila sì non gli s' affisse unquanco.
E sì come secondo raggio suole 17
Uscir del primo, e risalire insuso,
Pur come peregrin, che tornar vuole.

Pénètre dans mon âme et souffles-y ta vie. 7
Sois-moi tel que tu fus autrefois à Marsie
De l'étui de son corps quand tu ravis ses os.
Grand Dieu ! de tes regards animant mes travaux, 8
Si ta bonté permet à ton humble poète
Que ton ciel, que je sais dans mes vers se reflète,
A ton arbuste aimé, je viendrai sous tes yeux, 9
Y couronner mon front du laurier précieux,
Que m'aura mérité mon sujet, ton suffrage.
O père, on vient si peu détacher ton feuillage 10
Au poète, au César triomphe décrété
(Honte et faute imputable à notre volonté),
Que le laurier ému des rives du Pénée 11
Joyeux devrait frémir sur ta tête sacrée,
Quand il naît un mortel que la soif en séduit.
Dans la faible étincelle un embrasement luit. 12
Peut-être sur mes pas une voix plus habile
T'invoquant, ô Cirrha, te trouvera docile !
Il se montre aux mortels par différents percés 13
L'œil du jour, mais du point où sont entrelacés
Quatre cercles divers où trois croix ont naissance,
S'il en rayonne, il monte, étoile d'espérance, 14
Et le globe argilleux de son feu pénétré
Subissant son cachet se retrempe à son gré.
Le soleil d'un tel point saisissant sa carrière, 15
Faisait naître le jour et mourir la lumière.
De là tout était blanc, d'ici tout brunissait,
A gauche Béatrix sur son flanc s'appuyait. 16
Je la vis, au soleil s'attachait sa paupière;
L'aigle le soutient moins du sommet de son aire.
Tel qu'un second rayon du premier émané 17
Remonte vers celui d'où son éclat est né,
Semblable au pèlerin rebroussant son voyage;

Così dell' atto suo, per gli occhi infuso 18
Nell' immagine mia, il mio si fece,
E fissi gli occhi al sole oltre a nostr' uso.
Molto è licito là, che qui non lece 19
Alle nostre virtù, mercè del loco
Fatto per proprio dell' umana spece.
Io nol soffersi molto, nè sì poco, 20
Ch' io nol vedessi sfavillar dintorno,
Qual ferro, che bollente esce dal fuoco.
E di subito parve giorno a giorno 21
Essere aggiunto, come Quei che puote,
Avesse 'l Ciel d' un altro sole adorno.
Beatrice tutta nell' eterne ruote 22
Fissa con gli occhi stava, ed io in lei
Le luci fisse, di lassù remote.
Nel suo aspetto tal dentro mi fei, 23
Qual si fe' Glauco nel gustar dell' erba,
Che 'l fe' consorto in mar degli altri Dei.
Trasumanar significar *per verba* 24
Non si potria: però l' esempio basti
A cui esperienza grazia serba.
S' io era sol di me quel che creasti 25
Novellamente, Amor che 'l Ciel governi,
Tu 'l sai, che col tuo lume mi levasti.
Quando la ruota, che tu sempiterni 26
Desiderato, a sè mi fece atteso
Con l' armonia che temperi e discerni,
Parvemi tanto allor del Cielo acceso 27
Dalla fiamma del Sol, che pioggia o fiume
Lago non fece mai tanto disteso.
La novità del suono, e 'l grande lume 28
Di lor cagion m' accesero un disio
Mai non sentito di cotanto acume.

Telle son attitude en moi s'ouvre un passage, 18
Pénètre par mes sens, et mes sens raffermis
Soutinrent le soleil plus qu'il ne l'est permis.
Du possible là-haut, rien ici n'est licite 19
A nous faibles mortels, car ce céleste site
Devait être aux humains un séjour exclusif.
Je ne fus, ni longtemps, ni très-peu si passif, 20
Sans en voir le contour scintiller rouge-braise,
Pareil au fer ardent sorti de la fournaise.
Soudain un jour au jour sembla surajouté, 21
Comme si cette main qui put l'immensité,
Eût d'un second soleil décoré l'empyrée.
Sur les globes errants Béatrix concentrée, 22
Y fixait ses regards, moi, sur elle, les miens,
Les rappelant d'en haut pour lire par les siens.
A son aspect, en moi, je devins identique 23
A Glaucus quand il but de cette herbe magique
Qui vous en fit un Dieu semblable aux Dieux des flots.
Le se *transhumaner*, l'expliquer par des mots 24
N'est pas aisé, ceux-là s'en tiendront à la chose,
Eux à qui Dieu promet cette métamorphose.
Étais-je tel alors que quand j'étais récent? 25
Amour, du ciel des cieux régulateur puissant,
Tu le sais, toi qui m'as guidé de ta lumière.
Quand j'entendis vibrer cette éternelle sphère, 26
Qu'une éternelle ardeur à toi brûle d'unir,
Ces accords que tu sais modérer, soutenir;
Toute une immensité m'apparut inondée 27
Des clartés du soleil; fleuve ou céleste ondée
Jamais ne fit un lac à bords plus spacieux.
Ces accents inouis, le grand éclat des cieux, 28
Leurs causes, en mon âme ont fait un désir naître,
Tel qu'un plus vif jamais ne stimula mon être.

Ond' ella, che vedea me sì com' io, 29
Ad acquetarmi l' animo commosso,
Pria ch' io a dimandar, la bocca aprio:
E cominciò: Tu stesso ti fai grosso 30
Col falso immaginar, sì che non vedi
Ciò che vedresti, se l' avessi scosso.
Tu non se' in terra, sì come tu credi: 31
Ma folgore, fuggendo 'l proprio sito,
Non corse come tu, ch' ad esso riedi.
S' i' fui del primo dubbio disvestito, 32
Per le sorrise parolette brevi,
Dentro ad un nuovo più fui irretito;
E dissi: Già contento requievi 33
Di grande ammirazion: ma ora ammiro
Com' io trascenda questi corpi lievi.
Ond' ella, appresso d' uno pio sospiro, 34
Gli occhi drizzò ver me con quel sembiante,
Che madre fa sopra figliuol deliro:
E cominciò: le cose tutte quante 35
Hann' ordine tra loro; e questo è forma,
Che l' universo a Dio fa somigliante.
Qui veggion l' alte creature l' orma 36
Dell' eterno valore, il quale è fine
Al quale è fatta la toccata norma.
Nell' ordine, ch' io dico, sono accline 37
Tutte nature per diverse sorti,
Più al principio loro, e men vicine:
Onde si muovono a diversi porti 38
Per lo gran mar dell' essere, e ciascuna
Con istinto a lei dato che la porti.
Questi ne porta il fuoco inver la luna; 39
Questi ne' cuor mortali è promotore;
Questi la terra in sè stringe ed aduna.

Béatrix qui lisait en moi, non moins que moi, 29
Attentive à calmer mon cœur et mon émoi,
A prévenu mes vœux et m'a dit ces paroles :
« Ton âme se repaît d'illusions frivoles, 30
« Et telles que tes sens éblouis, enchaînés,
« Verraient tout autrement s'ils n'étaient dominés.
« Quand tu t'y crois encor tu n'es plus sur la terre ; 31
« Nul éclair s'échappant du foyer du tonnerre
« N'a volé comme toi qui reviens à ton seuil. »
Quand sa voix réunie au doux feu de son œil 32
Eut dévêtu mon cœur du premier de mes doutes,
Je me vis entravé dans de nouvelles routes.
« Oui, j'ai, dis-je, assoupi mon grand étonnement, 33
« Mais, d'où vient que mon vol m'emporte en ce moment
« A travers tous ces corps si légers ? Qu'est-ce à dire ? »
Béatrix se recueille, et pieuse soupire, 34
Lève vers moi les yeux, tel le dard pénétrant
Du rayon maternel sur un fils délirant,
Puis répond : « Tout, mais tout a sa règle constante, 35
« A son ordre, et cet ordre est la forme éloquente
« Par qui tout l'univers rend la divinité.
« Aux sublimes esprits l'ordre a manifesté 36
« Le sceau de l'éternel principe, fin finale
« Où tend la loi qu'ici ma muse te signale.
« Dans l'ordre précité tout être est entraîné 37
« Diversement au but qui lui vient destiné,
« Et distant plus ou moins de son natal rivage.
« Puis dans des ports divers le pousse son flottage 38
« Sur le vaste océan de l'existence, et va,
« Chacun, où son instinct natif l'emportera.
« Cet instinct vers la lune élève en haut la flamme; 39
« Cet instinct meut en nous l'activité de l'âme ;
« Du globe il réunit les atomes entre eux.

Nè pur le creature, che son fuore 40
D' intelligenzia, quest' arco saetta,
Ma quelle, c' hanno intelletto d' amore.
La providenzia, che cotanto assetta, 41
Del suo lume fa 'l Ciel sempre quieto,
Nel qual si volge quel c' ha maggior fretta:
Ed ora lì, com' a sito decreto, 42
Cen porta la virtù di quella corda,
Che ciò che scocca drizza in segno lieto.
Ver' è che come forma non s' accorda 43
Molte fiate alla 'ntenzion dell' arte,
Perch' a risponder la materia è sorda;
Così da questo corso si diparte 44
Talor la creatura, c' ha podere
Di piegar, così pinta, in altra parte;
E sì come veder si può cadere 45
Fuoco di nube, se l' impeto primo
A terra è torto da falso piacere;
Non dèi più ammirar, se bene stimo, 46
Lo tuo salir, se non come d' un rivo,
Se d' alto monte scende giuso ad imo.
Maraviglia sarebbe in te, se privo 47
D' impedimento giù ti fossi assiso,
Com' a terra quieto fuoco vivo.
Quinci rivolse in ver lo Cielo il viso. 48

CANTO II.

O voi, che siete in piccioletta barca, 1
Desiderosi d' ascoltar, seguiti
Dietro al mio legno, che cantando varca,

« Non seulement les corps insensibles, oiseux, 40
« Mais tout être qui sent, comprend l'amour et pense,
« Subit, ressent les traits que cet arc caché lance.
« La main qui fonde tout sur son vrai fondement, 41
« Ne veut que paix, qu'éclat doux en ce firmament,
« Où roule impétueux un ciel insaisissable.
« C'est là que nous tendons, asile irrévocable, 42
« Où nous lance cet arc sagement ajusté,
« Qui darde son objet à la félicité.
« Comme on voit que la forme inhabile résiste, 43
« Et peu souvent se plie aux vouloirs de l'artiste,
« Car la matière est sourde à déployer sa voix ;
« Ainsi de son vrai cours se détourne parfois 44
« L'être qui sent en lui l'innée indépendance,
« Qui peut le dévier du but de sa tendance,
« Si son premier élan brisé lui fait saisir 45
« La voie où l'alléchait l'attrait d'un faux plaisir.
« Tel on peut voir le feu vers la terre descendre.
« Monter n'a rien en soi, si je sais le comprendre, 46
« Qui te doive étonner, pas plus que le torrent
« Qui du sommet d'un mont tombe et s'en va courant.
« Ton existence, en toi, serait un grand miracle. 47
« Si tu tendais en bas désentravé d'obstacle,
« Tel le feu scintillant sur la terre arrêté. »
A ces mots, vers le ciel son œil s'est reporté. 48

CHANT II.

O, sur un frêle esquif mollement balancés, 1
Disciples studieux à mes chants empressés,
Vous qu'emporte ma nef qui, joyeuse, cadence,

Tornate a riveder li vostri liti: 2
Non vi mettete in pelago, chè forse
Perdendo me, rimarreste smarriti.
L'acqua, ch'io prendo, giammai non si corse: 3
Minerva spira, e conducemi Apollo,
E nove Muse mi dimostran l'Orse.
Voi altri pochi, che drizzaste 'l collo 4
Per tempo al pan degli Angeli, del quale
Vivesi qui, ma non si vien satollo,
Metter potete ben per l'alto sale 5
Vostro naviglio, servando mio solco
Dinanzi all'acqua, che ritorna eguale.
Que' gloriosi, che passaro a Colco, 6
Non s'ammiraron, come voi farete,
Quando vider Giason fatto bifolco.
La concreata e perpetua sete 7
Del deiforme regno cen portava
Veloci quasi, come 'l ciel vedete.
Beatrice in suso, ed io in lei guardava: 8
E forse in tanto, in quanto un quadrel posa,
E vola, e dalla noce si dischiava,
Giunto mi vidi, ove mirabil cosa 9
Mi torse il viso a sè: e però quella,
Cui non potea mia cura essere ascosa,
Volta ver me sì lieta, come bella: 10
Drizza la mente in Dio grata, mi disse,
Che n'ha congiunti con la prima stella.
Pareva a me, che nube ne coprisse 11
Lucida, spessa, solida e pulita,
Quasi adamante che lo Sol ferisse.
Per entro sè l'eterna margherita 12
Ne ricevette, com'acqua recepe
Raggio di luce, permanendo unita.

Allez, rentrez au port où vieillit votre enfance, 2
Demeurez, car peut-être en ne me voyant plus,
Sans moi vous vogueriez égarés, éperdus.
Nul ne sonda jamais cette mer où je flotte; 3
Minerve est mon zéphire, Apollon mon pilote,
Et le pôle me luit sous le doigt des neuf sœurs.
Vous, reçus de bonne heure en l'élite des chœurs, 4
Admis au pain du ciel germe, ici-bas, de vie,
D'autant plus désiré que plus on s'y convie,
Tenez la haute mer, oubliez l'aquilon; 5
Mais que votre navire y glisse en mon sillon,
Devant l'onde qui s'ouvre et refait sa surface.
Ces guerriers, qu'à Colchos appela leur audace, 6
Voyant Jason semer s'ébahirent émus :
Les cieux qui vont s'ouvrir vous surprendront bien plus.
La soif de voir un monde où Dieu mit son image, 7
Soif sans fin, nous hâtait en ce divin voyage,
Rapides, tel le ciel visible à nos esprits.
Béatrix dans les cieux lisait, moi Béatrix; 8
Et, plus prompt que le trait qui part de l'arbalète,
Fuit et frappe le but où son élan s'arrête,
Soudain je me surprends investi dans des cieux, 9
Où mes sens sont émus d'effets prodigieux.
Puis celle qui savait mon angoisse mortelle
Vers moi se tourne, et dit, riante autant que belle: 10
« Élève à Dieu ton cœur, reconnais ses bontés,
« A l'étoile première elles nous ont montés. »
Nous paraissions voilés d'une nue ambiante, 11
Diaphane, compacte, unie et scintillante:
Tel frappé du soleil luirait un diamant.
Le joyau nous reçut dans son vieil élément, 12
Comme en l'onde se glisse un rayon de lumière
Sans diviser le flot qui forme sa matière.

S'io era corpo (e qui non si concepe, 13
Com' una dimensione altra patio,
Ch' esser convien se corpo in corpo repe),
Accender ne dovria più il disio 14
Di veder quella essenzia, in che si vede
Come nostra natura e Dio s'unio.
Lì si vedrà ciò che tenem per fede, 15
Non dimostrato, ma fia per sè noto,
A guisa del ver primo che l'uom crede.
Io risposi: Madonna, sì devoto, 16
Com' esser posso più, ringrazio Lui,
Lo qual dal mortal mondo m'ha rimoto;
Ma ditemi, che son li segni bui 17
Di questo corpo, che laggiuso in terra
Fan di Cain favoleggiare altrui?
Ella sorrise alquanto; e poi: S'egli erra 18
L' opinïon, mi disse, de' mortali,
Dove chiave di senso non disserra,
Certo non ti dovrien punger li strali 19
D' ammirazione omai; poi dietro a' sensi
Vedi, che la ragione ha corte l'ali.
Ma dimmi quel, che tu da te ne pensi. 20
Ed io: Ciò che n'appar quassù diverso,
Credo che 'l fanno i corpi rari e densi.
Ed ella: Certo assai vedrai sommerso 21
Nel falso il creder tuo, se bene ascolti
L' argomentar, ch'io gli farò avverso.
La spera ottava vi dimostra molti 22
Lumi, li quali e nel quale, e nel quanto
Notar si posson di diversi volti.
Se raro e denso ciò facesser tanto, 23
Una sola virtù sarebbe in tutti
Più e men distribuita, ed altrettanto.

Si j'étais corps, si nul, quoique profond, penseur, 13
Ne conçoit un atome inscrit dans la grandeur,
Effet des corps si l'un en l'autre s'insinue;
L'ardeur devrait en nous brûler plus continue 14
D'admirer cette essence en sa complexion,
Du mortel et du Dieu sublime fusion.
En elle, on y lira de la foi le symbole 15
Non démontré, mais cru, mais tenu sur parole,
Ainsi qu'on croit au vrai du principe premier.
« Donna, lui dis-je, à Dieu mon cœur est tout entier, 16
« Plus il ne le pourrait, grâce à l'être invisible
« Qui m'a sorti vivant d'un monde corruptible.
« Mais, dites-moi, que sont ces signes rembrunis, 17
« Qui, dans ce corps errant, font les divers esprits
« Deviser sur Caïn au terrestre hémisphère ? »
Béatrix me sourit, et puis, d'une voix claire, 18
Elle a dit: « Les humains raisonnent, impuissants,
« Sur les objets douteux que n'ouvrent point les sens.
« Tu devrais rester froid aux poignantes piqûres, 19
« Que te feront les dards des merveilles futures,
« Car sur les pas des sens la raison vole bas.
« Mais toi, dis, qu'en sais-tu ? ne t'égares-tu pas ? 20
« — Ces teintes que l'on voit diverses en nuances
« Je les crois un effet des corps rares et denses. »
« — Non, de ton sentiment j'abimerai l'erreur, 21
« Si tu veux écouter de ton contradicteur
« Les raisons qu'elle oppose à toi, son adversaire. »
La sphère la huitième enferme dans son aire 22
Des feux dont la grandeur et la limpidité
Éblouissent nos yeux de leur diversité.
Si tel effet naissait ou du rare, ou du dense 23
Ils n'exerceraient tous qu'une même influence,
Plus ou moins répartie et graduellement.

Virtù diverse esser convengon frutti 24
Di principj formali; e quei, fuor ch' uno,
Seguiterieno a tua ragion distrutti.
Ancor, se 'l raro fosse di quel bruno 25
Cagion che tu dimandi, od oltre in parte,
Fora di sua materia sì digiuno
Esto Pianeta: o sì come comparte 26
Lo grasso e 'l magro un corpo, così questo
Nel suo volume cangerebbe carte.
Se 'l primo fosse, fora manifesto 27
Nell' ecclisse del Sol, per trasparere
Lo lume, come in altro raro ingesto.
Questo non è; però è da vedere 28
Dell' altro: e s' egli avvien ch' io l' altro cassi,
Falsificato fia lo tuo parere.
S' egli è che questo raro non trapassi, 29
Esser conviene un termine, da onde
Lo suo contrario più passar non lassi:
Ed indi l' altrui raggio si rifonde 30
Così, come color torna per vetro,
Lo qual diretro a sè piombo nasconde.
Or dirai tu, ch' ei si dimostra tetro 31
Quivi lo raggio, più che in altre parti,
Per esser lì rifratto più a retro.
Da questa instanzia può diliberarti 32
Esperienza, se giammai la pruovi,
Ch' esser suol fonte a' rivi di vostre arti.
Tre specchi prenderai, e due rimuovi 33
Da te d' un modo, e l' altro più rimosso
Tr' ambo li primi gli occhi tuoi ritruovi:
Rivolto ad essi, fa che dopo 'l dosso 34
Ti stea un lume, che i tre specchi accenda,
E torni a te da tutti ripercosso:

Différentes vertus germent donc forcément 24
De principes formels qui, sauf un point unique,
S'écrouleraient détruits par ta simple logique.
De plus, soit un corps rare effet de ce brunir, 25
Chose qu'avec raison tu voudrais définir,
Ou cet astre serait altéré dans sa masse
En partie, ou bien tel qu'en l'animal s'enchasse 26
Le maigre avec le gras, de feuillet en feuillet,
En son volume, ainsi son aspect muerait.
Ce premier cas admis que dirait l'évidence, 27
Quand le soleil s'éclipse ? on verrait sa substance
Soit à travers la lune ou tout corps dilaté.
Or ce n'est pas : sondons le deuxième côté, 28
Et si mes arguments tuent leur adversaire,
Du vrai ton sentiment restera le contraire.
Si donc la lune n'est diaphanéité 29
De part en part, il faut qu'alors la densité,
Partant d'un point donné, se montre, et vous arrête
Tout rayon du dehors qui sur soi se reflète : 30
Tel le cristal renvoie un objet nuancé,
Effet du plomb caché sous le plan opposé.
Mais ici plus qu'ailleurs, me diras-tu peut-être, 31
Ce rayon est obscur plus qu'il ne doit paraître,
Par cela seul qu'il est réfléchi de plus bas.
Tu peux de mes raisons éluder l'embarras, 32
L'expérience est là, que ton besoin l'appelle ;
Le torrent de vos arts de sa source ruisselle.
Prends trois miroirs ; que deux à quelques pas de toi 33
S'élèvent espacés ; puis, dans ce même emploi,
Que le troisième entre eux, mais plus loin, ait sa place ;
Fais que derrière toi, quand tu les tiens en face, 34
Apparaisse un flambeau les enflammant tous trois,
Et qu'un triple rayon t'en revienne à la fois ;

Benchè nel quanto tanto non si stenda 35
La vista più lontana, lì vedrai
Come convien, ch' egualmente risplenda.
Or come a' colpi degli caldi rai 36
Della neve riman nudo 'l suggetto,
E dal colore e dal freddo primai,
Così rimaso te nell' intelletto 37
Voglio informar di luce sì vivace,
Che ti tremolerà nel suo aspetto.
Dentro dal Ciel della divina pace 38
Si gira un corpo, nella cui virtute
L' esser di tutto suo contento giace.
Lo Ciel seguente, c' ha tante vedute, 39
Quell' esser parte per diverse essenze,
Da lui distinte e da lui contenute.
Gli altri giron per varie differenze, 40
Le distinzion che dentro da sè hanno,
Dispongono a lor fine, e lor semenze.
Questi organi del mondo così vanno, 41
Come tu vedi omai, di grado in grado,
Che di su prendono, e di sotto fanno.
Riguarda bene a me sì come io vado 42
Per questo loco al ver, che tu disiri,
Sì che poi sappi sol tener lo guado.
Lo moto e la virtù de' santi giri, 43
Come dal fabbro l'arte del martello,
Da' beati motor convien che spiri.
E 'l Ciel, cui tanti lumi fanno bello, 44
Dalla mente profonda che lui volve,
Prende l' image, e fassene suggello.
E come l' alma dentro a vostra polve, 45
Per differenti membra, e conformate
A diverse potenzie, si risolve:

Si le plus loin s'étend moins en circonférence 35
Tu les verras pourtant, n'importe leur distance,
Repercuter égaux le flambeau qui les bat.
Or telle aux dards du feu la neige, emprunt d'éclat, 36
Laisse à nu sa substance, et devenant eau vive,
Perd avec sa froideur sa couleur primitive.
Tel, épuré, je vais à ton entendement 37
Montrer une lueur lumineuse, mais tant,
Que ton œil la verra scintillante étincelle.
Dans le centre du ciel de la paix éternelle 38
Tourne un corps enserrant en sa propre vertu
L'essence de tout être en son sein contenu ;
Le ciel suivant peuplé de splendeurs infinies 39
Éparpille cet être en des milliers de vies ;
Êtres de lui distincts en lui se résumant ;
Les autres cercles mus et tout diversement 40
Choisissent à leur gré la fin ou la naissance
Des multiples objets dont en eux est l'essence.
Ces organes du monde, agents mystérieux, 41
Procèdent par degrés, tu les as sous les yeux;
Ils soutirent d'en haut, opèrent sur la terre.
Attention à moi ! Vois bien, et considère 42
Par où je tends au vrai le but de tes souhaits ;
Et puis tu passeras seul le gué désormais.
Des tourbillons sacrés la puissance motrice, 43
Telle hors du marteau la force productrice,
Sent respirer en soi les célestes moteurs.
Et ce ciel, dont des feux si grands font les splendeurs, 44
De l'être intelligent, qui lui sert de principe,
En prend la ressemblance, en reproduit le type.
Et telle l'âme, en vous, de la poussière issus, 45
Dilate ses ressorts en des membres tissus,
Chacun pour accomplir sa fonction vitale:

Così l' intelligenzia sua bontate 46
Multiplicata per le stelle, spiega,
Girando sè sovra sua unitate.
Virtù diversa fa diversa lega 47
Col prezïoso corpo ch' ell' avviva,
Nel qual, sì come vita in voi, si lega.
Per la natura lieta, onde deriva, 48
La virtù mista per lo corpo luce,
Come letizia per pupilla viva.
Da essa vien ciò, che da luce a luce 49
Par differente, non da denso e raro:
Essa è formal principio, che produce,
Conforme a sua bontà, lo turbo e 'l chiaro. 50

CANTO III.

Quel Sol, che pria d' amor mi scaldò 'l petto, 1
Di bella verità m' avea scoverto,
Provando e riprovando, il dolce aspetto:
Ed io per confessar corretto e certo 2
Me stesso, tanto, quanto si convenne,
Levai lo capo a profferer più erto.
Ma visïone apparve, che ritenne 3
A sè me tanto stretto, per vedersi,
Che di mia confession non mi sovvenne.
Quali per vetri trasparenti e tersi, 4
Ovver per acque nitide e tranquille,
Non sì profonde che i fondi sien persi,
Tornan de' nostri visi le postille 5
Debili sì, che perla in bianca fronte
Non vien men forte alle nostre pupille;

Tel l'être intelligent que nul, que rien n'égale, 46
A d'innombrables feux divise sa bonté,
Tourbillonnant en soi sur sa propre unité.
Différentes vertus, différemment s'intiment, 47
Dans les corps précieux que leurs forces animent,
Les lient, telle en vous l'âme votre ciment.
Et, comme leur principe est tout contentement, 48
Cette mixte vertu dans leurs corps étincelle,
Comme brille la joie en l'ardente prunelle.
C'est d'elle que les feux ont leur diversité, 49
Et non du plus, du moins, du peu de densité;
Vrai principe formel, c'est la cause première
Qui fait sur sa bonté la nuit et la lumière. 50

CHANT III.

Ce soleil qui d'amour brûla d'abord mon cœur, 1
De l'aspect du beau vrai me peignit la douceur,
Confirmant le réel, confondant l'imposture.
Et moi pour constater que docile parjure 2
Je m'amende et je crois, et sincère et profond,
Plus hardi pour parler je lève en haut mon front;
Mais une vision née à mes yeux m'attire, 3
A soi m'attache intime et veut que je l'admire,
Me faisant oublier mon aveu d'un moment.
Tel dans un cristal pur, lucide diamant, 4
Ou même au sein d'un flot limpide, uni, paisible,
Mais profond et si peu que le fond soit visible,
Les contours de nos traits revivent à nos sens 5
Si faibles, que la perle en des fronts palissants
Se revèle moins prompte à nos vives prunelles;

Tali vid' io più facce a parlar pronte: 6
Perch' io dentro all' error contrario corsi
A quel, ch' accese amor tra l'uomo e 'l fonte.
Subito, sì com' io di lor m' accorsi, 7
Quelle stimando specchiati sembianti,
Per veder di cui fosser, gli occhi torsi;
E nulla vidi, e ritorsili avanti 8
Dritti nel lume della dolce guida,
Che sorridendo ardea negli occhi santi.
Non ti maravigliar perch' io sorrida, 9
Mi disse, appresso 'l tuo pueril coto,
Poi sopra 'l vero ancor lo piè non fida,
Ma te rivolve, come suole, a voto: 10
Vere sustanzie son ciò che tu vedi,
Qui relegate per manco di voto.
Però parla con esse, ed odi e credi, 11
Chè la verace luce che le appaga,
Da sè non lascia lor torcer li piedi.
Ed io all' ombra, che parea più vaga 12
Di ragionar, drizzaimi, e cominciai,
Quasi com' uom cui troppa voglia smaga:
O ben creato spirito, che a' rai 13
Di vita eterna la dolcezza senti,
Che non gustata non s' intende mai,
Grazïoso mi fia, se mi contenti 14
Del nome tuo, e della vostra sorte;
Ond' ella pronta, e con occhi ridenti:
La nostra carità non serra porte 15
A giusta voglia, se non come quella,
Che vuol simile a se tutta sua corte.
Io fui nel mondo vergine sorella: 16
E se la mente tua ben si riguarda,
Non mi ti celerà l' esser più bella.

Prêtes à me parler je vis des faces telles, 6
Et tombai dans l'erreur opposée à son tour
A celle qui mut l'homme et la source à l'amour.
Au moment où mon œil soudain les envisage, 7
Je crois qu'en un miroir est une humaine image ;
Je me tourne cherchant à qui ce groupe tient,
Et nul ne m'apparaît : mon œil alors revient, 8
Et marche droit à l'œil de mon guide fidèle,
Qui dans sa sainte orbite en riant étincelle.
« Ne t'émerveille point si tu vois mon souris 9
« Quand je songe, » dit-elle « à tes pensers puérils ;
« Ton pied ne pose point encor sur le solide,
« Mais il te fait glisser comme on fait dans le vide. 10
« Ce que tu vois sont corps, corps réels, sous tes yeux,
« Et rélégués ici pour manquement de voeux.
« Courage, parle-leur, écoute, et que tu croie, 11
« Car l'éclat-vérité, qui les ouvre à la joie,
« Se refuse à vouloir de lui les séparer ».
Je vise alors l'esprit qui semblait désirer 12
De discourir, je vais à sa sollicitude
Et tel un homme ému par trop de promptitude :
« — Esprit heureux créé, dis-je, qui des rayons 13
« De l'éternelle vie, en savoures les dons,
« Dons mal appréciés de qui n'a pu s'y plaire,
« Sois gracieux assez jusqu'à me satisfaire 14
« Sur ton nom ; dis-le moi, dis quel fut ton état ? »
« À ces mots, il répond, l'œil riant, beau d'éclat :
« Notre amour n'a jamais refusé notre porte 15
« A tout juste désir, puis en tout se comporte
« Tel celui qui semblable à lui veut tout son chœur.
« Au monde des humains je fus et vierge et sœur ; 16
« Si ton œil attentif cherche à me reconnaître,
« Mon surcroît de beauté te trahira mon être.

Ma riconoscerai, ch' io son Piccarda, 17
Che, posta qui con questi altri beati,
Beata son nella spera più tarda.
Li nostri affetti, che solo infiammati 18
Son nel piacer dello Spirito Santo,
Letizian del suo ordine formati:
E questa sorte, che par giù cotanto, 19
Però n' è data, perchè fur negletti
Li nostri voti, e vôti in alcun canto.
Ond' io a lei: Ne' mirabili aspetti 20
Vostri risplende non so che divino,
Che vi trasmuta da' primi concetti:
Però non fui a rimembrar festino; 21
Ma or m' ajuta ciò che tu mi dici;
Sì che 'l raffigurar m' è più latino.
Ma dimmi: Voi che siete qui felici, 22
Desiderate voi più alto loco,
Per più vedere, o per più farvi amici?
Con quell' altr' ombre pria sorrise un poco, 23
Da indi mi rispose tanto lieta,
Ch' arder parea d' amor nel primo foco:
Frate, la nostra volontà quïeta 24
Virtù di carità, che fa volerne
Sol quel ch' avemo, e d' altro non ci asseta.
Se disiassimo esser più superne, 25
Foran discordi gli nostri disiri
Dal voler di Colui, che qui ne cerne;
Che vedrai non capere in questi giri, 26
S' essere in caritate è qui necesse,
E se la sua natura ben rimiri;
Anzi è formale ad esto beato esse 27
Tenersi dentro alla divina voglia,
Perch' una fansi nostre voglie stesse.

« Vois en moi Piccarda ; je la suis, je la fus. 17
« Partageant ce séjour avec ce peu d'élus,
« Je suis heureuse ici dans la plus lente sphère.
« Nos cœurs affectueux, que l'Esprit saint éclaire, 18
« Enflamme, ne font rien que sous son bon plaisir,
« Tressaillant d'allegresse en suivant son désir ;
« Et ce sort, qui parait peu digne en apparence, 19
« Nous échoit pour punir en nous la négligence
« De nos vœux demeurés vides de pleins effets.
Et je lui répondis : — « Sur vos célestes traits, 20
« Je ne puis m'expliquer quel sublime y rayonne,
« Qui vous transforme en moi toute votre personne ;
« Et c'est ce qui m'a fait si lent mon souvenir ; 21
« Mais ce que tu m'as dit me le vient rajeunir ;
« Et voir en moi tes traits me devient plus facile.
« Mais vous qui de bonheur vivez en cet asile, 22
« Parle, desirez-vous un plus suprême lieu
« Pour mieux voir, ou plutôt vous aimer plus en Dieu ? »
Au souris de ses sœurs son doux rire se mêle ; 23
Puis elle me répond toute joyeuse, et telle
Que d'un premier amour elle semblait brûler :
« Frère, une charité vive en nous sait régler 24
« Nos vouloirs, et nous rend seulement désirable
« Ce que nous possédons sans désir préférable.
« Si nous cherchions plus haut notre félicité, 25
« Nos désirs ne seraient qu'une indocilité
« Aux vouloirs de celui qui nous mit dans ces sphères ;
« Ce qui ne saurait être ici dans ces lumières, 26
« Si force est à l'amour ici s'harmonier,
« Et si tu sais au juste en soi l'apprécier.
« Ainsi donc pour fixer cette heureuse existence, 27
« Vouloir en Dieu, voilà son principe d'essence,
« Car nos désirs en un se résument en lui.

Sì che come noi sem di soglia in soglia 28
Per questo regno, a tutto 'l regno piace,
Com' allo Re, ch' a suo voler ne 'nvoglia:
In la sua volontade è nostra pace: 29
Ella è quel mare, al qual tutto si muove
Ciò, ch' ella cria, e che Natura face.
Chiaro mi fu allor, com' ogni dove 30
In Cielo è Paradiso, *et si* la grazia
Del Sommo Ben d' un modo non vi piove.
Ma sì com' egli avvien, s' un cibo sazia, 31
E d' un altro rimane ancor la gola,
Che quel si chiere, e di quel si ringrazia,
Così fec' io con atto e con parola 32
Per apprender da lei qual fu la tela,
Onde non trasse insino al co' la spola.
Perfetta vita ed alto merto inciela 33
Donna più su, mi disse, alla cui norma
Nel vostro mondo giù si veste, e vela;
Perchè 'nfino al morir si vegghi e dorma 34
Con quello Sposo, ch' ogni voto accetta
Che caritate a suo piacer conforma.
Dal mondo, per seguirla, giovinetta 35
Fuggimmi, e nel su' abito mi chiusi,
E promisi la via della sua setta.
Uomini poi a mal, più ch' a bene, usi 36
Fuor mi rapiron della dolce chiostra:
Dio lo si sa qual poi mia vita fusi.
E quest' altro splendor, che ti si mostra 37
Dalla mia destra parte, e che s' accende
Di tutto 'l lume della spera nostra,
Ciò, ch' io dico di me, di sè intende: 38
Sorella fu, e così le fu tolta
Di capo l' ombra delle sacre bende.

« Telles donc qu'on nous voit en cet empire-ci, 28
« De cercle en cercle ainsi nous charmons tout l'empire,
« Et son roi qui s'interne en nous, veut et désire.
« Notre paix est pour nous dans son vouloir qui veut; 29
« Il est la vaste mer où librement se meut
« Tout ce qu'a fait son bras et poli la nature. »
Je vis alors qu'au ciel, et j'ai pu le conclure, 30
Tout point est paradis, bien qu'inégalité
Dispense la faveur de la Toute-bonté.
Mais ainsi qu'il advient, quand un mets rassasie, 31
Que d'un second encor reste la fantaisie,
Qu'on repousse celui dont on n'a pas fait choix;
Ainsi je fis alors du geste et de la voix, 32
Voulant savoir pourquoi la toile non finie
Vit rester en chemin la navette engourdie.
« Une femme » dit-elle « et grande de vertus, 33
« Trône en des cieux plus hauts; là-bas sur ses statuts
« On se vêt, on se voile, au terrestre hémisphère,
« Pour dormir et veiller jusqu'à l'heure dernière 34
« Avec le digne époux accueillant tous les vœux,
« Que la charité règle à ses désirs pieux.
« Jeune encor, pour l'aimer, d'un monde fait pour plaire 35
« J'ai fui, me renfermant sous la robe sévère;
« A ses lois je jurai longue fidélité;
« Puis tel et tel au mal, bien plus qu'au bien, porté, 36
« De ce cloître chéri, malgré moi, m'a ravie;
« Puis, puis Dieu sait quel fut le reste de ma vie.
« Et cette autre splendeur qui là, du côté droit, 37
« Étincelle à tes yeux et s'enflamme et s'accroît
« De tout le lumineux de notre belle sphère,
« Son histoire c'est moi: je n'ai pas dû m'en taire: 38
« Sœur, jadis, comme à moi, la force a profané
« L'ombre du bandeau saint dont son front fut orné.

Ma poi che pur al mondo fu rivolta 39
Contra suo grado, e contra buona usanza,
Non fu dal vel del cor giammai disciolta.
Quest' è la luce della gran Gostanza, 40
Che del secondo vento di Soave
Generò 'l terzo, e l' ultima possanza.
Così parlommi: e poi cominciò *Ave*, 41
Maria, cantando, e cantando vanío,
Come per acqua cupa cosa grave.
La vista mia, che tanto la seguio, 42
Quanto possibil fu, poi che la perse,
Volsesi al segno di maggior disio,
Ed a Beatrice tutta si converse: 43
Ma quella folgorò nello mio sguardo
Sì, che da prima il viso nol sofferse:
E ciò mi fece a dimandar più tardo. 44

CANTO IV.

Intra duo cibi distanti, e moventi 1
D' un modo, prima si morria di fame,
Che liber' uomo l' un recasse a' denti.
Sì si starebbe un agno intra duo brame 2
Di fieri lupi, igualmente temendo:
Sì si starebbe un cane intra duo dame.
Per che s' io mi tacea, me non riprendo, 3
Dalli miei dubbi d' un modo sospinto,
Poich' era necessario, nè commendo.
Io mi tacea: ma 'l mio disir dipinto 4
M' era nel viso, e 'l dimandar con ello
Più caldo assai, che per parlar distinto.

« Quand dans le monde on l'eut de nouveau ramenée, 39
« Et contre ses désirs à l'hymen entraînée,
« Son cœur resta fidèle au froc qu'elle adorait.
« Dans l'astre ici présent Constance t'apparait, 40
« Dont un troisième orgueil de directe naissance
« De la Souabe en lui vit finir la puissance. »
Ainsi m'a-t-elle dit, et soudain entonnant 41
Ave Maria, chante et fuit en émourant :
Telle à travers l'eau terne une pesante masse.
Mon avide regard insiste sur sa trace, 42
La suit autant qu'il peut, puis, enfin, la perdant,
Revole vers le but de son désir ardent,
Se concentre en entier sur Béatrix entière ; 43
Mais elle de son œil foudroya ma paupière,
Telle qu'au prime abord j'en redoutai l'éclair,
Et ceci me rendit plus timide à parler. 44

CHANT IV.

Entre deux mets égaux en distance, en attraits, 1
Tel libre expirerait de la faim homicide
Avant de mordre à l'un ou l'autre de ces mets.
De même, entre deux loups, l'agneau faible et timide 2
Redouterait et l'un et l'autre également ;
Et tel entre deux daims serait un chien avide.
Me taire ne pouvait m'inculper nullement, 3
Deux doutes me tenant en un double esclavage ;
Ni ne peut me louer si c'était forcément.
J'étais silencieux, mais mon parlant visage 4
Exprimait mes désirs, mon vouloir actuel,
Plus chaudement encor qu'un clair et vif langage.

Fessi Beatrice, qual fe' Daniello, 5
Nabuccodonosor levando d'ira,
Che l'avea fatto ingiustamente fello;
E disse: Io veggio ben come ti tira 6
Uno ed altro disio, sì che tua cura
Se stessa lega sì, che fuor non spira.
Tu argomenti: Se 'l buon voler dura, 7
La violenza altrui per qual ragione
Di meritarmi scema la misura?
Ancor di dubitar ti dà cagione 8
Parer tornarsi l'anime alle stelle,
Secondo la sentenza di Platone.
Queste son le quistion, che nel tuo velle 9
Pontano igualemente; e però pria
Tratterò quella, che più ha di felle.
De' Serafin colui, che più s'india, 10
Moisè, Samuello, e quel Giovanni,
Qual prender vogli, io dico, non Maria,
Non hanno in altro Cielo i loro scanni, 11
Che quelli spirti, che mo' t'appariro,
Nè hanno all'esser lor più o meno anni;
Ma tutti fanno bello il primo giro, 12
E differentemente han dolce vita,
Per sentir più o men l'eterno spiro.
Qui si mostraron, non perchè sortita 13
Sia questa spera lor, ma per far segno
Della celestïal, ch' han men salita.
Così parlar conviensi al vostro ingegno, 14
Perocchè solo da sensato apprende
Ciò, che fa poscia d'intelletto degno.
Per questo la Scrittura condescende 15
A nostra facultate, e piedi e mano
Attribuisce a Dio, ed altro intende;

Béatrix fit pour moi ce que fit Daniel, 5
Quand du roi d'Assyrie il calma le délire
Qui le fit sans raison injustement cruel,
Et me dit: « Je t'entends, d'ici, de là te tire 6
« Un désir, puis un autre, et l'indécis te tient,
« T'enchaine, tel que rien hors de toi ne transpire.
« Tu dis: si mon vouloir bon, ferme se maintient, 7
« Qui croira que d'autrui pourrait la violence
« Diminuer le prix que mon mérite obtient?
« Un autre doute fait que ta raison balance, 8
« L'âme, crois-tu, remonte au ciel, son gisement,
« Ainsi qu'en ses écrits le docte Platon pense.
« Tel est le double fait qui point visiblement 9
» Dans ta volonté libre, et par suprématie
« Je combattrai d'abord le plus envenimant.
Prends dans les Séraphins la plus divine vie, 10
« Moïse, Samuel, et des Jean l'un des deux,
« Il n'importe lequel, j'y joins encor Marie.
« Ils n'ont sous d'autres cieux un trône exprès pour eux, 11
« Eux et ceux dont tu vois en ces lieux la présence,
« Ni ne vivent des ans ou plus ou moins nombreux.
« Tous du premier giron font la magnificence; 12
« Et ce qui dans leur vie admet différents cas,
« C'est de sentir plus, moins, la divine influence.
« Tu les trouves ici; s'ils y sont, ce n'est pas 13
« Que ce lieu leur échut, mais leur présence indique
« Que du cercle des cieux c'est l'ordre le plus bas.
« C'est ainsi qu'à votre âme il faut que l'on s'explique; 14
« Car elle apprend d'abord par les sens seulement,
« Ce qu'elle élève ensuite à sa métaphysique.
« C'est pourquoi complaisante à votre entendement 15
« L'Écriture a fait Dieu selon notre nature;
« Mais en elle l'esprit parle bien autrement.

E santa Chiesa con aspetto umano 16
Gabbriele e Michel vi rappresenta,
E l'altro, che Tobia rifece sano.
Quel, che Timeo dell'anima argomenta, 17
Non è simile a ciò, che qui si vede,
Perocchè, come dice, par che senta.
Dice, che l'alma alla sua stella riede, 18
Credendo quella quindi esser decisa,
Quando Natura per forma la diede.
E forse sua sentenzia è d'altra guisa, 19
Che la voce non suona, ed esser puote
Con intenzion da non esser derisa.
S'egl'intende tornare a queste ruote 20
L'onor della 'nfluenza e 'l biasmo, forse
In alcun vero suo arco percuote.
Questo principio male inteso torse 21
Già tutto 'l mondo quasi, sì che Giove,
Mercurio e Marte a nominar trascorse.
L'altra dubitazion, che ti commuove, 22
Ha men velen, perocchè sua malizia
Non ti potria menar da me altrove.
Parere ingiusta la nostra giustizia 23
Negli occhi de' mortali è argomento
Di Fede, e non d'eretica nequizia.
Ma perchè puote vostro accorgimento 24
Ben penetrare a questa veritate,
Come disiri, ti farò contento.
Se violenza è quando quel, che pate, 25
Niente conferisce a quel, che sforza,
Non fur quest'alme per essa scusate;
Chè volontà, se non vuol, non s'ammorza, 26
Ma fa come Natura face in foco,
Se mille volte violenza il torza:

« Et sainte Église accorde une humaine figure 16
« A Gabriel, Michel, l'autre du firmament,
« De qui Tobie obtint sa merveilleuse cure.
« Timée a fait sur l'âme un beau raisonnement; 17
« Mais ce qu'on voit ici du tout au tout diffère,
« Car son dire me semble être son sentiment.
« L'âme, nous a-t-il dit, remonte dans sa sphère, 18
« Car il croit que du ciel elle a fui la hauteur,
« Quand nature ici-bas l'unit à la matière.
« Son sentiment, peut-être, a-t-il autre couleur, 19
« Que n'est le son du mot, chose fort admissible,
« Sans devoir provoquer le rire du railleur.
« S'il croit que de ces feux l'influence est possible, 20
« Soit en bien soit en mal, son arc plus assuré
« Battrait quelque peu vrai dans l'orbe de la cible.
« Ce point entendu mal a, jadis, engendré 21
« Tout un chaos d'erreurs, d'où vint à l'existence
« Jupiter, Mars, Mercure avec eux révéré.
« L'autre doute qui tient ton âme en hésitance, 22
« A beaucoup moins de fiel, car sa malignité
« En s'éloignant de moi reste morte influence.
« Mais qu'être juste aux yeux de notre humanité 23
« Leur paraisse être injuste est un croire sincère,
« Et qui n'emprunte rien de l'héréticité.
« Mais comme de ces mots le vrai qu'on peut abstraire 24
« Sera conçu très-bien de ta sagacité,
« Je me rends à tes vœux et vais les satisfaire.
« Si violence a lieu quand le persécuté 25
« Ne cède rien au gré du fort qui violente,
« Force n'est point excuse à leur fragilité
« Car vouloir qui tient bon n'est froid, quand on le tente, 26
« Mais fait ce que nature opère dans le feu :
« Torturé mille fois, il remonte, il s'augmente.

Perchè s' ella si piega assai o poco, 27
Segue la forza; e così queste fero,
Potendo ritornare al santo loco.
Se fosse stato il lor volere intero, 28
Come tenne Lorenzo in su la grada,
E fece Muzio alla sua man severo,
Così l' avria ripinte per la strada, 29
Ond' eran tratte, come furo sciolte:
Ma così salda voglia è troppo rada.
E per queste parole, se ricolte 30
L' hai come dei, è l' argomento casso,
Che t' avria fatto noia ancor più volte.
Ma or ti s' attraversa un altro passo 31
Dinanzi agli occhi tal, che per te stesso
Non n' usciresti, pria saresti lasso.
Io t' ho per certo nella mente messo, 32
Ch' alma beata non poria mentire,
Perocchè sempre al primo Vero è presso.
E poi potesti da Piccarda udire, 33
Che l' affezion del vel Gostanza tenne,
Sì ch' ella par qui meco contraddire.
Molte fiate già, frate, adivenne, 34
Che per fuggir periglio contro a grato
Si fe' di quel, che far non si convenne.
Come Almeone, che di ciò pregato 35
Dal padre suo, la propria madre spense,
Per non perder pietà si fe' spietato.
A questo punto voglio, che tu pense 36
Che la forza al voler si mischia, e fanno
Sì, che scusar non si possan l' offense.
Voglia assoluta non consente al danno 37
Ma consentevi in tanto, in quanto teme,
Se si ritrae, cadere in più affanno.

« Mais si la volonté se plie assez ou peu, 27
« La force la remorque, et ce fut là leur faire,
« Libres de retourner l'une et l'autre au saint lieu.
« Mais si leur volonté se fut tenue entiére, 28
« Ainsi que sur le gril Laurent a résisté,
« Ou tel que pour sa main Mucius fut sévère,
« Sans doute elle les eut, à peine en liberté, 29
« Remises au sentier où faillit leur faiblesse :
« Mais rare est de nos jours si forte volonté.
« Ces mots, ce peu de mots saisis dans leur justesse, 30
« Tout ton raisonnement se trouve coulé bas,
« Lui qui, plus d'une fois, eut ému ta tristesse.
« Un autre obstacle vient embarrasser tes pas; 31
« Tu le vois, contre lui ta force serait vaine;
« Avant d'en triompher tu te sentirais las.
« J'ai, dans ton âme, inscrit, comme chose certaine, 32
« Qu'un esprit bienheureux ne savait point mentir,
« Car verité première à ses côtés l'enchaine.
« Et puis de Piccarda tu pus jadis ouïr, 33
« Qu'à son voile Constance eut un amour sincère,
« Et tel que son aveu semble m'anéantir.
« Maintes et maintes fois le cas advient, mon frère, 34
« Que pour fuir un péril on fait d'un cœur de fiel
« Ce qu'on ne devait point, ce qu'on ne pouvait faire.
« Ainsi, pour obéir à l'ordre paternel, 35
« Alcméon de sa main assassina sa mère,
« Et pour rester bon fils il devint criminel.
« Insiste sur ce point, obéis, considère, 36
« Et dis : si le vouloir à la force s'unit
« La faute n'aura plus d'excuse nécessaire.
« Le vouloir absolu résiste, contredit, 37
« Mais il consent en tant, que si l'âme obsédée
« Craint de tomber d'un mal en un mal plus maudit.

Però quando Piccarda quello spreme, 38
Della voglia assoluta intende, ed io
Dell' altra, sì che ver diciamo insieme.
Cotal fu l' ondeggiar del santo rio, 39
Ch' uscì del Fonte, ond' ogni ver deriva;
Tal pose in pace uno ed altro disio.
O amanza del primo amante, o diva, 40
Diss' io appresso, il cui parlar m' inonda
E scalda sì, che più e più m' avviva;
Non è l' affezion mia tanto profonda, 41
Che basti a render voi grazia per grazia;
Ma Quei, che vede e puote, a ciò risponda.
Io veggio ben, che giammai non si sazia 42
Nostro 'ntelletto, se 'l Ver non lo illustra,
Di fuor dal qual nessun vero si spazia.
Posasi in esso, come fera in lustra, 43
Tosto che giunto l' ha; e giunger puollo:
Se non, ciascun disio sarebbe *frustra*.
Nasce per quello a guisa di rampollo 44
Appiè del vero il dubbio; ed è Natura,
Ch' al sommo pinge noi di collo in collo.
Questo m' invita, questo m' assicura 45
Con riverenza, Donna, a dimandarvi
D' un' altra verità, che m' è oscura.
Io vo' saper, se l' uom può satisfarvi 46
A' voti manchi sì con altri beni,
Ch' alla vostra stadera non sien parvi.
Beatrice mi guardò con gli occhi pieni 47
Di faville d' amor, con sì divini,
Che, vinta mia virtù, diedi le reni,
E quasi mi perdei con gli occhi chini. 48

« Mais lorsque Piccarda pressure son idée, 38
« Elle entend l'absolue en fait de volonté,
« Moi l'autre, et la raison en nous deux est fondée.
Telle du saint torrent la douce majesté, 39
S'épandant de la source où tout vrai prend sa pente,
Ainsi calma mon cœur doublement agité.
« O du premier amant tendre et divine amante, » 40
Ai-je dit, « toi qui sais raviver ma tiédeur,
« M'échauffer, m'inonder de ta voix éloquente,
« Non, mon effusion, quoique profonde ardeur, 41
« Ne l'est assez pour rendre à toi grâce pour grâce ;
« Mais qui sait et qui peut déliera mon cœur.
« L'intellect, je le vois, non, jamais ne se lasse, 42
« Tant que la Verité n'y jette pas ses feux,
« Elle, en dehors de qui nul vrai n'est dans l'espace.
« Et semblable à la fauve en son lit caverneux, 43
« Y campe s'il la tient, le peut quoique subtile;
« Sinon chaque désir serait un songe creux.
« Le doute au pied du vrai nait, croit, scion docile, 44
« Puis, effet naturel, on se trouve emporté
« De sommet en sommet jusques au chef de file.
« Ceci m'est une invite, une sécurité, 45
« Qui me fait m'enquérir en toute révérence,
« Donna, d'un second point qui m'est obscurité:
« Les cieux acceptent-ils qu'avec eux on compense; 46
« Pour des vœux ébréchés recevraient-ils un don,
« Égal en pesanteur, pesé dans leur balance ? »
Béatrix me sourit belle d'un vif rayon, 47
Étincelle d'amour, rayon du feu suprême,
Ma vertu succomba, je tournai le talon,
Je baissai l'œil, et crus n'être plus à moi-même. 48

CANTO V.

S' io ti fiammeggio nel caldo d' amore 1
Di là dal modo, che 'n terra si vede,
Sì che degli occhi tuoi vinco 'l valore,
Non ti maravigliar; che ciò procede 2
Da perfetto veder, che come apprende,
Così nel bene appreso muove 'l piede.
Io veggio ben sì come già risplende 3
Nello 'ntelletto tuo l' eterna luce,
Che vista sola sempre amore accende.
E s' altra cosa vostro amor seduce, 4
Non è se non di quella alcun vestigio
Mal conosciuto, che quivi traluce.
Tu vuoi saper se con altro servigio 5
Per manco voto si può render tanto,
Che l' anima sicuri di litigio:
Sì cominciò Beatrice questo canto; 6
E sì com' uom, che suo parlar non spezza,
Continuò così 'l processo santo.
Lo maggior don, che Dio per sua larghezza 7
Fesse creando, ed alla sua bontade
Più conformato, e quel ch' ei più apprezza,
Fu della volontà la libertate, 8
Di che le creature intelligenti
E tutte e sole furo, e son dotate.
Or ti parrà, se tu quinci argomenti, 9
L' alto valor del voto, s' è sì fatto,
Che Dio consenta, quando tu consenti:
Chè, nel fermar tra Dio e l' uomo il patto, 10
Vittima fassi di questo tesoro,
Tal, qual io dico, e fassi col su' atto.

CHANT V.

« Si je me transfigure en mon ardent amour, 1
« Effaçant tous les feux du terrestre séjour,
« Et si mon œil du tien domine la puissance,
« Ne t'émerveille point, car c'est la conséquence 2
« De l'aspect du parfait qui, tel il a senti,
« Tel il suit le rayon du vrai qu'il a saisi.
« Oui, j'aperçois déjà combien elle étincelle, 3
« Et resplendit en toi la lueur éternelle.
« Se montrer lui suffit, son charme sait dompter;
« Et si quelqu'autre objet vient vous la supplanter, 4
« Qu'est-il, sinon l'empreinte, assez faible connue,
« De l'éclair que ce ciel manifeste à ta vue ?
« Un mérite quelconque aurait-il la vertu 5
« De compenser un vœu brisé, demandes-tu,
« Et rendre devant Dieu notre âme irréprochable ? »
Béatrix en ce chant fit un début semblable, 6
Et, tel un orateur au fil de son discours,
Du plaidoyer sacré continua le cours.
« Le plus grand don que Dieu, dans sa munificence, 7
« Fit comme créateur, don à son excellence
« Le plus harmonié, don de sublimité,
« Fut de l'humain vouloir la pleine liberté, 8
« Que l'être intelligent, sa ressemblante image,
« Pour lui seul, pour ses fils, reçut en apanage.
« Or, si dès ce début tu vas argumentant, 9
« Tu verras ce que vaut un vœu, s'il est constant,
« Que Dieu consente en haut, quand tu consens toi-même.
« Car quand on scelle un pacte avec l'Être suprême, 10
« On victime le bien que je vous ai cité,
« Et ce fait, est un fait de spontanéité.

Dunque che render puossi per ristoro? 11
Se credi bene usar quel, ch' hai offerto.
Di mal tolletto vuoi far buon lavoro.
Tu se' omai del maggior punto certo: 12
Ma perchè santa Chiesa in ciò dispensa,
Che par contro lo ver, ch' io t' ho scoverto,
Convienti ancor sedere un poco a mensa, 13
Perocchè 'l cibo rigido, ch' hai preso
Richiede ancora aiuto a tua dispensa.
Apri la mente a quel ch' io ti paleso, 14
E fermalvi dentro; che non fa scïenza
Senza lo ritenere avere inteso.
Due cose si convengono all' essenza 15
Di questo sacrificio: l' una è quella,
Di che si fà; l' altra è la convenenza.
Quest' ultima giammai non si cancella, 16
Se non servata, ed intorno di lei
Sì preciso di sopra si favella:
Però necessitato fu agli Ebrei 17
Pur l' offerere, ancor che alcuna offerta
Si permutasse, come saper dei.
L' altra, che per materia t' è aperta, 18
Puote bene esser tal, che non si falla,
Se con altra materia si converta.
Ma non trasmuti carco alla sua spalla 19
Per suo arbitrio alcun, senza la volta
E della chiave bianca, e della gialla:
Ed ogni permutanza credi stolta, 20
Se la cosa dimessa in la sorpresa,
Come 'l quattro nel sei, non è raccolta.
Però qualunque cosa tanto pesa 21
Per suo valor, che tragga ogni bilancia.
Satisfar non si può con altra spesa.

Mais que rendras-tu donc en retirant ton gage ? 11
« Si tu crois placer mieux l'objet de ton hommage,
« C'est transformer un vol en légitime gain.
Sur ce point capital tu n'es plus incertain. 12
« Mais comme sainte Église offre, ici, sa dispense,
« Semblant heurter le vrai d'où jaillit l'évidence,
Quelque plus à ma table il te faut tenir pied; 13
» Car cette fête crue où je t'ai convié,
« Veut d'autres excitants pour être digérée.
Écoute, et tiens en toi ma leçon concentrée ; 14
« Qu'elle y descende bien, car ne fait pas savoir
« Ouïr sans contenir en notre réservoir.
C'est d'un double concours que résulte l'essence 15
« Du sacrifice; il fait toute sa consistance;
« D'abord l'objet voué, puis la formalité ;
Celle-ci reste toute indélébilité, 16
« Si la foi n'est gardée, et sur cette matière
« Clair et net je t'ai dit plus haut mon âme entière.
Force fut aux Hébreux d'accomplir un vœu fait, 17
« Bien qu'ils pussent parfois au primitif objet
« Substituer, ainsi qu'on a dû t'en instruire.
L'objet matériel dont je viens de te dire, 18
« Pourrait bien être tel que nul ne faillirait.
« Quand en tout autre objet on le convertirait.
Mais que nul à son gré n'échange à son épaule 19
« Le poids qu'il a chargé, sans que n'aient fait leur rôle
« Les deux puissantes clefs blanc et jaune métal.
Et crois qu'un changement, quel qu'il soit, est un mal, 20
« Si la chose au rebut, sur la chose adoptée,
« Comme quatre est en six, ne se trouvait entée.
Le prix hausse-t-il tant la valeur du cadeau 21
« Qu'il fasse trébucher n'importe quel plateau :
« Point de compensateur en chose telle, ou telle.

Non prendano i mortali il voto a ciancia: 22
Siate fedeli, ed a ciò far non bieci,
Come fu Jephte alla sua prima mancia;
Cui più si convenìa dicer: Mal feci, 23
Che servando far peggio; e così stolto
Ritrovar puoi lo gran Duca de' Greci,
Onde pianse Ifigenia il suo bel volto, 24
E fe' pianger di sè e i folli, e i savi,
Ch' udir parlar di così fatto colto.
Siate, Cristiani, a muovervi più gravi: 25
Non siate come penna ad ogni vento,
E non crediate, ch' ogni acqua vi lavi.
Avete 'l vecchio e 'l nuovo Testamento, 26
E 'l Pastor della Chiesa, che vi guida:
Questo vi basti a vostro salvamento.
Se mala cupidigia altro vi grida, 27
Uomini siate, e non pecore matte,
Sì che 'l Giudeo tra voi di voi non rida.
Non fate come agnel, che lascia il latte 28
Della sua madre, e semplice e lascivo
Seco medesmo a suo piacer combatte. —
Così Beatrice a me, com' io lo scrivo: 29
Poi si rivolse tutta disiante
A quella parte, ove 'l mondo è più vivo.
Lo suo tacere, e 'l tramutar sembiante 30
Poser silenzio al mio cupido ingegno,
Che già nuove quistioni avea davante:
E sì come saetta, che nel segno 31
Percuote pria che sia la corda queta,
Così corremmo nel secondo regno.
Quivi la Donna mia vid' io sì lieta, 32
Come nel lume di quel Ciel si mise,
Che più lucente se ne fe' il pianeta.

« Mortel, ne pense point qu'un vœu soit bagatelle: 22
« Tiens ta foi, mais n'agis pas précipitamment,
« Tel que Jephté vainqueur jette à Dieu son serment.
« Avouer son erreur était plus raisonnable, 23
« Que tenir sa parole en se rendant coupable:
« Le roi d'Argos faillit par un égal excès;
« Iphigénie en pleurs regretta ses attraits, 24
« Et fit pleurer sur elle et les fous et le sage,
« Au douloureux récit du paternel outrage.
« Chrétiens, à vous mouvoir montrez-nous plus de sens; 25
« Ne soyez pas la plume abandonnée aux vents;
« Toute eau, sachez-le bien, n'ôte pas la souillure.
« Vous avez la nouvelle, et la vieille Écriture, 26
« L'Église et son Pasteur, colonne qui vous luit,
« Et qui seule, et qui droit au salut vous conduit.
« Si de malins désirs travaillent vos pensées, 27
« Restez hommes, et non des brutes insensées,
« Si vous n'aimez des Juifs devenir le hochet.
« N'imitez point l'agneau qui, dédaignant le lait, 28
« S'éloigne de sa mère, et qui, simple et folâtre,
« Ne cherche qu'à son gré contre soi de combattre. »
Béatrix avait dit ainsi que je l'écris; 29
Puis volta du côté des célestes parvis,
Où la sphère brillait lueur plus vive éclose.
Son mutisme, l'éclat de sa métamorphose, 30
Commanda le silence à mon avidité,
Qui déjà haletait une autre vérité.
Et telle qu'une flèche au but frappe sifflante, 31
Quand la corde de l'arc résonne encor tremblante.
Rapides nous montons dans le deuxième ciel.
Là ma Donna vêtit un rayonnement tel, 32
Qu'en pénétrant au sein de la brûlante sphère,
La planète en brilla d'un surcroît de lumière.

E se la stella si cambiò e rise, 33
Qual mi fec' io, che pur di mia natura
Trasmutabile son per tutte guise!
Come in peschiera, ch'è tranquilla e pura, 34
Traggono i pesci a ciò, che vien di fuori,
Per modo, che lo stimin lor pastura:
Sì vid' io ben più di mille splendori 35
Trarsi ver noi, ed in ciascun s'udìa:
Ecco chi crescerà li nostri amori;
E sì come ciascuno a noi venìa, 36
Vedeasi l'ombra piena di letizia
Nel folgor chiaro, che di lei uscía.
Pensa, Lettor, se quel, che qui s'inizia, 37
Non procedesse, come tu avresti
Di più savere angosciosa carizia;
E per te vederai, come da questi 38
M'era in disio d'udir lor condizioni,
Sì come agli occhi mi fur manifesti.
O bene nato, a cui veder li troni 39
Del trionfo eternal concede grazia,
Prima che la milizia s'abbandoni;
Del lume, che per tutto 'l Ciel si spazia, 40
Noi semo accesi: e però se disii
Da noi chiarirti, a tuo piacer ti sazia.
Così da un di quelli spirti pii 41
Detto mi fu, e da Beatrice: Di' di'
Sicuramente, e credi come a Dii.
Io veggio ben, sì come tu t'annidi 42
Nel proprio lume, e che dagli occhi il traggi,
Perch'ei corrusca, sì come tu ridi:
Ma non so chi tu se', nè perchè aggi, 43
Anima degna, il grado della spera,
Che si vela ai mortai con gli altrui raggi.

Et si l'astre joyeux rit en se transformant, 33
Que ne devins-je point, moi, par tempérament,
En plus d'une façon qui me connais mobile !
Tel, en un réservoir, au flot pur et tranquille, 34
Vers un fétu lancé le poisson confiant
Court en foule à l'appât qu'il croit un mets friand.
Telles force splendeurs à milliers s'avancèrent ; 35
Je les vis ; l'une à l'autre elles se révélèrent :
— « Vois qui de nos amours accroîtra les ferveurs ! »
Et comme autour de nous se groupaient ces lueurs, 36
Leur âme s'y voyait, souriant luminaire,
Flots de feux émanés du centre de chaque aire.
— « Si je tronquais ici mon discours suspendu, 37
« Lecteur, songes y bien, quel te trouverais-tu ?
« Désir intempéré de boire à la science !
« Et tu ressentiras ma vive impatience, 38
« Brûlant d'interroger leur ci-devant état,
« Du moment qu'à mes yeux apparut leur éclat.
« — « Heureux-né, contemplant, par un don de la grâce, 39
« Les trônes du triomphe éternel face-à-face,
« Quand tu milite encor là-bas sous ton drapeau;
« L'astre qui dans le ciel allume tout flambeau, 40
« Luit sur nous ; si tu veux plus encor qu'on t'éclaire
« Viens t'abreuver à nous, si l'onde peut t'en plaire. »
Ainsi m'interpellait un de ces saints esprits : 41
« Dis, dis, (m'a suggéré l'instante Béatrix),
« Ose, et les crois ainsi qu'à des Dieux on doit croire. »
— « Je te vois te cacher dans l'orbe de ta gloire, 42
« Drappé dans ton rayon qui jaillit de tes cils,
« Lumineux, éclatant, ainsi que tu souris ;
« Mais j'ignore ton nom, la cause originaire, 43
« Noble esprit, le pourquoi, de ton rang dans la sphère
« Qui revêt à nos yeux un emprunt de splendeur. »

Questo diss' io dritto alla lumiera, 44
Che pria m' avea parlato: ond' ella fessi
Lucente più assai di quel, ch' ell' era.
Sì come 'l Sol, che si cela egli stessi 45
Per troppa luce, quando il caldo ha rose
Le temperanze de' vapori spessi;
Per più letizia sì mi si nascose 46
Dentro al suo raggio la figura santa:
E così chiusa mi rispose
Nel modo, che 'l seguente Canto canta. 47

CANTO VI.

Poscia che Costantin l'aquila volse 1
Contra 'l corso del Ciel, che la seguío
Dietro all' antico che Lavinia tolse,
Cento e cent' anni e più l' uccel di Dio 2
Nello stremo d' Europa si ritenne,
Vicíno a' monti, de' quai prima uscìo:
E sotto l' ombra delle sacre penne 3
Governò il mondo lì di mano in mano,
E sì cangiando in su la mia pervenne.
Cesare fui, e son Giustiniano, 4
Che, per voler del primo Amor ch' io sento,
D' entro alle leggi trassi il troppo e 'l vano:
E prima ch' io all' opra fossi attento, 5
Una natura in Cristo esser, non piue
Credeva, e di tal fede era contento.
Ma il benedetto Agabito, che fue 6
Sommo Pastore, alla Fede sincera
Mi dirizzò con le parole sue.

Telle mon apostrophe en fixant la lueur 44
Qui m'ayant prévenu me fixa la première,
Et la vis renforcer, renforcer sa lumière.
Tel à nos yeux Phébus se montre enveloppé 45
Dans l'éclat de ses feux, quand il a dissipé
Les couches de vapeurs, obscure et vaste nue ;
Telle en signe de joie elle voile sa vue ; 46
Rentre dans ses rayons son visage sacré ;
Et s'enfermant profonde au centre, elle a narré,
Ce que le chant suivant chante en son étendue. 47

CHANT VI.

« Quand le grand Constantin contre le cours des cieux 1
« Fit rebrousser cet aigle au vol audacieux,
« Qu'entraîna sur ses pas l'époux de Lavinie,
« Sur le seuil de l'Europe, aux portes de l'Asie, 2
« Cent ans, et puis cent ans, et même plus encor,
« L'aigle de l'Éternel suspendit son essor :
« Près des monts d'où jadis il partit de son aire, 3
« Là sous l'abri sacré d'une aile tutélaire
« Il régit l'univers de main en main transmis,
« Jusqu'au jour où le sort à mon bras l'eut commis. 4
« Je fus César, ici tu vois en ma présence,
« Justinien, plein du Dieu dont j'eus l'intelligence,
« Je bannis de nos lois l'inutile, ou l'excès. 5
« Avant de préluder à mes premiers essais
« Je ne donnais au Christ qu'une seule nature.
« Cette foi me semblait et suffisante et pure; 6
« Mais ce fut Agapet qui, souverain pasteur,
« Vers une foi sincère achemina mon cœur.

Io gli credetti: e ciò, che suo dir era, 7
Veggio ora chiaro, sì come tu vedi
Ch' ogni contraddizione è falsa, e vera.
Tosto che con la Chiesa mossi i piedi, 8
A Dio per grazia piacque di spirarmi
L'alto lavoro, e tutto in lui mi diedi;
Ed al mio Bellisar commendai l'armi, 9
Cui la destra del Ciel fu sì congiunta,
Che segno fu, ch' io dovessi posarmi.
Or qui alla quistion prima s'appunta 10
La mia risposta; ma la condizione
Mi stringe a seguitare alcuna giunta,
Perchè tu veggi con quanta ragione 11
Si muove contra 'l sacrosanto segno,
E chi 'l s'appropria, e chi a lui s' oppone.
Vedi quanta virtù l'ha fatto degno 12
Di riverenza, e cominciò dall' ora,
Che Pallante morì per dargli regno.
Tu sai, ch' e' fece in Alba sua dimora 13
Per trecent' anni ed oltre, infino al fine,
Che tre a tre pugnar per lui ancora.
Sai quel, che fe' dal mal delle Sabine 14
Al dolor di Lucrezia in sette Regi,
Vincendo intorno le genti vicine.
Sai quel, che fe', portato dagli egregi 15
Romani incontro a Brenno, incontro a Pirro,
E contro agli altri Principi e collegi:
Onde Torquato, e Quinzio, che dal cirro 16
Negletto fu nomato, e Deci e Fabi
Ebber la fama, che volentier mirro.
Esso atterrò l'orgoglio degli Arábi, 17
Che diretro ad Annibale passaro
L'alpestre rocce. Po, di che tu labi.

« Je le crus, et vois vrai que je le devais croire, 7
« Aussi vrai que tu vois que la contradictoire
« Emporte en soi toujours erreur et vérité.
« Sujet nouveau de Rome alors dans sa bonté, 8
« Dieu daigna m'inspirer mon noble et grand ouvrage :
« Attentif à nos lois j'en formai l'assemblage.
« Bélisaire à l'armée en mon nom commanda; 9
« D'un appui généreux le ciel me seconda;
« Et son bras redouté soutenant ma puissance
« Je respirai la paix. Je crois avoir, je pense, 10
« Répondu, satisfait à ton pressant désir;
« Mais je dois en l'état plus avant t'éclaircir.
« Je poursuis: tu verras quelle étrange folie 11
« Agite autour de l'aigle, au sein de l'Italie,
« Tel et tel qui l'usurpe ou s'en fait l'oppresseur.
« Apprends de quels héros a surgi sa grandeur, 12
« Ce respect, cet effroi qu'en tous lieux il inspire.
« Pallante par sa mort en a fondé l'empire.
« Il a daté de lui; dans Albe, tu le sais, 13
« Il arrêta son vol: trois cents ans de succès,
« Et plus jusqu'à ce jour d'éclatante mémoire,
« Où deux triples guerriers s'en disputent la gloire; 14
« Les Sabines, Lucrèce, et ce concours d'exploits
« Quand Rome subjuguait cent états par sept rois.
« Tu les connais encor. Étendard redoutable 15
« A Brennus, à Pyrrhus il résiste indomptable,
« Il résiste à des rois par des rois défendus.
« Dès lors brilla Torquate, après lui Quintius, 16
Les Dèces fraternels, trois cents Fabiens encore,
« Grands noms qu'avec fierté je réveille et j'honore.
« Il terrassa l'Afrique et son chef orgueilleux, 17
« Dont l'audace s'ouvrit ces rochers sourcilleux,
« Ces Alpes d'où ton onde, ô noble Po, s'élance.

Sott' esso giovanetti trionfaro 18
Scipïone, e Pompeo, ed a quel colle,
Sotto 'l qual tu nascesti, parve amaro.
Poi presso al tempo, che tutto 'l Ciel volle 19
Ripor lo mondo a suo modo sereno,
Cesare per voler di Roma il tolle;
E quel, che fe' dal Varo insino al Reno, 20
Isara vide, ed Era, e vide Senna,
Ed ogni valle, onde 'l Rodano è pieno.
Quel che fe' poi, ch' egli uscì di Ravenna, 21
E saltò 'l Rubicon, fu di tal volo,
Che nol seguiteria lingua, nè penna.
In ver la Spagna rivolse lo stuolo, 22
Poi ver Durazzo; e Farsaglia percosse
Sì, ch' al Nil caldo si sentì del duolo:
Antandro e Simoenta, onde si mosse, 23
Rivide; e là, dov' Ettore si cuba,
E mal per Tolommeo poi si riscosse,
Da onde venne folgorando a Giuba: 24
Poi si rivolse nel vostro Occidente,
Dove sentia la Pompeiana tuba.
Di quel, che fe' col baiulo seguente, 25
Bruto con Cassio nell' inferno latra,
E Modona e Perugia fu dolente.
Piangene ancor la trista Cleopatra, 26
Che, fuggendoli innanzi, dal colubro
La morte prese subitana ed atra.
Con costui corse insino al lido rubro: 27
Con costui pose 'l mondo in tanta pace,
Che fu serrato a Giano il suo delubro.
Ma ciò, che 'l segno, che parlar mi face, 28
Fatto avea prima, e poi era fatturo
Per lo regno mortal, ch' a lui soggiace,

« Il a vu triompher dès leur adolescence 18
« Scipion et Pompée, et puis il attrista
« Ce mont où sous ses bois ton berceau s'abrita.
« Quand des cieux conjurés la sagesse profonde 19
« Sur soi-même voulut harmonier le monde,
« Jules arbora l'aigle à la voix des Romains.
« Que de succès du Var au Tibre des Germains! 20
« Ils les ont vus, l'Isère, et la Seine, et la Saône,
« Et ces Vals dont les eaux courent enfler le Rhône.
« Quels lauriers, quel essor ! Ravenne déserté, 21
« Le Rubicon franchi: son vol précipité
« Lasserait à le suivre et la voix, et le style.
« Ses bataillons ont vu l'Ibérique presqu'île 22
« Puis Durazzo; ses coups, Pharsale les sentit,
« Et tels que jusqu'au Nil le deuil en retentit;
« Antandre et Simoïs dont il déserta l'aire; 23
« Et toi, du grand Hector ô couche funéraire,
« Il vous revit. Il part: le Nil s'humilia.
« Étincelant éclair il court frapper Juba; 24
« Puis dans votre occident la trompette ameutante,
« Appelant ses rivaux, il court, il s'y présente.
« Ce qu'il fit quand Octave en saluait les airs 25
« Brutus et Cassius le frondent aux enfers;
« Et Modène, et Pérouse en ont senti l'atteinte;
« Et Cléopâtre encor en prolonge sa plainte; 26
« Devant l'aigle elle a fui; son cœur arme son bras,
« Et ravit à l'aspic un horrible trépas.
« Auguste l'entraîna jusqu'au golfe arabique; 27
« Dans ses mains sur le monde il plana pacifique,
« Et Janus désormais cessa d'être fêté.
« Mais ce que l'étendard dont j'ai tant disserté, 28
« Avait, ou fait d'abord ou ce qu'il devait faire,
« Possesseur absolu du terrestre hémisphère,

Diventa in apparenza poco e scuro, 29
Se in mano al terzo Cesare si mira
Con occhio chiaro, e con affetto puro;
Che la viva giustizia che mi spira, 30
Gli concedette in mano a quel, ch'io dico,
Gloria di far vendetta alla sua ira.
Or qui t'ammira in ciò, ch'io ti replico: 31
Poscia con Tito a far vendetta corse
Della vendetta del peccato antico.
E quando 'l dente Longobardo morse 32
La santa Chiesa, sotto alle sue ali
Carlo Magno vincendo la soccorse.
Omai puoi giudicar di que' cotali, 33
Ch'io accusai di sopra, e de' lor falli,
Che son cagion di tutti i vostri mali.
L'uno al pubblico segno i gigli gialli 34
Oppone, e l'altro appropria quello a parte,
Sì ch'è forte a veder qual più si falli.
Faccian gli Ghibellin, faccian lor arte 35
Sott'altro segno; che mal segue quello
Sempre chi la giustizia, e lui diparte:
E non l'abbatta esto Carlo novello 36
Co' Guelfi suoi, ma tema degli artigli,
Ch'a più alto leon trasser lo vello.
Molte fiate già pianser li figli 37
Per la colpa del padre; e non si creda,
Che Dio trasmuti l'armi per suoi gigli.
Questa picciola stella si correda 38
De' buoni spirti, che son stati attivi,
Perchè onore e fama gli succeda:
E quando li desiri poggian quivi 39
Sì disviando, pur convien, che i raggi
Del vero amore in su poggin men vivi.

« N'apparait qu'un clinquant et vil, et sans couleur, 29
» Si l'on sait dans les mains du troisième empereur
« L'estimer sainement et de l'œil et de l'âme.
« Car la justice en moi qui vit et qui m'enflamme 30
« Confiait au César, qui frappait pas ses coups,
« La gloire de venger le céleste courroux.
« Vois, pèse ici les faits que deux fois je t'avance ; 31
« Plus tard avec Titus il poursuit la vengeance
« Du forfait qui vengea l'homme déchu jadis.
« Et quand, ô fier Lombard, de tes dents tu mordis 32
« Rome la sainte, alors sous son aile tremblante
« Charlemagne en soutint la grandeur chancelante.
« Connais donc les partis ; je te les ai cités, 33
« Juges-en les fauteurs et ces indignités
« Germes en votre état de sa misère extrême.
« L'un heurte de ses lys l'aigle, public emblème; 34
« Cet autre en fait son bien, dira-t-on aisément
« Quel s'est moins fourvoyé dans son égarement ?
« Laissons les Gibelins sous leur libre bannière 35
« S'agiter : on sert l'aigle en soldat mercénaire,
« Quand la justice et l'aigle ont domicile à part.
« Tremble, Charles nouveau, de sapper l'étendard 36
« Et tes Guelfes encor, ou crains l'égratignure
« Qui des plus fiers lions déchira la fourrure.
« Le sort dans les enfants et du peuple et des rois 37
« Souvent frappa le père, erreur, oui, si tu crois
« Que Dieu t'échangera tes lys pour l'aigle sainte.
« Cette sphère rassemble en son étroite enceinte 38
« Des esprits tout vertu non moins qu'activité,
« Qui voulurent la gloire et l'immortalité.
« Quand l'âme, déviant de l'amour ineffable, 39
« Bute au monde, les feux de l'amour véritable
« S'élèvent moins fervents jusqu'au Dieu tout parfait ;

Ma nel commensurar de' nostri gaggi 40
Col merto, è parte di nostra letizia,
Perchè non li vedem minor, nè maggi.
Quinci addolcisce la viva giustizia 41
In noi l'affetto sì, che non si puote
Torcer giammai ad alcuna nequizia.
Diverse voci fanno dolci note: 42
Così diversi scanni in nostra vita
Rendon dolce armonia tra queste ruote.
E dentro alla presente margherita 43
Luce la luce di Romeo, di cui
Fu l'opra grande e bella mal gradita.
Ma i Provenzali, che fer contra lui, 44
Non hanno riso; e però mal cammina
Qual si fa danno del ben far d'altrui.
Quattro figlie ebbe, e ciascuna Reina, 45
Ramondo Berlinghieri, e ciò gli fece
Roméo persona umile, e peregrina:
E poi il mosser le parole biece 46
A dimandar ragione a questo giusto,
Che gli assegnò sette e cinque per diece.
Indi partissi povero e vetusto: 47
E se 'l mondo sapesse 'l cor, ch'egli ebbe,
Mendicando sua vita a frusto a frusto,
Assai lo loda, e più lo loderebbe. 48

CANTO VII.

Osanna Sanctus Deus Sabaot 1
Superillustrans claritate tua
Felices ignes horum malaoth:

« Mais dans le contre-poids du salaire et du fait 40
« Nous trouvons en ceci notre béatitude,
« Que l'un compense l'autre avec exactitude.
« De là le Dieu vivant, le Dieu juste, en nos cœurs 41
« Modère de nos feux les trop vives ardeurs,
« Telles que jamais l'âme au vice ne dévie.
« Diversité de voix fait douce mélodie: 42
« Divers trônes ainsi dans le cercle des cieux
« Parmi cent tourbillons roulent harmonieux.
« Dans le centre éclatant de cette vive sphère 43
« Romée y resplendit: son œuvre sur la terre
« Fut d'un homme de bien méconnu, rebuté.
« Le Provençal sur lui follement ameuté 44
« Se repentit bientôt: on est près du naufrage
« Quand du bien qu'on reçoit on s'en fait un outrage.
« Raimond pour descendance avait quatre beautés; 45
« L'hymen les vit unir à quatre royautés;
« Modeste aventurier Romée en eut la gloire.
« Puis Raimond, trop facile à croire, à ne pas croire, 46
« Des débours de l'état revendique l'acquis
« A lui qui lui comptait et sept et cinq pour dix.
« Il part pauvre, dédain, rebut de la nature, 47
« Et si l'on sentait bien quel grand cœur sous la bure
« Mendia les débris du pain qu'il soupirait,
« On l'aime, et cent fois plus encore on l'aimerait. » 48

CHANT VII.

« Hosanna, Dieu très saint, Seigneur des légions. 1
« Enflammant de là-haut de ta clarté féconde
« Les feux sacrés peuplant ces douces régions:

Così volgendosi alla nota sua 2
Fu viso a me cantare essa sustanza.
Sopra la qual doppio lume s' addua:
Ed essa l' altre mossero a sua danza 3
E quasi velocissime faville
Mi si velar di subita distanza.
Io dubitava, e dicea: Dille, dille, 4
Fra me, dille, diceva, alla mia donna,
Che mi disseta con le dolci stille:
Ma quella reverenza, che s' indonna 5
Di tutto me, pur per B e per ICE
Mi richinava, come l' uom, ch' assonna:
Poco sofferse me cotal Beatrice, 6
E cominciò, raggiandomi d' un riso
Tal, che nel fuoco faria l' uom felice.
Secondo mio infallibile avviso, 7
Come giusta vendetta giustamente
Punita fosse, t' hai in pensier miso;
Ma io ti solverò tosto la mente; 8
E tu ascolta, che le mie parole
Di gran sentenzia ti faran presente.
Per non soffrire alla virtù, che vuole 9
Freno a suo prode, quell' uom, che non nacque,
Dannando sè dannò tutta sua prole:
Onde l' umana spezie inferma giacque 10
Giù per secoli molti in grande errore,
Fin ch' al Verbo di Dio di scender piacque
U' la natura, che dal suo Fattore 11
S' era allungata, unìo a sè in persona.
Con l' atto sol del suo eterno Amore.
Or drizza il viso a quel che si ragiona: 12
Questa natura al suo fattore unita,
Qual fu creata, fu sincera e buona;

Soudain tourbillonnant et tournant vers sa ronde, 2
Je vis chanter ainsi cet esprit glorieux,
Que vêt un double éclat qui doublement inonde.
Et ce monde, et ces feux roulent harmonieux, 3
Et tels que, points-lueurs emportés dans l'espace,
D'un prompt éloignement se voilent à mes yeux.
Je flottais indécis ; « Dis, dis avec audace, » 4
Me disais-je, « à ma dame, allons, ose t'ouvrir,
« Au cœur qui pleut en toi les gouttes de la grâce. »
Mais cette majesté qui sent me contenir 5
Tout en soi, qui par B se termine par ICE,
Faisait courber mon front comme à qui veut dormir.
A mon doute à l'instant m'arrache Béatrice, 6
Puis dit, m'illuminant d'un rayon de bonté,
Qui dans l'enfer eut fait le bonheur du supplice:
« Si j'en crois de mon sens l'infaillibilité, 7
« Tu te songes comment une juste vengeance
« A d'un châtiment juste ému la gravité.
« Je vais briser ce doute en ton intelligence; 8
« Mais toi, sois attentif, car ici mon entrain
« Paiera de grands pensers ton humble bienveillance.
« Infidèle à subir un salutaire frein, 9
« Joug du vouloir, celui qui fut homme sans naître,
« En se damnant, damna tout ses fils en son sein.
« De là l'humanité languit à méconnaître, 10
« Marchant de siècle en siècle en sa perversité,
« Qu'enfin le Verbe-Dieu daigna leur apparaître.
« La nature, rebelle à sa paternité, 11
« A la nature en Dieu s'allia sur la terre ;
« Fiançailles d'amour de toute éternité.
« Maintenant, haut le front, écoute qui t'éclaire : 12
« Cette nature unie à son sublime auteur,
« Telle qu'elle naquit fut pure. fut sincère.

Ma per sè stessa pur fu ella sbandita 13
Di Paradiso, perocchè si torse
Da via di veritate, e da sua vita:
La pena dunque, che la Croce porse, 14
S'alla natura assunta si misura,
Nulla giammai sì giustamente morse:
E così nulla fu di tanta ingiuria, 15
Guardando alla Persona che sofferse,
In che era contratta tal natura.
Però d'un atto uscir cose diverse; 16
Ch'a Dio, ed a' Giudei piacque una morte:
Per lei tremò la Terra, e 'l Ciel s'aperse.
Non ti dee oramai parer più forte, 17
Quando si dice, che giusta vendetta
Poscia vengiata fu da giusta Corte.
Ma io veggi' or la tua mente ristretta 18
Di pensiero in pensier dentro ad un nodo,
Del qual con gran disio solver s'aspetta.
Tu dici: Ben discerno ciò, ch'io odo: 19
Ma perchè Dio volesse, m'è occulto,
A nostra redenzion pur questo modo.
Questo decreto, frate, sta sepulto 20
Agli occhi di ciascuno, il cui ingegno
Nella fiamma d'amor non è adulto.
Veramente, però ch'a questo segno 21
Molto si mira, e poco si discerne,
Dirò perchè tal modo fu più degno.
La Divina Bontà, che da sè sperne 22
Ogni livore, ardendo in se sfavilla,
Sì che dispiega le bellezze eterne.
Ciò, che da lei senza mezzo distilla, 23
Non ha poi fine, perchè non si muove
La sua imprenta, quand'ella sigilla.

« Mais elle fut de soi l'arrêt, l'instigateur 13
« De son exil d'Éden, car marchant dans l'infime
« Elle torsait sa voie et sa vie à l'erreur.
« Soit d'un côté la croix où pendit la victime, 14
« De l'autre l'adoptif vêtu d'humanité ;
« Pèse : nul châtiment ne fut plus légitime :
« Nul châtiment ne fut plus grande atrocité, 15
« Si tu regardes bien la personne en souffrance,
« En elle confondant homme et divinité.
« Un seul fait a produit donc double conséquence, 16
« D'une mort flattant Dieu, le juif en est flatté :
« Mort, effroi de la terre et porte d'espérance.
« Désormais sur ce fait plus d'incrédulité : 17
« Une vengeance en soi, qui n'avait rien d'inique,
« Trouva pour la venger cour, vengeur, équité.
« Mais je vois ton esprit, que presse ma logique, 18
« De penser en penser s'enlacer dans des nœuds
« Dont tu brûles d'avoir la clef qui les explique.
« Ce que j'entends, dis-tu, le saisir, je le peux; 19
« Mais du vouloir divin qui m'ouvrira la trame ?
« Qui, de ce choix, rançon de l'homme malheureux?
« Mon frère, ce décret est ténèbres pour l'âme 20
« En qui l'amour divin fut sans fécondité,
« Ou qui ne grandit point s'échauffant à sa flamme.
« Mais, comme en ce mystère on hésite, arrêté, 21
« On y pénètre peu, si bien qu'on l'étudie,
« Vois pourquoi ce moyen eut plus de dignité.
« La divine bonté, qui honnit toute envie, 22
« Redouble en soi ses feux, vif et brûlant éclat,
« Et les darde aux beautés de l'Éternelle vie.
« Tout objet, de ses mains tombant immédiat, 23
« Vit dans l'éternité, car l'empreinte apposée,
« Sceau de sa main y reste indélébile, intact.

Ciò che da essa senza mezzo piove, 24
  Libero è tutto, perchè non soggiace
  Alla virtute delle cose nuove.
Più l'è conforme, e però più le piace; 25
  Che l'ardor santo, ch' ogni cosa raggia,
  Nella più simigliante è più vivace.
Di tutte queste cose s'avvantaggia 26
  L'umana creatura, s'una manca,
  Di sua nobilità convien che caggia.
Solo il peccato, è quel che la disfranca, 27
  E falla dissimile al Sommo Bene,
  Perchè del lume suo poco s'imbianca:
Ed in sua dignità mai non riviene, 28
  Se non riempie, dove colpa vola,
  Contra mal dilettar con giuste pene.
Vostra natura, quando peccò tota 29
  Nel seme suo, da queste dignitadi,
  Come di Paradiso, fu remota:
Nè ricovrar poteasi, se tu badi 30
  Ben sottilmente, per alcuna via,
  Senza passar per un di questi guadi;
O che Dio solo per sua cortesia 31
  Dimesso avesse; o che l'uom per se isso
  Avesse satisfatto a sua follia.
Ficca mo l'occhio per entro l'abisso 32
  Dell'eterno consiglio, quanto puoi
  Al mio parlar distrettamente fisso.
Non potea l'uomo ne' termini suoi 33
  Mai satisfar, per non potere ir giuso
  Con umiltate, obbediendo poi,
Quanto disubbidendo intese ir suso: 34
  E questa è la ragion, per che l'uom fue
  Da poter satisfar per sè dischiuso.

« Tout objet instillant de lui douce rosée, 24
« Est tout indépendance, et n'a, ne reconnaît
« Nulle force étrangère au dehors imposée.
« Plus il le reproduit plus cet objet lui plaît ; 25
« Car le flambeau sacré, qui dans tout point fulgure,
« Enflamme plus l'objet où s'empreint son reflet.
« L'humain de cet ensemble en forme sa parure ; 26
« Mais s'il perd un fleuron de ce bel ornement,
« Dès lors l'humain déchoit et n'est plus que roture.
« Seul le péché le tient dans l'asservissement, 27
« Et du souverain bien s'il se départ, il mue,
« N'interceptant que peu son blanc rayonnement,
« Et ne ressaisit plus sa dignité perdue, 28
« Qu'il n'ait comblé le vide ouvert à la douleur,
« En opposant au mal la sévérité due.
« Quand l'homme tout entier, volontaire pécheur, 29
« Faillit en ses enfants, il souilla son lignage,
« Et perdit avec eux Éden et son bonheur.
« Renaître, conçois bien, n'importe à quel péage. 30
« Il ne le pouvait plus, ni se purifier,
« Sans tenter des deux gués l'un ou l'autre passage.
« Ou Dieu dans sa bonté pouvait seul oublier 31
« Largement; ou bien l'homme, abattu sous son crime,
« A son égarement devait sacrifier.
« Pénètre de ton œil dans le profond abîme 32
« De l'éternel conseil, fais son intensité
« Ferme à moi s'attacher et bien suivre ma rime.
« L'homme, en ses facultés étroites limité, 33
« De soi ne pouvait rien, dût-il même descendre,
« Pour obéir ensuite en toute humilité,
« Autant que son orgueil faillit haut à prétendre : 34
« Et ce fut le motif qui, le fesant honnir,
« Le priva pour jamais du droit de se reprendre.

Dunque a Dio convenia con le vie sue 35
Riparar l'uomo a sua intera vita,
Dico con l'una, o ver con ambedue.
Ma, perchè l'opra tanto è più gradita 36
Dell' operante, quanto più appresenta
Della bontà del cuore, ond' è uscita,
La Divina Bontà, che 'l mondo imprenta, 37
Di proceder per tutte le sue vie
A rilevarvi suso fu contenta:
Nè tra l'ultima notte, e 'l primo die 38
Sì alto, e sì magnifico processo
O per l'uno, o per l'altro fue, o fie:
Che più largo fu Dio a dar sè stesso, 39
In far l'uom sufficiente a rilevarsi,
Che s'egli avesse sol da sè dimesso.
E tutti gli altri modi erano scarsi 40
Alla giustizia, se 'l Figliuol di Dio
Non fosse umiliato ad incarnarsi.
Or per empierti bene ogni disio, 41
Ritorno a dichiarare in alcun loco,
Perchè tu veggi lì, così, com' io.
Tu dici: Io veggio l'aere, io veggio 'l foco, 42
L'acqua, e la terra, e tutte lor misture
Venire a corruzione, e durar poco:
E queste cose pur fur creature; 43
Per che se ciò, ch' ho detto, è stato vero,
Esser dovrian da corruzion sicure.
Gli Angeli, frate, e 'l paese sincero, 44
Nel qual tu se', dir si posson creati,
Sì come sono in loro essere intero;
Ma gli elementi, che tu hai nomati, 45
E quelle cose, che di lor si fanno,
Da creata virtù sono informati.

« Dieu, donc, par des ressorts à lui, pouvait agir; 35
« Rendre à l'homme sa vie et son vieil héritage;
« Il pouvait les scinder, dis-je, ou les réunir.
« Mais comme de l'artiste on aime plus l'ouvrage, 36
« Qu'il est de la bonté du cœur, son doux berceau,
« Une plus sympathique et plus parfaite image:
« La Divine Bonté dont le monde a le sceau, 37
« Mit en jeu ses ressorts, et, pour se satisfaire,
« Voulut élever l'homme à son premier niveau.
« De l'aurore du monde à sa nuit la dernière, 38
« Un procédé plus digne où le chercherait-on ?
« En dehors de l'un d'eux c'est, c'eut été chimère ;
« Car l'holocauste Dieu faisait un plus grand don, 39
« Pour que l'homme montât hors de sa déchéance,
« Plus beau que ne pouvait être un simple pardon.
« Tout autre à la justice était insuffisance, 40
« Si descendant du ciel l'éternel Fils de Dieu,
« N'eût dans un sein mortel accepté l'existence.
« Maintenant pour entrer pleinement en ton vœu, 41
« Je reviens sur un point, et pour que je t'éclaire;
« Et, quand tu verras bien, nous différerons peu.
« Je vois, te dis-tu, l'air, je vois le feu, la terre, 42
« L'eau, tous les corps formés de mélanges divers,
« Tomber en pourriture existence éphémère.
« Tous ces objets créés vivent dans l'univers, 43
« Si ce que tu m'as dit n'est pas une imposture
« Ils ne seront jamais l'invasion des vers.
« Tous les anges, mon frère, et la région pure, 44
« Dont tu foules le seuil, sont des objets créés;
« Telle Dieu leur donna leur intègre nature.
« Mais tous ces éléments, que tu m'as dénombrés, 45
« Et tant d'objets d'eux tous variante poussière,
« D'une vertu formelle ils furent engendrés.

Creata fu la materia, ch' egli hanno; 46
Creata fu la virtù informante
In queste stelle, che 'ntorno a lor vanno.
L' anima d' ogni bruto, e delle piante 47
Di complession potenziata tira
Lo raggio e 'l moto delle luci sante,
Ma nostra vita senza mezzo spira 48
La somma beninanza, e la 'nnamora
Di sè, sì che poi sempre la disira.
E quinci puoi argomentare ancora 49
Vostra resurrezion, se tu ripensi
Come l' umana carne fessi allora,
Che li primi parenti intrambo fensi. 50

CANTO VIII.

Solea creder lo mondo in suo periclo, 1
Che la bella Ciprigna il folle amore
Raggiasse, volta nel terzo epiciclo:
Per che non pure a lei faceano onore 2
Di sacrificj; e di votivo grido
Le genti antiche nell' antico errore;
Ma Dione onoravano e Cupido, 3
Quella per madre sua, questo per figlio,
E dicean, ch' ei sedette in grembo a Dido:
E da costei, ond' io principio piglio, 4
Pigliavano 'l vocabol della stella,
Che 'l Sol vagheggia or da coppa, or da ciglio.
Io non m' accorsi del salire in ella: 5
Ma d' esserv' entro mi fece assai fede
La donna mia, ch' io vidi far più bella.

« De la création en surgit leur matière, 46
« La vertu formative est le primordial
« Des corps dont autour d'eux la marche est régulière.
« L'âme des animaux, l'âme du végétal 47
« Tient de ces astres saints mouvement et lumière.
« De l'astre qui les meut pouvoir congénital.
« Mais le souverain bien sans intermédiaire 48
« Anima notre esprit, y versa son amour,
« Tel qu'il devient amour éternel, nécessaire.
« De là tu peux conclure, avec raison, qu'un jour 49
« Tu renaîtras, surtout si sagement tu pense,
« Comment du corps humain fut pétri le contour,
« Quand nos premiers parents vêtirent l'existence. » 50

CHANT VIII.

Au péril de ses jours longtemps a cru la terre 1
Que Cypris de l'amour infusait la fureur,
Du sein de l'Épycicle où circule sa sphère.
Car les humains vieillis dans leur antique erreur, 2
Accompagnant de dons leur prière obstinée,
Rendaient non-seulement à son nom tout honneur,
Mais révéraient encor sa mère en Dionée, 3
Cupidon en son fils, qui rusé, se nichant
En Didon, vous la tint, disaient-ils, dominée.
Et de la déité le début de mon chant 4
Cet astre en eut le nom, lui dont Phœbus éclaire
La croupe à son lever, le front à son couchant.
De mon ascension au foyer de son aire, 5
Rien en moi, mais mon guide à sa foi m'a séduit,
La voyant à mes yeux plus riante se faire.

E come in fiamma favilla si vede, 6
E come in voce voce si discerne,
Quando una è ferma, e l' altra va e riede;
Vid' io in essa luce altre lucerne 7
Muoversi in giro più e men correnti
Al modo, credo, di lor viste eterne.
Di fredda nube non disceser venti 8
O visibili, o no, tanto festini,
Che non paressero impediti e lenti
A chi avesse quei lumi divini 9
Veduto a noi venir, lasciando 'l giro
Pria cominciato in gli alti Serafini:
E dietro a quei, che più innanzi appariro, 10
Sonava Osanna, che unque poi
Di riudir non fui senza disiro.
Indi si fece l' un più presso a noi, 11
E solo incominciò: Tutti sem presti
Al tuo piacer, perchè di noi ti gioi.
Noi ci volgiam co' Principi celesti 12
D' un giro, d' un girare, e d' una sete,
A' quali tu nel mondo già dicesti:
Voi che intendendo il terzo Ciel movete; 13
E sem sì pien d' amor, che per piacerti
Non fia men dolce un poco di quiete.
Poscia che gli occhi miei si furo offerti 14
Alla mia donna reverenti, ed essa
Fatti gli avea di se contenti e certi,
Rivolsersi alla luce, che promessa 15
Tanto s' aveva; e: Di', chi siete, fue
La voce mia di grande affetto impressa:
O quanta, e quale vid' io lei far piue 16
Per allegrezza nuova, che s' accrebbe,
Quand' io parlai, all' allegrezze sue!

Et comme l'étincelle en la flamme reluit ; 6
Ou comme dans la voix autre voix se révèle
Quand l'une se soutient et l'autre va, vient, fuit ;
Je vis d'autres splendeurs en cette étoile belle 7
Rouler en tourbillons plus, moins rapides feux,
Selon leur profondeur dans la vue éternelle.
Non, d'un nuage froid les vents tempêtueux 8
Ou visibles, ou non n'accourent frénétiques,
Qu'ils n'apparaissent lents, attardés auprès d'eux,
A tout œil qui put voir ces lumières mystiques, 9
Qui s'approchaient de nous déclinant l'horizon
Où circulaient leurs feux nés aux cieux séraphiques.
Et derrière ces feux plus proche vision, 10
Tonnait un ***Hosanna*** dont jamais en ma vie
Ne cessa le regret de la privation.
Ensuite l'un d'entre eux de son chœur se délie, 11
S'avance, et seul débute : « A tes ordres soumis,
« Libre, jouis de nous, et suis ta fantaisie.
« Rapides, nous roulons en cercles infinis 12
« D'une ardeur, d'une soif, que rien ne désaltère,
« Suivant ces chefs divins auxquels en bas tu dis:
« ***Moteurs intelligents de la troisième sphère*** » 13
« Et notre amour est tel, que, pour combler tes vœux,
« Un repos quel qu'il soit ne saurait nous déplaire. »
Quand mon œil empressé se fut respectueux 14
Offert à ma beauté ; quand elle eut elle-même
Contenté, rassuré mon regard désireux,
Je les ramène alors vers la lueur suprême 15
Qui s'avança : « Ton nom, oh, fais-m'en la faveur, »
Dis-je, d'un ton empreint d'une tendresse extrême.
Je la vis renforcer sa beauté, sa grandeur, 16
Dans l'ascendante joie éclatant en son être,
Quand ma voix s'adressait à sa vive splendeur.

Così fatta, mi disse, il mondo m'ebbe 17
Giù poco tempo; e se più fosse stato,
Molto sarà di mal, che non sarebbe.
La mia letizia mi tien celato, 18
Che mi raggia d'intorno, e mi nasconde,
Quasi animal di sua seta fasciato.
Assai m'amasti, ed avesti ben onde: 19
Che s'io fossi giù stato, io ti mostrava
Di mio amor più oltre, che le fronde.
Quella sinistra riva, che si lava 20
Di Rodano, poich' è misto con Sorga,
Per suo signore a tempo m'aspettava;
E quel corno d'Ausonia che s'imborga 21
Di Bari, di Gaeta, e di Crotona,
Da ove Tronto e Verde in mare sgorga.
Fulgeami già in fronte la corona 22
Di quella Terra, che 'l Danubio riga,
Poi che le ripe Tedesche abbandona:
E la bella Trinacria, che caliga 23
Tra Pachino e Peloro sopra 'l golfo,
Che riceve da Euro maggior briga,
Non per Tifeo, ma per nascente solfo, 24
Attesi avrebbe li suoi regi ancora
Nati per me di Carlo, e di Ridolfo,
Se mala signoria, che sempre accuora 25
Li popoli suggetti, non avesse
Mosso Palermo a gridar: Mora, mora.
E se mio frate questo antivedesse, 26
L'avara povertà di Catalogna
Già fuggiria, perchè non gli offendesse;
Chè veramente provveder bisogna 27
Per lui, o per altrui, sì ch'a sua barca
Carica più di carco non si pogna:

Belle, grande, elle a dit : « Le sol qui me vit naître 17
« Me vit peu ; si j'avais vu des ans plus nombreux
« Que de maux, que de maux, qu'on n'eut pas dû connaître.
« L'éclat qui me revêt, et m'enferme, joyeux, 18
« Rayonne autour de moi dans la céleste plage,
« Me voile, tel l'insecte en ses bandeaux soyeux.
« Tu m'aimas, et tu sais la primitive page 19
« De tant d'excès d'amour ; libres, là bas, tous deux,
« Il t'aurait donné plus, bien plus que du feuillage.
« Ce pays, qu'à sa gauche abreuve impétueux 20
« Le Rhône quand la Sorgue à ses flots s'est unie,
« N'attendait que l'instant qui les ferait mes leuds,
« Et Bari, s'implantant au sein de l'Ausonie, 21
« Et Crotone, et Gaëte assise au bord de l'eau,
« Par Tronto, par Verde, d'ici, de là finie.
« Déjà mon front brillait ceint du royal bandeau 22
« Du pays où par longs détours le Danube erre,
« Quand il a du Germain lavé plus d'un côteau :
« Et belle Trinacrie, au fumeux atmosphère, 23
« De Pachine à Pélore entre des flots douteux,
« Dont l'Eurus plus qu'ailleurs bat le sein qui les serre,
« Que le souffre obscurcit, non un Typhée affreux, 24
« Eut attendu les rois qui naîtraient à la vie
« De Charle et de Rodolphe, et par moi roi sur eux :
« Si mal seigneuriser, motif de félonie 25
« A des peuples vassaux, n'eut fait spontanément
« Que tout Palerme ému : « tuez, tuez, » s'écrie ;
« Et si mon frère ici prévoyait sagement, 26
« Oui, de la Catalogne, avarice et misère,
« Il fuirait, pour sauver tout mauvais traitement.
« Car, à vrai dire, il doit pourvoir en cette affaire 27
« Que ni lui, ni que nul ne leste à son insu
« Son navire déjà plus lourd qu'à l'ordinaire :

La sua natura, che di larga parca 28
Discese, avria mestier di tal milizia,
Che non curasse di mettere in arca:
Perocch' io credo, che l' alta letizia, 29
Che 'l tuo parlar m' infonde, signor mio,
Ov' ogni ben si termina, e s' inizia,
Per te si veggia, come la vegg' io, 30
Grata m' è più: ed anche questo ho caro,
Perchè 'l discerni rimirando in Dio.
Fatto m' hai lieto; e così mi fa' chiaro, 31
Poichè parlando a dubitar m' hai mosso,
Come uscir può di dolce seme amaro.
Questo io a lui; ed egli a me: S' io posso 32
Mostrarti un vero, a quel che tu dimandi
Terrai lo viso, come tieni 'l dosso.
Lo Ben, che tutto 'l regno, che tu scandi, 33
Volge e contenta, fa esser virtute
Sua provedenza in questi corpi grandi:
E non pur le nature provvedute 34
Son nella mente, ch' è da se perfetta,
Ma se esse insieme con la lor salute.
Per che quantunque questo arco saetta 35
Disposto cade a provveduto fine,
Sì come cocca in suo segno diretta,
Se ciò non fosse, il Ciel, che tu cammine, 36
Producerebbe sì li suoi effetti,
Che non sarebbero arti, ma ruine:
E ciò esser non può, se gl' intelletti, 37
Che muovon queste stelle, non son manchi,
E manco 'l primo, che non gli ha perfetti.
Vuo' tu, che questo ver più ti s' imbianchi? 38
Ed io: Non già; perchè impossibil veggio,
Che la Natura, in quel ch' è uopo, stanchi.

« Généreux, l'avarice aujourd'hui l'a perdu; 28
« Il lui faudrait des gens, tels qu'en voit peu le monde,
« Qui s'occupassent moins d'enfler leur revenu. »
« — Ainsi que je le crois, l'allegresse profonde, 29
« Que ta bouche m'infuse, ô Sire, en ces lieux-ci,
« Principe et fin du bien où l'univers se fonde,
« Tu la vois par toi-même, et je la vois aussi; 30
« Et ce qui m'est plus joie, et plus béatitude
« Tu la vois l'admirant au sein de l'infini.
« Grâce; mais ouvre-toi sur cette incertitude 31
« Que tes sages discours ont en moi fait mouvoir:
« Grain doux devenir âpre est-ce un fait d'habitude? »
— J'avais dit, il répond: « S'il est en mon pouvoir 32
« De t'instruire du vrai selon tes exigences,
« Ton œil verra l'objet qu'encor tu ne peux voir.
« Cette bonté qui donne aux cieux où tu t'élances 33
« Et joie, et mouvement, a force et volonté,
« Pour principe moteur de ces orbes immenses.
« Ce n'est pas seulement leur actualité, 34
« Qu'il voit en soi, de soi parfaite intelligence,
« Mais encor leur destin de viabilité.
« Car quel que soit l'objet que cet arc au loin lance, 35
« Il tombe forcément au but indicateur:
« Tel le dard décoché frappe au but où l'on pense.
« Sinon ce ciel foulé de ton pied voyageur 36
« Ne produirait que tel et tel effet contraire,
« Non créateur de fait, mais de fait destructeur :
« Et ceci ne se peut si tout moteur de sphère 37
« Intelligent, n'etait défectuosité,
« Si n'est défectueux qui ne les put parfaire.
« Veux-tu du jour encor sur cette vérité? » 38
— « Non, dis-je, « car il est impossible, à vrai dire,
« Que nature se lasse en la nécessité.

Ond' egli ancora: Or di', sarebbe il peggio 39
Per l'uomo in terra, se non fosse cive?
Sì, rispos' io; e qui ragion non cheggio:
E può egli esser, se giù non si vive 40
Diversamente per diversi ufici?
No: se 'l maestro vostro ben vi scrive.
Sì venne deducendo insino a quici. 41
Poscia conchiuse: Dunque esser diverse
Convien de' vostri effetti le radici.
Per ch' un nasce Solone, ed altro Serse, 42
Altro Melchisedech, ed altro quello,
Che volando per l' aere il figlio perse.
La circular Natura, ch' è suggello 43
Alla cera mortal, fa ben su' arte;
Ma non distingue l' un dall' altro ostello,
Quinci addivien, ch' Esaù si diparte 44
Per seme da Giacob, e vien Quirino
Da sì vil padre, che si rende a Marte.
Natura generata il suo cammino 45
Simil farebbe sempre a' generanti,
Se non vincesse il provveder divino.
Or quel, che t' era dietro, t' è davanti: 46
Ma perchè sappi, che di te mi giova,
Un corollario voglio, che t'ammanti.
Sempre Natura, se fortuna truova 47
Discorde a sè, come ogni altra semente
Fuor di sua regïon, fa mala pruova
E se 'l mondo laggiù ponesse mente 48
Al fondamento, che Natura pone,
Seguendo lui avria buona la gente.
Ma voi torcete alla religïone 49
Tal, che fu nato a cingersi la spada,
E fate Re di tal, ch' è da sermone
Onde la traccia vostra è fuor di strada. 50

— Il insiste. — « Or, dis-moi, ne serait-il pas pire 39
« Que l'homme ne connût point la cité, là-bas. »
« — Oui, » dis-je « et le motif, n'importe m'en instruire
— « Et crois-tu franchement que tu l'y trouveras, 40
« Si chacun n'y remplit une diverse chose ?
« Si votre maître a dit vrai ce ne se peut pas. »
De propos en propos il vient à cette glose ; 41
Puis il conclut : — « Il faut, car logique a raison,
« Qu'à des effets divers diverse soit la cause.
« Voilà pourquoi l'un nait ou Xercès ou Solon, 42
« L'autre Melchisedech, et l'autre enfin ce père
« Qui vit périr son fils voulant faire l'aiglon.
« La sphérique nature opère et bien opère 43
« Quand vêt le type humain son scel approbateur,
« Sans distinguer en rien du palais la chaumière.
« De là vient qu'Esaü dans le sein créateur 44
« Combat contre Jacob; que sa basse lignée
« Fait Quirinus chercher en Mars un autre auteur.
« On verrait la nature engendrante, engendrée, 45
« Visant au même but l'une et l'autre y frapper
« Si ne triomphait point la divine pensée.
« Ce qui te fut caché tu pourras le palper ; 46
« Mais pour te montrer mieux qu'il me plait de te plaire,
« D'un corollaire encor je veux t'envelopper.
« Si la nature trouve influence contraire 47
« Elle manque et toujours, ou de peu s'en faudrait,
« Ainsi que tout semis hors de son atmosphère.
« Et si de près là-bas l'homme considérait 48
« La base sur laquelle a bâti la nature,
« S'il la suivait, le mal bien moins abonderait.
« Mais vers le monachisme on force à la courbure 49
« Tel et tel qui naquit pour ceindre le baudrier;
« On fait roi qui devrait vous prêcher l'écriture.
« Ainsi vos pas toujours sont hors du vrai sentier. » 50

CANTO IX.

Dappoichè Carlo tuo, bella Clemenza 1
M' ebbe chiarito, mi narrò gl' inganni,
Che ricever dovea la sua semenza;
Ma disse: Taci, e lascia volger gli anni; 2
Sì ch' io non posso dir, se non che pianto
Giusto verrà dirietro a' vostri danni.
E già la vita di quel lume santo 3
Rivolta s'era al Sol, che la riempie,
Come a quel ben, ch' ad ogni cosa è tanto.
Ahi anime ingannate, e fatue ed empie, 4
Che da sì fatto ben torcete i cori,
Drizzando in vanità le vostre tempie!
Ed ecco un altro di quegli splendori 5
Ver me si fece, e 'l suo voler piacermi
Significava nel chiarir di fuori.
Gli occhi di Beatrice, ch' eran fermi 6
Sovra me, come pria, di caro assenso
Al mio disio certificato fermi.
Deh metti al mio voler tosto compenso, 7
Beato spirto, dissi, e fammi pruova,
Ch' io possa in te refletter quel, ch' io penso,
Onde la luce, che m' era ancor nuova, 8
Dal suo profondo, ond' ella pria cantava,
Seguette, come a cui di ben far giova.
In quella parte della terra prava 9
Italica, che siede intra Rialto,
E le fontane di Brenta e di Piava,
Si leva un colle, e non surge molt' alto, 10
Là onde scese già una facella,
Che fece alla contrada grande assalto.

CHANT IX.

Quand ton Charle, ô Clémence, à mon incertitude, 1
Eut fait jour, il m'ouvrit les fraudes, les fureurs,
Coups qu'à ses descendants gardait une main rude.
« Mais, paix, dit-il, laissons passer les ans ; les pleurs, 2
« Voilà ce que je puis te révéler, la plainte,
« Plainte juste, suivra de près tous vos malheurs »
Et déjà l'esprit pur de cette lueur sainte 3
Avait tourné les yeux vers la toute-clarté,
Source du vrai bonheur dont tout porte l'empreinte.
Hélas, cœurs aveuglés, folie, impiété, 4
Vos âmes d'un tel bien s'éloignent étrangères,
Et n'élèvent leurs fronts que vers la vanité !
Soudain, vers moi s'élance une autre de ces sphères; 5
Signalant par l'éclat qui d'elle jaillissait,
Combien pour me charmer ses vœux étaient sincères.
De Béatrix l'œil doux qui sur moi reposait 6
Complaisant, et toujours, en mon cœur qui balance
Jette l'assentiment qui le satisfaisait.
« Eh, souris à mes vœux, accours et les compense, 7
« Esprit heureux, lui dis-je, et sois-moi vérité,
« Que je puis réfléchir en toi ce que je pense. »
La lueur, à mes yeux, naissante nouveauté, 8
De l'orbe d'où sa voix chantait tantôt si pure,
Poursuit, tel un ami de nous plaire enchanté.
« Dans le nord du pays d'Italus, terre dure, 9
« Que Rialto festonne au midi de ses eaux ;
« Où d'ici, la Brenta, de là Piave murmure,
« S'elève, un mont et peu, sur la courbe des flots ; 10
« C'est de là qu'autrefois descendit une flamme
« Qui contre le pays livra d'affreux assauts.

D' una radíce nacqui ed io ed ella: 11
Cunizza fui chiamata e qui refulgo,
Perchè mi vinse il lume d' esta stella.
Ma lietamente a me medesma indulgo 12
La cagion di mia sorte, e non mi noia,
Che forse parria forte al vostro vulgo.
Di questa luculenta e cara gioia 13
Del nostro Cielo, che più m'è propinqua,
Grande fama rimase, e, pria che muoja,
Questo centesim' anno ancor s'incinqua: 14
Vedi se far si dee l' uomo eccellente,
Sì ch' altra vita la prima relinqua:
E ciò non pensa la turba presente, 15
Che Tagliamento, ed Adice richiude,
Nè per esser battuta ancor si pente.
Ma tosto fia, che Padova al palude 16
Cangerà l' acqua, che Vicenza bagna,
Per essere al dover le genti crude.
E dove Sile e Cagnan s' accompagna, 17
Tal signoreggia e va con la testa alta,
Che già per lui carpir si fa la ragna.
Piangerà Feltro ancora la diffalta 18
Dell' empio suo pastor, che sarà sconcia
Sì, che per simil non s' entrò in Malta.
Troppo sarebbe larga la bigoncia, 19
Che ricevesse 'l sangue Ferrarese;
E stanco chi 'l pesasse ad oncia, ad oncia,
Che donerà questo prete cortese, 20
Per mostrarsi di parte; e cotai doni
Conformi fieno al viver del paese.
Su sono specchi, voi dicete Troni, 21
Onde rifulge a noi Dio giudicante,
Sì che questi parlar ne paion buoni

« Tous deux du même tronc nous tirâmes notre âme ; 11
« Cunizza fut mon nóm; mais dans ce firmament,
« Pourquoi? - Mon vainqueur fut cet astre qui m'enflamme.
« Je m'excuse, joyeuse, et très-indulgemment 12
« La cause de mon sort ; il n'a qui me chagrine ;
« Peut-être en jugez-vous là-bas tout autrement.
« L'aimable et vif joyau dont ce ciel s'illumine, 13
« Le plus proche de moi de tous ces feux amis,
« Au monde a fait grand bruit, mais avant qu'il décline,
« Ce siècle vieillira de cinq fois dix fois dix ; 14
« Vois si l'on doit marcher, grandir dans l'excellence,
« Pour qu'une vie en l'autre y laisse un beau semis.
« Mais tel penser est peu dans l'actuelle engeance, 15
« A qui Tagliamento, l'Adige est horizon;
« Quoique battue elle est encor sans repentance,
« Mais Padoue, et bientôt, rougira la boisson 16
« Du lac qui sous Vicence y languit endormie :
« Peuple dur au devoir, peuple ingrat et félon.
« Dans la terre ou Cagnan fuit à la Sile unie, 17
« Tel gouverne en despote et haut la tête va,
« Dont on ourdit les rets guet-à-pens de sa vie.
« De son cruel pasteur Feltre aussi pleurera 18
« Le parjure infamant, attentat exécrable,
« Tel que plus criminel nul dans Malta n'entra.
« Quel assez grand vaisseau, quel bras infatigable 19
« Pourrait l'un contenir, l'autre en onces jauger
« Le sang des Ferrarais que, d'un cœur charitable,
« Ce bon moine offrira, partisan ménager 20
« Des intérêts des siens ; et de telles aumônes
« Des mœurs et du pays vous laisseront juger.
« Là-haut sont des miroirs que vous appelez trônes, 21
« D'en-haut, de Dieu sur nous reluit le jugement;
« Et nos prévisions vont droit à leurs personnes. »

Qui si tacette, e fecemi sembiante, 22
Che fosse ad altro volta, per la ruota,
In che si mise, com' era davante.
L' altra letizia, che m' era già nota, 23
Preclara cosa mi si fece in vista,
Qual fin balascio, in che lo Sol percuota.
Per letiziar lassù fulgor s' acquista, 24
Sì come riso qui; ma giù s' abbuia
L' ombra di fuor, come la mente è trista.
Dio vede tutto, e tuo veder s' inluia, 25
Diss' io, beato spirto, sì che nulla
Voglia di sè a te puote esser fuia.
Dunque la voce tua, che 'l Ciel trastulla 26
Sempre col canto di quei fuochi pii,
Che di sei ale fannosi cuculla,
Perchè non satisface a' miei desii? 27
Già non attendere' io tua dimanda,
S' io m' intuassi, come tu t' immii.
La maggior valle, in che l' acqua si spanda, 28
Incominciaro allor le sue parole,
Fuor di quel mar, che la terra inghirlanda,
Tra discordanti liti contra 'l Sole 29
Tanto sen va, che fa meridïano
Là, dove l' orizzonte pria far suole.
Di quella valle fu' io littorano 30
Tra Ebro e Macra, che per cammin corto
Lo Genovese parte dal Toscano,
Ad un occaso quasi e ad un orto 31
Buggea siede, e la Terra, ond' io fui,
Che fe' del sangue suo già caldo il porto.
Folco mi disse quella gente, a cui 32
Fu noto il nome mio; e questo Cielo
Di me s' imprenta, com' io fe' di lui;

Elle a dit, et se tait ; je la vis brusquement 22
Distraite, revenir dans l'enceinte connue
D'où sa sphère lança son vif rayonnement.
L'étoile que j'avais tout d'abord aperçue, 23
Renforce à mon aspect l'or pur de sa couleur,
Tel un jais du soleil rend la flamme reçue.
On révèle sa joie en haut par sa splendeur ; 24
Par le ris sur la terre; en l'infernale vie
L'ombre s'y fait plus nuit selon la nuit du cœur.
— « Dieu voit tout, et ton œil en lui s'identifie, 25
« Tant et tant qu'il n'est rien, lui dis-je, esprit heureux,
« Rien en tous vos désirs entre vous qui vous fuie.
« Pourquoi donc cette voix qui réjouit les cieux, 26
« Jointe à ces feux sacrés où la piété respire,
« Qui de six ailes d'or se voilent à nos yeux,
« Pourquoi se récuser quand mon âme désire ? 27
« Attendre ta demande, oh non, nulles raisons,
« Si je pouvais en toi, comme en moi tu peux lire ! »
— « La plus grande vallée, étang de flots profonds, 28
(C'est en ces mots qu'alors sa parole s'exhale)
« Hors de la mer qui ceint la terre de festons,
« Entre bords dissidents fait l'onde occidentale 29
« Marcher vers l'Est, et tant, qu'elle rend méridien
« La ligne qui d'abord était horizontale.
« Dans la dite vallée on me vit riverain 30
« De l'Ebre à la Macra qui, par un cours modique,
« Du Génois, du Toscan divise le terrain.
« Entre un Ouest, un Est égalité métrique 31
« Sied Bougie et le sol fameux qui m'allaita,
« Port jadis réchauffé d'un sang patriotique.
« Foulques c'est-là le nom par lequel me nomma 32
« Ma patrie, et la sphère où tu me vois nichée.
« Reluit par moi des feux qu'elle même alluma.

Che più non arse la figlia di Belo, 33
Noiando ed a Sicheo e a Creusa,
Di me, infin che si convenne al pelo;
Nè quella Rodopea, che delusa 34
Fu da Demofoonte, nè Alcide,
Quando Jole nel core ebbe rinchiusa.
Non però qui si pente, ma si ride, 35
Non della colpa, ch' a mente non torna,
Ma del valore, ch' ordinò e provvide..
Qui si rimira nell' arte, ch' adorna 36
Con tanto affetto, e discernesi 'l bene,
Per che al mondo di su quel di giù torna.
Ma perchè le tue voglie tutte piene 37
Ten porti, che son nate in questa spera,
Procedere ancor oltre mi conviene.
Tu vuoi saper chi è 'n questa lumiera, 38
Che qui appresso me così scintilla,
Come raggio di Sole in acqua mera.
Or sappi, che là entro si tranquilla 39
Raab, ed a nostr' ordine congiunta
Di lui nel sommo grado si sigilla.
Da questo Cielo, in cui l' ombra s' appunta, 40
Che 'l vostro mondo face, pria ch' altr' alma
Del trionfo di Cristo fu assunta,
Ben si convenne lei lasciar per palma 41
In alcun Cielo dell' alta vittoria,
Che s' acquistò con l' una e l' altra palma;
Perch' ella favorò la prima gloria 42
Di Giosuè in su la terra santa,
Che poco tocca al Papa la memoria.
La tua città, che di colui è pianta, 43
Che pria volse le spalle al suo Fattore,
E di cui è la 'nvidia tanto pianta,

« La fille de Bèlus à Créüse, à Sichée 33
« Objet d'ennuis, brûla bien moins que moi de feux
« Plus vifs, tant que les ans de ma tempe glacée
« N'eurent blanchi le poil ; moins l'amant malheureux 34
« De la trace Phyllis, moins l'héroïque Alcide
« Quand de la belle Iole il devint amoureux.
« Ici nul repentir, le bonheur y réside, 35
« Effet non d'un pardon, qui n'est plus retracté,
« Mais bien de la valeur qui voit, pèse, décide.
« Ici vous admirez l'artiste en la beauté 36
« De tant de grands effets, et sa sagesse et toute,
« Entraînant tout d'en haut dans son activité.
« Mais pour combler enfin l'abîme de ton doute, 37
« Doute ici, dans ce globe, en moi né tout nouveau,
« Il me faut, je le sens, continuer ma route.
« Tu désires savoir le nom de ce flambeau 38
« Qui luit auprès de moi, météore impassible
« Ainsi que du soleil un rayon luit dans l'eau ?
« Connais-le. C'est Rahab, qui vit ici paisible, 39
« Rahab qui réunie à nous en ce zénith
« Y laisse de ses traits une empreinte visible.
« Dans ce ciel où d'en-bas la pénombre finit, 40
« Coryphée, on la vit dévancer la milice
« Que le Christ triomphant au ciel introduisit.
« Elle devait laisser une main de justice 41
« Quelque part dans le ciel, sublime monument,
« Prix de la double main offerte en sacrifice.
« Car elle prépara le double avènement 42
« De l'élu Josué dans la terre de vie ;
« A quoi la papauté ne songe nullement.
« Ta cité, rejeton de ce rebelle impie 43
« Qui le premier tourna le dos au créateur,
« Et dont un pleur amer fut le fruit de l'envie,

Produce e spande il maledetto fiore, 44
Ch' ha disviate le pecore e gli agni,
Perocchè fatto ha lupo del pastore.
Per questo l' Evangelio e i Dottor magni 45
Son derelitti, e solo ai Decretali
Si studia sì, che pare a' lor vivagni.
A questo intende 'l Papa e i Cardinali; 46
Non vanno i lor pensieri a Nazzarette,
Là, dove Gabbriello aperse l' ali.
Ma Vaticano, e l' altre parti elette 47
Di Roma, che son state cimitero
Alla milizia, che Pietro seguette,
Tosto libere fien dell' adultéro. 48

CANTO X.

Guardando nel suo Figlio con l' Amore, 1
Che l' uno e l' altro eternalmente spira,
Lo primo ed ineffabile Valore,
Quanto per mente, o per occhio si gira 2
Con tanto ordine fe', ch' esser non puote
Senza gustar di lui chi ciò rimira.
Leva dunque, Lettore, all' alte ruote 3
Meco la vista dritto a quella parte,
Dove l' un moto all' altro si percuote:
E lì comincia a vagheggiar nell' arte 4
Di quel maestro, che dentro a sè l' ama
Tanto, che mai da lei l' occhio non parte.
Vedi come da indi si dirama 5
L' obbliquo cerchio, che i Pianeti porta,
Per soddisfare al mondo, che gli chiama:

« Et propage, et produit cette maudite fleur 44
« Qui vous a détourné les agneaux de leurs mères,
« Marâtre ayant en loup travesti le pasteur.
« Dès lors plus de respect à l'Évangile, aux Pères, 45
« Ces grands et saints docteurs ; les décrétales font,
« Voyez-en les ourlets, leurs plus hautes affaires.
« Et Pape et Cardinaux en savent ici long; 46
« Puis adieu Nazareth d'où leur pensée oblique,
« Où Gabriel, jadis, y fit briller son front.
« Mais le Vatican, mais cette Rome éclectique, 47
« Rome qui dans son sein garda les ossements
« Des guerriers qu'emmena Pierre, du grand inique
« Repousseront bientôt les fiers empiètements. 48

CHANT X.

Concentrant en son Fils toute la vive ardeur 1
Qui dans l'un et dans l'autre éternelle respire,
Le premier, l'ineffable et sublime Moteur
Créa si régulier tout ce que l'œil peut lire, 2
La pensée embrasser, qu'en le bien contemplant
On ne peut nier Dieu dans un si beau rouage.
Lecteur, montons de l'œil dans l'espace brûlant 3
Directement au point de la céleste plage,
Où les deux cercles mus se heurtent en roulant.
Là réjouis tes yeux du sphérique assemblage 4
Du maître qui se plait dans l'œuvre des six jours,
Et si bien, que jamais il n'en distrait sa vue.
Vois comment de ce point il déroule son cours 5
L'orbe oblique apportant la planète attendue,
Aux vœux de l'univers réclamant ses retours.

E se la strada lor non fosse torta, 6
  Molta virtù nel Ciel sarebbe in vano,
  E quasi ogni potenzia quaggiù morta.
E se dal dritto più o men lontano 7
  Fosse 'l partire, assai sarebbe manco
  E giù e su dell' ordine mondano.
Or ti riman, Lettor, sovra 'l tuo banco, 8
  Dietro pensando a ciò, che si preliba,
  S' esser vuoi lieto assai prima, che stanco.
Messo t' ho innanzi: omai per te ti ciba: 9
  Che a se ritorce tutta la mia cura
  Quella materia, ond' io son fatto scriba.
Lo ministro maggior della Natura, 10
  Che del valor del Cielo il mondo imprenta,
  E col suo lume il tempo ne misura,
Con quella parte, che su si rammenta, 11
  Congiunto si girava per le spire,
  In che più tosto ogni ora s' appresenta;
Ed io era con lui; ma del salire 12
  Non m' accors' io se non com' uom s' accorge
  Anzi 'l primo pensier del suo venire.
È Beatrice quella, che si scorge 13
  Di bene in meglio sì subitamente,
  Che l' atto suo per tempo si sporge,
Quant' esser convenia da sè lucente! 14
  Quel, ch' era dentro al Sol, dov' io entra'mi,
  Non per color, ma per lume parvente,
Perch' io lo 'ngegno, e l' arte, e l' uso chiami, 15
  Sì nol direi, che mai s' immaginasse;
  Ma creder puossi, e di veder si brami.
E se le fantasie nostre son basse 16
  A tanta altezza, non è maraviglia,
  Che sovra 'l Sol non fu occhio ch' andasse.

Si sa route n'allait sinuant l'étendue, 6
Force influence au ciel vainement languirait,
Et toute vertu presque y dormirait sans vie.
Si du sentier direct sa route s'égarait 7
Ou plus, ou moins, du monde entier l'économie,
Et là-bas, et là-haut se bouleverserait.
Ferme à ton banc, lecteur, reste, je t'y convie, 8
Reviens sur tes pensers anticipé festin
Avant que tout plaisir ne tourne en lassitude.
Je t'ai servi les mets, prends-en le doux levain; 9
Car il me veut tout zèle et tout sollicitude
Le chant dont je me suis déclaré l'écrivain.
L'agent le plus puissant du monde en servitude 10
Scellant du feu du ciel tous les objets divers,
Et dispensant le temps par sa propre lumière,
Joint au cercle plus haut énoncé dans mes vers, 11
Paisible, parcourait la spirale carrière
Par où l'heure infaillible arrive à l'univers.
Et j'étais avec lui; mais comment en son aire? 12
Je ne m'en aperçus pas plus qu'homme ne sait
Le penser le premier qui vient en sa pensée.
Et Béatrix mon guide, elle que l'on connait 13
Passer du bien au mieux, soudain improvisée,
Et dont l'aspect se change avec l'instant qui nait,
Oh, de quel grand éclat elle était rehaussée, 14
Pénétrant avec moi dans le soleil-miroir,
Non point par des couleurs mais lumière ostensible.
Vainement le génie, et l'art et le savoir 15
Tenteraient d'en tracer une image possible:
Bornez-vous à me croire et désirez le voir.
Mais, si telle hauteur parait inaccessible 16
A notre esprit trop bas, que serions nous ravis?
Au de-là du soleil avoir vu qui s'en vante?

Tal' cra quivi la quarta famiglia 17
Dell' alto Padre, che sempre la sazia,
Mostrando come spira, e come figlia.
E Beatrice cominciò: Ringrazia, 18
Ringrazia il Sol degli Angeli, ch' a questo
Sensibil t' ha levato per sua grazia.
Cuor di mortal non fu mai sì digesto 19
A divozione, a rendersi a Dio
Con tutto 'l suo gradir cotanto presto,
Com' a quelle parole mi fec' io: 20
E sì tutto 'l mio amore in lui si mise,
Che Beatrice eclissò nell' obblio.
Non le dispiacque; ma sì se ne rise, 21
Che lo splendor degli occhi suoi ridenti
Mia mente unita in più cose divise.
Io vidi più fulgor vivi e vincenti 22
Far di noi centro, e di sè far corona,
Più dolci in voce, ch' in vista lucenti.
Così cinger la figlia di Latona 23
Vedem tal volta, quando l' aere è pregno,
Sì che ritenga il fil, che fa la zona.
Nella Corte del Ciel, d' ond' io rivegno, 24
Si truovan molte gioie care e belle
Tanto, che non si posson trar del regno;
E 'l canto di que' lumi era di quelle: 25
Chi non s' impenna sì, che lassù voli,
Dal muto aspetti quindi le novelle.
Poi sì cantando quegli ardenti Soli 26
Si fur girati intorno a noi tre volte,
Come stelle vicine a' fermi poli,
Donne mi parver non da ballo sciolte, 27
Ma che s' arrestin tacite ascoltando,
Fin che le nuove note hanno ricolte:

Tels au quatrième orbe étaient les saints amis 17
Que le père des cieux de sa vue alimente,
Respirant en l'esprit s'engendrant en son fils.
Et Béatrix a dit : « Grâce reconnaissante 18
« A l'éternel soleil des anges, sa bonté
« A ce soleil visible a guidé ton voyage. »
Jamais un cœur ne fut plus humblement porté 19
Pour consacrer à Dieu le tribut et l'hommage
De tout ce qu'un mortel peut en réalité,
Que ne le fut le mien après ce doux langage ; 20
Et mon amour en Dieu s'interna tout, et fit
Que Béatrix en moi se tait, s'efface, expire.
Bien loin de s'y déplaire, elle au contraire en rit, 21
Et telle que son œil au lumineux sourire
D'un tout sur divers points divisa mon esprit.
Je vis maints feux vivants déployer leur empire, 22
Nous prendre, nous, pour centre, eux cercler l'horizon,
Plus suaves de voix qu'éclatants de lumière.
Telle, à nos yeux, Phœbé, tempérant son rayon, 23
Luit, incertaine, alors qu'en un dense atmosphère
Elle retient le fil anneau de son giron.
A la cour de ce ciel d'où je reviens naguère, 24
On trouve des joyaux et beaux et précieux,
Tels qu'on ne les saurait exporter de leurs sphères.
De ces beautés étaient les hymnes de ces feux. 25
Qui pour voler là-haut n'a des ailes légères
Attendra d'un muet les nouvelles des cieux.
Continuant leur chant ces ardents luminaires 26
Trois fois, autour de nous, roulent tourbillonnants :
Tels les astres voisins de l'immobile pole.
Je crus voir devant moi danseuses en suspens, 27
Muettes écouter pour reprendre à la vole
La note qui viendra solliciter leurs chants.

E dentr' all' un senti' cominciar: Quando 28
Lo raggio della grazia, onde si accende
Verace amore, e che poi cresce amando,
Multiplicato in te tanto risplende, 29
Che ti conduce su per quella scala,
U' senza risalir nessun discende;
Qual ti negasse 'l vin della sua fiala 30
Per la tua sete, in libertà non fora,
Se non com' acqua, ch' al mar non si cala.
Tu vuoi saper di quai piante s' infiora 31
Questa ghirlanda; che 'ntorno vagheggia
La bella donna, ch' al Ciel t' avvalora.
Io fui degli agni della santa greggia, 32
Che Domenico mena per cammino,
U' ben s' impingua, se non si vaneggia.
Questi, che m' è a destra più vicino, 33
Frate, e maestro fummi; ed esso Alberto
E di Cologna, ed io Thomas d' Aquino.
Se tu di tutti gli altri esser vuoi certo, 34
Diretro al mio parlar ten vien col viso
Girando su per lo beato serto.
Quell' altro fiammeggiare esce del riso 35
Di Grazïan, che l' uno e l' altro Foro
Aiutò sì, che piacque in Paradiso.
L' altro, ch' appresso adorna il nostro coro, 36
Quel Pietro fu, che con la poverella
Offerse a santa Chiesa il suo Tesoro.
La quinta luce, ch' è tra noi più bella, 37
Spira di tale amor, che tutto il mondo
Laggiù n' ha gola di saper novella.
Entro v' è l' alta luce, u' sì profondo 38
Saver fu messo, che se 'l vero è vero,
A veder tanto non surse 'l secondo.

Et j'entendis l'un d'eux qui saisit la parole : 28
« Quand le feu de la grâce allumant cet amour,
« Qui vrai s'accroît d'amour et qui, flamme éternelle,
« En toi multiple luit, et dans le haut sejour 29
« T'a conduit, bienveillant, par cette sainte échelle,
« D'où nul n'est descendu sans espoir de retour :
« Qui nierait à ta soif de sa gourde cruelle 30
« La vitale liqueur vivrait sans liberté,
« Comme l'onde en son cours qui serait entravée.
« Tu désires combler ta curiosité, 31
« Savoir d'où naît la fleur en festons enlacée,
« Qui de ton guide aux cieux réjouit la beauté ?
« Je fus un des enfants de la sainte couvée 32
« Qui suivit Dominique en son pieux chemin,
« Où bien l'on se repaît à moins qu'on ne dévie.
« Celui qu'à droite j'ai pour plus proche voisin 33
« Fut moine, et maître mien ; Cologne est sa patrie,
« Albert son nom ; et moi, je suis Thomas d'Aquin.
« Veux-tu ? je puis plus loin contenter ton envie ; 34
« Poursuivons, viens avec, suis de tes yeux ma voix ;
« Montons, et savourons ce divin aromate.
« En ce scintillement, qui te sourit, tu vois 35
« Gratian pour qui la joie au paradis éclate ;
« Et pourquoi ? son savoir éclaira les deux droits.
« L'autre occupant tout près la place immédiate 36
« Fut ce Pierre à l'Église oblateur de son or,
« Telle la veuve pauvre usa de sa cassette.
« La cinquième lueur, plus que nous belle encor, 37
« Respire tant d'amour que la terre inquiète
« Désire d'en connaître ou la chûte, ou l'essor.
« En elle est cet esprit, haute science abstraite, 38
« Qui, si la vérité reste la vérité,
« N'eut et n'aura jamais d'égal ou de semblable.

Appresso vedi 'l lume di quel cero, 39
Che giuso in carne più addentro vide
L' angelica natura, e 'l ministero.
Nell' altra picciolelta luce ride 40
Quell' avvocato de' tempi Cristiani,
Del cui latino Agostin si provvide.
Or se tu l' occhio della mente trani 41
Di luce in luce dietro alle mie lode,
Già dell' ottava con sete rimani:
Per vedere ogni ben dentro vi gode 42
L' anima santa, che 'l mondo fallace
Fa manifesto a chi di lei ben ode.
Lo corpo, ond' ella fu cacciata, giace 43
Giuso in Cieldauro, ed essa da martiro,
E da esilio venne a questa pace.
Vedi oltre fiammeggiar l' ardente spiro 44
D'Isidoro, di Beda, e di Riccardo,
Che a considerar fu più che viro.
Questi, onde a me ritorna il tuo riguardo, 45
È il lume d' uno spirto, che in pensieri
Gravi, a morire gli parve esser tardo.
Essa è la luce eterna di Sigieri, 46
Che leggendo nel vico degli strami
Sillogizzò invidïosi veri.
Indi, come orologio, che ne chiami 47
Nell' ora, che la sposa di Dio surge
A mattinar lo sposo, perchè l' ami,
Che l' una parte e l' altra tira ed urge, 48
Tin tin sonando con sì dolce nota,
Che 'l ben disposto spirto d'amor turge;
Così vid' io la gloriosa ruota 49
Muoversi, e render voce a voce in tempra,
Ed in dolcezza, ch' esser non può nota,
Se non colà, dove 'l gioir s' insempra. 50

« Vois, non loin, ce flambeau, magnifique clarté, 39
« Qui, là-bas, sous la chair, lut dans l'impénétrable
« La nature de l'ange et sa causalité.

« Là, dans ce point lueur qui te sourit aimable, 40
« Des temples du chrétien tu vois le défenseur ;
« A son style Augustin y pourvut sa pensée.

« Si de l'œil de l'esprit tu suis ton moniteur, 41
« Recueillant sur mes pas la louange semée,
« De huit en voilà sept de lueur en lueur.

« A l'aspect de tout bien, ici brûle, embrasée, 42
« L'âme sainte au cœur pur qui d'un monde ou tout ment
« Révéla les dangers à qui sut bien le lire.

« Le corps dont on l'avait chassée indignement 43
« Git paisible à Ciel-d'or, et ce fut du martyre,
« Et de l'exil qu'elle eut en paix ce gisement.

« Vois flamboyer plus loin ce foyer qui respire : 44
« C'est Isidore, et Bède, et Richard qui, parfait,
« Éleva ses pensers plus qu'une âme ordinaire.

« Celui d'où ton regard, de lui, sur moi se plait, 45
« C'est une âme qui grave en profonde matière
« Trouva la mort trop lente au gré de son souhait.

« C'est du savant Siger l'immortelle lumière 46
« Qui dictant ses leçons au Fouarre carrefour
« Toucha des vérités dont on se fit un glaive.

Puis semblable à l'horloge avertisseur du jour 47
Quand l'épouse de Dieu matinale se lève
Pour chanter à l'époux dont elle veut l'amour.

De son rouage mû, l'un force, l'autre élève, 48
Parlant son tintement par un si doux tin-tin,
Que l'esprit bien dispos en amour se révèle.

Du glorieux rouage ainsi le jeu soudain 49
Se mut, dit mot pour mot un son de douceur telle
Que nul ne peut saisir ce langage divin,

Si ce n'est au séjour de la joie éternelle. 50

CANTO XI.

O insensata cura de' mortali, 1
Quanto son difettivi sillogismi
Quei, che ti fanno in basso batter l'ali!
Chi dietro a *jura*, e chi ad aforismi 2
Sen giva, e chi seguendo Sacerdozio,
E chi regnar per forza, e per sofismi,
E chi in rubare, e chi in civil negozio, 3
Chi nel diletto della carne involto
S'affatica, e chi si dava all'ozio;
Quand'io da tutte queste cose sciolto 4
Con Beatrice m'era suso in Cielo
Cotanto gloriosamente accolto.
Poi che ciascuno fu tornato ne lo 5
Punto del cerchio, in che avanti s'era,
Fermossi, come a candellier candelo:
Ed io senti' dentro a quella lumiera, 6
Che pria m'avea parlato, sorridendo
Incominciar facendosi più mera:
Così, com'io del suo raggio m'accendo, 7
Sì riguardando nella luce eterna,
Li tuoi pensieri, onde cagioni apprendo.
Tu dubbi, ed hai voler, che si ricerna 8
In sì aperta e sì distesa lingua
Lo dicer mio, ch'al tuo sentir si sterna,
Ove dinanzi dissi: U' ben s'impingua, 9
E là, u' dissi: Non surse il secondo;
E qui è uopo che ben si distingua,
La Providenza, che governa 'l mondo 10
Con quel consiglio, nel quale ogni aspetto
Creato è vinto, pria che vada al fondo,

CHANT XI.

O soin que tout mortel poursuit insensément, 1
O vice, ô vanité de tous ces syllogismes,
Qui te font l'aile en bas ramper obstinément !
Qui se voue au barreau, qui suit les aphorismes, 2
Qui court un bénéfice ou bien un évèché,
Qui règne par la force et qui par les sophismes ;
Qui vole, qui du gain est épris, entiché, 3
Dans les plaisirs des sens qui peine, qui s'abîme,
Et par un doux repos qui se sent alléché.
Quand libre des soucis dont le poids vous opprime, 4
Je suivis Béatrix, qui jusqu'aux cieux parvint,
Où l'accueil qu'on me fit ne fut pas peu sublime;
Quand chacun des esprits en son disque revint, 5
Précisément au point début de sa carrière,
Tel un cierge au flambeau, fixe, droit, il s'y tint.
Et j'entendis la voix, concentrée en la sphère, 6
Qui me parla d'abord de son brûlant réduit,
Commencer, souriante, en forçant sa lumière.
« Ainsi que mon éclat de son éclat reluit, 7
« De même en me mirant dans la flamme éternelle
« J'y lis et tes pensers et ce qui les produit.
« Tu doutes et tu veux que creusant ma cervelle, 8
« Clairement, longuement, j'explique au grand complet,
« Et qu'à ton intellect ma glose te nivèle
« Ce fait cité plus haut : *Où bien l'on se repaît :* 9
« Et cet autre où j'ai dit : *Il n'eut point de semblable* :
« C'est ici qu'il faudra distinguer clair et net.
« Le Dieu qui meut ce monde à lui seul pénétrable, 10
« Avec cette sagesse en qui tout œil humain
« Succombe avant d'en voir un fond insaisissable,

Perocchè andasse ver lo suo diletto 11
La sposa di Colui, che ad alte grida
Disposò lei col sangue benedetto,
In se sicura, ed anche a lui più fida, 12
Duo Principi ordinò in suo favore,
Che quinci e quindi le fosser per guida.
L'un fu tutto Serafico in ardore, 13
L'altro per sapïenza in terra fue
Di Cherubica luce uno splendore.
Dell' un dirò, perocchè d' ambodue 14
Si dice, l' un pregiando, qual ch' uom prende,
Perchè ad un fine fur l' opere sue.
Intra Tupino e l' acqua che discende 15
Del colle eletto dal beato Ubaldo,
Fertile costa d'alto monte pende,
Onde Perugia sente freddo e caldo 16
Da Porta Sole, e dirietro le piange
Per greve giogo Nocera con Gualdo.
Di quella costa là, dov' ella frange 17
Più sua rattezza, nacque al mondo un Sole
Come fa questo tal volta di Gange.
Però chi d' esso loco fa parole 18
Non dica Ascesi, che direbbe corto,
Ma Oriente, se proprio dir vuole.
Non era ancor molto lontan dall' orto, 19
Ch' e' cominciò a far sentir la terra
Della sua gran virtude alcun conforto:
Chè per tal donna giovinetto in guerra 20
Del padre corse, a cui, com' alla morte,
La porta del piacer nessun disserra:
E dinanzi alla sua spiritual corte, 21
Et coram patre le si fece unito.
Poscia di dì in dì l' amò più forte.

« Voulant que s'approchât de son époux divin 11
« L'Épouse de celui que sa voix solennelle
« Au prix d'un sang béni disposa non en vain.
« Confiante, honorée, et pour lui plus fidèle 12
« Institua deux chefs, personnelle faveur,
« Qui d'ici, qui de là l'auraient sous leur tutèle.
« L'un fut tout séraphique en sa brûlante ardeur, 13
« L'autre chez les mortels par sa vaste science
« D'un Chérubin en lui figura la splendeur.
« Je parlerai de l'un sans choix de préférence, 14
« Car l'éloge de l'un, de tous les deux s'entend,
« Leurs travaux n'ayant eu qu'une même tendance.
« Entre le Tupino puis l'onde s'épandant 15
« Du mont où Saint Ubald y choisit sa retraite
« Est un côteau fécond monticule pendant;
« De l'Est, Pérouse y sent brûler, glacer son faîte; 16
« Et derrière, plaintifs, et dans l'ombre perdus,
« Et Nocère et Gualdo courbent au joug leur tête.
« Au point où sa raideur s'adoucit et le plus, 17
« Sur le monde, un beau jour, un soleil s'improvise,
« Tel celui-ci montant des pays de l'Indus.
« Garde-toi de nommer ce lieu du nom d'Assise, 18
« Toi qui veux en parler, ce nom lui messiérait;
« Dis Orient, l'idée en sera plus précise.
« Du seuil de son aurore à peine il s'éloignait 19
« Que déjà quelque peu s'imprimait sur la terre
« Cette grande vertu qui la fortifierait.
« Jeune encor, son vouloir résistait à son père 20
« Pour le choix d'une épouse à qui, comme à la mort,
« Nul pour son bon plaisir n'élargit sa barrière.
« Plus tard, devant la cour au compétent ressort. 21
« *Coram patre*, sa main par lui fut acceptée,
« Puis son amour devint de jour en jour plus fort.

Questa, privata del primo marito, 22
Mille e cent' anni e più dispetta e scura
Fino a costui si stette senza invito:
Nè valse udir, che la trovò sicura 23
Con Amiclate al suon della sua voce
Colui, ch' a tutto 'l mondo fe' paura.
Nè valse esser costante, nè feroce, 24
Sì, che dove Maria rimase giuso,
Ella con Cristo salse in su la Croce.
Ma perch' io non proceda troppo chiuso, 25
Francesco e Povertà per questi amanti
Prendi oramai nel mio parlar diffuso.
La lor concordia, e i lor lieti sembianti 26
Amore e maraviglia, e dolce sguardo
Faceano esser cagion de' pensieri santi.
Tanto che 'l venerabile Bernardo 27
Si scalzò prima, e dietro a tanta pace
Corse, e correndo gli parv' esser tardo.
O ignota ricchezza, o ben verace! 28
Scalzasi Egidio, e scalzasi Silvestro
Dietro allo sposo, sì la sposa piace.
Indi sen va quel padre, e quel maestro 29
Con la sua donna, e con quella famiglia,
Che già legava l' umile capestro;
Nè gli gravò viltà di cor le ciglia, 30
Per esser fi' di Pietro Bernardone,
Nè per parer dispetto a maraviglia;
Ma regalmente sua dura intenzione 31
Ad Innocenzio aperse, e da lui ebbe
Primo sigillo a sua religione.
Poi che la gente poverella crebbe 32
Dietro a costui, la cui mirabil vita
Meglio in gloria del Ciel si canterebbe,

« De son premier époux veuve ici-bas restée 22
« Nul jusqu'à celui-ci n'osa briguer son choix ;
« Plus de onze cents ans, obscure, inhonorée.
« En vain a-t-elle ouï que la terreur des rois, 23
« Le héros conquérant la trouva sous le chaume,
« Compagne d'Amyclas froide au son de sa voix;
« Constante, courageuse en vain on la renomme ; 24
« A la croix, près du Christ, elle monte à ses maux,
« Quand Marie, à ses pieds, pleure le Dieu fait homme.
« Mais pour ne point marcher voilant trop mes propos, 25
« François, la pauvreté, c'est l'amant, c'est l'amante,
« Qu'il faut voir désormais sous ces prolixes mots.
« Leur union, leurs traits, ressemblance frappante, 26
« Un amour merveilleux, la douceur du regard,
« Disaient de leurs pensers la sainte et douce entente.
« A tel point que, séduit, le vénéré Bernard 27
« Devêt ses pieds, et court une paix enviable;
« Et bien qu'il se hatât il plaint son long retard.
« O richesse inconnue, ô trésor véritable ! 28
« Sylvestre, Egydius, tel Bernard l'a montré,
« Nu-pieds suivent l'époux, tant l'épouse est aimable.
« Et puis il part, ce père et maître révéré, 29
« Emmenant son épouse, et l'humble pépinière
« Autour du flanc desquels le licol s'est serré.
« Fils d'un Bernardone non jamais sa paupière 30
« N'a trahi de son cœur son orgueil fait honteux,
« Quoiqu'il languît dédain et mépris du vulgaire.
« Vers Innocent il vient, royalement pompeux, 31
« Vante sa règle dure, et de sa sympathie
« Reçoit le premier sceau pour ses Religieux.
« Quand la sainte famille est en nombre agrandie, 32
« Sur les pas de ce chef dont le céleste chœur
« Plus dignement dirait la merveilleuse vie,

Di seconda corona redimita 33
Fu per Onorio dall' eterno Spiro
La santa voglia d' esto archimandrita.
E poi che per la sete del martiro 34
Nella presenza del Soldan superba
Predicò Cristo, e gli altri, che 'l seguiro;
E per trovare a conversione acerba 35
Troppo la gente, e per non stare indarno,
Reddissi al frutto dell' Italica erba.
Nel crudo sasso intra Tevere ed Arno 36
Da Cristo prese l' ultimo sigillo,
Che le sue membra du' anni portarno.
Quando a Colui, ch' a tanto ben sortillo, 37
Piacque di trarlo suso alla mercede,
Ch' egli acquistò nel suo farsi pusillo;
Ai frati suoi, sì com' a giuste erede, 38
Raccomandò la sua donna più cara,
E comandò che l' amassero a fede:
E del suo grembo l' anima preclara 39
Muover si volle tornando al suo regn;
Ed al suo corpo non volle altra bara.
Pensa oramai qual fu colui, che degno 40
Collega fu a mantener la barca
Di Pietro in alto mar per dritto segno:
E questi fu il nostro Patriarca; 41
Perché qual segue lui, com' ei comanda,
Discerner puoi, che buona merce carca.
Ma il suo peculio di nuova vivanda 42
È fatto ghiotto sì, ch' esser non puote,
Che per diversi salti non si spanda:
E quanto le sue pecore rimote, 43
E vagabonde più da esso vanno,
Più tornano all' ovil di latte vote,

« Honorius que meut l'esprit inspirateur 33
« Ceignit d'une couronne adjointe à la première
« La sainte volonté de cet archi-pasteur.
« Et quand mourir martyr, l'aiguillonne, l'altère 34
« Devant la majesté d'un soudan orgueilleux
« Il proclama le Christ, et plus d'un mandataire
« Ne trouvant que des cœurs par trop séditieux, 35
« Et ne pouvant languir, tristement inutile,
« Il vient en Italie, un sol plus généreux.
« Un roc entre le Tibre et l'Arno sied stérile, 36
« Là du Christ il reçut pour dernière bonté,
« Le sceau qui deux longs ans marqua son corps débile.
« Quand il plût à celui qui l'avait tant doté, 37
« De l'appeler là-haut à la gloire éternelle,
« (Apothéose due à son humilité),
« Aux siens, aux successeurs d'un légitime zèle 38
« Il a recommandé sa chère Déité
« *Vous l'aimerez, dit-il, et d'un amour fidèle.* »
« Et de son sein, son âme, éclatante beauté, 39
« Va, monte, recouvrer sa primitive sphère
« Réclamant pour cercueil l'unique pauvreté.
« Or conçois bien quel fut le compagnon de Pierre, 40
« Qui devait du vaisseau dont il fut le tuteur,
« Droit au but sur les flots diriger la carrière,
« Et tu reconnaîtras notre premier pasteur ; 41
« Car, quand on suit sa voix ainsi qu'il nous l'ordonne,
« Oh, de quel bon fagot on sent qu'on est porteur !
« Mais sa tribu s'est faite et friande et gloutonne, 42
« Et tant, et tant qu'il faut qu'elle cède au torrent,
« Qu'aux bois elle s'épande et le nombre y foisonne.
« Et plus loin du gardien elle va picorant, 43
« Vagabonde au hasard, plus vide de laitage,
« Amaigrie et légère on la voit en rentrant.

Ben son di quelle, che temono il danno, 44
E stringonsi al pastor; ma son sì poche,
Che le cappe fornisce poco panno.
Or se le mie parole non son fioche, 45
Se la tua audienza è stata attenta,
Se ciò, ch' ho detto alla mente rivoche,
In parte fia la tua voglia contenta; 46
Perchè vedrai la pianta onde si scheggia,
E vedrai 'l corregger, ch' argomenta
U' ben s' impingua, se non si vaneggia. 47

CANTO XII.

Sì tosto come l' ultima parola 1
La benedetta fiamma per dir tolse,
A rotar cominciò la santa mola:
E nel suo giro tutta non si volse, 2
Prima ch' un' altra d' un cerchio la chiuse,
E moto a moto, e canto a canto colse;
Canto, che tanto vince nostre Muse, 3
Nostre Sirene, in quelle dolci tube,
Quanto primo splendor quel, che rifuse.
Come si volgon per tenera nube 4
Du' archi paralleli e concolori,
Quando Giunone a sua ancella iube,
Nascendo di quel d' entro quel di fuori 5
A guisa del parlar di quella vaga,
Ch' amor consunse, come 'l Sol vapori,
E fanno qui la gente esser presaga 6
Per lo patto, che Dio con Noè pose
Del mondo, che giammai più non s' allaga;

« J'en connais bien encor qui craignent le naufrage, 44
« Se groupent au pasteur, mais nombre si petit,
« Que peu de drap se taille au froc du personnage.
« Or donc, si mes propos ne sont pas sans crédit, 45
« Si tu m'as écouté d'une oreille attentive,
« Si tu rumines bien tout ce que je t'ai dit,
« Ta volonté calmée en deviendra moins vive, 46
« Tu connaîtras le tronc qui fournit les éclats,
« Et tu comprendras bien la dite corrective
« *Où si l'on ne dévie on s'y maintient bien gras.* » 47

CHANT XII.

Quand la sainte lueur saisit les derniers mots, 1
Pour finir à l'instant d'exprimer sa pensée,
Soudain la sainte meule a rompu son repos;
Et roulante, en son cours ne s'arrêta lancée 2
Que lorsqu'une autre en fit son centre d'horizon,
Répondant à sa danse, à sa voix cadencée.
Voix qui domine autant nos filles d'Apollon, 3
Les Sirènes, à nous, au sonore langage,
Que le rayon direct le réfracté rayon.
Tels on voit se courber en un léger nuage 4
Deux parallèles arcs à jumelle couleur,
Quand Junon à sa serve a transmis son message;
L'extérieur naissant de l'arc intérieur, 5
Semblable au doux parler de la nymphe inconstante,
Que consuma l'amour, tel Phœbus la vapeur;
Arcs qui font présager aux humains douce attente 6
Sur la foi du serment que Dieu fit à Noë,
Que l'onde sur les monts n'y serait plus stagnante.

Così di quelle sempiterne rose 7
  Volgeansi circa noi le duo ghirlande,
  E sì l'estrema all'intima rispose.
Poi che 'l tripudio e l'altra festa grande 8
  Sì del cantare, e sì del fiammeggiarsi
  Luce con luce gaudiose e blande,
Insieme appunto, ed a voler quietarsi, 9
  Pur come gli occhi, ch'al piacer, che i muove,
  Conviene insieme chiudere e levarsi;
Del cuor dell'una delle luci nuove 10
  Si mosse voce, che l'ago alla stella
  Pare mi fece in volgermi al suo dove;
E cominciò: L'amor, che mi fa bella, 11
  Mi tragge a ragionar dell'altro duca,
  Per cui del mio sì ben ci si favella.
Degno è, che dov'è l'un l'altro s'induca 12
  Sì, che com'elli ad una militaro,
  Così la gloria loro insieme luca.
L'esercito di Cristo, che sì caro 13
  Costò a riarmar, dietro alla 'nsegna
  Si movea tardo, sospeccioso e raro,
Quando lo 'mperador, che sempre regna, 14
  Provvide alla milizia, ch'era in forse,
  Per sola grazia, non per esser degna;
E, com'è detto, a sua sposa soccorse 15
  Con duo campioni, al cui fare, al cui dire
  Lo popol disviato si raccorse.
In quella parte, ove surge ad aprire 16
  Zeffiro dolce le novelle fronde,
  Di che si vede Europa rivestire,
Non molto lungi al percuoter dell'onde, 17
  Dietro alle quali per la lunga foga
  Lo Sol talvolta ad ogni uom si nasconde,

De ces roses ainsi, tresses d'éternité, 7
Roulaient autour de nous les deux saintes nuances,
Tant s'accordait le centre avec l'extrémité.
Puis quand les chants de fête et les joyeuses danses, 8
L'échange répété de leurs flamboyements,
Les démonstrations, les douces prévenances,
Ensemble, instantanés, se turent librement, 9
Tels deux yeux au plaisir de qui meut la prunelle,
Tous deux simultanés s'ouvrant et se fermant;
Du centre lumineux d'une splendeur nouvelle 10
Une voix en sortit qui m'a pirouété,
Telle l'aiguille au pôle, et m'a tourné vers elle.
Puis elle a dit: « L'amour qui me fait ma beauté, 11
« Sur le deuxième chef appelle ma parole,
« Lui, qui le mien ici m'a dignement vanté.
« Car où l'un parle il faut qu'aussi l'autre ait son rôle 12
« Et, défenseurs tous deux, des mêmes droits sacrés,
« Leur front doit resplendir de la même auréole.
Les bataillons du Christ, soldats régénérés, 13
Non sans le payer cher, sous la sainte bannière,
« S'avançaient lentement, peu nombreux, timorés,
« Quand l'empereur qui n'a, n'eut rien de temporaire 14
« Pourvut à son troupeau qui marchait compromis,
« [Grâce libre bien moins que faveur nécessaire],
« Secourut son épouse, et plus haut je le dis, 15
« Lui donna deux soutiens dont les faits et les dire
« De leurs égarements tireraient les brebis.
« Dans cet heureux pays où naît le doux zéphire 16
« Pour faire épanouir les renaissantes fleurs,
« Dont l'Europe au printemps voit vêtir son empire;
« Non loin des bords battus des flots perturbateurs, 17
« Flots au-delà desquels après longue traînée
« Phœbus parfois dérobe à tout œil ses splendeurs.

Siede la fortunata Callaroga 18
Sotto la protezion del grande scudo,
In che soggiace il Leone, e soggioga.
Dentro vi nacque l'amoroso drudo 19
Della Fede Cristiana, il santo atleta,
Benigno a' suoi, ed a' nimici crudo:
E come fu creata, fu repleta 20
Sì la sua mente di viva virtute,
Che nella madre lei fece profeta.
Poi che le sponsalizie fur compiute 21
Al sacro fonte intra lui e la Fede,
U' si dotar di mutua salute,
La donna, che per lui l'assenso diede, 22
Vide nel sonno il mirabil frutto,
Ch'uscir dovea di lui, e delle rede:
E perchè fosse quale era in costrutto, 23
Quinci si mosse Spirito a nomarlo
Dal possessivo, di cui era tutto:
Domenico fu detto; ed io ne parlo 24
Sì come dell'agricola, che Cristo
Elesse all'orto suo per aiutarlo.
Ben parve messo, e famigliar di Cristo. 25
Chè 'l primo amor, che 'n lui fu manifesto,
Fu al primo consiglio, che diè Cristo.
Spesse fiate fu tacito e desto 26
Trovato in terra dalla sua nutrice,
Come dicesse: Io son venuto a questo.
O padre suo veramente Felice! 27
O madre sua veramente Giovanna,
Se interpretata val, come si dice!
Non per lo mondo, per cui mo s'affanna 28
Diretro ad Ostïense ed a Taddeo,
Ma per amor della verace manna.

« Callaroga s'élève, ô cité fortunée ! 18
« Sous l'orbe où du lion dans l'écu protecteur
« L'image en même temps domine, est dominée ;
« Dans ses murs y naquit l'ardent propugnateur 19
« De la foi du chrétien, le vénérable athlète,
« Bon envers ses amis mais dur au novateur.
« Dans l'instant solennel où son âme fut faite, 20
« Une telle vertu l'anima, la remplit,
« Qu'enfermée en sa mère elle la fit prophète.
« Quand sur les fonds sacrés à lui la foi s'unit, 21
« Mutuelle union hors des siècles durable,
« Où réciproquement leur salut s'y promit,
« La femme qui pour lui se rendit responsable 22
« En un miraculeux sommeil a reconnu
« Son croît, et de son croît la lignée admirable.
« Et, pour qu'il fut tel quel l'annonçait sa vertu, 23
« Un ange descendant là-bas vous le baptise
« Du possessif du maître auquel il s'était dû.
« Son nom fut Dominique, et ne puis que j'en dise 24
« Comme d'un vigneron qu'avait aimé le Christ,
« Pour cultiver tous deux sa vigne reconquise.
« On le crut vrai l'ami, l'émissaire du Christ, 25
« Car l'amour qui, d'abord, en lui fut évidence
« Fut au premier conseil qu'avait donné le Christ.
« Sa nourrice le vit souvent, dans le silence, 26
« Éveillé, sur le sol prosterné longuement;
« Je viens m'humilier semblait son éloquence.
« O du nom de Félix père digne vraiment ; 27
« O mère avec raison Donna Jeanne appelée,
« Puisqu'à ces noms l'effet correspond justement.
« Non pour l'amour mondain que la foule aveuglée, 28
« Par Ostie ou Taddée embrasse en zélateur,
« Mais pour la manne, en bas, d'ici haut, ruisselée,

In picciol tempo gran dottor si feo, 29
  Tal che si mise a circuir la vigna,
  Che tosto imbianca, se 'l vignaio è reo:
Ed alla sedia, che fu già benigna 30
  Più a' poveri giusti, non per lei,
  Ma per colui, che siede, e che traligna,
Non dispensare o due, o tre per sei, 31
  Non la fortuna di primo vacante,
  Non decimas, quae sunt pauperum Dei,
Addimandò, ma contra 'l mondo errante 32
  Licenzia di combatter per lo seme,
  Del qual ti fascian ventiquattro piante.
Poi con dottrina, e con volere insieme, 33
  Con l'uficio apostolico si mosse,
  Quasi torrente, ch'alta vena preme:
E negli sterpi eretici percosse 34
  L'impeto suo più vivamente quivi,
  Dove le resistenze eran più grosse.
Di lui si fecer poi diversi rivi, 35
  Onde l'orto cattolico s'irriga,
  Sì che i suoi arbuscelli stan più vivi:
Se tal fu l'una ruota della biga, 36
  In che la santa Chiesa si difese,
  E vinse in campo la sua civil briga,
Ben ti dovrebbe assai esser palese 37
  L'eccellenza dell'altra, di cui Tomma
  Dinanzi al mio venir fu sì cortese.
Ma l'orbita, che fe' la parte somma 38
  Di sua circonferenza, è derelitta,
  Sì ch'è la muffa, dov'era la gromma.
La sua famiglia, che si mosse dritta 39
  Co' piedi alle su' orme, e tanto volta,
  Che quel dinanzi a quel diretro gitta:

« En un laps de temps bref il se fit grand docteur. 29
« Et tel qu'il entreprit de visiter la vigne
« Qui s'étiole tôt, sauf bon cultivateur.

« Puis à Rome, qui n'est de nos jours si bénigne 30
« Qu'elle le fut jadis, funeste aveuglement
« Non du pontificat, mais du chef qui forligne

« Il n'y vint point chercher quelque dégrèvement 31
« Pour un prompt bénéfice, oh, non point de prière,
« Ni pour soi *decimas pauperum* l'aliment.

« Mais il sollicita liberté pleine, entière, 32
« De combattre l'erreur pour la postérité
« De ces vingt-quatre fleurs dont t'encercle la sphère.

« Puis fort de sa doctrine et de sa volonté, 33
« Il se meut hardiment, héraut apostolique,
« Tel un torrent qu' emporte un flot précipité.

« Son flot impétueux heurte l'arbre hérétique, 34
« Mais il heurte et s'obstine encor plus véhément
« Lorsque plus obstiné l'on résiste énergique.

« Son cours subdivisé roula diversement 35
« Au catholique Eden que son flot fertilise,
« Tel que chaque scion y croît plus verdoyant.

« Si telle fut du char où combattit l'église 36
« Une roue, et qui forte à la bien soutenir
« La fit être vainqueur d'une race insoumise,

« De l'autre celle-ci t'en pourra découvrir 37
« La vertu, dont Thomas tout vive courtoisie
« Avant mon arrivée a su t'entretenir.

« Mais l'orbe que le haut de sa périphérie 38
« A décrit, s'oblitère abandonné sillon,
« Et la mousse domine où dominait la lie.

« Sa race qui jadis suivait son droit filon, 39
« Pas à pas sur les siens, à rebours sur sa trace,
« Pose aujourd'hui l'orteil où posa son talon.

Ma tosto s'avvedrà bella ricolta 40
Della mala coltura, quando 'l loglio
Si lagnerà, che l'arca gli sia tolta.
Ben dico, chi cercasse a foglio a foglio 41
Nostro volume, ancor troveria carta,
U' leggerebbe: I' mi son quel, ch'io soglio.
Ma non fia da Casal, nè d'Acquasparta, 42
Là onde vegnon tali alla Scrittura,
Ch'uno la fugge, e l'altro la coarta.
Io son la vita di Bonaventura 43
Da Bagnoregio, che ne' grandi ufici
Sempre posposi la sinistra cura.
Illuminato ed Agostin son quici, 44
Che fur de' primi scalzi poverelli,
Che nel capestro a Dio si fero amici.
Ugo da Sanvittore è qui con elli, 45
E Pietro Mangiadore, e Pietro Ispano,
Lo qual giù luce in dodici libelli.
Natan Profeta, e 'l Metropolitano 46
Crisostomo. ed Anselmo, e quel Donato,
Ch'alla prim'arte degnò poner mano:
Rabano è quivi, e lucemi dallato 47
Il Calavrese abate Giovacchino
Di spirito profetico dotato.
Ad inveggiar cotanto paladino 48
Mi mosse la infiammata cortesia
Di fra Tommaso, e 'l discreto latino,
E mosse meco questa compagnia. 49

« Mais on verra bientôt quel produit on amasse, 40
« Né d'un méchant labour, quand le grain gromelant
« Se plaindra qu'au grenier on lui refuse place.
« Je crois que tel et tel vers par vers m'effeuillant 41
« Quelque part dans mon livre y trouverait à lire,
« Je suis encore tel que je fus ci-devant.
« Mais il ne viendra point de Casal, ni bien pire 42
« D'Aquasparta, car tel prend l'écrit à rebours,
« Et s'il prête pour l'un, pour l'autre il se retire.
« Je suis Bonaventure, au début de mes jours 43
« Bagnorea m'a vu ; quand mes devoirs parlèrent
« Le siècle aux intérêts du ciel céda toujours.
« Dans l'enceinte où je suis, les premiers y brillèrent, 44
« Illuminat et l'humble Augustin, qui vêtant
« La bure et le cordon à Dieu se dévouèrent.
« Hugues de Saint Victor est ici respirant, 45
« Et Pierre Comestor, et Pierre l'Ibérique
« Que douze fois en-bas son ouvrage fit grand.
« Le prophète Nathan, de la grand'basilique 46
« Chrysostomos, Anselme, et ce maître profès
« Donat, qui mit la main à l'art le plus antique.
« Rhaban habite ici; puis resplendit tout près 47
« Ce moine qui voyait hors de toute limite,
« Joachim qui naquit en pays calabrais.
« Si d'un tel Paladin j'exalte le mérite 48
« C'est le frère Thomas, son zèle tout amour,
« C'est son parler aussi qui, doux, m'y sollicite.
« Émouvant avec moi le chœur qui m'est autour. 49

CANTO XIII.

Immagini chi bene intender cupe 1
Quel, ch'io or vidi, e ritegna l'image,
Mentre ch'io dico, come ferma rupe,
Quindici stelle, che in diverse plage 2
Lo Cielo avvivan di tanto sereno,
Che soverchia dell'aere ogni compage:
Immagini quel carro a cui il seno 3
Basta nel nostro Cielo e notte, e giorno,
Sì ch'al volger del temo non vien meno:
Immagini la bocca di quel corno, 4
Che si comincia in punta dello stelo,
A cui la prima ruota va d'intorno,
Aver fatto di sè duo segni in Cielo, 5
Qual fece la figliuola di Minoi,
Allora che sentì di morte il gielo;
E l'un nell'altro aver gli raggi suoi, 6
Ed amboduo girarsi per maniera,
Che l'uno andasse al primo, e l'altro al poi;
Ed avrà quasi l'ombra della vera 7
Costellazione, e della doppia danza,
Che circulava il punto, dov'io era;
Poich'è tanto di là da nostra usanza, 8
Quanto di là dal muover della Chiana
Si muove 'l Ciel che tutti gli altri avanza:
Lì si cantò non Bacco, non Peana, 9
Ma tre Persone in divina natura,
Ed in una sustanzia essa e l'umana.
Compiè 'l cantare e 'l volger sua misura, 10
Ed attesersi a noi quei santi lumi,
Felicitando sè di cura in cura.

CHANT XIII.

Qui que tu sois qui veux à mes pas t'attacher, 1
Saisir ma vision, peins-toi, puis en toi trace
Les traits de mon discours comme sur un rocher.
Quinze feux, ici, là, circulant dans l'espace, 2
Vivifiant le ciel d'une telle clarté,
Qu'elle inonde de l'air toute compacte masse.
Figure-toi ce char de nos cieux limité, 3
Et qui durant le jour, et tant que la nuit dure,
Y roule son timon dans son intégrité.
Vois cette corne aussi dont la vaste ouverture, 4
Nait de l'extrémité de l'axe radieux,
Autour duquel se meut la première ceinture.
Feins-toi qu'ils ont formé deux signes dans les cieux, 5
Ainsi que de Minos la fille sut le faire,
Quand le froid de la mort paralysa ses yeux,
L'un dans l'autre engrenant les rayons de leur aire, 6
Et tous deux se mouvoir parallèle unisson,
Le premier vers la proue et l'autre vers l'arrière.
Reconnais à ces traits la constellation, 7
Dont l'ombre est peinte au vrai, puis la ronde tournante,
Dont le double contour cerclait mon horizon.
Car de nos feux, leur force était si haut distante, 8
Que dans les cieux, le ciel le plus prompt emporté.
Laisse loin, loin de lui la Chiana turbulente.
Ni Bacchus, ni Pœan n'était là-haut chanté, 9
Mais trois êtres vêtus d'un divin caractère,
Et dans la même essence homme et divinité.
La mesure et les chants ont fini par se taire, 10
Chacun des feux sacrés se tourne et nous sourit.
Heureux de ses plaisirs, puis heureux de nous plaire.

Ruppe 'l silenzio ne' concordi numi 11
Poscia la luce, in che mirabil vita
Del poverel di Dio narrata fumi;
E disse: Quando l'una paglia è trita, 12
Quando la sua semenza è già riposta,
A batter l'altra dolce amor m'invita.
Tu credi, che nel petto, onde la costa 13
Si trasse per formar la bella guancia,
Il cui palato a tutto 'l mondo costa,
Ed in quel, che forato dalla lancia, 14
E poscia e prima tanto satisfece,
Che d'ogni colpa vince la bilancia,
Quantunque alla natura umana lece 15
Aver di lume, tutto fosse infuso
Da quel valor, che l'uno e l'altro fece;
E però ammiri ciò, ch'io dissi suso, 16
Quando narrai, che non ebbe secondo
Lo ben, che nella quinta luce è chiuso.
Ora apri gli occhi a quel, ch'io ti rispondo 17
E vedrai lo tuo credere e 'l mio dire
Nel vero farsi, come centro in tondo.
Ciò che non muore, e ciò che può morire 18
Non è se non splendor di quella idea,
Che partorisce, amando, il nostro Sire;
Che quella viva luce, che si mea 19
Dal suo lucente, che non si disuna
Da lui, nè dall'Amor, che 'n lor s'intrea;
Per sua bontate il suo raggiare aduna, 20
Quasi specchiato in nove sussistenze,
Eternalmente rimanendosi una.
Quindi discende all'ultime potenze 21
Già d'atto in atto tanto divenendo,
Che più non fa che brevi contingenze:

Tout se taisait d'accord, quand soudain on rompit 11
Le silence, et ce fut cette flamme étoilée,
Qui du pauvre de Dieu m'avait fait le récit.
« D'une meule, dit-il, quand la paille est foulée, 12
« Quand le grain au grenier repose en sûreté,
« L'amour veut qu'à son tour l'autre soit flagellée.
« Tu crois que dans l'humain dont la côte a porté 13
« Celle dont le palais, la lèvre purpurine,
« Greva de tant de maux la pauvre humanité;
« Que celui dont la lance a foré la poitrine, 14
« Qui d'abord et plus tard tant et tant satisfit,
« Contre-poids à tout mal par sa force divine;
« Tous deux de la valeur sublime qui les fit, 15
« Reçurent en savoir tout ce que peut comprendre
« La nature de l'homme en son fragile esprit.
« Ce que j'avais émis, peut-il donc te surprendre, 16
« Il n'eut point de second, dis-je précédemment,
« Ce cinquième soleil où nul ne peut prétendre.
« Ouvre l'oreille et l'œil à mon raisonnement 17
« Tu verras que mon dire et ta croyance est sûre,
« Ainsi qu'un centre au cercle est nécessairement.
« Tout être, quel qu'il soit, ou qu'il meure, ou qu'il dure, 18
« N'est autre qu'une idée, un éclair reflété,
« Enfantement d'amour du roi de la nature;
« Car sa vive lueur, éternelle clarté, 19
« Rayon de son rayon, unique, pure, entière,
« Amour, rayon, lui, sont une triple unité;
« Et sa toute-bonté concentrant sa lumière, 20
« Telle qu'en un miroir dans neuf corps rayonnants,
« Conserve son essence une, pure, et ternaire.
« Puis elle se transmet jusqu'aux derniers agents, 21
« De fait en fait, toujours devenant moins intense,
« Et ne produit enfin que simples contingents.

E queste contingenze essere intendo 22
Le cose generate, che produce
Con seme e senza seme il Ciel movendo.
La cera di costoro, e chi la duce, 23
Non sta d' un modo, e però sotto 'l segno
Ideale poi più e men traluce.
Ond' egli avvien, ch' un medesimo legno, 24
Secondo spezie, meglio e peggio frutta,
E voi nascete con diverso ingegno.
Se fosse appunto la cera dedutta, 25
E fosse 'l Cielo in sua virtù suprema,
La luce del suggel parrebbe tutta,
Ma la Natura la dà sempre scema, 26
Similemente operando all' artista,
Ch' ha l' abito dell' arte, e man che trema.
Però se 'l caldo Amor la chiara vista 27
Della prima virtù dispone e segna,
Tutta la perfezion quivi s' acquista.
Così fu fatta già la terra degna 28
Di tutta l' animal perfezione:
Così fu fatta la Vergine pregna.
Sì ch' io commendo tua opinione, 29
Che l' umana natura mai non fue,
Nè fia, qual fu in quelle due persone.
Or s' io non procedessi avanti piue, 30
Dunque come costui fu senza pare?
Comincerebber le parole tue.
Ma perchè paia ben quel, che non pare, 31
Pensa chi era, e la cagion, che il mosse
Quando fu detto Chiedi, a dimandare.
Non ho parlato sì, che tu non posse 32
Ben veder, ch' ei fu Re, che chiese senno,
Acciocchè Re sufficiente fosse;

« Pour moi, ces contingents, en mon intelligence, 22
« Sont la création des choses que produit
« Le mouvement du ciel avec ou sans semence.
« La cire des objets, la main qui la pétrit 23
« N'ont pas qu'un mode seul, de là sous l'effigie
« De l'idéal, le mode ou plus ou moins reluit.
« De là vient qu'une plante, une en plus d'une vie 24
« Donne plus, pire, moins, selon sa qualité,
« Et vous mortels naissez différents de génie.
« Si la cire acquérait le poli souhaité, 25
« Et si le ciel gardait sa puissante énergie,
« Le sceau resplendirait de toute sa clarté.
« Mais nature toujours la présente affaiblie, 26
« A l'artiste empruntant son opération,
« Il sait l'art mais sa main tremblante balbutie.
« Et si l'ardent amour de son brûlant rayon 27
« Impose le cachet de la force incréée,
« L'œuvre acquerra dès lors toute perfection.
« La terre ainsi reçut, du néant exondée, 28
« Tout ce qu'a de parfait le chef-d'œuvre animal,
« Ainsi devint la Vierge une fleur fécondée.
« Mon sentiment au tien en tout point est égal ; 29
« Sous le double contour de leur humaine cire,
« Nul ne vit, ne verra tel double original.
« Si je tronquais ici les accents de ma lyre : 30
— « Comment celui-ci donc tint-il le premier rang? »
« Me viendrait ton discours à l'encontre me dire.
« Mais pour que l'inconnu te devienne apparent 31
« Songe quel il était? d'où la cause put naître
« Qui de solliciteur vous le fit impétrant? »
« En m'exprimant ainsi c'est te faire connaître 32
« Un roi dont la sagesse éveilla les ardeurs,
« Afin d'être un jour roi, tel qu'un roi le doit-être.

Non per saper lo numero, in che enno 33
Li motor di quassù, o se *necesse*,
Con contingente mai *necesse* fenno;
Non si est dare primum motum esse, 34
O se del mezzo cerchio far si puote
Triangol, sì ch'un retto non avesse.
Onde se ciò, ch'io dissi, e questo note, 35
Regal prudenza è quel vedere impari,
In che lo stral di mia 'ntenzion percuote;
E se al Surse drizzi gli occhi chiari, 36
Vedrai aver solamente rispetto
Ai Regi, che son molti, e i buon son rari.
Con questa distinzion prendi 'l mio detto: 37
E così puote star con quel, che credi
Del primo padre, e del nostro diletto.
E questo ti fia sempre piombo a' piedi, 38
Per farti muover lento, com'uom lasso,
Ed al sì ed al no che tu non vedi;
Chè quegli e tra gli stolti bene abbasso, 39
Che sanza distinzion afferma, o niega
Così nell'un, come nell'altro passo:
Perch'egli incontra, che più volte piega 40
L'opinion corrente in falsa parte,
E poi l'affetto lo 'ntelletto lega.
Vie più che 'ndarno da riva si parte, 41
Perchè non torna tal, qual ei si muove,
Chi pesca per lo vero, e non ha l'arte:
E di ciò sono al mondo aperte pruove 42
Parmenide, Melisso, Brisso, e molti,
I quali andavano, e non sapean dove.
Sì fe' Sabello, ed Arrio, e quegli stolti, 43
Che furon come spade alle Scritture,
In render torti li diritti volti.

« Non qu'il voulut savoir le nombre des moteurs, 33
« Ou si la contingence avec le nécessaire
« De la nécessité sont les reproducteurs;
« Non si l'on donnerait une force première 34
« Ou si d'un demi-cercle on peut en composer
« Un triangle qui n'eût angle droit en son aire.
« Si donc tu sens ma phrase et mon nouveau penser, 35
« *Sans égal* c'est d'un roi la science avérée,
« Que désignait le trait que j'ai voulu lancer.
« Et si du *s'éleva* tu saisis la portée, 36
« Tu verras qu'il a trait directement aux rois,
« Nombreux, oui, mais des bons rare en est la fournée.
« Lis dans ce *distinguo* ce que moi-même y vois. 37
« Et ta croyance et moi nous penserons à l'aise,
« De notre premier père et du fils à la fois.
« Comme un plomb à tes pieds que ce poids toujours pèse, 38
« Qu'il t'apprenne à marcher lent, tel qu'un homme las,
« Vers oui, vers non, vapeur qui t'éblouit, te lèse,
« Car au-dessous d'un sot il descend et bien bas, 39
« Tel qui sans distinguer ou pour ou contre adhère
« Autant dans le premier que dans le second cas.
« Car bien souvent on voit qu'un discoureur vulgaire 40
« Dévie et du sentier droit s'égare bientôt,
« Puis de l'esprit l'amour obscurcit la lumière.
« Plus qu'en vain loin du port on va braver le flot, 41
« Car il n'y revient pas toujours tel qu'il le quitte,
« Qui veut happer le vrai quand l'art lui fait défaut.
« Le monde a sur ce point plus d'une preuve écrite: 42
« Parménide, Melisse, et Brissus et consorts,
« Qui marchaient et marchaient sans un plan de conduite.
« Ainsi Sabellius, Arrius, esprits-forts, 43
« Qui furent comme un glaive à la Sainte Écriture
« Fous qui de discours droits firent des discours tors,

Non sien le genti ancor troppo sicure 44
A giudicar, sì come quei, che stima
Le biade in campo, pria che sien mature:
Ch' io ho veduto tutto 'l verno prima 45
Il prun mostrarsi rigido e feroce,
Poscia portar la rosa in su la cima;
E legno vidi già dritto e veloce 46
Correr lo mar per tutto suo cammino,
Perire al fine all' entrar della foce.
Non creda donna Berta, e ser Martino, 47
Per vedere un furare, altro offerere,
Vedergli dentro al Consiglio divino;
Che quel può surgere, e quel può cadere.

CANTO XIV.

Dal centro al cerchio e sì dal cerchio al centro 1
Muovesi l'acqua in un rotondo vaso,
Secondo ch' è percossa fuori o dentro.
Nella mia mente fe' subito caso 2
Questo, ch' io dico, sì come si tacque
La gloriosa vita di Tommaso,
Per la similitudine, che nacque 3
Del suo parlare e di quel di Beatrice,
A cui sì cominciar dopo lui piacque:
A cui fa mestieri, e nol vi dice 4
Nè con la voce, nè pensando ancora,
D' un altro vero andare alla radice.
Ditegli se la luce, onde s' infiora 5
Vostra sustanzia, rimarrà con voi
Eternalmente, sì com' ella è ora:

« Humains ne soyez point si hardis à conclure, 44
« Gardez-vous de juger en arbitre étourdi
« La moisson de la plaine avant qu'elle soit mûre !
« Car pendant les frimats j'ai vu l'arbre engourdi, 45
« Étaler ses piquants sur sa tige sauvage,
« Puis la rose s'ouvrir sur son front reverdi.
« J'ai vu la nef debout, rapide en son sillage, 46
« Bravant tous les écueils d'un perilleux chemin,
« Trouver au seuil du port l'inattendu naufrage.
« Que la Madame *Berthe*, ou que maître *Martin*, 47
« Si tel consomme un vol, tel autre un sacrifice,
« Ne les jugent point tels que le Conseil divin;
« L'un peut se relever, l'autre il se peut qu'il glisse. » 48

CHANT XIV.

Le liquide en un vase à forme orbiculaire 1
Tend du centre au contour et réciproquement,
Heurté soit en dehors, ou soit en sens contraire.
Ce propos hasardé me vint spontanément, 2
Quand du divin Thomas l'éloquente replique
Eut enfin mis un terme à son raisonnement,
Cette comparaison, me disais-je, s'applique 3
Au mode de parler qui fut d'abord le sien,
A Béatrix qui puis formula sa supplique.
« Urgence à celui-ci quoiqu'il n'en dise rien, 4
(« Il faudrait que sa voix, et ses pensers le dissent,)
« D'expliquer un second doute et l'éclaircir bien.
« Dites-lui si l'éclat dont vos fronts resplendissent 5
« Inhérent, intrinsèque, en vous résidera,
« Éternel, sans compter qu'un jour ils s'obscurcissent.

E se rimane, dite come, poi 6
Che sarete visibili rifatti,
Esser potrà ch' al veder non vi noi.
Come da più letizia pinti e tratti 7
Alcuna fiata quei, che vanno a ruota,
Levan la voce e rallegrano gli atti;
Così all' orazion pronta e devota 8
Li santi cerchi mostrar nuova gioia
Nel torneare, e nella mira nota.
Qual si lamenta, perchè qui si muoia 9
Per viver colassù, non vide quive
Lo refrigerio dell' eterna ploia.
Quell' uno e due e tre, che sempre vive, 10
E regna sempre in tre in due ed uno,
Non circonscritto, e tutto circonscrive,
Tre volte era cantato da ciascuno 11
Di quelli spirti con tal melodia,
Ch' ad ogni merto saria giusto muno;
Ed io udi' nella luce più dia 12
Del minor cerchio una voce modesta,
Forse qual fu dell' Angelo a Maria,
Risponder: Quanto fia lunga la festa 13
Di Paradiso, tanto il nostro amore
Si raggerà d' intorno cotal vesta.
La sua chiarezza seguita l' ardore, 14
L' ardor la visïone, e quella è tanta,
Quanta ha di grazia sovra suo valore.
Come la carne glorïosa e santa 15
Fia rivestita, la nostra persona
Più grata fia per esser tuttaquanta.
Perchè s' accrescerà ciò, che ne dona 16
Di gratuito lume il Sommo Bene,
Lume, ch' a lui veder ne condiziona;

« Et si cet éclat vit, dites s'il adviendra, 6
« Quand vous serez refaits lumière consistante
« Qu'une telle splendeur vous importunera.
Tel cédant à l'en-train d'une gaieté bruyante, 7
Un chœur dansant la ronde et ranimant ses jeux,
Force, avive son geste et sa voix languissante.
Tels devant ces désirs et pressants et pieux, 8
Les cercles saints ont lui d'une joie inouie,
Tourbillons plus actifs, accents plus merveilleux.
Tel se lamente ici qu'on y meure à la vie 9
Pour monter vivre en haut, qui jamais ne sentit
Le rafraîchissement de l'éternelle pluie.
Cet un, ce deux, ce trois qui dure et toujours vit, 10
Qui règne en trois, en deux, se résumant unique,
Et qui circonscrit tout sans être circonscrit,
Retentissait aux cieux en un triple cantique 11
De tous ces esprits saints, mais concert ravissant,
A qui mériterait rançon bien magnifique.
J'ouïs dans le flambeau le plus resplendissant 12
Du plus petit giron une voix qui simplesse,
Comme l'ange à Marie autrefois s'abaissant:
« Tant que du paradis durera l'allegresse » 13
— A-t-elle répondu — « notre vive splendeur
« Jaillira hors de nous inépuisable ivresse.
« Sa splendide clarté suit sa puissante ardeur, 14
« L'ardeur, la vision qui s'accroît radieuse
« Plus, moins, selon qu'il plait au sublime moteur.
« Mais lorsque notre chair, et sainte, et glorieuse, 15
« Sera neuve vêtue, et perpétuité,
« Nous bénirons de Dieu la bonté gracieuse:
« Car il croîtra ce don d'éternelle clarté, 16
« Don du souverain bien spontané, volontaire,
« Clarté qui nous dira sa visibilité.

Onde la visïon crescer conviene, 17
Crescer l' ardor, che di quella s' accende,
Crescer lo raggio, che da esso viene.
Ma sì come carbon, che fiamma rende, 18
E per vivo candor quella soverchia,
Sì che la sua parvenza si difende,
Così questo fulgor, che già ne cerchia, 19
Fia vinto in apparenza dalla carne
Che tutto dì la terra ricoperchia:
Nè potrà tanta luce affaticarne, 20
Chè gli organi del corpo saran forti
A tutto ciò che potrà dilettarne.
Tanto mi parver subiti ed accorti 21
E l' uno e l' altro coro a dicere, Amme,
Che ben mostrâr disio dei corpi morti:
Forse non pur per lor, ma per le mamme, 22
Per li padri, e per gli altri che fur cari,
Anzi che fosser sempiterne fiamme.
Ed ecco intorno di chiarezza pari 23
Nascere un lustro sopra quel che v'era,
A guisa d' orizzonte che rischiari.
E sì come al salir di prima sera 24
Comincian per lo Ciel nuove parvenze,
Sì che la cosa pare e non par vera,
Parvemi lì novelle sussistenze 25
Cominciare a vedere, e fare un giro
Di fuor dall' altre due circonferenze.
O vero sfavillar del santo Spiro, 26
Come si fece subito e candente
Agli occhi miei, che vinti nol soffriro!
Ma Beatrice sì bella e ridente 27
Mi si mostrò, che tra l' altre vedute
Si vuol lasciar, che non seguìr la mente.

« Or donc la vision doit grandir nécessaire, 17
« Grandir l'ardeur hors d'elle en éclat s'épandant,
« Et grandir le rayon émané de sa sphère.
« Ainsi que du charbon nait en pyramidant 18
« La flamme qui blanchâtre et domine, et scintille,
« Quand reluit le charbon qui tient se défendant:
« Tel revivra l'éclat qui déjà nous habille, 19
« Sous le corps de la chair qui doit un jour surgir,
« Et que recouvre encore une terrestre argile.
« Tel éclat ne pourra jamais nous éblouir, 20
« Car nos corps reconstruits, vigoureux de jeunesse,
« Soutiendront tout objet apte à nous réjouir. »
Ces deux chœurs pénétrés d'une vive allegresse, 21
Réitéraient amen, amen si délirant
Qu'on eut dit : le désir de revivre les presse.
Moins, peut-être, pour eux que pour chaque ascendant, 22
Que par honneur pour ceux dont la mémoire est chère,
Bien qu'esprits éternels dans les cieux résidant.
Soudain une lueur pareille à la première 23
Nait, circonscrit ces feux, deux groupes des plus hauts,
Vrai cercle horizontal dont l'orbe les éclaire.
Et telle quand la nuit surgit du sein des eaux, 24
Des feux nouveaux-luisants éclosent dans l'espace,
Tels qu'ils semblent briller lorsque l'on a vu faux.
Je m'imaginai voir l'imperceptible trace 25
De quelques faibles corps qui, mus rapidement,
Cerclaient les grands contours de la double surface.
O du divin esprit réel rayonnement, 26
O comme reluisit sa clarté redondante
Dont mon œil ne soutint point l'éblouissement.
Béatrix à mes yeux, si belle, si riante 27
Apparut, qu'après tant et tant de visions
Ma mémoire ici cède et se tait impuissante.

Quindi ripreser gli occhi miei virtute 28
A rilevarsi, e vidimi traslato
Sol con mia donna a più alta salute.
Ben m' accors' io, ch' i' era più levato, 29
Per l' affocato riso della stella,
Che mi parea più roggio che l' usato.
Con tutto 'l cuore, e con quella favella 30
Ch' è una in tutti, a Dio fece olocausto,
Qual conveniasi alla grazia novella:
E non er' anco del mio petto esausto 31
L' ardor del sacrificio, ch' io conobbi
Esso litare stato accetto e fausto:
Chè con tanto lucore, e tanto robbi 32
M' apparvero splendor dentro a duo raggi
Ch' io dissi: O Eliòs, che sì gli addobbi!
Come distinta da minori e maggi 33
Lumi biancheggia tra' poli del mondo
Galassia sì, che fa dubbiar ben saggi;
Sì costellati facean nel profondo 34
Marte quei raggi il venerabil segno,
Che fan giunture di quadranti in tondo.
Qui vince la memoria mia lo ingegno: 35
Chè in quella Croce lampeggiava CRISTO,
Sì ch' io non so trovare esemplo degno.
Ma chi prende sua croce e segue CRISTO, 36
Ancor mi scuserà di quel ch' io lasso,
Vedendo in quell' albor balenar CRISTO.
Di corno in corno, e tra la cima e 'l basso, 37
Si movean lumi, scintillando forte
Nel congiungersi insieme e nel trapasso.
Così si veggion qui dirette e torte, 38
Veloci e tarde, rinnovando vista,
Le minuzie de' corpi lunghe e corte

Quand mon œil se rouvrit à mes impressions, 28
Guidé par ma Donna, seul à seul avec elle,
J'étais d'un cran plus haut aux saintes régions.
Au sourire vermeil de l'ardente étincelle, 29
Je me dis: « Je me trouve en un bien plus haut ciel. »
Tant elle renforçait sa braise habituelle.
De la voix de mon cœur langage universel, 30
Connu, compris, à Dieu j'offris un sacrifice,
Remerciement d'un bien si providentiel.
L'holocauste brûlait, rassurante prémice, 31
Quand enfin je sentis à mes émotions
Que l'offrande montait agréable et propice.
Je vis force splendeurs briller dans deux rayons, 32
Flambeaux resplendissants, braise ardente-rougie.
« O soleil, ai-je dit, quels tes feux sur leurs fronts! »
Mélange de grandeurs telle la galaxie 33
Du Nord au Sud blanchit sous des feux différents,
Elle, doute et mystère à la philosophie;
Tels dans le sein de Mars ces rayons divergents, 34
Figuraient de leurs feux la divine effigie,
Que forment dans un rond quatre joints de cadrans.
Ma mémoire l'emporte ici sur le génie, 35
Car tant étincelait sur cette croix le Christ,
Qu'une comparaison ne peut m'être fournie.
Mais qui saisit sa croix sur les traces du Christ, 36
Oubliera que ma plume est forcément muette
Quand on voit sur la croix étinceler le Christ.
Du bras gauche au bras droit, de sa base à son faîte 37
Y circulaient des feux de plus en plus brillants,
Tantôt dans leur abord, tantôt dans leur retraite.
Tels on voit tortueux, droits, rapides ou lents, 38
Descendre, remonter cette masse mouvante
D'atomes longs ou courts, corpuscules flottants.

Muoversi per lo raggio, onde si lista 39
Tal volta l' ombra, che per sua difesa
La gente con ingegno ed arte acquista.
E come giga ed arpa, in tempra tesa 40
Di molte corde, fan dolce tintinno
A tal, da cui la nota non è intesa,
Così da' lumi che lì m' apparinno 41
S' accogliea per la Croce una melode,
Che mi rapiva senza intender l' inno.
Ben m' accors' io, ch' ell' era d' alte lode, 42
Perocchè a me venia: ***Risurgi e vinci***,
Com' a colui, che non intende ed ode.
Ed io m' innamorava tanto quinci, 43
Che infino a lì non fu alcuna cosa,
Che mi legasse con sì dolci vinci.
Forse la mia parola par tropp' osa, 44
Posponendo 'l piacer degli occhi belli,
Ne' quai mirando, mio disio ha posa.
Ma chi s' avvede, che i vivi suggelli 45
D' ogni bellezza più fanno più suso,
E ch' io non m' era lì rivolto a quelli.
Escusar puommi di quel ch' io m' accuso 46
Per iscusarmi, e vedermi dir vero;
Chè 'l piacer santo non è qui dischiuso,
Perchè si fa, montando, più sincero. 47

CANTO XV.

Benigna volontade, in che si liqua 1
Sempre l' amor, che drittamente spira,
Come cupidità fa nell' iniqua,

Nés au rayon furtif qui glisse par la fente, 39
Dans l'ombre où pour braver les ardeurs de Phœbus
L'industrieux humain s'y clôture une tente.
Ainsi la harpe, ainsi la lyre aux nerfs tendus, 40
De leur multiple voix font douce symphonie,
Pour tels de qui les mots ne sont point entendus.
De ces visibles feux ainsi vive harmonie 41
Dans l'aire de la croix naissait s'accumulant,
Et l'âme sans saisir l'hymne en était ravie.
Je compris qu'on louait par un sublime chant: 42
Ressuscite et triomphe ! éveillait mon ouïe.
J'étais comme celui qui sans comprendre entend.
Mon âme s'attachait ici tant, qu'en ma vie 43
Rien jusques à ce jour, je dois en convenir,
Sous des liens si doux ne la tint asservie.
Ma parole peut-être ose trop se trahir, 44
Exaltant de ces yeux le plaisir ineffable
Dont l'admiration repose mon désir.
Mais qui sait que les feux, empreinte inimitable 45
De la toute beauté, plus haut, brillent bien plus,
Et qu'un moment d'oubli semble m'être imputable,
Pourra bien excuser mes aveux ingénus, 46
Mon excuse, et me voir parler sans imposture;
Puisque le plaisir saint d'ici n'est point exclus;
Car plus il monte haut plus sa splendeur s'épure. 47

CHANT XV.

Le vouloir bienveillant en qui se manifeste 1
L'amour qui toujours droit haleine constamment,
Ainsi l'ambition en un sentier funeste.

Silenzio pose a quella dolce lira, 2
E fece quïetar le sante corde,
Che la destra del Cielo allenta e tira.
Come saranno a' giusti prieghi sorde 3
Quelle sustanzie, che, per darmi voglia
Ch' io le pregassi, a tacer fur concorde?
Ben è che senza termine si doglia 4
Chi, per amor di cosa che non duri
Eternalmente, quell' amor si spoglia.
Quale per li seren tranquilli e puri 5
Discorre ad ora ad or subito fuoco,
Movendo gli occhi che stavan sicuri,
E pare stella che tramuti loco, 6
Se non che dalla parte onde s' accende,
Nulla sen perde, ed esso dura poco;
Tale, dal corno che in destro si stende 7
Al piè di quella Croce, corse un astro
Della costellazion, che lì risplende:
Nè si partì la gemma dal suo nastro, 8
Ma per la lista radïal trascorse,
Che parve fuoco dietro ad alabastro:
Sì pia l' ombra d' Anchise si porse, 9
Se fede merta nostra maggior Musa,
Quando in Elisio del figliuol s' accorse.
O sanguis meus, o super infusa 10
Gratia Dei, sicut tibi, cui
Bis unquam cœli janua reclusa!
Così quel lume; ond' io m' attesi a lui: 11
Poscia rivolsi alla mia Donna il viso,
E quinci e quindi stupefatto fui;
Chè dentro agli occhi suoi ardeva un riso 12
Tal, ch' io pensai co' miei toccar lo fondo
Della mia grazia e del mio Paradiso.

Commanda le silence à ce doux instrument 2
Et fit soudain cesser, la sainte consonnance,
Que la droite du ciel meut, ralentit, suspend.
Auraient-ils été sourds à la plus vive instance 3
Ces feux qui pour hâter le moment de m'ouïr
S'unirent à la fois en un même silence.
Tourments illimités, justice à les sentir, 4
Toi, toi qui pour l'amour d'un objet éphémère
De l'éternel amour oses te dévêtir.
Tel en un ciel serein, au limpide atmosphère, 5
Rapide glisse un feu, sympathique lueur,
Réveillant la prunelle indolente naguère,
Et semble dans l'espace un astre voyageur; 6
Sauf qu'à l'extrême point de sa clarté naissante
Nul ne s'est éclipsé quand il perd sa vigueur.
Ainsi de l'angle droit de la croix rayonnante 7
S'en détache, et descend vers sa base un fleuron
Du groupe de ces feux, étoile ravissante.
Le joyau nullement ne perdit son cordon, 8
Mais descendant direct en la ligne sacrée,
Brillait comme en l'albâtre un feu sous la cloison,
Ainsi l'ombre d'Anchise accourut empressée, 9
Si l'on t'en croit poète, ô de tous le plus grand,
Quand elle eut reconnu son fils dans l'Élisée.
« O ma race, ô mon fils, ô don surexcitant 10
« De la grâce de Dieu, quelle âme assez parfaite,
« Vit deux fois comme toi s'ouvrir le saint battant! »
Ainsi m'a dit ce feu qui devant moi s'arrête, 11
Puis j'ai tourné mon front droit vers ma Béatrix,
Et mon âme entre eux deux est et reste muette;
Car dans son œil ardent éclatait un souris 12
Tel, que des miens je crus m'affaisser dans l'abîme
De ma suprême grâce, et de mon paradis.

Indi ad udire ed a veder giocondo 13
Giunse lo spirto al suo principio cose,
Ch' io non intesi, sì parlò profondo:
Nè per elezïon mi si nascose, 14
Ma per necessità; chè 'l suo concetto
Al segno de' mortai si soprappose.
E quando l' arco dell' ardente affetto 15
Fu sì sfogato, che 'l parlar discese
Inver lo segno del nostro intelletto,
La prima cosa, che per me s' intese, 16
Benedetto sie Tu, fu, trino ed uno,
Che nel mio seme se' tanto cortese;
E seguitò: Grato e lontan digiuno 17
Tratto, leggendo nel magno volume,
U' non si muta mai bianco, nè bruno,
Soluto hai, figlio, dentro a questo lume, 18
In ch' io ti parlo, mercè di colei,
Ch' all' alto volo ti vestì le piume.
Tu credi, che a me tuo pensier mei 19
Da quel ch' è primo, così come raja
Dell' un, se si conosce, il cinque e 'l sei.
E però ch' io mi sia, e perch' io paja 20
Più gaudioso a te, non mi dimandi,
Che alcun altro in questa turba gaja:
Tu credi 'l vero; chè i minori e i grandi 21
Di questa vita miran nello speglio,
In che, prima che pensi, il pensier pandi.
Ma perchè 'l sacro amore, in che io veglio 22
Con perpetua vista, e che m' asseta
Di dolce disiar, s' adempia meglio,
La voce tua sicura, balda e lieta 23
Suoni la volontà, suoni 'l desio,
A che la mia risposta è già decreta.

Puis cet esprit riant, dont la voix douce anime 13
Les nobles traits, ajoute à ce qu'il m'a dicté,
Me parlant moins compris qu'il était plus sublime.
S'il se voilait à moi c'était nécessité 14
Plus qu'un choix réfléchi, car son omniscience
Planait superposée à notre humanité,
Quand son arc en repos de son effervescence, 15
Laissa calmer les flots, quand sa voix descendit
Directement dardée à notre intelligence,
Ce chant du haut des cieux le premier s'entendit: 16
« Unité triple en une, oh, sois toujours bénie,
« Toi dont le bras toujours sur les miens s'étendit. »
Et poursuit: « Ce doux jeune, en moi longue insomnie, 17
« Puisé dans le grand livre où jamais le feuillet
« Ne s'altère en la page ou noire ou blanche unie,
« Tu l'as rompu, mon fils, dans l'orbe d'où parlait 18
« Qui te parle, oh, rends grâce à la femme émérite
« Dont la main pour ton vol fit l'aile qui te vêt.
« Ta croyance est qu'en moi ta pensée introduite 19
« En rejaillit reflet du grand intelligent,
« Tel que d'*Un* pour qui sait en rayonne la suite.
« Et tu restes là coi, dédaigneux, indolent, 20
« Sans chercher qui je suis, pourquoi tant d'allegresse
« Luit en moi, plus qu'en tels de ce groupe brûlant?
« Tu sais bien ; car ici les petits, la hautesse 21
« S'enchassent au miroir du sempiternel vrai,
« Où ta pensée y pose avant qu'elle te naisse.
« Mais pour combler les feux de cet amour sacré 22
« Extatique délire, où je dure, et m'altère,
« Et contemplant toujours tant j'en suis enivré,
« Fais résonner ta voix, forte, joyeuse, fière; 23
« Fais-lui dire je veux, j'exige et le plus tôt:
« L'arrêt en est porté, je ne saurais me taire.

I' mi volsi a Beatrice; e quella udio 24
Pria ch' io parlassi, ed arrisemi un cenno,
Che fece crescer l'ale al voler mio;
Poi cominciai così: L'affetto e il senno, 25
Come la prima egualità v' apparse,
D' un peso per ciascun di voi si fenno;
Perocchè al Sol, che v' allumò ed arse 26
Col caldo e con la luce, en sì iguali,
Che tutte simiglianze sono scarse.
Ma voglia ed argomento ne' mortali, 27
Per la cagion ch' a voi si manifesta,
Diversamente son pennuti in ali:
Ond' io, che son mortal, mi sento in questa 28
Disagguaglianza, e però non ringrazio,
Se non col cuore alla paterna festa.
Ben supplico io a te, vivo topazio, 29
Che questa gioja preziosa ingemmi,
Perchè mi facci del tuo nome sazio.
O fronda mia, in che io compiacemmi 30
Pure aspettando, io fui la tua radice;
Cotal principio rispondendo, femmi.
Poscia mi disse: Quel, da cui si dice 31
Tua cognazione, e che cent' anni e piue
Girato ha 'l monte in la prima cornice,
Mio figlio fu, e tuo bisavo fue: 32
Ben si convien, che la lunga fatica
Tu gli raccorci con l' opere tue.
Fiorenza dentro dalla cerchia antica, 33
Ond' ella toglie ancora e Terza e Nona,
Si stava in pace sobria e pudica.
Non avea catenella, non corona, 34
Non donne contigiate, non cintura,
Che fosse a veder più che la persona.

Mon œil vers Béatrix a fui; moi, pas un mot: 24
Mais elle m'a compris, et me rit d'un sourire
Qui fit de mon désir monter l'aile bien haut.
« L'amour et le désir (me suis-je pris à dire) 25
« Sous l'œil du grand esprit, première egalité,
« Ont en vous même poids comme ils ont même mire. »
« Car au feu du soleil rechauffante clarté 26
« Qui vous brûle et vous luit l'unité les mesure.
« Et tout rapprochement serait difformité.
« Mais pouvoir et vouloir dans l'humaine nature 27
« (La raison en soi-même on la sent on la sait)
« Ont des ailes de plus ou moins forte envergure.
« Telle inégalité, mortel, en moi, de fait 28
« Je la sens, et mon âme, ici reconnaissante,
« Te dit seule merci du paternel banquet.
« Je t'en conjure donc, ô topaze vivante, 29
« Le plus beau des joyaux ou qui soit ou qui fut,
« Oh, calme par ton nom la soif qui me tourmente: »
— « Doux rejeton en qui mon attente se plut, 30
« Je suis, reconnais-moi, le chef de ton lignage. »
Tel en me répondant il m'a fait ce début.
« Celui qui de son nom nomma ton parentage, 31
« (A-t-il dit) qui cent ans, et quelques uns sur cent,
« A parcouru du mont le cercle à haut étage,
« Celui-là fut mon fils, ton deuxième ascendant; 32
« Oh de toi puisse une œuvre, ou mérite, ou supplique
« De ses longues douleurs adoucir le mordant.
« Florence renfermée en son enceinte antique, 33
« Où Seste, et None encor sous les coups du marteau
« Résonne, se montrait douce, sobre, pudique.
« Elle n'avait encor ni collier, ni bandeau; 34
« La femme ne portait contigue, ni ceinture
« Qui se montrât aux yeux objet plus qu'elle beau.

Non faceva nascendo ancor paura 35
La figlia al padre, che 'l tempo e la dote
Non fuggian quinci e quindi la misura.
Non avea case di famiglia vote; 36
Non v'era giunto ancor Sardanapalo
A mostrar ciò che in camera si puote.
Non era vinto ancora Montemalo 37
Dal vostro Uccellato', che come è vinto
Nel montar su, così sarà nel calo.
Bellincion Berti vidi andarne cinto 38
Di cuojo e d'osso, e venir dallo specchio
La donna sua sanza 'l viso dipinto:
E vidi quel de' Nerli, e quel del Vecchio 39
Esser contenti alla pelle scoverta,
E le sue donne al fuso ed al pennecchio:
O fortunate! e ciascuna era certa 40
Della sua sepoltura, ed ancor nulla
Era per Francia nel letto deserta.
L'una vegghiava a studio della culla, 41
E consolando usava l'idioma,
Che pria li padri e le madri trastulla:
L'altra traendo alla rocca la chioma, 42
Favoleggiava con la sua famiglia
De' Trojani, e di Fiesole e di Roma.
Saria tenuta allor tal maraviglia 43
Una Cianghella, e un Lapo Salterello,
Qual or saria Cincinnato e Corniglia.
A così riposato, a così bello 44
Viver di cittadini, a così fida
Cittadinanza, a così dolce ostello,
Maria mi diè, chiamata in alte grida: 45
E nell'antico vostro Batisteo
Insieme fui Cristiano e Cacciaguida.

« Nul ne s'éffarouchait de sa progéniture 35
« Le sexe importait peu, car la dot, les délais
« Ni d'ici ni de là n'excédaient la mesure.
« Point de ces grands déserts domestiques palais, 36
« On n'avait point encor vu de Sardanapale
« Pedagogue de l'art des plus secrets excès.
« L'Uccellat n'eclipsait point encor Montémale, 37
« Lui qui plus tard monté creusera le tombeau
« Précipice précoce où le sort veut qu'il cale.
« Je t'ai vu Bellincion en casaque de peau 38
« Fermoir, boutons de bois ; j'ai vu ta chaste flamme
« Partir de son miroir sans fard et sans joyau.
« Vous del Vecchio, Nerli, nobles de nom et d'âme, 39
« Des mains du corroyeur votre luxe naissait,
« Quand rouets et fuseaux captivaient noble dame.
« Sexe heureux qu'un tombeau promis satisfaisait, 40
« Quand nulle épouse encor ne maudissait la France
« Si dans son lit désert, veuve, elle gémissait.
« Au berceau de son fils l'une était surveillance ; 41
« Ses soins consolateurs répétaient le jargon,
« Jadis à père et mère aimable résonnance.
« L'autre de sa quenouille allongeait la toison, 42
« Racontant à ses fils que son cœur initie
« Des Troyens, de Fésule, et de Rome au grand nom.
« Prodige de ces temps, et grande anomalie, 43
« Cianghella, dame noble, un Lappo Salterel ;
« Plus prodige aujourd'hui Cincinnat, Cornélie.
« Dans un si doux repos et dans un siècle tel 44
« Où tout fut loyauté, bonne foi, confiance,
« Dans cet abri de joie et d'un bonheur réel,
« Par grâce de Marie, heureuse délivrance 45
« Me fit naître, et je fus, dans St. Jean présenté,
« Cacciaguida de nom et chrêtien de croyance.

Moronto fu mio frate ed Eliseo; 46
Mia donna venne a me di Val di Pado,
E quindi 'l soprannome tuo si feo.
Poi seguitai lo imperador Currado, 47
Ed ei mi cinse della sua milizia,
Tanto per bene oprar gli venni a grado.
Dietro gli andai incontro alla nequizia 48
Di quella legge, il cui popolo usurpa
Per colpa del Pastor vostra giustizia.
Quivi fu' io da quella gente turpa 49
Disviluppato dal mondo fallace,
Il cui amor molte anime deturpa;
E venni dal martirio a questa pace. 50

CANTO XVI.

O poca nostra nobiltà di sangue, 1
Se gloriar di te la gente fai
Quaggiù, dove l'affetto nostro langue,
Mirabil cosa non mi sarà mai: 2
Chè là, dove appetito non si torce,
Dico nel Cielo, io me ne gloriai.
Ben se' tu manto che tosto raccorce, 3
Sì che, se non s'appon di die in die,
Lo tempo va d'intorno con le force.
Dal *voi*, che prima Roma sofferie, 4
In che la sua famiglia men persevra,
Ricominciaron le parole mie:
Onde Beatrice, ch'era un poco scevra, 5
Ridendo, parve quella che tossio
Al primo fallo scritto di Ginevra.



Elvira Rossi dis. e inc.   Publ. p. Tip. Ital.

« Moronte, Eliseo font ma fraternité. 46
« Du val du Pô ma femme était originaire,
« D'elle vient le surnom que les tiens ont porté.
« De l'Empereur Conrad je suivis la bannière; 47
« Il me ceignit son preux, honneur d'un libre choix,
« Tant il fut satisfait de mon œuvre guerrière.
« Sous lui je combattis les détestables lois, 48
« De ce chef qui régna par le glaive et les flammes,
« Chef que votre pasteur laisse usurpant vos droits.
« Là je fus dégagé par ces guerriers infames 49
« Des terrestres liens d'un monde suborneur,
« Dont l'amour avilit un si grand nombre d'âmes,
« Et montai du martyre en ce ciel de bonheur. » 50

CHANT XVI.

O noblesse du sang, ô noblesse futile, 1
Si tu fais de par toi s'enfler l'humanité,
Ici-bas où le cœur dort inerte, débile;
Tu ne m'étonnes plus privilège vanté, 2
Car là-haut où l'amour obstiné persévère,
Dans le ciel, ai-je dit, j'en tirai vanité.
Tu m'es comme un manteau qui de soi se resserre; 3
S'il n'a d'un lé de plus l'ajout accidentel,
Le temps de ses ciseaux en ronge la lisière.
Vous, qui devint à Rome un mot sacramentel, 4
Vous dont ses descendants ont moins aimé l'usage,
Ouvrit de mon discours l'exorde personnel.
Béatrix, à l'écart, dans sa réserve sage 5
Sourit et me parut celle qui fut toussant,
Quand Ginevra faillit comme a dit un ouvrage.

Io cominciai: Voi siete 'l padre mio: 6
Voi mi date a parlar tutta baldezza:
Voi mi levate sì, ch' io son più ch' io.
Per tanti rivi s' empie d'allegrezza 7
La mente mia, che di se fa letizia,
Perchè può sostener che non si spezza.
Ditemi dunque, cara mia primizia, 8
Quai fur gli vostri antichi, e quai fur gli anni
Che si segnaro in vostra puerizia?
Ditemi dell' ovil di san Giovanni, 9
Quant'era allora, e quali eran le genti
Tra esso degne di più alti scanni?
Come s'avviva allo spirar de' venti 10
Carbone in fiamma, così vidi quella
Luce risplendere a' miei blandimenti:
E come agli occhi miei si fe' più bella, 11
Così con voce più dolce e soave,
Ma non con questa moderna favella,
Dissemi: Da quel dì che fu detto *Ave*, 12
Al parto, in che mia madre, ch' è or santa,
S' alleviò di me, ond' era grave,
Al suo Leon cinquecento cinquanta 13
E tre fiate venne questo fuoco
A rinfiammarsi sotto la sua pianta.
Gli antichi miei ed io nacqui nel loco, 14
Dove si truova pria l' ultimo sesto
Da quel che corre il vostro annual giuoco.
Basti de' miei maggiori udirne questo: 15
Chi ei si furo, ed onde venner quivi,
Più è tacer, che ragionare, onesto.
Tutti color, ch' a quel tempo eran ivi 16
Da poter arme tra Marte e 'l Batista,
Erano 'l quinto di quei che son vivi:

« Oui, vous êtes mon père, oui, dis-je en débutant. 6
« Vous soutenez ma voix, renforcez sa faiblesse,
« Et je suis plus que moi, tel vous m'élevez tant.
« Par cent canaux divers mon cœur boit l'allegresse, 7
« Qui l'inonde à torrents, et triomphe de voir
« Qu'il la peut contenir sans que son poids l'oppresse.
« O prémices des miens, laissez-moi donc savoir 8
« Vos aïeux. Jeune encor, contez ce que vous fites.
« Que signalaient vos ans? Que donniez vous d'espoir?
« Du bercail de saint Jean parlez-m'en; dites, dites, 9
« Fut-il nombreux alors? Quelles mœurs, quelles gens?
« Quels les plus hauts montés en vertus, en mérites? »
Tel au sein du foyer, sous le souffle des vents, 10
S'embrase le charbon, ainsi cette lumière,
Sous mes yeux resplendit à mes flatteurs accents.
Quand sa braise plus vive eut ému ma paupière, 11
D'un ton de voix plus doux, et plus suave écho
Que les sons usuels du langage vulgaire :
« De l'*Ave*, me dit-elle, an du salut nouveau, 12
« Aux couches de ma mère, en haut sainte habitante,
« Qui m'ayant mis au monde allegea son fardeau,
« Cinq cents fois plus cinquante, y compris encor trente, 13
« Aux pieds de son Lion, et sous ses ardents feux,
« Cet astre y repuisa sa vigueur éclatante.
« Je vins à la lumière ainsi que mes aïeux 14
« Dans l'extrême district, premier point habitable
« Pour l'artisan qui court dans vos solennels jeux.
« Suffit sur mes anciens ce léger préalable. 15
« Quels furent-ils? d'où, quand, et comment y venus?
« En parler vaudrait moins qu'un silence honorable.
« Tous ceux que dans nos murs on vit alors inclus, 16
« Entre Mars et saint Jean, soldats de la patrie,
« Valaient de ceux du jour un cinquième, et non plus.

Ma la cittadinanza, ch' è or mista 17
Di Campi e di Certaldo e di Figghine,
Pura vedeasi nell' ultimo artista.
Oh quanto fora meglio esser vicine 18
Quelle genti, ch' io dico, ed al Galluzzo
Ed a Trespiano aver vostro confine,
Che averle dentro. e sostener lo puzzo 19
Del villan d' Aguglion, di quel da Signa,
Che già per barattare ha l' occhio aguzzo!
Se la gente, ch' al mondo più traligna, 20
Non fosse stata a Cesare noverca,
Ma come madre a suo figliuol benigna,
Tal fatto è Fiorentino, e cambia e merca, 21
Che si sarebbe volto a Semifonti,
Là, dove andava l' avolo alla cerca.
Sariesi Montemurlo ancor de' Conti; 22
Sariensi i Cerchi nel pivier d' Acone,
E forse in Valdigrieve i Buondelmonti.
Sempre la confusion delle persone 23
Principio fu del mal della cittade,
Come del corpo il cibo che s' appone.
E cieco toro più avaccio cade, 24
Che cieco agnello, e molte volte taglia
Più e meglio una, che le cinque spade.
Se tu riguardi Luni ed Urbisaglia 25
Come son ite, e come se ne vanno
Diretro ad esse Chiusi e Sinigaglia,
Udir come le schiatte si disfanno, 26
Non ti parrà nuova cosa, nè forte,
Poscia che le cittadi termine hanno.
Le vostre cose tutte hanno lor morte, 27
Sì come voi; ma celasi in alcuna
Che dura molto, e le vite son corte.

« Mais avant de comprendre en notre bourgeoisie 17
« Fighine, Certaldo, Campi, notre cité
« Se maintenait pur sang dans sa vieille industrie.
« Et servait-il pas mieux que tel pays cité 18
« Vécût votre voisin, dans son active vie;
« Qu'à Galluzze à Trespan on restât limité,
« Que de nourrir chez vous en souffrant sa lubie, 19
« Le puant d'Aguglion, le Cianais manant,
« Qui déjà pour tromper ont au guet l'œil, l'ouïe?
« Si l'engeance qui va plus que tous forlignant, 20
« Bien loin d'être à César marâtre antagoniste,
« L'eût aimé comme mère aime, chérit son sang.
« Tel s'est fait florentin gros marchand échangiste, 21
« Qui serait retourné dans son Semiphonti
« Où roulait son aïeul vendeur étalagiste.
« Montemurlo serait encor fief des Conti, 22
« Les Cerchi relégués dans le ressort d'Acone,
« Vous au Val de Grieve, vous, ô Buondelmonti.
« Confondez dans l'état le rang et la personne, 23
« Principe dangereux vous minez la cité:
« De mets bourrés au corps digestion n'est bonne.
« Le taureau, la brebis frappés de cécité, 24
« Le taureau le premier tombe, et dans l'occurence
« Un glaive plus que cinq tranche mieux endenté.
« Urbisaille et Luni meurent à l'existence, 25
« Ils furent, tu le vois; que sont, en ce moment,
« Sinigaille et Chiusi? souvenir, décadence.
« Les générations marchent en déchéant; 26
« Leur histoire aujourd'hui n'a rien d'invraisemblable,
« Quand les grandes cités rentrent dans le néant.
« Tout objet émané de vous est périssable; 27
« Vous l'êtes; mais la mort a son déguisement,
« C'est la vie à long cours, la vôtre est peu durable.

E come 'l volger del Ciel della Luna 28
Cuopre e discuopre i liti sanza posa,
Così fa di Fiorenza la fortuna:
Per che non dee parer mirabil cosa 29
Ciò ch' io dirò degli alti Fiorentini,
De' quai la fama nel tempo è nascosa.
Io vidi gli Ughi, e vidi i Catellini, 30
Filippi, Greci, Ormanni ed Alberichi,
Già nel calare, illustri cittadini:
E vidi così grandi, come antichi, 31
Con quel della Sannella quel dell' Arca,
E Soldanieri, ed Ardinghi, e Bostichi.
Sovra la porta, ch' al presente é carca 32
Di nuova fellonia di tanto peso,
Che tosto fia giattura della barca,
Erano i Ravignani, ond' è disceso 33
Il Conte Guido, e qualunque del nome
Dell' alto Bellincione ha poscia preso.
Quel della Pressa sapeva già come 34
Regger si vuole, ed avea Galigaio
Dorata in casa sua già l' elsa e 'l pome.
Grande era già la Colonna del Vaio, 35
Sacchetti, Giuochi, Fifanti e Barucci,
E Galli, e quei ch' arrossan per lo staio.
Lo ceppo, di che nacquero i Calfucci, 36
Era già grande, e già erano tratti
Alle curule Sizii ed Arrigucci.
Oh quali io vidi quei che son disfatti 37
Per lor superbia! e le palle dell' oro
Fiorian Fiorenza in tutti i suoi gran fatti.
Così facean li padri di coloro, 38
Che, sempre che la vostra chiesa vaca,
Si fanno grassi, stando a concistoro;

« Et comme on voit des flots l'incessant mouvement, 28
« Sous le ciel de Phœbé heurter, fuir le rivage,
« Florence, ta fortune est l'humide élément.
« Et ne croyez donc point vanité de langage, 29
« Ces discours inouïs sur nos vieux Florentins,
« Dont les noms sont cachés dans le chaos de l'âge.
« Ughi, Catellini, je vous vis, grands anciens, 30
« Vous Greci, Filippi, vous Ormans, Albériques,
« Déjà près du déclin illustres citoyens.
« Et n'avons-nous pas vu, vertus des temps antiques, 31
« Dell'Arca, la Sannelle, et d'eux tel, tel scion,
« Ardinghi, Soldanier, les généreux Bostiques ?
« Non loin de cette porte où vit la trahison, 32
« Mais telle, que, quand même on le remorque en laisse,
« Le navire en perdra bientôt sa cargaison,
« Siégeaient les Ravignan, souche de la grandesse 33
« Du Comte Guide, et ceux, oh, qui les redirait,
« Dont le grand Bellincion a fondé la noblesse.
« Talents d'homme d'état la Pressa les montrait; 34
« Déjà Galigaï dans ta maison croissante,
« La garde et le pommeau du glaive s'y dorait.
« La colonne du Vair s'élevait grandissante, 35
« Les Sacchetti, Giuochi, Fifanti, Barucci,
« Les Galli, ceux encor de la douve infamante.
« Le cep d'où descendit le nom des Calfucci, 36
« Se posait grand ; déjà sur la chaise curule
« Montaient les Sizii, puis les Arrigucci.
« Oh, quel éclat en ceux qu'un orgueil ridicule 37
« A tués de nos jours ; et Florence parquait
« Ses grands exploits sous l'or de sa sextuple bulle.
« Voilà ce que l'aïeul de vos gens pratiquait, 38
« Gens, quand l'église à vous gémit dans le veuvage,
« Concile s'engraissant en permanent banquet.

L' oltracotata schiatta, che s' indraca 39
Dietro a chi fugge, ed a chi mostra 'l dente,
Ovver la borsa, com' agnel si placa,
Già venia su, ma di piccola gente, 40
Sì che non piacque ad Ubertin Donato
Che 'l suocero il facesse lor parente.
Già era 'l Caponsacco nel mercato 41
Disceso giù da Fiesole, e già era
Buon cittadino Giuda ed Infangato:
Io dirò cosa incredibile e vera: 42
Nel picciol cerchio s' entrava per porta
Che si nomava da quei della Pera.
Ciascun, che della bella insegna porta 43
Del gran Barone, il cui nome e 'l cui pregio
La festa di Tommaso riconforta,
Da esso ebbe milizia e privilegio; 44
Avvegna che col popol si rauni
Oggi colui, che la fascia col fregio.
Già eran Gualterotti ed Importuni, 45
Ed ancor saria Borgo più quïeto.
Se di nuovi vicin fosser digiuni.
La casa, di che nacque il vostro fleto, 46
Per lo giusto disdegno che v' ha morti.
E posto fine al vostro viver lieto,
Era onorata ed essa e suoi consorti. 47
O Buondelmonte, quanto mal fuggisti
Le nozze sue per gli altrui conforti!
Molti sarebber lieti che son tristi, 48
Se Dio t' avesse conceduto ad Ema
La prima volta, ch' a città venisti.
Ma conveniasi a quella pietra scema, 49
Che guarda 'l ponte, che Fiorenza fesse
Vittima nella sua pace postrema.

« Cette engeance, dragon qui happe dans sa rage 39
« La croupe de qui fuit, mais pacifique agneau,
« A qui montre les dents ou sa bourse en ôtage,
« Montait, hommes de rien, mais d'un si bas niveau, 40
« Qu'Ubertino Donat jusqu'aux nues en saute,
« Qu'un beau-père en eût fait son sang, un sang si beau.
« Caponsacco sorti de Fésules la haute, 41
« Déjà dans le nouveau marché campait ; déjà
« Giude, ainsi qu'Infangat, était bon patriote.
« Touchons un sujet vrai, mais qu'à peine on croira, 42
« Une porte s'ouvrait à notre étroit système,
« On l'appela du nom de ceux de *La Pera.*
« Tel dans l'écu des siens y circonscrit l'emblème 43
« De l'illustre Baron dont la gloire et le nom,
« Fêté pour Saint Thomas, y renaît de lui-même,
« En obtint ses honneurs, marcha son champion, 44
« Bien qu'au peuple aujourd'hui sa parole l'engage,
« Celui qui cercle d'or le champ de son blazon.
« Importuni, Gaultrot vécurent dans cet âge ; 45
« Le Borgo de nos jours n'eût point su les douleurs,
« Si ses nouveaux voisins eussent eu leur sevrage;
« La maison qui causait à la cité ses pleurs, 46
« Nés du juste courroux qui l'a tant torturée,
« Et qui de son bien-être altéra les douceurs,
« Brillait par ses hymens, honorable, admirée. 47
« Mal à toi, Buondelmont, abjurer ton serment ;
« Et quel but ? renforcer une haine égarée.
« Tel pleure qui n'eût eu qu'un long contentement, 48
« Si Dieu dans l'eau d'Ema t'eût donné ton salaire,
« Le jour où dans nos murs entrait leur châtiment.
« Mais le destin voulait qu'au socle solitaire, 49
« Sentinelle du pont, Florence t'immolât,
« Holocauste à la paix, à sa paix la dernière.

Con queste genti, e con altre con esse, 50
Vid' io Fiorenza in sì fatto riposo,
Che non avea cagione onde piangesse.
Con queste genti vid' io gloriöso. 51
E giusto 'l popol suo tanto, che 'l giglio
Non era ad asta mai posto a ritroso,
Nè per divisïon fatto vermiglio. 52

CANTO XVII.

Qual venne a Climenè, per accertarsi 1
Di ciò, ch' aveva incontro a se udito,
Quei ch' ancor fa li padri a' figli scarsi,
Tale era io, e tale era sentito 2
Da Beatrice, e dalla santa lampa,
Che pria per me avea mutato sito.
Per che mia Donna: Manda fuor la vampa 3
Del tuo disio, mi disse, sì ch' ell' esca
Segnata bene dell' interna stampa;
Non perchè nostra conoscenza cresca 4
Per tuo parlare, ma perchè t' ausi
A dir la sete, sì che l' uom ti mesca.
O cara pianta mia, che sì t' insusi, 5
Che, come veggion le terrene menti
Non capere in triangolo du' ottusi,
Così vedi le cose contingenti 6
Anzi che sieno in se, mirando 'l punto,
A cui tutti li tempi son presenti;
Mentre ch' i' era a Virgilio congiunto 7
Su per lo monte che l' anime cura,
E discendendo nel mondo defunto,



Elena Rossi disegnò — Lit. p. Tip. Alt.

Con [illegible]

[illegible]

CANTO XXII.

[illegible]

Per che mia Donna: Manda [illegible]
Del tuo disio, mi disse, [illegible]

[illegible]

Su per lo [illegible]
E discendendo [illegible]



Elvira Rossi dis: e inc: — *Publ. p. Top. Ite.*

« Sous de tels citoyens jaloux qu'on les aimât 50
« Florence florissait, et calme et satisfaite ;
« Rien qui lui fût ombrage, et rien qui l'attristât.
« J'ai vu ce peuple grand que montaient à leur faîte 51
« La justice et la gloire ; et l'étendard des lys
« Vers la poudre jamais n'avait courbé la tête,
« Ni menti sa couleur quand muaient les partis. » 52

CHANT XVII.

Tel vint trouver Climène afin de s'éclaircir, 1
Des personnalités qu'il s'était ouï dire
Ce fils qui rend un père encor dur à fléchir :
Tel me sentais-je, et tel, en moi, sembla me lire 2
Béatrix aussi bien que le céleste feu,
Qui s'était déplacé pour venir me sourire.
« Haleine hors de toi le souffle de ton vœu, 3
« M'a-t-elle dit alors, et fais qu'il en jaillisse
« Empreint de ta pensée, et ne le soit pas peu.
« Non que de ton savoir le nôtre s'enrichisse, 4
« Mais c'est pour te donner toute la liberté
« De déclarer ta soif afin qu'on l'amortisse.
— « Germe de mes aïeux, si haut, si haut monté, 5
« Telle que voit, conçoit l'humaine intelligence
« Que tout triangle exclut la double obtusité,
« Tu pénètres ainsi dans toute contingence, 6
« Même avant qu'elle naisse et la vois dans l'objet,
« Aux yeux duquel tout est éternelle présence.
« Quand Virgile frayait mes pas sur le sommet, 7
« D'où l'âme criminelle en revient pure-née,
« Descendu dans l'abîme où sa voix me guidait,

Dette mi fur di mia vita futura 8
Parole gravi, avvegna ch' io mi senta
Ben tetragono ai colpi di ventura.
Per che la voglia mia saria contenta 9
D' intender qual fortuna mi s' appressa,
Chè saetta previsa vien più lenta.
Così diss' io a quella luce stessa, 10
Che pria m' avea parlato, e come volle
Beatrice, fu la mia voglia confessa.
Non per ambage, in che la gente folle 11
Già s' invescava, pria che fosse anciso
L' Agnel di Dio che le peccata tolle;
Ma per chiare parole, e con preciso 12
Latin rispose quell' amor paterno,
Chiuso e parvente nel suo proprio riso:
La contingenza, che fuor del quaderno 13
Della vostra materia non si stende,
Tutta è dipinta nel cospetto eterno.
Necessità però quindi non prende, 14
Se non come dal viso, in che si specchia
Nave, che per corrente giù discende.
Da indi, sì come vien ad orecchia 15
Dolce armonia da organo, mi viene
A vista 'l tempo che ti s' apparecchia.
Qual si partì Ippolito d' Atene 16
Per la spietata e perfida noverca,
Tal di Fiorenza partir ti conviene.
Questo si vuole, e questo già si cerca, 17
E tosto verrà fatto a chi ciò pensa,
Là dove Cristo tutto dì mi merca.
La colpa seguirà la parte offensa 18
In grido, come suol; ma la vendetta
Fia testimonio al ver che la dispensa,

« On m'a jeté des mots frôlant ma destinée 8
« Mots graves, bien qu'en moi posé cubiquement
« A résister ainsi qu'elle sera donnée.
« Mon désir jouirait d'un plein contentement, 9
« Si j'apprenais le sort que le destin me trâme,
« Car le trait attendu heurte moins rudement. »
Telle fut ma prière à cette ardente flamme 10
Dont la voix me prévint ; Béatrix désirait,
J'obéis, et m'ouvris tout entier à son âme ;
Mais non par les détours dans lesquels s'égarait 11
L'idolâtrie avant le meurtre de l'ôtage,
L'agneau divin par qui tout péché disparait.
Mais en un style clair, en un précis langage, 12
Répondit mon aïeul, cet amour paternel
Caché mais apparent sous son riant nuage.
« Le contingent restreint au seul matériel, 13
« Du volume au-delà duquel plus d'apparence,
« Est empreint tout entier dans l'œil de l'Éternel.
« Nécessité n'a point de là sa conséquence, 14
« Pas plus que le bateau dans l'œil répercuté,
« Sur le fleuve par l'œil n'est mû dans sa tendance.
« Comme à l'oreille vient dans l'air inagité, 15
« De l'orgue la sonore, ascendante harmonie,
« Je lis ton avenir tel qu'on l'a médité.
« D'une marâtre injuste éludant la furie, 16
« Tel d'Athène Hippolyte autrefois s'exila,
« Tel tu devras quitter ta Florence chérie.
« On le veut, on y rêve, et bientôt le fera 17
« Tel, tel qui le mûrit, ô douloureux présage,
« La même où, chaque jour, on vend le Christ, oui là.
« Le tort sur les vaincus pèsera, c'est l'usage, 18
« Le bruit public, mais, mais le grand vengeur dira
« Toute la vérité qui provoque l'orage.

Tu lascerai ogni cosa diletta 19
Più caramente ; e questo è quello strale,
Che l'arco dell' esilio pria saetta.
Tu proverai sì come sa di sale 20
Lo pane altrui, e com'è duro calle
Lo scendere e 'l salir per l' altrui scale.
E quel, che più ti graverà le spalle, 21
Sarà la compagnia malvagia e scempia,
Con la qual tu cadrai in questa valle ;
Che tutta ingrata, tutta matta ed empia 22
Si farà contra te : ma poco appresso
Ella, non tu, n' avrà rotta la tempia.
Di sua bestialitate il tuo processo 23
Farà la pruova, sì ch' a te fia bello
Averti fatta parte per te stesso.
Lo primo tuo rifugio e 'l primo ostello 24
Sarà la cortesia del gran Lombardo,
Che in su la Scala porta il santo uccello,
Ch'avrà in te sì benigno riguardo 25
Che del fare e del chieder tra voi due
Fia primo quel che tra gli altri è più tardo.
Colui vedrai, colui che impresso fue 26
Nascendo sì da questa stella forte,
Che mirabili fien l' opere sue :
Non se ne sono ancor le genti accorte 27
Per la novella età, che pur nove anni
Son queste ruote intorno di lui torte.
Ma pria che 'l Guasco l' alto Arrigo inganni, 28
Parran faville della sua virtute,
In non curar d' argento, nè d' affanni.
Le sue magnificenze conosciute 29
Saranno ancora sì, che i suoi nimici
Non ne potran tener le lingue mute.

« Les objets que ton cœur chérit, idolâtra, 19
« Tu les perdras, et c'est la première blessure
« Dont le dard de l'exil cruel t'affligera.
« Ta faim du pain d'autrui pèsera la saumure, 20
« Tu sentiras combien de l'escalier d'autrui,
« A descendre, à monter la marche est haute et dure.
« Mais un poids bien plus lourd grèvera ton ennui, 21
« Tes laches compagnons, tourbe impure, avilie,
« Dont tu suivras la chûte en restant sans appui,
« Qui tous ingratitude, impiété, folie, 22
« S'armeront contre toi, mais au jour arrêté
« Leurs fronts, et non le tien, rougiront d'infamie.
« Leur conduite avouera leur imbécillité; 23
« Elle en fera l'épreuve, à toi la gloire belle
« D'être seul ton parti dans son intégrité.
« Ton abri le premier, ta première tutelle, 24
« La bonté du Lombard, cet illustre seigneur,
« Qui perche l'oiseau saint au sommet de l'échelle.
« Sur toi complaisamment veillera son grand cœur, 25
« Tel que de l'un à l'autre entre l'acte et l'instance,
« Le don sera du vœu toujours le précurseur.
« C'est lui, c'est ce mortel qui fut, dès sa naissance, 26
« Marqué du sceau de l'astre où tu nous vois reçus,
« Tel qu'en luiront ses faits d'une splendeur immense.
« A l'univers encor ils restent inconnus, 27
« Car à peine neuf fois dans l'éternelle roue,
« Sur son front jeune encor ces mondes se sont mus.
« Mais avant qu'un Gascon du grand Henri se joue, 28
« L'éclair de sa vertu luira manifesté,
« Dans les périls qu'on brave et l'or qu'on désavoue.
« L'éclat, encor l'éclat et la publicité 29
« De sa magnificence, et sa haute sagesse,
« Rompra des envieux le mutisme effronté.

A lui t' aspetta ed a' suoi benefici : 30
Per lui fia trasmutata molta gente,
Cambiando condizion ricchi e mendici :
E porteraine scritto nella mente 31
Di lui, ma nol dirai ; e disse cose
Incredibili a quei che fia presente.
Poi giunse : Figlio, queste son le chiose 32
Di quel che ti fu detto ; ecco le insidie,
Che dietro a pochi giri son nascose.
Non vo' però, ch' a' tuoi vicini invidie, 33
Poscia che s' infutura la tua vita,
Vie più là, che 'l punir di lor perfidie.
Poi che tacendo si mostrò spedita 34
L' anima santa di metter la trama
In quella tela, ch' io le porsi ordita,
Io cominciai, come colui che brama, 35
Dubitando, consiglio da persona,
Che vede, e vuol direttamente, ed ama.
Ben veggio, padre mio, sì come sprona 36
Lo tempo inverso me, per colpo darmi
Tal, ch' è più grave a chi più s' abbandona :
Per che di provedenza è buon ch' io m' armi, 37
Sì che se 'l luogo m' è tolto più caro,
Io non perdessi gli altri per miei carmi.
Giù per lo mondo senza fine amaro, 38
E per lo monte, dal cui bel cacume
Gli occhi della mia donna mi levaro,
E poscia per lo Ciel di lume in lume, 39
Ho io appreso quel, che, s' io 'l ridico,
A molti fia savor di forte agrume.
E s' io al vero son timido amico, 40
Temo di perder vita tra coloro,
Che questo tempo chiameranno antico.

« Il viendra, comptes-y, compte sur sa largesse, 30
« Sous lui peuples et rois tous se transmueront ;
« Tout changera d'état et misère et richesse.
« Connus de toi ces faits en toi s'y graveront, 31
« Mais paix. Puis il s'ouvrit sur des faits non vulgaires
« Hors de croyance même à tels qui les verront.
« Mon fils, ajouta-t-il, voilà les commentaires, 32
« Du texte qu'on t'a dit ; voilà les guets-apens
« Cachés delà le cours limité de ces sphères.
« Mais contre tes voisins point de ressentiments, 33
« Tu vivras, tu vivras delà leur perfidie,
« Dont tu les auras vus subir les châtiments.
Quand la sainte lueur me témoigna l'envie 34
Propos interrompus de finir à nous deux
La toile que ma main lui présentait ourdie,
Je commence en ces mots, tel hésite douteux, 35
Réquérant un avis d'un conseiller sincère,
Qui voit, veut, aime, juste, honnête, affectueux.
— « Le temps pique des deux, je le vois bien, mon père, 36
« Il vient me terrasser sous un coup foudroyant,
« Plus encor pour le cœur qui de soi désespère.
« Il m'est bon, il me faut me faire prévoyant, 37
« Afin que si tu m'es ravie, ô cité belle !
« Mes vers m'ouvrent ailleurs quelque port bienveillant.
« Dans le monde d'en-bas pleurs, angoisse éternelle, 38
« En gravissant le mont d'où quittant la hauteur
« Béatrix d'un clin d'œil m'élevait avec elle;
« En visitant ces lieux de splendeur en splendeur, 39
« J'appris.... et si mon fait devient chose publique
« Je vois en bien des gens naître une aigre saveur.
« Et si du vrai je suis ami moins énergique, 40
« Je crains de voir mon nom déchoir de son essor,
« Dans l'âge où notre temps se dira temps antique ».

La luce, in che ridea lo mio tesoro
  Ch'io trovai lì, si fe' prima corrusca,
  Quale a raggio di Sole specchio d'oro:
Indi rispose: Coscïenza fusca
  O della propria, o dell'altrui vergogna,
  Pur sentirà la tua parola brusca:
Ma nondimen, rimossa ogni menzogna,
  Tutta tua visïon fa' manifesta,
  E lascia pur grattar dov' è la rogna:
Chè se la voce tua sarà molesta
  Nel primo gusto, vital nutrimento
  Lascerà poi quando sarà dïgesta.
Questo tuo grido farà come il vento,
  Che le più alte cime più percuote:
  E ciò non fia d'onor poco argomento.
Però ti son mostrate in queste ruote,
  Nel monte, e nella valle dolorosa
  Pur l'anime che son di fama note:
Chè l'animo di quel ch'ode, non posa,
  Nè ferma fede per esempio, ch' haia
  La sua radice incognita e nascosa,
Nè per altro argomento, che non paia.

FINE DEL TOMO PRIMO.

Cette lumière en qui souriait mon trésor, 41
Qui brillait là, soudain s'est plus haut embellie,
Tel aux feux du soleil reluit un miroir d'or.
Puis elle a répondu : « Conscience enlaidie 42
« Par sa honte, ou par qui s'est aussi fait honteux,
« Sentira toutefois ta parole hardie ;
« Mais loin de toi pourtant tout mensonge hideux : 43
« Dis, dis, ta vision, dis-en la plénitude,
« Et laisse se gratter tel qui se sent galeux.
« Et si dès le début ta voix résonne rude, 44
« Apre au goût, un bon suc après digestion
« Succèdera bientôt réelle certitude.
« Ton cri fera sur eux l'effet de l'Aquilon, 45
« Heurtant la cime et plus qu'elle est plus élevée ;
« Grave et digne argument à relever un nom.
« Ici l'on ta montré seuls dans cette *Sphérée*, 46
« Sur le mont du pardon, et dans le champ du pleur,
« Ces esprits dont le monde a su la renommée :
« Pourquoi ? C'est que quiconque entend reste froideur, 47
« Flottante indifférence à l'exemple qui croule
« S'il vient d'un tronc obscur, inconnu, sans valeur,
« Ou d'un raisonnement qui manquerait de moule. 48

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES ARGUMENTS.






La divine comédie:
Widener Library
003065271
3 2044 085 936 441